

Dr R. LAFORGUE

LE RÊVE

ET

LA PSYCHANALYSE

INTRODUCTION DE M. LE Dr HESNARD

Professeur de l'Ecole de Médecine Navale de Bordeaux



GRANDE LIBRAIRIE MÉDICALE A. MALOINE
NORBERT MALOINE, ÉDITEUR
27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 27
PARIS, 1926

R. MAUDINE. BOITEUR

15 fr.

LE RÊVE
ET
LA PSYCHANALYSE

AVERTISSEMENT

Le docteur LAFORGUE remercie ses collaborateurs, qui ont bien voulu l'assister dans une tâche difficile et qui, tous dévoués à la cause psychanalytique, lui ont donné de très intéressants travaux sur les sujets qu'il leur avait indiqués. Mais il tient, par respect même pour leur personnalité, à leur laisser, dans le détail, la responsabilité entière des opinions qu'ils émettent dans les chapitres qu'ils ont signés sans lui.

R. L.

LE RÊVE ET LA PSYCHANALYSE

OUVRAGE PUBLIÉ PAR LE

Dr R. LAFORGUE

AVEC LA COLLABORATION DES DOCTEURS

ALLENDY, Ed. PICHON, R. de SAUSSURE

INTRODUCTION DE M. LE Dr HESNARD

Professeur de l'Ecole de Médecine Navale de Bordeaux

« Autant les hommes deviennent
dissemblables, autant des pensées
différentes ne cessent de se présenter
dans leurs songes. »

(*Empédocle*, frag. 108)

D 1927.2343

GRANDE LIBRAIRIE MÉDICALE A. MALOINE

NORBERT MALOINE, ÉDITEUR

27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 27

PARIS, 1926



INTERNATIONAL
PSYCHOANALYTIC
UNIVERSITY

DIE PSYCHOANALYTISCHE HOCHSCHULE IN BERLIN

2

10/11

INTRODUCTION

Les auteurs des chapitres qui vont suivre ont réalisé la tâche délicate de donner au public français une idée de l'immense intérêt scientifique que présente l'étude des rêves.

Il n'ont pas cherché à atteindre ce but en rééditant un de ces nombreux exposés d'ensemble, plus ou moins schématiques de la doctrine de Freud, qui se sont récemment multipliés dans notre littérature psychologique médicale, sans grand profit d'ailleurs pour les lecteurs. Ils n'ont pas voulu non plus se borner à traduire des documents étrangers. Ils ont tenu à expliquer les conceptions psychanalytiques en les illustrant de nombreux documents originaux, inédits et rédigés en français, tels qu'ils les ont, pour la plus grande part, recueillis chez des névropathes de leur clientèle ou de leur entourage.

Nous avons accepté d'écrire pour cette œuvre originale quelques pages d'Introduction, afin de mettre le public non initié à la Psychanalyse, au courant de certaines inévitables surprises qui l'attendent, à la lecture de documents ainsi assemblés et de certaines interprétations qui les accompagnent.

Exposée dans la langue de tout le monde et débarrassée des nouveautés parfois assez brutales qui apparaissent çà et là dans le cours de son développement, la théorie psychanalytique étonne fréquemment, mais ne doit pas cho-

quer un esprit cultivé et libre. Toutefois on ne peut encore lui demander la délicatesse de forme ni la précision doctrinale qu'elle aura, dans quelques années de diffusion à travers les pays de culture latine acquises pour le plus grand bien de sa cause.

Nous limiterons ce préliminaire à une rapide esquisse des conditions psychologiques générales du Rêve, telles que l'enseigne la science traditionnelle, en montrant en quoi la psychanalyse s'écarte, à ce sujet, des idées classiques et en quoi elle peut s'y rattacher. Après avoir ensuite énuméré les avantages nombreux, incontestables aujourd'hui, que les sciences de l'esprit peuvent retirer de l'usage des techniques psychanalytiques, nous formulerons certaines réserves aux hypothèses hardies qu'elles soulèvent, laissant à chacun des collaborateurs de ce livre sa liberté entière de pensée sur un sujet aussi nouveau, ainsi que l'entière responsabilité de ses opinions.

I. — LA SOI-DISANT ABSURDITÉ DU RÊVE. SES CONDITIONS PSYCHOLOGIQUES GÉNÉRALES.

A la plupart des observateurs avant Freud, le Rêve est apparu comme une franche absurdité. Cette opinion radicale de *Bing*, *Maury*, *Wundt*, reprise récemment par *Dugas* et la plupart des auteurs français contemporains, est encore aujourd'hui classique.

Incohérence, hasard, absence de toute intelligibilité, — tels étaient les caractères négatifs que les hommes de sciences s'accordaient, avant la Psychanalyse, à assigner à la pensée onirique, décrétant par là même l'inanité de toute tentative, d'ordre scientifique, d'utiliser les souve-

nirs qu'elle laisse dans la conscience du dormeur éveillé.

Pourtant, à la simple réflexion, il est possible de se demander *à priori*, si ce dédain relatif aux souvenirs de notre vie nocturne est toujours légitime ? Tous nous avons fait des rêves très frappants, dans lesquels l'activité créatrice de l'esprit, son pouvoir constructeur, sa productivité incessante se révèlent, manifestement très puissants, malgré l'étrangeté des résultats. Comment cette activité créatrice vigoureuse et riche n'aurait-elle pas ses lois ? Comment n'émanerait-elle pas du fond même de l'âme, et, par suite, comment ne serait-elle pas des plus utiles à connaître et à analyser ?

Réfléchissons un instant aux conditions générales selon lesquelles cette portion de l'activité psychique qui survit à l'anéantissement du sommeil, peut trouver à s'exercer.

Tout d'abord il ya, chez le dormeur, occlusion des sens, suppression des excitations sensorielles et externes qui, à chaque instant de la vie psychique éveillée, alimentent notre activité consciente en l'orientant vers le Réel, en l'appliquant à une fin pratique, présente et utile. Cette *suppression du Réel externe* entraîne dans l'exercice de la pensée de profondes modifications.

C'est ainsi que les vastes synthèses qui s'organisent sur la base des perceptions extérieures — espace, temps, causalité, etc. — s'évanouissent, restreignent l'activité de l'esprit à une succession continue d'impressions sans lien logique ni chronologique : d'où des lacunes formidables dans le souvenir ; ce qui amène l'enchevêtrement des époques et des lieux et le désordre de la pensée, d'ailleurs entretenu ou compliqué par la suite d'un essai sans cesse renouvelé de la part du sujet de justifier des contradic-

tions. Phénomène auquel le subtil et précis observateur des rêves qu'est *H. Ellis* a donné le nom de « dissociation psychique », et qui rend compte en grande partie de l'analogie du Rêve avec le Délire.

Mais cette suppression du Réel externe a une très importante conséquence : elle laisse à l'esprit toute facilité pour vivre de sa propre substance, pour s'épancher dans une créativité intérieure, primitivement endogène, par conséquent toute individuelle, et aussi toute imprégnée d'affection, — sensibilité affective et tendance émotionnelle réflexe. —

Comment pourrait-il en être autrement ? Retirez de l'esprit les incessants reflets qu'y suscitent, le long de l'existence éveillée, les péripéties successives du monde sensoriel et les éléments innombrables de la réalité extérieure : que pourrait-il en rester, sinon les courants de la vie affective, instincts, tendances, et leur résultante dans la conscience sous la forme de sentiments et d'émotions ?

Il est donc naturel de voir dans le rêve une pensée primordialement affective et dépouillée des clartés du Réel... Pensée obscure, difficile à savoir parce que plus ou moins dépourvue des grands principes ordonnateurs de notre Connaissance : Espace, Temps, Causalité, etc, dont les apports sensoriels supportent les grandes directives synthétiques. C'est dire qu'elle offre à l'analyse toutes sortes de difficultés.

Cette analyse du Rêve, nul ne pourra la tenter s'il ne rejette au préalable l'habitude de s'en tenir exclusivement aux modes de penser logiques, rationnels, pour s'efforcer de donner à son intuition (nous ne disons pas : à son imagination) le pas sur sa raison : qu'il fixe son attention sur

les aspects précisément les plus illogiques, les plus étranges de la vie psychique nocturne sans s'arrêter à leur incohérence apparente, et qu'il observe ce monde nouveau des songes selon les règles d'un empirisme radical, faisant table rase de toute induction imposée par la tradition. — Entendons-nous. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'abandonner, au cours de cette tâche, l'esprit critique, l'esprit d'observation et d'interprétation scientifiques : Pour toute analyse, la logique rationnelle est (cela est de toute évidence) indispensable. Il s'agit seulement de se défaire des préjugés du Rationalisme, notamment de celui qui consiste à expliquer certains processus psychologiques « comme si » l'on pouvait y voir les effets d'une Conscience volontaire et raisonnable. Il s'agit au contraire d'étudier, selon des concepts entièrement neufs et déduits de l'expérience, une forme de pensée très éloignée de l'activité rationnelle ; alors que l'homme de science éprouve précisément une tendance irrésistible à retrouver partout et jusque dans la vie instinctive de l'individu cette activité rationnelle qui, en matière de Psychologie, inspire la Connaissance mais n'en est que rarement l'objet.

Examinons maintenant sous quel aspect se présente à notre mémoire et à notre conscience cette activité onirique, d'origine endogène et de nature affective.

Les auteurs se sont efforcés d'y saisir certains éléments et de les caractériser d'après leur ressemblance avec les faits de conscience (tels que les révèle l'analyse intérieure) : Ils s'accordent à y voir, à peu près exclusivement, des Images ou des fragments et synthèses d'images, d'ordre principalement visuel. Il faut en effet reconnaître que, d'après l'introspection, un Rêve nous apparaît comme une sorte

tement, qu'il les invite très cordialement et avec beaucoup de joie à dîner, mais qu'il ne peut arriver, à son grand regret, et faute de place, à leur donner à coucher (c'est-à-dire à admettre son ami dans l'intimité même de sa vie domestique).

Tout le monde a eu des cauchemars, des rêves d'angoisse. Ceux-ci sont, avec d'innombrables variantes de détail, les mêmes quant au fond : scènes d'apaches ou de bandits menaçants, d'animaux fantastiques, immondes ou effrayants, d'assassinat, de blessure effroyable ou de maladie terrible, etc., etc. La liste des images communes à la plupart des rêves anxieux serait relativement brève et leur description assez monotone. Or, qui ne voit e bien, constant et évident, entre l'émotion d'angoisse et l'image qu'elle suscite dans la conscience ?

L'angoisse apparaît. Dès qu'elle monte de la vie organique vers la conscience en débordant les vides trop étroites de la sensibilité cœnesthésique, elle s'expique, se fait connaître, se *justifie* par des images de danger, d'horreur, de dégoût ou d'effroi (1). Ces images sont proprement des *symboles*, car elles ont une signification puissante, un sens frappant : Elles représentent, dans le langage onirique une émotion aussi intense que simple et primitive. Ainsi les images visuelles du cauchemar sont

1. Les auteurs de ce livre reviendront sur la psychologie du *Rêve d'angoisse* qui, à première vue, paraît contredire la théorie plus loin exposée de la Réalisation des désirs (puisqu'il met en scène non un désir mais au contraire une frayeur). Freud pense que l'angoisse prend naissance lorsque le travail de défiguration des désirs choquants qui tendent à se matérialiser dans le rêve, se trouve en échec : Ce serait le pressentiment de la tendance abhorrée qui ferait souvent naître l'effroi du rêve anxieux.

des créations quasi-schématiques de ce que nous avons appelé ailleurs la *Conscience justificatrice* (1).

Or si l'on veut bien considérer tous les rêves sous cet angle, on s'aperçoit qu'ils sont tous le produit d'une activité créatrice de scènes concrètes, d'une pensée imagière et fortement chargée d'émotion, en un mot d'une activité symbolique. Et c'est là l'essence de la théorie psychanalytique : le Rêve est la *réalisation imaginative symbolique* de certaines tendances affectives.

Assurément ces tendances qui transparaissent ainsi dans le Rêve sont diverses et innombrables. Elles sont surtout d'une importance affective, d'une valeur psychologique extrêmement variable suivant l'individu, les circonstances dans lesquelles le rêve survient ou se déroule, l'état d'esprit du sujet, durant la veille, etc. Tantôt — comme dans la plupart des cauchemars — ce sont de simples impressions physiques pénibles ou des désirs organiques, comme ceux qui prennent naissance chez un homme incommodé par des malaises passagers. Tantôt ce sont des émotions de la veille, à courte portée et sans grand retentissement moral, habituellement restées inachevées dans la vie réelle et que le rêve fait revivre en les poussant jusqu'à des conséquences souvent extrêmes. Tantôt ce sont des soucis, des aspirations inassouvies, qui hantent plus ou moins gravement l'individu, durant certaines périodes de sa vie et qui, même, peuvent aider à caractériser son tempérament moral, son caractère. Tantôt enfin ce sont des tendances instinctives profondes, plus ou moins totalement inconnues du sujet qui les éprouve affectivement, et qui entretiennent

1. HERNAND, *La Relativité de la Conscience de soi*. Bibl. de Philos. contemp. Alcan, 1922.

dans sa conscience, par leur insatisfaction, autant de conflits moraux permanents, de problèmes vitaux à résoudre; par exemple des inclinations puissantes pour les parents — positives ou négatives — datant de l'enfance et restées inassouvies dans le tréfonds de l'être.

Chez le névropathe, le malade de l'esprit, ce sont fréquemment ces dernières tendances, chez lui restées aussi impérieuses qu'insatisfaites, qui, ainsi que nous le verrons, jouent le rôle primordial, et qui transparaissent parfois, pour l'observateur prévenu et entraîné à l'observation des songes, à la première analyse d'un simple lambeau de rêve.

II. — LES GRANDES LIGNES DE LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DU RÊVE

Arrivons-en maintenant à la théorie psychanalytique proprement dite. On admet sans peine que le rêve est une pensée primitive, essentiellement émotionnelle, imagière, et concrète aussi dans ses expressions, dont l'activité symbolisatrice est plus ou moins actionnée par des tendances affectives.

Mais quelles sont au juste les tendances que le rêve retient ainsi ? Pourquoi met-il en œuvre celle-ci, à première vue assez insignifiante, et non celle-là, qui occupe une bonne partie de l'attention du sujet durant la veille ? D'un autre côté, comment et en vertu de quel mécanisme psychique parvient-il à faire revivre cette tendance choisie entre toutes et à la justifier par les scènes de l'imagerie onirique ?

C'est à ces questions que tente de répondre la Psychanalyse.

Pour ce faire, elle a eu recours à d'innombrables investigations dont beaucoup ont aujourd'hui donné des résultats très sûrs. Il est juste d'ajouter que les documents ainsi amassés n'ont pas toujours une valeur de faits : Ils comportent nécessairement et de par leur nature psychologique même une part toujours assez considérable d'interprétation et d'hypothèse.

Pour la Psychanalyse, le rêve ne retient que les *tendances restées insatisfaites*, et qui, n'ayant nullement perdu pour cela leur aptitude à l'extériorisation, ne demandent qu'à s'épancher à la faveur de cette baisse du Contrôle de soi-même que le sommeil impose à l'individu.

Pour employer le langage assez spécial des psychanalystes, ce sont les *tendances refoulées* qui se matérialisent dans le rêve ; c'est-à-dire celles que l'individu, en pleine possession de sa conscience éthique et morale, et jugeant avec ses craintes, ses hontes, ses scrupules, etc., en un mot avec toutes ses exigences éducatives, a refusé d'admettre comme valables ou possibles. Sa *Censure* ayant réprimé, étranglé, condamné ces désirs choquants, ceux-ci ont attendu l'heure trouble — où, durant le rêve, la pensée de l'homme regresse vers les formes élémentaires, primitives de la conscience, — pour s'insinuer furtivement dans l'imagination combinatrice d'images et pour se faire une place, comme par surprise, dans la vie intérieure, ne pouvant aller plus loin pour se la faire par force dans les actes.

Cette idée du Rêve, *réalisation détournée des désirs réprimés*, a soulevé chez les observateurs de violentes critiques. Bien à tort, croyons-nous. Car si l'on peut repro-

rêve (1). Il n'en reste pas moins vrai que si l'on dresse, comme nous l'avons fait, la liste des tendances, des désirs qui s'expriment dans les rêves, en général, on voit qu'il s'agit presque toujours de désirs auxquels l'individu n'a pas entièrement souscrit. Soit qu'il les ait entièrement et catégoriquement rejetés comme impossible ou indignes de lui; soit qu'il en ait assez discuté l'exécution ou mesuré la satisfaction pour que ceux-ci lui soient plus ou moins « restés sur le cœur ». En voici deux exemples pris au hasard :

V. — Un officier de navire, parti en campagne lointaine par devoir, par sacrifice à l'avenir de sa famille, et tourmenté par la nostalgie, rêve, après une conversation sur les siens, *qu'il est atteint d'une maladie de foie contractée dans la colonie où il va*. Comme nous lui disons, après avoir obtenu quelques associations d'idées au sujet de ce rêve, que ce songe indique le désir *réprimé* de tomber malade dans le but d'être rapatrié et de reprendre sa place auprès des siens, il nous avoue après quelques hésitations que c'est en effet là — à la réflexion un de ses désirs obsédants mais dont il a honte, ce qu'il s'efforce de combattre autant qu'il le peut.

VI. — Un homme père d'une fillette de 7 ans et dont la femme attend un deuxième bébé, rêve *qu'étant en compagnie de sa petite fille, il contemple curieusement sa femme dont le ventre arrondi devient peu à peu transparent. On aperçoit à l'intérieur un bel enfant ; c'est un garçon. Le père et la fille battent des mains, et le père explique à sa fille en quoi consiste la maternité*.

Les associations données par le rêveur indiquent immédiatement que dans ce rêve, deux désirs sont mis en évidence : le désir d'avoir un fils, et le désir de pouvoir faire l'éducation

1. Il est juste de rappeler que Freud lui-même admet d'autres causes de déformation du rêve, que le simple travail de la Censure.

sexuelle de sa fille (conformément à l'opinion qu'ont maintes fois soutenue devant lui des amis médecins).

Le rêveur reconnaît de lui-même l'existence en lui de ces deux désirs, parfaitement conscients, mais il attire aussitôt et spontanément notre attention sur ce fait qu'il s'agit dans les deux cas de désirs *réprimés*. Désirant dans le fond de lui-même et avant tout raisonnement, se prolonger par un fils, il tremble à l'idée des dangers qui menacent les jeunes gens (et dont il a appris récemment de nouveaux exemples frappants). Dès lors, logique dans sa crainte, il demande au destin l'arrivée d'une deuxième fille. — D'un autre côté, il a l'intention loyale de procéder à l'éducation de sa fillette concernant la sexualité; mais, hésitant sur la manière de s'y prendre et craignant de n'être pas à la hauteur d'une tâche aussi délicate, il a remis son projet à plusieurs reprises à plus tard, notamment la veille, sa fillette lui ayant demandé ingénument quelques explications relatives à la naissance des enfants.

Si maintenant on élargit cette théorie du rêve, désir refoulé, on comprendra l'immense intérêt pratique de l'analyse des rêves suivant les directives de la Psychanalyse.

Les désirs refoulés sont, en effet, de toutes nos tendances, les plus intéressantes, puisque ce sont toutes celles dont l'influence potentielle, ou latente, sur la mentalité, est la plus efficace. Les désirs qui se satisfont sans peine, sont vite emportés dans le tourbillon de l'existence vécue et ce sont seules les conséquences de leur réalisation qui s'inscrivent parfois dans votre être physique et moral. Les désirs qui restent inassouvis — surtout par refus de l'individu lui-même — inclinent au contraire l'esprit à se modifier plus ou moins profondément pour leur résister. Leurs traces, évidentes ou cachées, conscientes ou ignorées du sujet, se révèlent dans le caractère et, chez le malade, dans les symptômes de sa névrose.

Une des idées les plus profondes et les plus fécondes de la Psychanalyse, est qu'un certain nombre de désirs, au sens large, de tendances fondamentales, d'instincts — d'une importance vitale par l'individu — se révèlent dans certains rêves : dans ceux qui précèdent, accompagnent ou suivent les crises morales par exemple, ou les événements graves de notre vie intime, dans ceux qui sont contemporains des accidents névropathiques, et aussi dans le cours d'une cure psychanalytique.

Chaque être humain a souffert dans l'intensité de son être instinctif. Enfant, il a été soumis à des attirances ou à des répulsions familiales, que sa raison adulte a plus ou moins oubliées, mais que son cœur ressent encore vibrer lointainement à chaque ébranlement de sa sensibilité morale. Adolescent, il a eu, devant les problèmes de l'existence, des anxiétés dont la trace demeure souvent, très durable, au cours de l'existence entière. Tous ces événements affectifs ont été chez lui en même temps des causes et des effets ; les témoins, les conséquences et parfois aussi les agents provocateurs d'une sorte d'*évolution instinctive*, de mûrissement sentimental, qui, de l'enfant, a conduit l'individu vers l'âge fait (1). Mais cette solution s'est poursuivie nécessairement avec des pauses, des hésitations, des retards, des sursauts suivis de recul vers le paradis de l'enfance. Tous accidents, bénins chez le sujet bien équilibré, désastreux chez le sujet mentalement fragile, qui marquent de façon plus ou moins tragique le déroulement biogra-

1. Au sujet de cette évolution instinctive, décrite sobrement par les psychanalystes et récemment avec plus de détails par nos collaborateurs LAFORGUE et CODET, *Evolution Psychiatrique*, I, Payot, 1925), le lecteur pourra lire notre ouvrage en préparation : HESNARD, *La Vie et la Mort des Instincts chez l'homme*.

phique de sa vie intime : Ce sont eux qui, d'après la psychanalyse, revivent, de façon plus ou moins détournée, dans les rêves.

III. — INTÉRÊT SCIENTIFIQUE DE L'ÉTUDE PSYCHANALYTIQUE DES RÊVES

Ce que nous venons de dire donne déjà une idée de l'intérêt scientifique que présente l'analyse d'un rêve : Connaître les désirs refoulés, les tendances primitivement écloses dans le tréfonds de l'être instinctif, puis arrêtées dans leur essai de réalisation sociale par les refus que leur oppose l'être moral, est une tâche pleine d'enseignements et d'attraits pour le psychologue, l'hygiéniste, le moraliste, l'artiste... et surtout pour le médecin de l'esprit.

Nous ne pouvons résumer ici, même dans ses grandes lignes, la technique de l'analyse des Rêves, qui sera exposée à plusieurs reprises dans le cours de ce livre. On sait qu'elle consiste essentiellement, dans son principe, à déduire la valeur affective, la signification personnelle, de chaque image de rêve, d'après les associations d'idées que leur évocation provoque chez le sujet au hasard du déroulement spontané de ces associations (en réalité commandées et orientées suivant les directives de la vie affective). Ainsi conçue, l'analyse des rêves est surtout intéressante, à notre avis, en ce qu'elle est, non peut-être une véritable connaissance, une véritable explication, unique et définitive, des tendances provocatrices du rêve, mais une *occasion* unique, exceptionnelle de pénétrer, à propos de ce rêve, dans l'intimité affective même de l'individu analysé.

Supposant cette technique connue dans ses règles prin-

cipales (2), nous nous bornerons à donner quelques exemples simples indiquant le parti qu'on peut tirer d'une telle étude du rêve, chez certains individus, normaux ou malades.

Chez le sujet normal, l'étude d'un rêve pris au hasard n'offre pas un très grand intérêt sauf en période de crise morale. Si l'individu hésite entre plusieurs partis à prendre, s'il est hanté par quelque conflit intérieur, tiraillé entre plusieurs sentiments, — certains de ses rêves, même isolés et fragmentaires, feront préciser ses désirs primaires, ses tendances profondes naturelles et sincères, et par là-même, secondairement, ce qu'il peut entrer de retenue morale, de scrupule, de raisonnement correcteur ou de précision inhibitrice dans ses opinions conscientes de la veille.

Analysés en série, les rêves d'un sujet normal, en dehors de leur intérêt didactique (car faire plusieurs analyses de rêve chez un autre et analyser en série ses propres rêves sont deux manières excellentes de se former à la technique psychanalytique) documentent de façon exceptionnellement rapide et pénétrante sur sa vie sentimentale : On y assiste à la naissance de certains sentiments, à leur modification sous le choc des événements, à leur évolution rapide ou progressive, facile ou laborieuse. On aperçoit toutes les solutions qui apparaissent à l'esprit du sujet, et l'on peut parfois prévoir celles qui semblent devoir être les plus conformes à ses goûts véritables, à son caractère intime et naturel, à ses souhaits secrets.

2. Au sujet de cette technique, consultez : REGIS et HESNARD, *La Psychoanalyse des névroses et des psychoses*, 2^e éd., Alcan, 1920, LAFORGUE et ALLENDY, *La Psychoanalyse et les Névroses*, Payot, 1924. R. de SAUSSURE, *La Méthode psychanalytique*, Payot (épuisé) et *Sur la technique psychanalytique* (in : *Evolution Psychiatrique*, Payot, 1925).

Voici, un exemple, le rêve d'un médecin, observateur avisé et excellent psychologue dans la vie pratique :

VII. — Un médecin militaire, spécialiste de Véréorologie, travailleur et excellent praticien connu pour quelques travaux de laboratoire de grande valeur, affirme qu'il a depuis plusieurs années le désir de quitter l'armée pour s'installer comme médecin consultant; mais, sans fortune et chargé de famille, il est retenu dit-il, par le désir raisonné et conscient d'atteindre une ancienneté lui donnant droit à la pension de retraite. Quelques jours avant un tableau d'avancement qui doit jouer un rôle dans sa décision, il nous fait part du rêve suivant :

« Je suis dans le cabinet du médecin chef de l'hôpital de B... (où il a servi comme spécialiste et connu ses premiers succès professionnels). Tout y est admirablement et luxueusement disposé. J'aperçois sur la cheminée un képi à 5 galons et lis à l'intérieur un texte médical reproduisant des phrases d'un de mes articles dans lequel j'ai jadis exposé une découverte micro-biologique qui m'a beaucoup servi dans ma carrière militaire; j'en suis flatté... Deux de mes collègues, X et Z (d'un grade plus élevé que moi, et que je considère comme destinés à un bel avenir dans le corps auquel j'appartiens) entrent en discutant. Je constate avec une vive satisfaction qu'ils se passionnent pour ma spécialité, que j'ai eu jadis tant de mal à introduire officiellement dans l'armée. »

Les associations indiquent clairement que le cabinet médical luxueux, le képi galonné etc., sont pour lui autant de symboles du prestige du corps de santé militaire, qu'étant donnés son éducation familiale et son caractère, il ne quittera qu'à regret, — quoique, par devoir familial et devant la misère de sa maigre solde, il songe à s'installer comme médecin civil. — Le texte médical et la conversation des deux collègues le rassurent sur une crainte dont il nous fait part à ce propos et qui l'obsède depuis un certain temps à l'occasion de la possibilité de son avancement : celle de n'être pas pris au sérieux comme médecin militaire à cause de sa spécialisation et de son labeur profes-

sionnel, qui le font traiter de « savant » dans un corps de médecins-officiers où un certain esprit traditionnel, d'ailleurs déplorable, et dont sont responsables quelques chefs arrivés par les bureaux et les relations politiques, mésestime la vocation scientifique sous prétexte d'exalter l'esprit militaire... La signification du rêve est : « J'ai eu tort de redouter de n'être pas à ma place dans la médecine militaire dont j'ai, au fond, et malgré mon souci de me sacrifier à ma famille, la vocation et le goût ; j'y aurai un avenir aussi satisfaisant que possible, à l'instar de ceux de mes anciens dont la carrière est déjà heureuse. »

Nous donnons maintenant plusieurs rêves intéressants, recueillis chez une jeune femme bien équilibrée (1) mais jalouse de tempérament. On y verra combien les qualités dominantes du caractère peuvent s'exprimer clairement dans le rêve. Le lecteur aura aussi à leur lecture une idée de la manière très significative dont certains sentiments trahissent leur solution secrète à la lumière pénétrante de l'analyse. Il s'agit de rêves successifs recueillis par le même observateur à deux périodes consécutives de l'existence du sujet ; avant une grossesse, durant cette grossesse et après la naissance de l'enfant (Ils ont été choisis parmi de nombreux rêves du même genre à cause de leur simplicité psychologique vraiment schématique) :

VIII. — Le rêve que voici a eu lieu au cours d'un séjour que fit, chez la jeune femme et son mari une amie d'enfance que le mari avait jadis, étant célibataire, vaguement courtisée. L'arrivée de cette ancienne rivale l'a émue, réveillant de vieux souvenirs désagréables, et elle vient, durant plusieurs jours, de

1. On peut toutefois admettre l'existence chez cette femme, d'un sentiment atténué et constitutionnel d'infériorité personnelle à la base de son tempérament jaloux. Mais les particularités de caractère de ce genre sont d'une telle banalité pour un observateur de la vie courante qu'elles ne peuvent pas être considérées comme morbides.

contrôler anxieusement les sentiments du mari à l'égard de son amie par une surveillance discrète mais attentive de leurs relations mondaines.

« *J'entends du bruit dans la chambre à côté et reconnais la voix de mon mari et de mon amie. Elle vient de l'embrasser sur la bouche, mais lui reste inerte et indifférent, ce qui me tranquillise sur ses sentiments, en même temps que je suis indignée du cynisme de cette femme... Puis je monte un escalier et, levant la tête, j'aperçois à l'étage au-dessus mon mari en compagnie d'une autre jeune femme : ce n'est plus mon amie ; c'est une personne grasse, aux avant-bras potelés, aux cheveux blond filasse, vêtue d'une robe verte à petits carrés de teinte brique, et coiffée d'un chapeau à rubans verts dont l'un pend sur le côté. (Ces différents détails d'aspect et de toilette sont, chose remarquable, tous empruntés dans la réalité, à des femmes de son entourage, susceptibles, dans son opinion inquiète de plaire à son mari.) Cette femme parle à mon mari d'un air caressant, mais celui-ci reste parfaitement froid ce qui achève de tranquilliser mes craintes au sujet de sa fidélité ».*

Ce rêve indique évidemment que la jalousie de cette jeune femme, sans cesse latente et récemment réveillée, finit par s'endormir dans une confiance imposée par l'attitude du mari dans la réalité.

IX. — Deux rêves comparables, faits durant la grossesse :

A) « *Je suis dans un hôtel, enceinte, laide, vêtue d'une de mes plus vieilles robes d'intérieur, avec, aux pieds, de gros souliers ferrés (semblables à ceux que porte mon mari l'hiver, les jours de pluie et dont j'ai horreur). Plus loin, mon mari, plus chauve qu'il n'est en réalité, mais très élégant et en habit admirablement coupé, s'entretient avec une femme très bien faite et moulée dans une robe de soie. (Cette femme lui rappelle deux de ses amies, qui ont jadis toutes deux flirté avec son mari.) Comme ils disparaissent, je les recherche et crois apercevoir*

leur ombre dans une chambre à travers une glace sans tain ; je défais mes souliers pour ne pas faire de bruit et, appelant doucement dans l'ombre deux femmes de chambre pour me servir de témoins, j'ouvre brusquement la porte afin de les surprendre... A ce moment je me réveille. »

(Il faut ajouter que la précaution de chercher des témoins rappelle au sujet qu'ayant eu parfois des discussions avec son mari étant seule avec lui pour des questions de jalousie conjugale, elle a souvent craint de se laisser persuader par lui malgré elle).

Ce rêve se passe de commentaires. Il est la matérialisation très simple d'une crainte relative à la fidélité du mari ; crainte réapparue au début de la grossesse par suite d'une recrudescence de son sentiment constitutionnel d'infériorité personnelle (1).

B) « *Je suis chez ma mère, un jour de réception, et pense (comme cela m'arrivait constamment lorsque je vivais, jeune fille, auprès d'elle) qu'elle reçoit ses invités en femme trop préoccupée d'économie, — offrant par exemple du café dans des verres à liqueur ! Je suis dans un groupe de jeunes gens ; ils me montrent en riant des photos prises par mon mari au bord de la mer : elles représentent ma cousine, jeune fille, M. et deux de mes amies mariées, B. et C., prenant des poses plastiques, nues sous un voile de gaze transparent. »*

La première partie de ce rêve a trait aux reproches que la jeune femme adresse à sa mère, dont l'influence sur elle, durant l'enfance, a été néfaste, et qui est connue dans la famille pour son avarice. La deuxième partie est manifestement encore un rêve de jalousie.

1. Nous avons retrouvé chez beaucoup de jeunes femmes ce sentiment de déchéance physique au cours et surtout au début d'une grossesse.

Ce rêve a rassemblé, parmi toutes les jeunes filles et femmes de ses relations actuelles, précisément les trois personnes qui lui ont donné, ces derniers temps, des craintes relatives à son mari. Ce rêve a eu lieu le lendemain d'une fête de famille, à la mer, où elle a dû, malgré elle, paraître enceinte, et se trouvant ridicule, aux côtés de son mari, élégant en tenue de soirée.

X. — (Rêve fait quelques jours après l'accouchement). *Je suis dans une maison que j'habitais, étant jeune fille, à L. avec ma sœur à l'époque de ses fiançailles. Mon amie d'enfance S. ramasse des soles tombant d'un baquet où l'on fait la lessive. Je l'emmène sur le boulevard pour lui acheter un gâteau (comme je le faisais souvent jadis); nous y croisons successivement un sous-préfet en tenue coloniale et un jeune officier de marine. Je passe devant eux avec la satisfaction de me sentir jolie, habillée dans une toilette qui me plaît et coiffée d'un chapeau à roses dorées (qu'elle a l'intention, dans la réalité, de s'acheter dans un magasin où elle l'a récemment aperçu, pour fêter ses relevailles).*

Ce rêve transporte la jeune femme à une période heureuse de sa vie, antérieure à toutes les corvées de la maternité. Il la présente coquette et insouciant comme elle était avant sa grossesse au temps où elle se promenait avec son amie S. Les deux personnages qu'elle rencontre, le colonel et le marin, lui rappellent deux succès mondains de jeune fille. (Quant au « baquet de soles » les associations indiquent, ce qui est un peu plus compliqué, que ces images étranges sont liées dans son esprit à l'idée contenue dans l'expression courante : « plate comme une sole », qui symbolise l'état actuel de son ventre, et aussi au désir qu'elle a depuis ces derniers jours de faire faire une abondante lessive de

tous les draps souillés par l'accouchement, détail qui la dégoûte profondément.)

Un tel rêve indique une transformation de sa mentalité sous l'influence de sa délivrance. De honteuse et jalouse, elle est devenue, maintenant qu'elle est débarrassée de sa grossesse, sûre d'elle-même et heureuse de sa féminité ; elle a retrouvé ce désir de la séduction, dont la satisfaction est à l'origine de la joie de vivre chez toutes les jeunes femmes. — Pour un observateur ayant suivi l'évolution sentimentale manifestée dans les rêves de cette jeune femme, une telle transformation survenue en quelques jours seulement, était des plus frappantes.

Chez le malade, l'analyse des rêves est encore plus féconde en résultats. Le névropathe ignore, en grande partie au moins — et surtout lorsqu'il a été par son médecin, comme cela arrive très souvent, détourné de l'intérêt que présentent pour lui les événements de sa vie morale intime — les tendances affectives impérieuses qui sont en lui, réclamant une satisfaction. S'il ne les ignore pas à proprement parler, il s'en écarte instinctivement car leur connaissance, telle qu'il pourrait y parvenir livré à ses propres forces, lui serait insupportable. Il les « refoule », suivant l'expression adoptée par la psychanalyse, en ce sens que s'il n'a pas toujours le pouvoir de les classer vraiment de sa conscience ou de sa mémoire, il s'attache à ne plus en évoquer volontairement l'existence. Il cherche surtout à leur dénier l'importance qu'elles ont, au fond, pour lui. Il en diminue la valeur affective, il les dévalorise dans sa vie pratique.

Nous donnons ici un exemple typique de rêves significatifs chez un névropathe.

XI. — Un névropathe, de caractère scrupuleux et ayant reçu une éducation religieuse très sévère, est sujet à des crises d'angoisse sans raison. Il ne peut rester seul (phobie de la solitude) ni non plus séjourner dans un endroit où il y a du monde, dans la rue par exemple (agoraphobie, a-t-on dit à son sujet) sans être pris d'une anxiété insupportable.

Nous avons mis des mois à analyser sa vie sexuelle, au cours de conversations ou plutôt de confessions spontanées particulièrement pénibles à sa pudeur, qui était extrême. Tout en s'attachant désespérément à nous, il nous confiait peu à peu les lamentables erreurs de sa vie génitale, d'ailleurs au prix de hontes difficiles à surmonter. La méthode des « associations spontanées » se heurtait chez lui sans cesse à des réticences angoissées, dont nous ne pouvions souvent pas venir à bout, tant sa réserve dans un domaine aussi secret était grande.

Or, le premier rêve qu'il nous apporta après de longues semaines de traitement, fut le suivant : *« Je suis sur le point d'être surpris, étant tout nu après un bain, par des personnes dont j'entends la voix. Je grimpe vivement le long d'un escalier en spirale et en claire-voie, et je les aperçois au-dessous de moi. Ce sont de jeunes garçons. La peur d'être aperçu me cause une honte extrême et en même temps... (après de longues hésitations :) me cause un vif plaisir sexuel, plaisir si brusque que je me réveille. »* (Nous devinons, à quelques explications timides que ce rêve singulier a abouti à un réflexe génital.)

La signification de ce rêve érotique est claire. Il s'agit d'une impulsion exhibitionniste chez un individu très honteux de sa sexualité — ces deux phénomènes de l'exhibitionnisme et de la honte sexuelle n'étaient nullement contradictoires, au contraire. — Affligé du vice solitaire sous une de ses formes les plus impérieuses, notre client était, depuis le jeune âge et malgré d'affreux remords, tourmenté par des tendances auto-érotiques variées (comme celle de se satisfaire devant sa propre nudité dans un miroir). Son

remords s'étant à la longue transformé en peur de tomber malade de mille maladies : d'où peur de rester seul sans la possibilité d'une assistance en cas de malaise subit. D'où aussi peur d'avoir des syncopes — phénomène qu'il s'imaginait révélatrices de son vice secret — en public, dans la rue, à l'église, etc. (Nous passons sur les mille détails d'associations d'idées qui expliquaient clairement la genèse de ses phobies anxieuses, ainsi que sur les divers événements de son histoire personnelle qui avaient été les premières manifestations et, partiellement du moins, les premières causes d'orientation de sa sexualité pathologique, comme par exemple une remontrance indignée de son père un jour que vers l'âge de 4 ans, il lui avait exhibé sans malice ses organes sexuels).

Il n'eut aucune peine à reconnaître qu'il était tenté par des désirs (d'ailleurs de nature purement imaginative) exhibitionnistes à teinte homosexuelle. Mais il insista sur ce fait qu'il en ressentait une honte terrible qui en réprimait l'aveu loyal à sa conscience. La preuve en était que, sincèrement religieux, il ne s'en était jamais accusé au confessionnal.

Tous les rêves des névropathes ne sont pas aussi simples que ce rêve érotique assez transparent. Nous n'en donnerons pas de nombreux exemples pour ne pas faire double emploi avec les documents rassemblés dans cet ouvrage par nos collaborateurs.

Nous insisterons seulement sur l'intérêt qu'il y a à suivre, dans la vie des rêves, l'évolution affective à laquelle est soumis le malade durant la cure psychothérapique, au fur et à mesure que ses idées et sentiments touchant le problème sexuel se modifient et que sa connaissance de lui-même s'affirme davantage.

De même que chez le sujet normal, — ainsi que nous en avons donné plus haut quelques exemples, — les rêves successifs traduisent les diverses phases d'une crise morale quelconque, de même chez le malade les sentiments exprimés par le rêve se transforment dans un temps relativement rapide sous l'influence de l'analyse :

XII. — Une de nos jeunes malades dont nous avons rapporté ailleurs (1) l'intéressante cure psychanalytique, avait grandi dans l'ignorance absolue des réalités de l'existence et dans l'effroi de l'homme, du mariage, de la maternité. Une éducation familiale et maternelle rigide, compliquée d'une influence déprimante exercée sur son âme impressionnable et timide par ses directeurs de conscience, avait implanté en elle l'idée de la faute et de la déchéance, depuis que certains péchés infantiles inavoués contre la pureté lui étaient apparus comme une tare indélébile méritant le châtiment divin. En particulier, jamais l'idée qu'elle pourrait un jour se marier et avoir des enfants ne lui avait paru admissible pour elle-même, tant sa conscience délicate de vierge s'insurgeait éperdument contre toute sollicitation de l'instinct.

Or sous l'influence de la cure psychanalytique (nécessitée par l'apparition d'un délire de possession diabolique, grave et durable), qui avait commencé à mettre à jour toutes ses terreurs infantiles, à l'éclairer prudemment sur la vérité sexuelle, à rassurer ses angoisses illégitimes, elle se modifia moralement au point de renoncer peu à peu à ses idées morbides et de consentir à envisager pour elle-même une destinée normale.

Le jour où elle parla pour la première fois au médecin de la possibilité pour elle de vivre sa vie, d'être un jour épouse et mère, elle lui apporta le rêve suivant : « *Je caresse sur mes*

1. Nous avons publié l'observation *in extenso* de cette malade (Cécile) dans : *L'Evolution Psychiatrique* (Payot, 1925) sous le titre : « Analyse d'un cas de Psychose paranoïde chez une jeune fille ».

genoux un bel enfant. Je goûte à ces caresses une joie très douce car je sais qu'il m'appartient. Cependant il me semble que ce n'est pas moi qui l'ai conçu ni mis au monde ; c'est quelqu'un qui me touche de très près et que j'aime : probablement ma sœur. »

Cette restriction était liée, dans son esprit, à un vieux reste de crainte relative à la conception et à la maternité, et qui lui permettait de posséder un enfant, mais un enfant sorti d'un autre sein que le sien ! — Quelque temps après, ce dernier scrupule avait lui aussi disparu, et elle rêva qu'elle était à son tour vraiment mère, et heureuse.

XIII. — Un de nos malades, jeune homme de 22 ans, souffrant d'un délire mal systématisé de persécution mélancolique (accusations infamantes portées par la police) avait une vie sexuelle très infantile dans ses manifestations mais impérieuse dans les besoins obsédants qu'elle lui imposait (habitudes d'onanisme avec remords considérable, peur anxieuse de la femme dans la réalité avec désirs intenses retenus par sa suprême timidité).

Avant le traitement psychothérapique, ses rêves manifestaient habituellement des tentatives érotiques sans cesse avortées ou qui, lorsqu'elles aboutissaient à un résultat, lui laissaient un profond dégoût de lui-même avec sentiment consécutif de déchéance morale : onanisme à formes variées, viol de petite fille, bestialité, etc...

Au cours du traitement, des silhouettes féminines apparurent dans ses rêves, ce qui le rapprochait de la normale. Mais n'osant les aborder, il ne pouvait aller jusqu'au bout de sa conquête sans qu'il lui arrivât une mésaventure pénible. Par exemple il faisait la connaissance de la femme d'un ami. (Ne pouvant aborder une inconnue, il ignorait inconsciemment cette circonstance comme devant favoriser sa réussite ;) mais après un premier succès relatif, essuyait au moment du geste décisif un refus indigné et se voyait ensuite poursuivi par les quolibets de ses camarades et la suspicion de la police.

Une grande amélioration étant survenue quelque temps

après, il rêva à plusieurs reprises d'amour partagé et de fiançailles.

On voit d'après ces quelques exemples que les rêves des névropathes diffèrent assez sensiblement des rêves normaux ; non seulement par l'intensité des conflits sentimentaux et des réactions émotionnelles qui y sont représentées, mais aussi par la qualité spéciale des tendances exprimées. Celles-ci consistent presque toujours soit dans des craintes relatives à l'autre sexe, à l'amour normal et à ses conséquences, soit dans des impulsions plus ou moins franchement anormales — dans leur objet ou dans leur but — de la vie érotique.

Mais ce n'est pas seulement — et nous insistons sur ce point qu'ont jusqu'ici très mal compris les détracteurs de la Psychanalyse — dans le domaine de l'érotisme proprement dit, de la vie génitale matérielle, qu'il faut chercher l'intérêt du rêve chez les névropathes.

Lorsqu'on étudie les rêves — comme d'ailleurs toutes les manifestations de la vie affective — chez les malades, on s'aperçoit que les événements de la vie sexuelle organique, de l'activité génitale (onanisme, perversions sexuelles, etc.) sont bien plutôt des conséquences que des causes, et surtout des phénomènes révélateurs de processus beaucoup plus durables et d'une importance beaucoup plus vitale pour l'individu ; ce sont des manifestations de cette *défectueuse évolution des instincts* qui laisse le névropathe accroché à l'enfance ou à l'adolescence, dans une peur anxieuse de la vie, dans un *refus vital* obstiné, en vertu duquel il se dérobe aux exigences de l'instinct normal, et résiste au courant qui tend à entraîner norma-

lement sa vie affective, pour s'immobiliser en lui-même. Car son orgueil ombrageux et timide, insurgé contre l'emprise d'autrui, lui interdit la joie humble et saine de se donner, de se sacrifier, de consentir le partage de la vie avec les autres êtres.

Nous ne pouvons revenir ici sur cette notion très féconde de l'évolution instinctive, à laquelle nous avons déjà fait plus haut allusion. Le lecteur verra plus loin quel parti en ont déjà tiré nos collaborateurs, en particulier *Laforgue* — dans un esprit d'ailleurs un peu différent de celui qui inspire ces lignes. Rappelons seulement que les tendances affectives dominantes de la vie onirique des névropathes sont des réminiscences affectives de l'enfance. Ce sont, d'une façon générale, de perpétuels essais d'accommoder à la situation présente un *égotisme infantile* resté aussi dominateur et impérieux qu'au temps où l'enfant vivait entièrement de sa mère, dans la béatitude des tendresses familiales. Egotisme radical, irréductible, n'ayant pu évoluer vers cet altruisme affectif qui permet, après le détachement de la famille, l'éclosion de l'amour normal, de la féminité et de la masculinité, et par suite, de la joie de vivre selon l'Instinct.

IV — LES INCERTITUDES ACTUELLES DE L'ANALYSE DES RÊVES

Nous ne pousserons pas plus loin cet exposé préliminaire de l'analyse des rêves, car il n'a pour but que d'amener progressivement le lecteur, au courant des notions classiques de la psychologie, à l'étude et à la compréhension de la doctrine psychanalytique.

Les exemples personnels que nous venons de donner ont été choisis parmi les plus simples, les plus clairs. Nous espérons que les inductions que nous avons tirées des documents ainsi présentés, étant restées très modestes ne choqueront personne.

Malheureusement les adeptes convaincus de la psychanalyse sont trop ambitieux — peut-être avec raison — pour se contenter de ces vagues directives. En accumulant des matériaux d'assez inégale valeur, ils ont peu à peu édifié une véritable *Symbolique* des rêves dont il est difficile d'affirmer la valeur scientifique.

Cette Symbolique nous surprend par l'apparente précision de ses règles, dans un domaine où, de toute évidence l'Individuel communique aux images qui « jouent » le rêve une obscurité inaccessible souvent à l'analyse, parfois à l'expression verbale même du sujet.

Certains objets sont cités par *Freud* comme prenant dans la plupart des rêves une signification générale, commune à toute l'humanité ou à tout un peuple. Il faut en croire son expérience, qui est immense. Mais ses affirmations sont si difficiles à contrôler que la majorité des observateurs restent sceptiques.

Il est pourtant des cas où il se rencontre avec d'autres (observateurs non prévenus et par conséquent sans partialité). Ainsi un malade de notre collègue et ami *Perrens* était hanté par une curieuse obsession, celle du costume et particulièrement des chapeaux de cardinal. Freud y voit un symbole d'homosexualité. Or ce malade était d'autre part, un homosexuel pratiquant, dont l'obsession, à première vue sans relation appréciable avec la perversion, ne fut révélée qu'au cours d'une expertise

médico-légale amenée par ses actes sexuels contre-nature (1).

De même on trouve dans certaines descriptions littéraires de rêves, des symboles dont la signification donnée par *Freud* correspond de façon frappante avec les explications de l'auteur. Tel le rêve de *P. Loti*, dans lequel l'auteur de « *Prime Jeunesse* » revoit constamment son amie morte sous l'apparence d'une personne muette, — le mutisme ayant été précisément cité par *Freud* comme un symbole de mort :

XIV (*Rêve de P. Loti*). « Il est étrange que cette mort de « Lucette ait laissé sur moi une empreinte que rien n'a pu « effacer jusqu'à ce jour, mais une empreinte qui porte spécialement sur mes songes de la nuit.

« Cela s'estompe un peu depuis que j'approche du déclin « de la vie, mais, pendant plusieurs années je n'ai guère « connu de semaine sans qu'un rêve vînt me la montrer « encore vivante (3), — il est vrai, d'une vie incomplète et « fragile. Il est presque interchangeable, ce rêve-là. C'est chaque « fois, à travers une pénombre sinistre que j'arrive à sa maison, « où sa mère après m'avoir fait un signe de mystère et de « silence, me conduit à une chambre d'en haut, et, en rentrant, je la revois elle-même, assise dans un fauteuil ; elle « n'a pas du tout vieilli, bien qu'il y ait déjà si longtemps que « je la croyais morte ; elle a repris son teint coloré, elle me

1 PERRENS, *Perversions sexuelles et obsessions symboliques* (*Gaz hebdomadaire des Hop. de Bordeaux*, 27 janvier 1924).

2. *Voy. Prime Jeunesse*, XVII. p. 93.

3 Les personnes mortes apparaissent très fréquemment comme vivantes ou ressuscitées dans les rêves de leurs parents, dans les périodes qui suivent le deuil : ces rêves sont l'expression d'un refus inconscient de la part de ceux-ci, d'accepter l'idée de la mort d'un être cher ; ils s'accompagnent souvent d'une joie intense et consolante, suivie malheureusement de réveils tragiques.

« sourit mais elle met un doigt sur sa bouche pour m'indiquer
« qu'il lui est défendu de dire un mot.... Toujours c'est sa mère
« qui finit par rompre notre silence : « Tu vois me dit-elle, nous
« avons trouvé le moyen de la retenir encore auprès de nous ;
« mais il ne faut pas la faire parler ; ça la fatiguerait, tu com-
« prends, parce qu'elle n'a plus de poumons, sa poitrine est
« vide. »

(Lucette étant morte d'une maladie de poitrine, P. Loti imagine inconsciemment la suppression des organes malades pour justifier le maintien d'une existence chérie hors du néant, auquel son instinct refuse de croire entièrement.)

Quoiqu'il en soit, et malgré quelques sûres acquisitions, la symbolique psychanalytique est encore remplie d'incertitudes.

Les psychanalystes utilisent leur très ingénieuse méthode des associations pour découvrir dans le rêve un déterminisme relativement précis, dont l'exposé excite la méfiance des esprits rompus à la pensée rationnelle. Pour nous, qui avons aujourd'hui analysé des milliers de rêves, nous pensons que, si l'analyse de ses propres rêves par un observateur entraîné est presque toujours possible et même sûre dans ses résultats (1), l'analyse de certains rêves d'autrui, extrêmement embrouillés par suite de l'intervention de mille causes — dont des causes immédiatement organiques — est chose parfois impossible.

On ne peut souvent s'empêcher d'être pris de malaise lorsqu'on lit certaines analyses de rêves dans lesquels les symbolismes les plus variés sont donnés comme aboutissant

1. Les psychanalystes affirment qu'on ne peut faire soi-même sa propre analyse. Si cela est vrai lorsqu'il s'agit d'une cure analytique, on peut dire, réciproquement, que l'analyse d'un rêve dans ses grandes lignes (surtout si l'observateur est un débutant) est plus facile et plus rapide sur soi-même.

à la même signification très simple. Il y a parfois une réelle naïveté de la part de certains psychanalystes aveuglément convaincus, à rapporter toute la complexité de la vie onirique à quelques tendances infantiles persistantes, reconnues d'ailleurs évidentes dans certains rêves, fussent-elles d'une importance vitale de premier plan; telles que le complexe d'Œdipe ou certaines inclinations parentales.

Mais il est juste de dissiper à ce sujet quelques malentendus.

Le langage actuel des psychanalystes, même de race française, n'a pas la finesse de notre langue psychologique française traditionnelle. Dans le domaine entièrement nouveau qu'ils viennent d'ouvrir à notre curiosité scientifique, les observateurs ont dû improviser toute une terminologie, dont la lourdeur et l'étrangeté nous surprennent et parfois nous accablent.

Ce langage procède surtout d'une terminologie métaphorique, figurée, qui tend à exprimer les faits les moins matériels de la vie psychique, de la vie instinctive en particulier, à l'aide des mêmes termes que les faits organiques dont s'occupe la Physiologie.

C'est ainsi qu'on trouvera, chez certains de nos collaborateurs les plus consciencieux, des assimilations de l'Egoïsme ou de l'Autisme, de l'esprit possessif et dominateur qui tend chez les enfants et certains malades à tout ramener à soi-même, au processus matériel de l'onanisme, de l'autoérotisme physique... ou bien du phénomène affectif de l'attraction du petit enfant vers sa mère au processus matériel de l'allaitement, ou bien encore de celui du détachement familial à celui du sevrage.

C'est sans doute l'une des forces de la Psychanalyse que de rechercher la genèse d'un fait psychologique complexe dans l'élargissement et la complication d'un simple processus instinctif. Mais c'est aussi l'une de ses faiblesses que de confondre trop volontiers, au moins verbalement, les phénomènes de la vie organique avec certains phénomènes psychiques n'ayant de commun avec eux qu'une analogie d'ordre symbolique. C'est là une insuffisance dont la Psychanalyse, nous l'espérons, se libérera dans l'avenir lorsqu'elle aura appris à adapter son vocabulaire à l'échelle exacte des valeurs psychologiques. Alors, il ne lui arrivera plus, comme on le lui a reproché non sans quelque raison, de retirer à un phénomène mental analysé tout son suc psychologique en cherchant à le réduire à ce qu'il était à son moment d'origine, c'est-à-dire presque un geste matériel.

Ce qui précède nous aide à mettre en garde les lecteurs de cet ouvrage et des très intéressantes observations qu'il contient contre les surprises que ne manqueront pas de leur infliger certaines interprétations psychanalytiques de rêves.

Un exemple peut en être pris dans les observations consciencieuses et originales d'un de nos érudits collaborateurs, *Laforge*, à propos de ce très curieux mécanisme affectif, pour lui très répandu, et qu'il croit exister à l'origine de beaucoup de névroses, par conséquent se manifester au cours de beaucoup de rêves morbides : l'inversion instinctive consécutive à l'échec de ce qu'il appelle métaphoriquement le « sevrage moral » de l'enfant ; phénomène conçu sur le plan des processus matériels de la nutrition et dont il aperçoit d'ailleurs le retentissement sur l'équi-

libre des fonctions nutritives elles-mêmes. Tout ce qui est normalement l'objet de nos convoitises, de nos tendances attractives, — comme non seulement les êtres chers, les êtres à posséder mais même les vulgaires aliments pour soutenir notre existence matérielle — prendrait, chez certains malades, une signification dégoûtante, répulsive ; et inversement, tout ce qui nous apparaît normalement comme une chose répulsive — les excréments par exemple — serait chez eux l'objet d'une tendance attractive ou possessive. Une telle tendance instinctive, anormale, serait tellement élémentaire, tellement organique ou matérielle qu'elle se traduirait parfois par un symptôme tiré de l'observation de la vie végétative : la constipation opiniâtre de certains nerveux, contemporaine dans quelques cas de leur attirance irraisonnée et étrange pour les choses dégoûtantes, les matières mortes, putréfiées, les pratiques contre-nature... Il y a sans doute dans ce chapitre nouveau de la Psychologie des instincts élémentaires, bien des hypothèses à établir ; cette dernière application en est une. Il faut la prendre pour ce qu'elle est et non pour une vérité démontrée.

Il en est de même pour ce phénomène étrange de la persistance ou de la reviviscence, chez certains malades, de l'angoisse, que des psychanalystes ont imaginée chez le fœtus au moment où, à la parturition, il sort laborieusement du sein maternel. Il est peut-être plus vrai que vraisemblable ; mais il faut le tenir pour non démontré. Ni le phénomène cité plus haut de l'inversion digestive ni celui-ci, « de l'angoisse de naissance », ne sont d'ailleurs essentiels à la théorie de la psychanalyse. Ils seront peut-être un jour relégués par les observateurs dans le domaine de la fan-

taisie. Mais ils auront été l'origine de bien des recherches fécondes, dans ce chapitre immense et ignoré des faits instinctifs et des rapports de la vie organique avec la vie souterraine de l'esprit. Ils n'auront, en tout cas, rien enlevé aux acquisitions positives, contrôlées et devenues aujourd'hui presque classiques, de la Psychanalyse, dans le domaine de la vie affective en général.

Ajoutons pour terminer que l'hostilité opposée aux conceptions de la Psychanalyse en matière de rêve, procède avant tout d'une répugnance d'ordre purement moral, et non logique ni scientifique. Répugnance qui tient beaucoup du plus vulgaire préjugé : beaucoup d'esprits supérieurs (et d'autres aussi) se refusent à admettre qu'il y ait au fond de nous, dans les replis secrets de l'âme humaine, des impulsions égoïstes et animales dont notre personnalité consciente a honte et dont elle souffre dans son besoin d'idéal.

Et pourtant c'est là un *fait* que tous les esprits modérés, avisés et libres ont constaté non seulement chez tous les hommes mais sur eux-mêmes ; un fait que des quantités d'écrivains, parmi les meilleurs observateurs du cœur humain, ont vu et dénoncé depuis longtemps. Tel Huysmans — d'ailleurs génial analyste du symbolisme des rêves — dans ces lignes, tirées de son beau roman psychologique : « *En Rade* : »

XV. — (*Huysmans*, à propos de deux rêves simultanés de deux de ses personnages) (1). Deux époux, bonnes gens heureux de vivre côte à côte mais traversant une crise terrible de leur vie matérielle font, une même nuit, un rêve où ils regrettent

1. Voy. HUYSMANS, *En Rade*. Plon Nourrit, 1917, p. 150.

respectivement de s'être mariés et se méprisent réciproquement pour leurs défauts. Ils se réveillent, honteux, et, attendris par le remords, ils s'embrassent avec la plus sincère franchise. L'auteur commente ainsi cet incident :

« Pris en traîtres, saisis à l'improviste par une force indépen-
« dante de leur volonté, ils incarnaient bien le lamentable
« exemple de l'inconsciente ignominie des âmes propres. Ils
« étaient, en somme, les victimes de ces terribles pensées qui se
« faufilent chez les meilleurs, qui font qu'un fils adorant ses
« parents n'aspire certes pas à être privé d'eux, mais songe
« sans le vouloir, avec une certaine complaisance, à l'instant
« de leur mort.

« Sans nul doute, cette douloureuse pensée le navre ; il est
« remué jusqu'au fond du ventre par la soudaine vision de la
« mise en bière ; il se voit, pleurant à chaudes larmes, mais il
« sent aussi couler tout d'abord en lui une lente douceur, alors
« qu'il se représente, au cimetière, entouré de gens qui le
« regardent, stimulent par leur présence son envie d'être inté-
« ressant, sa satisfaction d'être plaint, qui contentent ainsi ce
« soupçon de besoin de parade que chacun recèle sans s'en
« douter. Puis fatalement, maintenant que l'affreux spectacle
« des funérailles a disparu, il se suit dans l'avenir, s'adjuge une
« avance d'hoirie sur la confortable existence qu'il pourra mener
« quand il sera son maître.

« C'est encore ce même ferment d'idées interlopes qui fait
« qu'un homme demeuré veuf avec des enfants ne peut s'empê-
« cher de ruminer combien son sort serait différent s'il était
« seul ; et il se lance dans des conjectures, rêve à l'avenir,
« échafaude une vie libre, s'éjouit à évoquer une nouvelle exis-
« tence, ne va pas évidemment jusqu'à souhaiter que ses enfants
« disparaissent, mais cède à l'appel de cette idée qu'ils ne sont
« plus, et s'y arrête.

« Si ferme, si vaillant qu'il soit, nul n'échappe à ces mysté-
« rieuses vellétés qui cernent de loin le désir, le couvent,
« l'élèvent, le cachent dans les latrines les plus dissimulées de
« l'âme. Et ces impulsions irraisonnées, morbides, sourdes, ces

« simulacres de tentation, ces suggestions diaboliques, pour
« parler comme les croyants, naissent surtout chez les malheu-
« reux dont la vie est dématée ; car c'est le propre de l'angoisse
« que de s'acharner sur les âmes élevées qu'elle abat en leur
« insinuant des germes de pensées infâmes. »

Ces « pensées infâmes » se retrouvent, de toute évidence, dans la plupart des rêves, même — surtout, oserons-nous dire — chez les hommes de la plus haute valeur morale. Le problème se ramène alors à savoir comment les déceler sûrement et sans l'exagération inverse qui consisterait à leur donner une importance pratique qu'elles n'ont habituellement pas ; à savoir quelle part exacte elles prennent dans la formation du caractère et le développement de la névrose ; à savoir enfin quelles influences morales, au cours de la psychothérapie par l'analyse, peuvent aider à leur enlever le pouvoir néfaste qu'elles paraissent exercer chez certains individus naturellement fragiles. Malgré les obscurités qui enveloppent l'application des techniques encore incertaines de la Psychanalyse, les recherches dirigées dans ce sens seront fécondes et utiles. L'analyse des rêves ne pourra que les favoriser.

* * *

Les chapitres qui suivent ce préambule ont été écrits chacun dans un esprit différent. Les collaborateurs de cet ouvrage ont cherché à garder intactes leurs opinions respectives sur un terrain aussi neuf et aussi glissant que celui de l'étude pratique et individuelle des rêves.

Chaque chapitre est un tout, conçu et écrit de manière personnelle. C'est dire que leur ensemble ne pourra vrai-

ment donner de la théorie psychanalytique des rêves une idée très univoque. Mais comment pourrait-il en être autrement, dans une science tout à fait à ses débuts, où chaque jour des notions essentielles surgissent, où tout est à découvrir encore, et où les mots eux-mêmes sont à improviser ? Le facteur personnel est, en matière de Psychanalyse, primordial. Et c'est seulement de l'avenir, de la comparaison rétrospective, contrôlée et corrigée, des documents très divers ainsi assemblés par les chercheurs sous une forme et dans une manière propres à chacun, qu'il faut attendre la connaissance scientifique de ces mystérieuses conditions biologiques de la pensée : les instincts de l'homme.

LE RÊVE

ET

LA PSYCHANALYSE

PARTIE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

CONCEPTIONS ANTIQUES ET POPULAIRES DU RÊVE

par le D^r R. ALLENDY

Par sa généralité et par son caractère étrange, le rêve devait, dès l'origine, frapper puissamment l'imagination des hommes. Déterminé par des tendances inconscientes, il n'apparaît pas facilement au rêveur comme une production de son propre psychisme, mais celui-ci est tenté d'y voir un apport exogène, la communication d'intelligences divines ou démoniaques. Pour déchiffrer ces mystérieux messages, les hommes primitifs eurent recours dès l'origine à des interprètes spécialement exercés et c'est ainsi que nous voyons les songes partout revêtus d'une apparence occulte.

« Parmi les traditions et les croyances des peuples sauvages, disent VASCHIDE et PIERON, il n'en est pas de plus universelle que celle qui attribue aux rêves une valeur mystérieuse et extraordinaire (1) ».

Les Zoulous croient que c'est *l'itongo* (âme de l'ancêtre) qui vient les avertir des dangers courus et ils ont des devins. Ceux-ci possèdent des règles d'interprétation plus ou moins complètes

1. VASCHIDE et PIERON, *le Rêve prophétique dans les croyances et les traditions des peuples sauvages*.

et c'est ainsi qu'ils déduisent quelquefois un pronostic inverse, comme un présage de vie d'un rêve de mort.

Les indigènes de Madagascar cherchent dans le songe les conseils de bons démons. Ils admettent que l'âme reçoit ou fait des visites pendant le sommeil.

Les Groënlandais pensent que l'âme quitte le corps pour aller danser ou chasser, mais qu'elle ne peut visiter que ce qu'elle a vu avec le corps (parce qu'ils ont observé que le rêve est fait de souvenirs).

Chez les Océaniens, le rêve est très souvent provoqué par les préoccupations toutes primitives de l'alimentation et s'y rapportent en général. Peut-être est-ce pour cette raison qu'ils donnent des aliments aux morts.

Les Peaux-rouges admettent le rêve prophétique et ceux du Golfe Saint-Laurent racontent qu'une épidémie leur fut annoncée par ce moyen (1). Les Indiens du Nord et les Esquimaux provoquent, par des jeûnes, le rêve prophétique et possèdent une méthode d'interprétation commune à toutes les tribus (2).

Les Chinois conservent une très vieille science d'interprétation des rêves et c'est dans le *Livre des dix-mille joyaux* (HUON-PAO-HIEN-CHOU), dont il n'existe malheureusement aucune traduction, que les initiés du pays vont chercher leur instruction à cet égard. Ils y trouvent des présages de santé ou de maladie et nous donnerons plus loin, à propos des coenesthésies, quelques-unes de leurs principes ; en général, ils se servent d'un code préalable, sorte de *Clef des Songes*, reposant sur des symboles tels que ceux-ci : rêve d'un bras qui tombe : danger de mort pour un frère ; chute des dents : présage funeste pour la santé.

Nous sommes mieux renseignés sur les idées des Hindous concernant le rêve. Il en est déjà question dans les Upanishads et JEAN D'ÉRAINES a pu prétendre que tout le système philosophique de ces derniers, avec la distinction de la vie organique inconsciente et de la vie spirituelle consciente, était tiré

1. LAFITEAU, *Mœurs de sauvages américains*.

2. CLODD, *Myths and Dreams*.

de l'étude du rêve (1). *L'Atharva-Veda* contient beaucoup d'indications sur le rêve et le sommeil. On y trouve des formules magiques à réciter pour éviter le cauchemar (*Atharva-Veda* VI, 46), de même que les indications sur les présages et le moyen de conjurer les mauvaises influences. Ainsi rêver de nourriture est un présage de disette et il est nécessaire, dans ce cas, de réciter une prière au réveil. On a, d'autres fois, la ressource de se coucher sur l'autre côté ou, si l'on a vu une apparition, de s'essuyer le visage (2). On trouve dans le *Kangika Sutra* toutes sortes de commentaires sur ces pratiques de *l'Atharva-Veda* concernant le sommeil et les rêves. Ces considérations ont prévalu jusqu'à l'époque actuelle. « Nulle part le rêve n'a joué un rôle aussi important au point de vue de la religion et de la civilisation que dans l'Inde » dit NEGELEIN (3). On trouve dans le Jagadeva toutes sortes de traditions sur le rêve. Certains songes sont considérés comme d'inspiration divine, d'autres comme venant du « ventre ». La conception du rêve comme symptôme médical, à titre d'indice de maladie ou de tempérament, y apparaît nettement. Il est recommandé de distinguer trois catégories de rêves : ceux qui n'ont pas de sens, ceux qui en ont un simple, ceux qui en ont un double. On admet que, pendant le sommeil, l'homme devient purement instinctif et que seul le souffle de vie (prâna) est en cause, ce qui est exprimé d'une façon très poétique par le fait qu'Indra quitte les yeux pour se rendre dans le cœur. On distingue les rêves des tempéraments bilieux, lymphatique et sanguin. Les lymphatiques rêvent d'eau, les bilieux de feu ; et la couleur jouerait, un grand rôle dans le rêve pour indiquer le tempérament. Le rêve du début de la nuit serait le moins important ; au contraire celui qui précède le réveil se réaliserait dans le courant de la journée. Il faut rechercher s'il a une portée générale ou indivi-

1. JEAN D'ERAINES, *Le rêve, son influence sur le développement psychologique de l'humanité, son rôle dans la formation des religions*. Paris, 1919.

2. VICTOR HENRY, *La magie dans l'Inde antique*.

3. NEGELEIN, *Traumscheussel des Jagaddeva*, 1912.

duelle. Enfin le Jagadeva donne une énumération considérable des présages oniriques tels que celui-ci : rêver qu'on mange du riz au lait sur une feuille de lotus au milieu d'un étang est une promesse de royauté. Toute chose anormale, aurait, en rêve, un sens défavorable, tout particulièrement les pratiques homosexuelles.

Dans l'Orient classique, nous trouvons une histoire du rêve très comparable. C'est d'abord chez les Egyptiens une théorie selon laquelle l'individu est composé de plusieurs âmes différentes : *Ka* le double, *baï* l'âme animale (inconsciente) et *Khou* l'esprit (conscient). Une telle théorie comporte nécessairement une conception particulière du sommeil. D'autre part, les Egyptiens admettent que les dieux peuvent se manifester aux hommes par le moyen des songes et au temps de la XII^e dynastie, le songe est appelé « message de vérité ». On raconte ainsi que Thoutmès IV s'étant endormi aux pieds du sphinx de Giseh, HERMANUBIS lui apparut en rêve et lui promit la royauté à condition de protéger le sphinx contre le sable du désert. Ptah apparaît en songe au roi Seti et lui prédit la destruction miraculeuse de l'armée assyrienne. On a conservé ainsi plusieurs songes royaux. Il y avait des interprètes de songes professionnels attachés au collège des prêtres (2). Diodore de Sicile (I, 25) nous apprend qu'on s'endormait dans le temple d'Isis pour y faire des rêves révélant le moyen de recouvrer la santé.

Les mœurs de Chaldéens et des Assyriens différaient peu. Jamblique rapporte des pratiques semblables d'incubation médicale à Babylone. Les rois y attachent la même valeur : Assurbanipal est encouragé par un rêve à combattre le roi de Ninive ; Gygès de Lydie décide par un rêve la soumission de son prince au monarque assyrien. Les songes exercent réellement une grande influence sur l'histoire, tout l'Orient du VIII^e au VI^e siècle avant Jésus-Christ. Un songe annonce à Crésus la mort de son fils, de même la gloire future de Darius, fils d'Hystapè. Sabacon d'Ethiopie, après un règne prospère, se décide à

1. Cf. MASPÉRO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*.

2. NAVILLE, *La religion des anciens Egyptiens*.

évacuer l'Égypte à la suite d'un songe qui lui rappelle un oracle rendu lors de son avènement au trône. Enfin, à cette période, selon LENORMANT (1), la croyance aux songes était devenue une sorte d'épidémie mentale. BOISSIER a réuni des textes relatifs à ce genre de divination, en écriture cunéiforme, donnant des clefs d'interprétation. Ainsi l'homme qui rêve de porter un char obtiendra les désirs de son cœur ; s'il porte un arc, il aura du butin ; s'il porte du sel, ses paroles lui feront tort : s'il donne du bois, il aura des filles ; s'il taille des pierres, son enfant mourra (2). On a retrouvé également toutes sortes de formules magiques pour conjurer les mauvais rêves. En général, ceux-ci étaient attribués aux démons (3). HÉRODOTE et POMPONIUS MEEA donnent des informations à ce sujet.

Chez les Perses, le ZEND AVESTA parle du rêve et des visites que les âmes peuvent se faire entre elles. Là, la tradition s'est conservée intacte et le *Mémorial des Saints* du Cheik FERID ELDIN ASSAR (XII^e siècle) est plein de rêves prophétiques. On en trouve également beaucoup dans le *Livre des Rois* de FIR-DOUZI (4).

Les Juifs devaient, naturellement, partager les croyances communes à tout l'Orient antique et les songes jouent un rôle important dans la Bible. Ce sont d'abord les songes proprement prophétiques où Dieu apparaît aux prophètes (tels sont les rêves de Jacob), puis les rêves où Dieu charge un prophète de transmettre ses avertissements à la personne intéressée (Nathan est chargé de dire à David qu'il doit bâtir le Temple (*Rois II. VII, 4-17*), enfin les rêves individuels, tel celui que Judas Machabée (*II. Mac. XV, 12-16*) raconte à ses troupes pour leur donner du courage. Dieu considère lui-même le moyen de parler en songe à ses prophètes comme inférieur à

1. LENORMANT, *La divination chez les Chaldéens*. Paris, 1875.

2. BOISSIER, *Textes relatifs à la divination assyro-babylonienne*. Paris, 1906.

3. ALF-LEHMANN, *Aberglauben und Zauberei*.

4. Cf. VASCHIDE et PIERRON, *La croyance à la valeur prophétique du rêve dans l'Orient antique*.

celui de la parole directe à l'état de veille (*Nombres* XII, 5-10). Quelquefois, il délègue des anges à sa place (songes de Saint-Joseph). Il arrivait encore que les prophètes morts allaient converser en songe avec leurs successeurs. Enfin, à ceux qui ne le connaissaient pas et n'auraient pu le reconnaître en songe, Dieu envoyait des rêves allégoriques (rêves du Pharaon, du grand échanson et du pannetier (*Genèse* XXXVII, 2), ou les rêves de Nabuchodonozor interprétés par Daniel). Seulement, il était très difficile de reconnaître les songes inspirés des autres d'où les imprécations des prophètes contre les « faux songes ». On y voit un essai d'explication psycho-physiologique :

« Comme le songe vient de la multitude des occupations, ainsi la voix des fous sort de la multitude des foules (*Eccl.* V. 3).

« Comme, dans la multitude des songes, il y a des vanités, aussi y en a-t-il beaucoup dans la multitude des paroles (*Eccl.*, V. 7).

« Les divinations de l'erreur, les augures trompeurs et les songes des méchants ne sont que vanité et ne sont que les effets de notre imagination comme des fantaisies des femmes grosses (*Eccl.* XXXIV, 5-6). »

VASCHIDE et PIERRON, à qui nous devons une excellente étude du rêve dans la Bible, pensent que les Juifs ont beaucoup usé du rêve comme moyen religieux ou politique (1).

Dans le Nouveau Testament, nous retrouvons le rêve prophétique, particulièrement dans l'Evangile de Mathieu : Joseph est averti de sa paternité (51, 20), puis de la nécessité de fuir en Égypte (12, 13). La femme de Pilate est informée de l'innocence de Jésus (XXVII, 19).

En raison de cette tradition, les prêtres catholiques ont toujours défendu la possibilité prophétique des rêves et la légitimité de leur interprétation, notamment contre les scholastiques.

C'est chez les Grecs que la connaissance du rêve et de son mécanisme paraît avoir été le plus parfaitement approfondie.

1. VASCHIDE et PIERRON, *Valeur du rêve prophétique dans la conception biblique*.

A l'origine, la conception du rêve apparaît noyée dans la mythologie pour prendre une forme rationnelle avec les philosophes et devenir très proche de ce que nous en savons aujourd'hui avec ARTÉMIDORE

Pour HÉSIODE, les songes sont fils de la Nuit et frère du Sommeil (*Théog.* 211). Pour HOMÈRE, ce sont des figures aériennes qui prennent toutes espèces de formes. Ce sont encore des fantômes des morts venus de la porte des Champs-Élysées, au delà de l'Océan, comme Patrocle qui apparaît à Achille.

Ce sont encore des dieux ou des déesses, comme Athéné apparaissant à Nausicaa sous forme d'une compagne.

Les rêves ordinaires sont des figures formées aux confins du monde. OVIDE (*METAM.* XI. 633) reprenant une très vieille tradition grecque, dit qu'ils habitent, au pays des Cimmériens, le palais du Sommeil leur père, et que parmi eux, Morphée prend les formes humaines, Kélos ou Phobétor les formes animales et Phantasios copie la nature inanimée. EURIDIPE dit que « les songes aux ailes noires sont les fils de la Terre puissante ». Les Pythagoriciens les appellent fils de la Nuit, messagers de la Lumière (1). HERMÈS devient leur conducteur.

Les Grecs ont reconnu l'influence des facteurs psychologiques et physiologiques sur la formation des rêves. HOMÈRE dit qu'il faut attacher plus d'importance aux songes du matin (*Odyssée* IV; 84). THÉOCRITE répète ce principe et ajoute que les songes d'après les repas abondants sont suspects (*Idyl.* XIV. 1) Pour Apulée les repas abondants causent les songes tristes. PYTHAGORE, qui attachait la plus grande importance aux rêves, défendait tout particulièrement les fèves, interdisait de se coucher sur le dos ou sur le côté droit, pensant que le foie était le miroir des images révélatrices. On prétendait que le printemps était la saison la plus favorable à la netteté des rêves ; on recommandait de placer une branche de laurier près de la tête pour purifier les songes et on arriva même à fabriquer des talismans pour obtenir des songes heureux.

1. PLUTARQUE *Ser. Num.* vind. 22.

BOUCHÉ-LECLERC a consacré une étude très importante à cette question (1). On y trouve toutes sortes de renseignements sur l'incubation que les Grecs pratiquaient à la manière des peuples de l'Orient. PLUTARQUE, PAUSANIAS parlent de cette coutume de s'endormir dans un temple pour y obtenir en songe une révélation soit sur la conduite à tenir (comme les magistrats de Sparte dormant dans le temple de Pasiphaé) soit sur la diététique à suivre au point de vue médical. On faisait un sacrifice et on s'étendait sur une peau (*derma*) d'où l'étymologie du mot *dormir* selon VOSSIUS.

L'interprétation des rêves faisait l'objet d'une science spéciale dans laquelle excellaient particulièrement les devins de Telmesse en Carie et les Galéotes de Sicile. HOMÈRE (v. 149). Il parle d'un interprète de songes. Il raconte (*Od.* XX. 88) le rêve de Pénélope voyant son époux reposer à ses côtés avec l'apparence qu'il avait lors de son départ pour Ilion et indique que cette vision présageait une réalité future. Il était naturellement difficile de ne pas être trompé par les rêves et c'est pourquoi l'Odyssée (XIX. 560) parle de deux portes, de corne et d'ivoire, par lesquelles passent les songes : l'ivoire, ἐλέφας, se rapporte à l'idée de tromper (ἐλεφαίρεσθαι) tandis que la corne, κέρας, se rapporte à l'idée de réaliser (κραίνειν). Telle est du moins, l'interprétation de BAUR dans sa *Symbolik*. HIEROPHILE distingue les songes envoyés par les dieux, et ceux qui viennent de l'âme elle-même (pouvant également contenir un élément prophétique), enfin les songes mixtes, appelés du dehors par un désir ou une préoccupation intérieure (songes érotiques par exemple).

Les Grecs ont cherché à se faire une conception philosophique du rêve, à côté de l'aspect mythologique ou divinatoire de la question. Ils ont noté la valeur individuelle du rêve. « Autant les hommes deviennent différents, dit EMPÉDOCLE (*fragment* 108), autant il se présente à eux des pensées différentes en songe. » HÉRACLITE dit de même (*frag.* 95 : « Ceux qui veillent

1. BOUCHÉ-LECLERC. *Histoire de la divination dans l'Antiquité*. Paris, 1879, 4 vol.

ont un monde commun mais ceux qui dorment se détournent chacun dans son monde particulier ». Cet auteur a essayé une théorie du sommeil et du rêve. « Héraclite est d'avis, dit Sextus EMPIRICUS, que ce qui nous entoure est rationnel et doué de conscience. Selon lui, quand nous aspirons cette raison divine par la respiration nous devenons des êtres raisonnables. Dans le sommeil nous oublions, mais à notre réveil, nous redevenons conscients. Car dans le sommeil, quand les ouvertures des sens se ferment, l'esprit qui est en nous est coupé du contact avec ce qui nous entoure et seule est conservée notre relation avec lui par la respiration, comme une sorte de racine, de laquelle le reste peut sortir de nouveau et quand il est ainsi séparé, il perd la faculté de mémoire qu'il avait auparavant. Mais quand nous nous éveillons, il regarde à travers les ouvertures des sens comme à travers des fenêtres et, se réunissant à l'esprit qui l'entoure, il reprend la faculté de raison ».

La plupart des philosophes ont pensé, comme les Pythagoriciens, que le rêve pouvait être un précieux moyen de connaissance. ANAXAGORE (frag. 34) disait qu'il y a deux façons de se renseigner sur la mort, car elle est « comme le temps qui précède la naissance et comme le sommeil ». Epiménide racontait que ses maîtres étaient le sommeil profond et le rêve.

HIPPOCRATE avait pensé utiliser le rêve au point de vue médical et a composé un traité, malheureusement perdu. Sa théorie était que le sommeil atteint seulement le corps ; l'âme veille toujours et perçoit sans les organes des sens avec une délicatesse extrême car, n'étant plus obligée de prêter son concours au corps endormi, elle s'appartient davantage et pense avec une puissance extraordinaire. GALIEN reprit cette façon de voir et pensa à utiliser les coenesthésies qui se traduisent en rêve. « Nimirum anima, quanto non vacat sensibus externis, profundius sentit ea quae ad corporis dispositionem pertinent. »

PLATON, dans le *Timée* et dans la *République*, (lib. IX) applique sa théorie des trois âmes et montre la rupture de la synergie entre le conscient et l'inconscient.

ARISTOTE nous a laissé un *traité du sommeil et des songes*

très remarquable au point de vue philosophique. Il définit le sommeil comme l'abolition de la sensation (les végétaux, insensibles, ne dorment ni ne veillent) : il cherche à en donner une explication physiologique d'après l'évaporation du sang et la concentration thermique. Quant au rêve, ce n'est pas la sensibilité, abolie pendant le sommeil, qui nous le fait percevoir : il y a dans le rêve autre chose que le rêve lui-même et la pensée agit indépendamment et au delà de ce qui lui est alors présenté :

A l'état de veille, les *mouvements* psychologiques disparaissent devant la sensation ; pendant le rêve, ils deviennent beaucoup plus clairs et produisent les hallucinations d'autant mieux que le principe supérieur qui juge est à peu près réduit à l'impuissance. Le rêve est donc une sorte d'image qui se produit durant le sommeil, provenant des débris de sensations laissés dans les organes. ARISTOTE n'admet guère le caractère divinatoire du rêve. « Il est presque aussi difficile, dit-il, de dédaigner que d'admettre la divination qu'on prétend tirer des rêves ». Comment admettre que les songes nous soient envoyés par la divinité puisque les hommes les plus vulgaires en ont ? On ne peut considérer les rêves que comme les causes de certains phénomènes ou comme de simples coïncidences ou comme des signes. Le rêve peut être la cause de l'évènement car, de même que la pensée de la veille agit sur le cours du rêve, de même, inversement, certains sentiments qui nous ont vivement agités pendant notre sommeil ne peuvent-ils pas mettre notre volonté dans telle ou telle direction ? D'autre part, le rêve peut être le signe de l'évènement. Les maladies sont précédées de mouvements insolites dans notre organisation, lesquels sont imperceptibles à l'état de veille, masquées par des impressions plus vives. Au contraire, pendant le sommeil ils sont sentis énergiquement (un petit bruit dans l'oreille devient un coup de tonnerre ; une petite cuisson devient un brasier ardent). Enfin, la plupart du temps, les rêves ne sont que de pures coïncidences. Les gens qui ont beaucoup de rêves finissent par en avoir qui se réalisent ; la plupart des rêves prophétiques ne se réalisent pas. Les gens qui expliquent les songes ne font

que saisir les ressemblances par leur habileté, comme on reconstruirait un objet rélléchi dans l'eau trouble en le déduisant des signes qui offrent le plus de ressemblances.

Cependant l'antiquité nous a laissé des recueils de rêves mystérieux et l'opinion générale était qu'un profit véritable pouvait être tiré de l'interprétation des songes. On peut consulter à ce sujet PLUTARQUE (1) et, chez les Romains, CICERON (*De divinatione*). Au II^e siècle de notre ère ARTEMIDORE composa un traité d'*Onirocritique* en cinq volumes qui constitue une véritable encyclopédie de la question et dans lequel on trouve les vues les plus pénétrantes qui aient jamais été exprimées avant la période contemporaine.

ARTEMIDORE se place sur le terrain purement empirique. Il distingue les rêves, *ἐνυπνία*, sans valeur prophétique et les songes *ὄνειροι*, ayant une valeur divinatoire. Il estime que les songes de l'âme viennent des désirs et des craintes qui l'agitent (I-1). Le songe est donc l'œuvre de l'âme, l'œuvre du dormeur et n'est pas envoyé par quelqu'un du dehors (IV-50) de telle sorte qu'on n'aura jamais de vision concernant les choses dont on ne s'est pas occupé (I-2). Il existe des songes *théorématiques*, représentant directement l'événement qui doit arriver et d'autres *allégoriques*. Pour ceux-là, l'interprétation est extrêmement complexe. Ainsi les parties du corps peuvent représenter des personnes différentes : la tête se rapporte au père, le pied à l'esclave, la main droite à la mère, au fils, à l'ami, au frère, la main gauche à l'épouse, la fille, la sœur, etc. Il faut tenir compte de l'emblème représenté. Si un potier rêve qu'il bat sa mère, il faut comprendre qu'il pétrit la terre. Aristide, malade, rêve qu'il est habillé de blanc, dans son vêtement de jurisconsulte, mais c'est le linceul qui est signifié.

Il faut se mettre à la place du rêveur pour comprendre à quoi chaque allégorie peut se rapporter à son point de vue spécial. ARTEMIDORE conseille donc de tenir compte, dans l'interprétation, de la nature, de la loi, de la coutume, de la

1. Cf. PLUTARQUE Trad. BETOLAND. T. I. p. 197, 380 ; T. III, p. 460 T. IV p. 82.

profession, du nom et du temps (I. 3; IV, 2). Le même rêve signifie donc des choses différentes selon la personnalité du rêveur. Rêver d'être mis en croix pour quelqu'un qui doit s'embarquer, signifie qu'il sera porté par le bois du navire, pour un pauvre qu'il sera élevé au-dessus de sa condition, pour un esclave qu'il retrouvera la liberté dont la croix est le symbole (II, 53). Il faut encore tenir compte des circonstances qui, pour la même personne, font varier le sens du rêve.

Un homme rêve trois fois qu'il a perdu son nez : la première fois, il perd sa situation de parfumeur ; la seconde fois, il est calomnié et montré du doigt comme s'il avait un visage déformé ; la troisième fois, il meurt et va ressembler à une tête de mort (la camarde) (IV, 27).

En général, quand le songe est compliqué, il faut en interpréter séparément les parties (IV, 35). Il faut tenir compte non seulement de l'événement mais du sentiment affectif qui l'accompagne (I. 12). Il faut enfin rechercher les assonances, particulièrement pour les noms des personnages qu'on voit en rêve. Ici, ARTEMIDORE cite différents exemples (IV, 24).

Pour bien connaître les connaissances des anciens sur les rêves, il faudrait encore consulter ASTRAMPYCHOS, (1) SYNÉSIUS, (*Des songes*) et MACROBE. Ce dernier a écrit le *Commentaire sur le Songe de Scipion*. Il raconte d'abord comment Scipion vit en songe son aïeul Scipion l'Africain qui l'encouragea à bien mériter de la patrie, puis aperçut les étoiles, le système planétaire, neuf cercles, neuf globes, entendit la musique des sphères, vit la terre en détail et comprit que l'âme est la seule réalité : Ensuite MACROBE indique que les visions du sommeil sont de cinq catégories différentes : les *rêves* (où l'on éprouve les mêmes impressions qu'à l'état de veille et dans lesquels on ne saurait découvrir aucun sens profitable), les *spectres* (sortes d'hallucinations survenant à la phase intermédiaire entre la veille et le sommeil et également dépourvus de valeur), les *oracles* (quand un personnage important se manifeste pour nous instruire de

1. *Oraculorum decades*. CIII. Edit. Hercher, 1863.

quelque chose), *les visions* (où se présentent à nous des scènes qui se réaliseront plus tard, *les songes* (communications symboliques, plus ou moins obscures et nécessitant une interprétation). Les prédictions, menaces, avis reçus en songe ont un sens équivoque lorsqu'il s'agit d'adversités. Lorsqu'il s'agit de simples avis, nous pouvons détourner de nous le malheur par de la prudence ou par des offrandes aux dieux. Souvent, celui à qui les dieux envoient un avis l'interprète mal, tel AGAMEMNON qui, averti de rassembler ses forces pour s'assurer la victoire, crut qu'il devait engager un combat et se fit battre.

MACROBE fait suivre ces considérations de longs développements sur l'âme et la cosmogonie qui sont sans intérêt pour nous. Tout ce qu'il dit du rêve est en grande partie extrait des deux premiers chapitres d'ARTEMIDORE.

Les diverses théories et croyances de l'antiquité classique, concernant les rêves, par les néo-platoniciens et les alexandrins, furent transmises aux Arabes. Les uns s'attachaient surtout au côté divinatoire du rêve comme JAMBLIQUE qui voulait y voir un colloque avec une intelligence supérieure, à la manière de PYTHAGORE; les autres envisageaient la question du côté rationnel et positif de la même façon que PHILON le Juif cherchant dans la juste évaluation du présent la vision toute positive de l'avenir qui en découle.

Les Arabes eux-mêmes ne purent rien ajouter à ces théories mais obscurcirent d'un plus grand nombre de superstitions les données précédentes.

MAHOMET consacra la valeur prophétique des songes en prétendant recevoir de Dieu, par une vision nocturne, sa charge de prophète. Une autre fois, il rêva qu'il entra dans le temple de La Mecque avec ses compagnons et y accomplissait toutes sortes de cérémonies religieuses. Il en déduisit qu'il serait bientôt, comme il le désirait, maître de La Mecque. C'était ABOU-BEKR qui interprétait généralement les songes du prophète.

La tradition arabe a conservé une série de songes prophétiques se rapportant à MAHOMET. Ainsi OSMAN, avant d'être

étranglé par les janissaires, rêva que son chameau se déroba sous lui, en allant à La Mecque, ne lui laissant que la bride dans la main, symbole de l'empire qui allait lui échapper.

Les Mille et une Nuits nous donnent une idée des conceptions populaires du songe, mais c'est à MACOUDI de Bagdad (x^e siècle) que nous devons le meilleur traité savant. Il distingue les rêves accidentels et ceux qui s'imposent. Les songes viennent en partie de Dieu, en partie de Satan. Le rêveur aurait, cependant, un rôle actif. « On croit, dit MACOUDI, que l'homme doué de la faculté de percevoir, sort du corps à l'état de sommeil et peut alors contempler le monde et ses mystères. » Il fait intervenir les facteurs physiologiques : « L'opinion de la généralité des médecins est que les songes sont engendrés par les humeurs fondamentales du corps et que chacun rêve selon son tempérament et sa force. » Aussi les médecins utilisaient-ils le rêve. EBEN ABI ASSAIBIAH cite, comme sources de la science médicale : l'inspiration divine, les songes, le hasard, l'observation et l'instinct. Il semble bien qu'il existait chez les Arabes, des interprètes professionnels et que l'oniromancie constituait une science autonome (1).

Les connaissances et traditions concernant le rêve, en Europe, au moyen-âge, ont été fortement influencées par l'apport des Arabes, mais aussi sans doute par les vestiges de la science antique qui pouvaient être rapportés par les moines, par le contact oriental des Croisades, enfin par l'infiltration de la philosophie hermétique. Des traditions autochtones, nous ne savons pas grand chose d'original. Il est certain que, chez les Celtes avait dû se conserver la croyance au caractère mystérieux et prophétique du rêve que nous savons avoir existé chez les anciens Gaulois. Chez les Germains, le mot qui désigne le rêve s'apparente à l'idée de ravissement (*dream*, *Traum*, *drom*) ou le sommeil à l'idée de planer (*schweben*). Les rêves viennent des dieux ou des démons et sont comparés par eux à des oiseaux. Ils y attachaient une grande importance dans cer-

1. Cf. VASCHIDE ET PIERRON, *Le rêve prophétique dans la philosophie des Arabes* et LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, 3 vol., 1876.

taines circonstances (rêve de la nuit de nocces, du jour de l'an, etc.) et le rêve joue un rôle important dans la mythologie germanique, tel le rêve de Krimhild dans les *Nibelungen* (1).

Chez les Scandinaves, nous devons consulter les *Eddas* et les *Sagas* et nous apprenons qu'une grande importance est également accordée aux rêves mais surtout aux prophéties directes. Il n'existe pas d'interprètes professionnels mais certaines personnes spécialement douées qui n'obéissent d'ailleurs qu'à l'inspiration et non à des règles établies. Il faudrait également consulter le Kalevala pour les traditions finnoises.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ces croyances locales, à peu près identiques à ce qui existe partout, la connaissance scientifique du rêve se reconstitua dès le moyen-âge, en Europe, à partir des sources que nous avons indiquées et l'Eglise confirma la valeur mystérieuse et prophétique du rêve tout en restreignant un peu sa fréquence. Il faut attendre la Renaissance pour voir se formuler les théories du sommeil et du rêve. En réalité, ces théories ne sont qu'une réédition plus ou moins complète des théories antiques. Les Hermétistes ne se distinguent que par leur conception très nette des différents plans de conscience (âme instinctive, âme supérieure) et par leur théorie de l'analogie universelle avec tout le côté occulte qu'elle comporte : magie, astrologie, science des symboles et des présages. Il est bien évident qu'ils devaient s'intéresser beaucoup aux rêves. Les Alchimistes, sous leur vocabulaire emprunté à la chimie, enseignaient les grands principes hermétiques et on peut trouver dans leurs traités, sous un symbolisme savant, un exposé très complet des rapports du conscient et de l'inconscient. Nous nous réservons de publier un jour une monographie à ce sujet. La question, envisagée du point de vue hermétique, est fort bien résumée par CORNELIUS AGRIPPA.

CORNELIUS AGRIPPA, dans sa *Philosophie Occulte* (I-LIX) consacre un chapitre à l'interprétation des songes. Il met à part les *fantômes* et les *insomnies* « qui sont chose vaine et où il

n'y a point de divination, mais qui viennent des veilles, des fatigues et du trouble du corps ». Il explique que ce sont là des résidus de la pensée de veille. « J'appelle songe, dit-il, ce qui est causé par l'influence des corps célestes dans l'esprit fantastique, l'esprit et le corps se portant bien. Les astrologues apprennent à l'interpréter, dans le traité de leurs questions ; mais la règle qu'ils en donnent n'est pas suffisante parce que ces sortes de songes viennent de différentes manières à différentes personnes suivant les différentes qualités de l'esprit fantasmique et sa disposition. C'est pourquoi il ne faut pas se faire une règle générale d'expliquer ou interpréter également tous les songes de chacun des hommes, mais selon l'opinion de SYNESIUS, suivant que les accidents sont les mêmes dans les mêmes choses et semblables dans de semblables choses. » Il met donc en garde contre l'interprétation générale et préconise l'interprétation personnelle, à la manière d'ARTEMIDORE. On sent qu'il a une vague idée de ce que valent à ce point de vue, les associations d'idées. « Ainsi, quand on a vu plusieurs fois la même chose ou semblable chose et que l'on s'est imprimé le même sentiment ou un semblable, une passion, une fortune, une action, un succès, comme dit ARISTOTE, la mémoire se fortifie par le sens ; de la mémoire qu'on a souvent retenue vient la connaissance ; de plusieurs connaissances qu'on a acquises peu à peu s'accumulent l'art et la science : il faut procéder de la même manière pour les songes. C'est pourquoi SYNESIUS veut qu'un chacun observe ses songes et leur suite, savoir : ce que l'on a vu, quels effets ils ont eus ; et ces sortes de règles, savoir : de bien se ressouvenir, imprimer dans sa mémoire ce que l'on a vu, les accidents, *les songes* et les veilles, et en les observant bien par ces sortes de règles réitérées, les rassembler plusieurs fois dans soi-même et les accumuler ; il vient à un chacun de cet assemblage et de cette accumulation une certaine méthode ou un art de deviner. »

Au xvi^e siècle, Pierre LE LOYER, dans son *Discours des Spectres, Visions, Apparitions d'esprits*, parle longuement du rêve et du sommeil et il y voit une possibilité pour l'âme de

fonctionner plus pleinement : « Certainement, c'est alors qu'elle peut plus librement ratiociner à son aise quand le corps qui est sa prison, ne la retient trop enserrée des soins et affaires journalières ». Plus tard, le cardinal BONA attribue les songes à l'imagination quand ils ne sont ni des visions divines ni des visions diaboliques.

Parmi les auteurs les plus notoires de la période moderne, il faut citer, au XVIII^e siècle, SPRENGEL, dans son *Histoire pragmatique de la médecine* (l'âme dans le rêve, dégagée des impressions environnantes, est abandonnée à son activité propre et primitive), CABANIS, pour qui le rêve est compatible avec l'exercice de la volonté et du raisonnement, BOERHAAVE, qui essaie de tout expliquer par des conceptions matérialistes, DARWIN pour qui le rêve est la suspension de toute puissance volitive, de toute conscience de la réalité, FORMEY (1) qui exclut du rêve la réflexion et qui pose en principe que « s'il y a des vides apparents dans la suite de nos idées, il n'y a pourtant aucune interruption réelle », DUGALD-STEWART qui refuse à l'esprit l'exercice de toutes les facultés dont il jouit à l'état de veille, le songe ne dépendant que des seules lois d'association à l'exclusion des facultés supérieures.

Nous en arrivons ainsi à la période des recherches contemporaines. Celles-ci ont porté surtout sur les conditions physiologiques et psychologiques du rêve jusqu'à ce que FREUD en montre la signification et en dégage une méthode d'interprétation.

1. FORMEY, *Mélanges philosophiques du sommeil*, 1754.

CHAPITRE II

LA PSYCHOLOGIE DU RÊVE DANS LA TRADITION FRANÇAISE

Par le Dr R. DE SAUSSURE

La psychanalyse a donné à l'étude du rêve un élan nouveau. Elle a abordé ce sujet infiniment varié et complexe sous un angle original, mais aussi à un point de vue très spécial; c'est dire qu'elle n'entend pas résoudre, à elle seule, tous les problèmes que pose notre activité mentale durant notre sommeil. J'insiste sur ce point afin que nul lecteur ne s'étonne des lacunes de ce volume, lacunes dont les auteurs sont parfaitement conscients.

Au chapitre suivant, nous aurons l'occasion de préciser le cadre dans lequel se sont développées les études psychanalytiques concernant le rêve, mais auparavant il nous a paru indispensable de donner un tableau des recherches qui ont été poursuivies sur notre vie onirique au cours du XVIII^e et du XIX^e siècles. Par cet exposé, chacun saisira par quels côtés de son œuvre FREUD ne fait que prolonger les lignes de la tradition et par quels côtés il se montre vraiment un innovateur.

Au moment où mon ami le Dr René LAFORGUE ne demanda de rédiger ce chapitre, il n'existait pas d'ouvrage français donnant un aperçu complet des problèmes variés qui se rattachent à l'étude du rêve. Depuis, M. P. BRUNET, professeur de philosophie, a publié un excellent opuscule sur la question (1). Pour

1. Voir BRUNET, *le Rêve*, Paris. Stock, 1924, 122 pages.

ne pas faire double emploi avec le livre précité, nous avons restreint le cadre de notre historique à l'exposé des travaux des savants français.

A) La période des études philosophiques (1750-1845)

Si le XVIII^e siècle a connu des observateurs de premier ordre, le goût de cette époque a réclamé d'eux, avant tout, des idées générales et non des monographies spéciales. Chacun possédait à un haut degré l'art de discourir. On parlait de quelques observations isolées, faites en passant par tel ou tel savant et on en déduisait une série d'idées générales, mais le besoin de rassembler soi-même des documents personnels et précis ne s'est développé, dans les sciences psychologiques du moins, que beaucoup plus tard. C'est cette différence de méthodes qui nous a fait diviser notre historique en deux périodes : celle des études philosophiques et celle des études médicales et scientifiques.

Il n'est pas d'époque où le phénomène si mystérieux du rêve n'ait attiré la curiosité des savants, mais les idées superstitieuses ou religieuses ont presque toujours faussé les recherches. Poursuivant une tradition qui remontait aux plus anciennes civilisations de l'Asie, on s'efforçait de découvrir dans l'image onirique quelque prémonition de l'avenir. Certes, on trouve dans le *Traité des songes* d'ARISTOTE, dans les écrits d'HIPPOCRATE ou de LUCRÈCE des observations précises sur le rêve, observations qui ne seront guère dépassées par nos philosophes du XVIII^e siècle, mais ces remarques sont encore empreintes d'idées superstitieuses.

Parmi les premiers Français qui ont essayé de détacher le rêve de la gangue mystique, citons FORMEY (1)

1. Jean-Henri-Samuel FORMEY est né à Berlin le 31 Mai 1711 d'une famille de réfugiés français originaire de Vitry en Champagne. Il resta bilingue et fut pasteur de l'Eglise française de Berlin, puis professeur d'éloquence et enfin professeur de philosophie. Il est l'auteur d'un très grand nombre d'ouvrages qui furent presque tous écrits en français. Il vécut quatre-vingt-six ans, gardant toutes ses facultés jusqu'à sa mort

Cet auteur considère que la pensée onirique est caractérisée par l'absence de volonté. Les idées de FORMEY sont presque identiques à celles que soutenait à la même époque DUGALD STEWART en Angleterre. Le philosophe anglais eut une grande influence sur les savants français, alors que les mérites du philosophe de Berlin ne furent vraiment reconnus qu'à partir de 1845 (1).

« L'imagination de la veille, dit FORMEY (t. I, p. 164) est une république policée où la voix du magistrat remet tout en ordre ; l'imagination des songes est la même république dans l'état d'anarchie. » Cette incohérence, l'auteur l'explique par le fait que chacune de nos idées est liée à une quantité d'autres qui dans le sommeil sont éveillées sans que l'esprit les dirige dans un but donné. L'image onirique n'est cependant pas livrée au pur hasard, elle est déterminée par une sensation interne ou externe (p. 175). « Ainsi la nature de la sensation, mère des songes, en déterminera l'espèce, et quoique cette sensation soit d'une faiblesse qui ne permet point à l'âme de l'apercevoir comme celle de la veille, son efficace physique n'en est pas moins réelle, tel ébranlement extérieur répond à tel ébranlement intérieur, non à un autre et cet ébranlement intérieur une fois déterminé détermine la suite de tous les autres.

FORMEY devançant les travaux de MACARIO, de CHASLIN, de TISSIER et d'ARTIGUES, montre déjà le rôle que l'on peut tirer des songes pour le diagnostic des maladies. « Combien de fois une fluxion, une colique, telle autre affection incommode ne naissent-elles pas pendant le sommeil, jusqu'à ce que leur force se dissipe enfin. Leur croissance et leur progrès sont presque toujours accompagnées d'états de l'âme ou de songes qui y répondent. »

survenue le 8 Mars 1797. Ses « Mélanges philosophiques », dans lesquels sont consignées ses notes sur les rêves, datent de 1754 et furent publiés à Leyde. Il contiennent un grand nombre de remarques intéressantes sur toutes espèces de sujets psychologiques.

1. Voir DUGALD, STEWART *Eléments de la philosophie de l'esprit humain*. Traduit par P. Prévost, Genève, 1808, t. II.

Après FORMEY, c'est l'abbé RICHARD qui nous donne une contribution intéressante à l'étude des rêves (1). Son mérite est d'avoir combattu vertement les onéirocritiques de l'Antiquité depuis AMPHIARUS jusqu'à CONRAD VIMPINA en passant par ARTÉMIDORE et PAPUS d'Alexandrie. Il fonde sa critique sur un argument intéressant : « La plupart des choses à venir écrit-il, ayant une liaison nécessaire avec celles qui sont passées, comme les effets avec leurs causes, les songes qui ont été produits par les unes doivent aussi avoir quelques convenances avec les autres. C'est ce qui a fait imaginer qu'ils les annonçaient et qu'ils avaient quelque chose de surnaturel et de divin. » (p. 37).

RICHARD croit au déterminisme psychologique des rêves. Il est d'avis que nul élément de ceux-ci ne nous échapperait si nous avions l'habitude de réfléchir à nos pensées et à nos sensations passées ; par là il se montre un vrai précurseur de la méthode freudienne. J'extrais de son livre quelques citations bien caractéristiques à cet égard :

« Si l'on est accoutumé à réfléchir sur ce qui s'est passé, les songes en apparence les plus singuliers n'ont plus rien qui étonne ; on en voit la cause dans les sensations antérieures. » (p. 48) Ou encore : « Les songes, dans l'état ordinaire, ont leur cause dans le sujet même qui les produit et tiennent ou au physique même de son tempérament ou à ses affections habituelles ». (p. 54) Dans cette direction, il pousse si loin ses observations que déjà il signale l'hypermnésie onirique. Parlant des images du rêve, il écrit : « Elles doivent leur existence ou à quelque vue, ou à quelque lecture ou à toute autre sensation, que le peu d'habitude de réfléchir sur ce qui s'est passé, a si bien fait oublier qu'il n'est plus possible de s'en rappeler la réalité ». (p. 64)

Plus loin, RICHARD observe que dans l'état de veille nos idées peuvent s'associer logiquement, si nous présidons à ce travail, mais qu'elles peuvent aussi s'égarer dans les avenues de l'imagination. Suivant que le rêve reproduit l'une ou l'autre

1. Voir RICHARD, *Théorie des songes*. Paris, 1766.

séquence d'associations qui sont liées à une image éveillée par les sens, le rêve sera cohérent ou non. Puis il ajoute : « Dans les unes comme dans les autres, l'éruption des idées ne se fait point au hasard, mais par des routes tracées et fixées par les circonstances qui ont déterminé leur formation. » (p. 82)

Cette théorie par laquelle RICHARD pense que les associations du rêve ne sont que la répétition d'associations préformées pendant l'état de veille ne nous paraît pas exacte, cependant nous avons tenu à exposer avec quelques détails les idées de RICHARD, car son livre fort intéressant n'est presque jamais cité par les auteurs du XIX^e siècle. Sur plus d'un point il contient des observations très judicieuses. Voici, par exemple, ce qu'il écrit sur l'incohérence du rêve : « L'exercice du jugement est interrompu, c'est-à-dire que l'âme n'est pas en état de choisir parmi les idées que l'imagination lui présente, les unes plutôt que les autres, pour les combiner ensemble, et reconnaître par ce moyen ce qu'elles ont de vrai ou de faux. Elle s'occupe des images qui lui sont fournies sans que la volonté contribue à son choix. Il n'est donc pas étonnant de voir en dormant des personnes mortes depuis longtemps et de s'entretenir avec elles comme si elles étaient vivantes, sans être saisi d'horreur et d'effroi. L'imagination n'agit alors qu'en conséquence de l'idée qu'on s'est formée de ces personnes lorsqu'elles vivaient, à la suite de mille sensations réitérées, qui ont fait des impressions beaucoup plus profondes sur les organes que celles que l'on reçut à l'instant où elles sont mortes et qui furent de courte durée. » (p. 148-149)

C'est à RICHARD également que nous devons une distinction importante des rêves, distinction qui fut reprise en 1905 par FOUCAULD, et qui sépare les rêves simples des rêves compliqués. (1)

Près d'un siècle avant que la question fût portée devant la Société Médico-psychologique, RICHARD entrevoit les rapports du rêve et du délire. Parlant des songes, il écrit : (p. 56) « Ils

1. Voir RICHARD, p. 104.

me paraissent avoir beaucoup de rapports avec les délires des fébricitants dans lesquels la faculté de réfléchir et de juger, subjuguée par l'ardeur de la fièvre et le cours précipité du sang et des humeurs, ne considère plus les objets conformément aux images vraies qu'elle en a reçues par les sens, mais elle ne voit que des spectres, des monstres, des précipices, des sujets de frayeur ou d'inquiétude dans les mêmes circonstances où elle n'aurait rien dû voir que de naturel et de bien réglé, » et, (p. 250) « La folie est la plus déplorable espèce des songes ».

Il est vrai que sur ce chapitre qui plus tard fit couler tant d'encre de la plume alerte de MOREAU (de Tours), bien des psychologues français de l'époque se sont exprimés fort clairement. C'est ainsi que CONDILLAC (1) écrit :

« Dans les songes, les perceptions se retracent si vivement qu'au réveil on a quelquefois de la peine à reconnaître son erreur. Voilà certainement un moment de folie. Afin qu'on restât fou, il suffirait de supposer que les fibres du cerveau eussent été ébranlées avec trop de violence pour pouvoir se rétablir. Le même effet peut être produit de façon plus lente ».

SAUVAGES (1768) dans sa *Nosologie méthodique* soutient une origine semblable de la paraphrosynie et de plus il ajoute : (p. 325) « La folie est véritablement un songe de celui qui veille ».

MAINE de BIRAN, à la fin du XVIII^e siècle, avait aussi réfléchi à ce problème et l'avait résolu de façon originale :

« S'il m'était permis de développer un sujet beaucoup plus vaste, écrit-il, ... je pourrais montrer en second lieu comment les différentes sortes de délires momentanés ou d'aliénation mentale permanente viendraient se ranger naturellement sous les mêmes divisions que les songes, puisqu'ils se rapportent à des causes et à des conditions organiques ou cérébrales, qui agissent respectivement d'une manière absolument semblable pour opprimer ou suspendre l'action régulière de la volonté et de la pensée et produire ainsi les phénomènes correspondants du

1. *Essais sur l'origine des Connaissances humaines*, sect. I, chap. 2.

sommeil, des songes, du délire, le désaccord des sensations, l'absence de jugement, l'abolition du moi. »

De RICHARD à CABANIS, aucune étude importante du rêve n'a été publiée. L'auteur des *Rapports du physique et du moral de l'Homme* consacre au rêve un chapitre de son ouvrage célèbre. Il n'y rapporte aucune observation bien neuve, mais l'importance de son ouvrage donne à la question une actualité nouvelle (1).

Le travail intellectuel dans le rêve est l'une des questions qui retiennent CABANIS : « L'esprit, écrit-il, peut continuer ses recherches dans les songes ; il peut être conduit par une suite de raisonnements à des idées qu'il n'avait pas ; il peut faire à son insu, comme il le fait à chaque instant durant la veille, des calculs rapides qui lui dévoilent l'avenir. » RICHARD et CONDILLAC avaient déjà observé la même chose et le fait était connu depuis une haute antiquité, puisque PLATON fait dire à SOCRATE (2) qu'après un dîner modéré « l'âme voit la vérité sans nuage et n'est occupée que de pensées et de réflexions justes, souvent très utiles et qu'on avait cherchées inutilement pendant le réveil lorsqu'on était le plus occupé de l'objet qui devait le faire naître ». MAINE de BIRAN ajoutera à cette observation une remarque importante : « Tous ceux qui ont éprouvé de tels états savent par expérience que de tels aperçus ou de telles suites d'intuitions naissent sans aucune action de la volonté (3) ».

Quoiqu'elles ne fussent publiées que beaucoup plus tard, MAINE de BIRAN formula à peu près à la même époque des réflexions sur le rêve qui, par leur originalité, méritent de nous retenir un instant (4).

RICHARD s'était déjà préoccupé de la durée de nos songes, et il avait conclu prudemment qu'il était difficile de se prononcer. « Les mouvements de l'imagination sont si prompts, les idées se

1. La première édition de CABANIS a paru en 1802.

2. Livre 9 de la République.

3. *Op. cit.*, plus loin, p. 240.

4. Voir MAINE DE BIRAN : *Ouvrages philosophiques*, t. II, p. 209 à 295, publiées par VICTOR COUSIN en 1841.

succèdent avec tant de rapidité, que nous ne pouvons pas en faire un estime juste par la comparaison de ce qui se passe dans le sommeil avec ce que nous éprouvons des sensations ordinaires dans l'état de veille. » (1)

MAINE de BIRAN élargit la question et, devançant les expériences de HERVEY de SAINT-DENIS, de VASCHIDE et de FOUCAULD, il conclut que nous rêvons de façon ininterrompue. « Or comme la vie organique ne consiste que dans une suite d'impressions reçues immédiatement par les organes intérieurs qui veillent pendant le sommeil... on voit bien que tout sommeil doit être rempli de songes et que les personnes qui assurent qu'elles ne sont point sujettes à rêver ne veulent point dire autre chose sinon qu'elles ne conservent au réveil aucun souvenir de leurs songes » (p. 244).

Le grand mérite de MAINE de BIRAN est d'avoir attaché une certaine importance à la vie affective dans l'origine des images oniriques et d'avoir remarqué que les impressions d'enfance jouent à cet égard un rôle de premier plan. Par ces deux remarques il se place comme l'un des principaux précurseurs de FREUD. Je cite ici quelques passages qui me paraissent particulièrement caractéristiques à ce sujet :

« On ne fait pas assez attention à cette influence que peuvent avoir les rêves et *surtout les dispositions affectives qui les provoquent.* » L'auteur signale encore : (p. 248) « Le retour d'images liées à des affections primitives et qui ont jeté des affections anciennes et primitives dans la vie sensitive. C'est ainsi que les souvenirs ou les tableaux de la première jeunesse se retracent souvent dans nos songes avec toute la vivacité et la réalité du sentiment qui les accompagne et qui y rattache tant de charme. »

Ailleurs l'auteur signale comme caractéristique du rêve « Le retour complet aux associations passives des premières idées de l'enfance. » (p. 253). Cette idée féconde a été reprise à la fin du siècle dernier par Marie de MANACÉINE qui observe « que

1. *Op. cit.*, p. 105.

l'homme reproduit souvent dans ses rêves les stades précédents de son développement personnel ainsi que ceux de son espèce. » (1) C'est cette même idée qui inspirera une grande partie du livre de FREUD et qui a été reprise dans le présent volume par le Dr LAFORGUE et ses collaborateurs.

MAINE de BIRAN a encore le mérite d'avoir marqué mieux que ses prédécesseurs l'absence d'attention dans le rêve. « Je dis d'abord que les songes excluent tout examen actif de la faculté d'attention ; la preuve de ce fait se déduit évidemment de l'extravagance de la plupart des songes, des contradictions ou des bizarreries qu'ils présentent ; il nous arrive en effet de confondre en rêvant les temps et les lieux séparés par de grands intervalles... tout prouve alors bien qu'un tel état exclut tout pouvoir volontaire d'attention ou de rappel pour comparer entre elles et à la réalité les différentes parties de nos rêves, pour juger si tout y est d'accord ou même possible ; et cela prouve à son tour que les espèces d'intuitions vives qui remplissent alors nos imaginations prennent naissance spontanément et se succèdent entre elles au hasard, suivant les dispositions organiques qui les produisent, sans que la volonté contribue en rien, soit à les produire, soit à les conserver, soit à les associer. » (p. 239).

JOUFFROY (2) n'apporta pas d'idées nouvelles à l'étude du rêve. Il eut cependant le mérite d'insister sur le déterminisme psychologique qui conditionne nos associations oniriques. Voici ce qu'il écrit : (p. 340).

« Si nous pouvions nous souvenir au réveil de toutes les pensées qui se sont succédé dans notre esprit depuis que nous nous sommes endormi, je suis parfaitement convaincu que cette

1. Voir MANACÉINE : *Le sommeil tiers de notre vie*. Traduction de JAUBERT. Paris. MASSON 1896, p. 277.

2. Théodore Simon JOUFFROY (1796-1842), est né dans le département du Doubs. Ce fut un philosophe et un psychologue. Il vécut à Paris et subit une grande influence des auteurs anglais contemporains dont il traduisit en français plusieurs ouvrages. En 1833 il publia à Paris ses *Mélanges philosophiques* qui contiennent un essai sur le rêve datant de 1827.

série d'idées nous présenterait les mêmes caractères que toutes celles qui se développent en nous lorsque nous rêvons éveillés. On trouverait la raison de chacune de ces idées dans la précédente, et le point de départ de la chaîne dans celle qui était présente à notre esprit lorsque nos yeux se sont fermés.

Presque à la même époque, BERTRAND fait une remarque très semblable (1) :

« (Dans nos rêves) nous sommes dans le cas d'un homme qui, après avoir suivi la chaîne d'un raisonnement, oublierait, au même moment où il tirerait la conclusion, tous les autres antécédents qui l'y ont conduit. Il est certain que cet homme serait fort étonné de trouver dans son esprit la nouvelle connaissance qu'il viendrait d'acquérir sans savoir d'où elle lui serait venue. »

Nous ne parlerons pas ici des articles de LÉLUT qui ne nous apportent rien de nouveau et nous passerons directement à l'étude de l'ouvrage de LEMOINE qui représente à nos yeux le dernier et le plus complet des travaux de la période philosophique (2).

LEMOINE eut le souci d'établir avec netteté ce qui dans le rêve appartient à la sensation et ce qui appartient à l'imagination. Commentant des observations déjà anciennes de DESCARTES et de STEWART, il écrit : (p. 96).

« Bien souvent des impressions venues du dehors, des sensations qui ne nous abuseraient pas en tout autre circonstance, sont rapportées pendant le sommeil à une cause qui ne les a pas produites. Le bruit que fait un meuble qui tombe, le contact d'un corps étranger, chaud ou froid, entrent dans mes songes comme des éléments naturels, mais ils deviennent le fracas du tonnerre, la lave bouillante d'un volcan ou la glace du pôle. Mon esprit semble aller au devant de l'illusion qu'il évite avec tant de soin pendant l'état de veille... » « ... Je suis alors comme dans un état mixte entre la vérité et l'erreur, ma

1. Voir BERTRAND : *Traité du Somnambulisme*, p. 445.

2. Voir ALBERT LEMOINE : *Du sommeil au point de vue physiologique et psychologique*, Paris, Baillière 1855.

sensation n'a rien du mensonge, c'est ma raison qui divague ». (p. 131) « Il faut faire la part de l'esprit. Ce serait la faire trop grande que de lui attribuer toute la contexture de nos rêves ; ce serait se jeter dans une hypothèse gratuite et déraisonnable que de supposer que, tandis que le sommeil engourdit les organes l'âme n'en pense que plus librement à des objets plus élevés. L'âme, pendant le sommeil comme pendant la veille, a son activité propre, mais non pas indépendante, elle ne se développe pas parallèlement à celle du corps, ni séparément, mais sans cesse mêlée et comme confondue avec l'action des organes, l'action de l'esprit donne aux songes leur suite et leur forme, aux illusions leurs apparences plus ou moins semblables à la réalité, elle souffre les joies ou les douleurs mensongères ou réelles que le corps lui fait éprouver » (p. 134). « Il en est alors du travail de la pensée comme des vêtements de quelques malheureux composés de pièces de toutes les couleurs et de toutes formes, mais qui ne laissent voir aucune solution de continuité. » A ce propos, LEMOINE fixe sa pensée dans une formule qui mérite d'être retenue (p. 119) : « Les organes fournissent l'occasion et la matière du rêve et du délire, l'esprit en fournit la forme ».

LEMOINE n'a pas bien saisi les différences qui existent entre la pensée onirique et nos jugements à l'état de veille. Nous n'insisterons donc pas sur les chapitres qu'il a consacrés à ce sujet. Son mérite est avant tout d'avoir insisté sur le rôle de l'imagination à une époque où l'on croyait que la sensation était le seul élément intéressant à étudier dans les rêves.

L'auteur qui nous occupe a de plus tenté de fixer le rôle que jouait la mémoire dans nos rêves. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : (p. 223).

« Il ne faut donc se laisser tromper ni par les effets surprenants de la mémoire endormie qui ressuscite les souvenirs les plus lointains et les plus futiles, ni par ces défaillances apparentes où elle semble avoir laissé tomber dans l'oubli les souvenirs les plus importants et les plus nouveaux. Il ne faut ni lui attribuer une puissance et une sensibilité bien supérieure à

celles de la veille, ni méconnaître qu'elle joue le premier rôle dans la construction de nos songes. L'association d'idées qui est le fond même de la mémoire perd comme elle, pendant le sommeil tout ce que l'attention et la volonté lui donnent dans la veille de constance et de raison ; elle gagne en retour ce que le hasard et l'anarchie de la pensée peuvent lui donner de souplesse et de soudaineté ».

Si STEWART et LEIBNITZ ont exercé une certaine influence sur les auteurs français de la période philosophique, la plupart des contemporains allemands furent ignorés. Ainsi l'on trouve dans un ouvrage de SCHUBERT des vues très originales sur le rêve, qui furent totalement inconnues en France (1). Cet auteur est le premier qui s'occupe de la logique du rêve et par là il est un des précurseurs les plus importants de FREUD. Son système s'est développé en Allemagne. On en retrouve des traces dans SCHERNER (2), STRÜMPELL (3), et WEIGANDT (4). Nous ne parlerons pas de ces divers auteurs allemands, mais nous voulons seulement signaler quelques remarques de SCHUBERT, pour que nos lecteurs puissent mieux se rendre compte, dans la suite, de l'origine de certaines idées de FREUD.

« Dans le rêve, et déjà dans l'état de délire qui précède le sommeil, écrit SCHUBERT, l'esprit semble parler une langue toute différente de celle dont il use à l'état de veille. Certains objets ou certaines qualités d'objets représentent tout-à-coup des personnages et inversement certaines actions ou certains objets sont représentés par des personnes. Aussi longtemps que l'âme parle ce langage, les idées se succèdent avec un autre mode que celui des associations. Il n'est pas de doute que la séquence des idées est alors infiniment plus rapide et plus riche de contenu qu'à l'état de veille ». (p. 4) « Cette langue est infiniment plus concise et plus significative (viel umfassen-

1. Voir SCHUBERT : *Die Symbolik des Traumes*. Bamberg, 1814. Nous le citons d'après l'édition de Leipzig 1837.

2. Voir SCHERNER : *Das Leben des Traumes*, Berlin, 1861.

3. Voir STRÜMPELL : *Die Natur und Entstehung des Traumes*, Leipzig, 1877.

4. Voir WEIGANDT : *Entstehung der Traäume*, Leipzig, 1893.

der) que l'autre »; SCHUBERT remarque encore (p. 5) « que cette langue prend sa source dans notre être affectif. » Il la considère comme un résidu de celle de nos ancêtres (p. 135) « Cette langue archaïque est celle du sentiment ». (p. 9) « Elle est universelle. Une image onirique agit sur l'individu d'une façon identique, à quel pays qu'il appartienne. »

SCHUBERT analyse finement l'état hypnagogique en remarquant que progressivement toutes les idées se transforment en images (p. 92).

Il cherche à observer quelques-unes des règles qui dirigent notre symbolisme et déjà il remarque (p. 15) qu'« il n'est pas rare que dans le choix des images avec lesquelles le rêveur s'exprime, on observe une sorte de jeu de mot qui a une signification profonde »... « une chose peut être représentée par un objet qui lui est totalement étranger, qui parfois même est juste l'opposé ».

Malgré ses remarques si originales, SCHUBERT n'a pas échappé au mysticisme de son temps, son ouvrage n'est pas conçu dans un esprit scientifique. Les préoccupations métaphysiques restent au premier plan. Néanmoins il est important de noter que presque toute la doctrine que FREUD a appuyée par de nombreux exemples dans son livre célèbre sur l'interprétation des rêves (1900) se trouve contenue dans les remarques de SCHUBERT. Nous résumons ainsi la pensée de cet auteur: « Le rêve est un langage archaïque analogue à celui qu'emploient la poésie et les mythes. Il est fait de symboles qui sont déterminés avant tout par notre vie affective. Grâce à cela ce langage est plus concis et plus riche d'expression (condensation de FREUD). Le rêve exprime souvent une chose par son contraire, ou par une partie de l'objet. Les personnes qui nous apparaissent en songe symbolisent souvent une action ou une qualité. »

B) La période Scientifique et Médicale (1845 à 1900) (1)

Ce qui caractérise la période scientifique c'est ou bien l'observation continue qui accumule les faits avant d'en discuter, ou l'expérimentation. C'est en somme très arbitrairement que nous avons fixé cette date de 1845 qui correspond à la publication de l'ouvrage de MOREAU de Tours : « Du hachisch et de l'aliénation mentale ». On sait que l'auteur de ce travail a eu en vue de prouver l'identité de la folie, du rêve, et de l'intoxication par le hachisch. Ces trois phénomènes sont caractérisés par « l'excitation intellectuelle, la désassociation brusque ou graduelle des idées, l'affaiblissement ou la rupture complète de l'équilibre entre les divers pouvoirs intellectuels ». (2)

Cet état physique provoque toujours l'hallucination. Aujourd'hui nous pensons avec MICHÉA qu'il ne s'agit pas là d'une identité mais d'une simple analogie. (3) Cependant MOREAU eut ce mérite d'étudier l'état onirique expérimentalement en le provoquant par le hachisch. C'est à ce titre que nous avons placé son nom en tête de la période scientifique. Avant lui je ne vois guère que l'étude de Pierre PRÉVOST qui puisse être rangée dans la seconde période de notre historique. (4)

Pierre PRÉVOST est un physicien et un philosophe genevois qui fut l'élève de DUGALD STEWART dont il traduisit en français la principale œuvre. Il fut aussi l'élève du physicien genevois G. L. LESAGE, savant très original qui laissa dans ses papiers une quantité d'observations psychologiques sur son père et sur lui-même. La question du sommeil retient particulièrement son attention. Ainsi PRÉVOST eut deux maîtres qui s'intéressèrent particulièrement au rêve. Son étude, très courte, a le mérite d'appuyer chaque fait qu'il avance par des obser-

1. Incidemment nous avons cité des ouvrages parus après 1900, mais en général notre historique ne tient compte que des publications qui sont antérieures à celle de FREUD.

2. *Op. cit.*, p. 317.

3. Voir MICHÉA : *Du délire des sensations*. Paris, Labé, 1846, p. 84.

4. Voir Pierre PRÉVOST : *Observations sur le sommeil*. Bibliothèque universelle (Littérature) t. LV, 1834, p. 225-248.

ventions personnelles. Avant lui, nul ne s'était soucié d'illustrer par des exemples vécus les affirmations qu'il lançait ; c'est pourquoi PRÉVOST semble bien inaugurer une méthode nouvelle, méthode qui sera reprise et enrichie plus tard par MAURY et HERVEY de SAINT-DENIS. J'emprunterai deux exemples à l'étude du savant genevois ; l'un a trait au travail intellectuel pendant le rêve, et l'autre à sesentiment curieux qu'on éprouve parfois et qui consiste à être conscient du fait même que l'on rêve :

EXEMPLE N° 1 (novembre 1799). — « Je manquais en songe d'un mot pour exprimer l'idée de maraudeur. Je cherchai ce mot avec intérêt et je faisais clairement toutes les mêmes opérations que j'aurais faites en veillant. Je travaillais et sur l'idée et sur le son. Mais il est vrai que tout cela n'avancait guère. Enfin, cependant, après un pénible effort, j'arrivai au mot... et je m'éveillai. »

EXEMPLE N° 2 (juin 1827). — « J'étais, en songe, à un grand repas, où j'avais un voisin qui m'était inconnu. Après quelques phrases banales, je lui fis à demi-voix un compliment amical. Il se pencha vers moi comme pour me faire répéter. Impatienté de ce mouvement, je lui dis, sans doute dans un demi-sommeil : « Pourquoi me faire répéter, tu n'es qu'un personnage de mon rêve ». Et en achevant de m'éveiller je riais de ma baroque interpellation ».

Nous avons, jusqu'ici, suivi un ordre chronologique dans notre exposé ; le grand nombre des travaux qui ont paru entre 1850 et 1900 nous empêche de continuer cette méthode. Elle nous obligerait à de fréquentes redites, aussi allons-nous étudier successivement les différents problèmes que pose l'étude des rêves.

La question de méthodologie

MAURY est le premier Français qui ait tenté de faire rentrer l'étude des rêves dans l'étude de la psychologie expérimentale. Voici comment il décrit sa méthode au début de son ouvrage (1) :

1. Voir MAURY, *Le sommeil et les rêves*. Paris, Didier, 1878, 4^e édition. La première édition, sauf erreur, date de 1859. Nous citerons la 4^e, qui est plus complète.

« Je m'observe tantôt dans mon lit, tantôt dans mon fauteuil au moment où le sommeil me gagne ; je note exactement dans quelle position je me trouvais avant de m'endormir et je prie la personne qui est près de moi de m'éveiller à des instants plus ou moins éloignés du moment où je me suis assoupi. Réveillé en sursaut, la mémoire du rêve auquel on m'a soudainement arraché est encore présente à mon esprit dans la fraîcheur même de l'impression. Il m'est alors facile de rapprocher les détails de ce rêve des circonstances où j'étais placé pour m'endormir. Je consigne sur un papier ces observations, comme le fait un médecin dans son journal pour les cas qu'il observe. Et en relisant le répertoire que je me suis ainsi dressé, j'ai saisi entre des rêves qui s'étaient produits à diverses époques de ma vie des coïncidences, des analogies dont la similitude des circonstances qui les avaient pour ainsi dire provoquées m'ont bien souvent donné la clef.

« L'observation à deux est presque toujours indispensable ; car avant que l'esprit ait repris conscience de soi-même il se passe des faits psychologiques dont la mémoire peut sans doute persister après le réveil, mais qui sont liés à des manifestations, qu'autrui seul peut constater. Ainsi, les mots qu'on prononce assoupi ou dans un rêve agité, doivent être entendus par quelqu'un qui vous les puisse rapporter. Il n'est pas jusqu'aux gestes, aux attitudes, qui n'aient aussi leur importance. Enfin, ce qui rend nécessaire le concours d'une seconde personne, c'est l'impossibilité où vous seriez de vous éveiller à un moment donné, par un procédé mécanique, comme vous le faites avec l'aide d'une main complaisante. »

MAURY eut encore l'idée de chercher à provoquer des rêves par des excitants externes. Tandis qu'il dormait, son assistant lui faisait respirer de l'eau de Cologne et il se figurait être au Caire, dans le magasin de Johann Maria Farina. Une autre fois, on frotte une pincette contre un ciseau, tout près de son oreille, et MAURY croit entendre le tocsin et revit les jours troublés de 1848.

HERVEY DE SAINT-DENIS a repris ces expériences sous diverses

formes. L'un de ses buts était de démontrer que nous rêvons toute la nuit, même lorsque nous croyons avoir sommeillé sans avoir aucune pensée. Je reproduis ici une de ses plus célèbres expériences (1) :

« Un ami intime, avec lequel j'ai fait un assez long voyage et qui s'intéressait à mes recherches soutenait en homme convaincu que jamais il n'avait de rêves dans son premier sommeil. Plusieurs fois je l'avais éveillé peu de temps après qu'il s'était endormi, et toujours il m'avait affirmé de très bonne foi qu'il ne pouvait se souvenir d'aucun songe. Un soir qu'il dormait depuis une demi-heure environ, je m'approche de son lit, je prononce à mi-voix quelques commandements militaires : « Portez arme ! Apprêtez arme ! » etc. et je l'éveille doucement.

« — Eh bien, lui dis-je, cette fois encore n'as-tu rien rêvé ?

« — Rien, absolument rien que je sache.

« — Cherche bien dans ta tête.

« — J'y cherche bien, et jen'y trouve qu'une période d'anéantissement très complet.

« — Es-tu bien sûr, demandai-je alors, que tu n'as vu ni soldats...

« A ce mot de soldat il m'interrompt comme frappé d'une reminiscence subite :

« — C'est vrai, c'est vrai, me dit-il, oui, je m'en souviens maintenant, j'ai rêvé que j'assistais à une revue. Mais comment as-tu deviné cela ? »

HERVEY DE SAINT-DENIS a fait d'autres observations encore sur la méthode. C'est ainsi qu'il note (p. 7 et 15) la nécessité d'écrire immédiatement au réveil son rêve, sans quoi notre mémoire infidèle l'altère. Il remarque encore que nous pouvons, par une longue éducation, arriver à diriger nos rêves. Il suffit de vouloir rêver à telle chose pour y parvenir. L'attention et la volonté peuvent ainsi travailler dans notre pensée onirique. C'est du moins le résultat auquel le marquis d'HERVEY est arrivé après des années d'exercice.

1. Voir HERVEY DE SAINT-DENIS, *Des rêves et des moyens de les diriger*. Paris, 1867, p. 251-252.

D'autres expériences sont plus intéressantes encore. Le même auteur, se demandant si l'incohérence de nos rêves ne pouvait pas provenir de certaines liaisons d'idées qui nous échappaient eut l'idée de faire l'expérience suivante (1) :

« J'étais à la veille de me rendre au Vivarais pour y passer une quinzaine de jours à la campagne, dans la famille d'un de mes amis ; j'achetai, avant de partir, chez un parfumeur bien assorti, un flacon d'une essence qu'il me vendit comme étant, sinon l'une des plus agréables, du moins l'une de celles dont le parfum, *sui generis*, était le mieux déterminé. J'eus bien soin de ne pas déboucher ce flacon avant d'être dans le lieu où je devais séjourner quelques semaines ; mais tout le temps de ce séjour je fis constamment usage de son contenu dont mon mouchoir de poche ne cessa d'être imprégné, et cela malgré les réclamations et les plaisanteries que cette recherche ne manquait pas de susciter autour de moi. Le jour du départ seulement, le flacon fut hermétiquement refermé ; il resta plusieurs mois ensuite au fond d'une armoire et enfin je le remis à un domestique qui entraît habituellement de très bonne heure dans ma chambre, en lui recommandant de répandre sur mon oreiller quelques gouttes du liquide odoriférant, un matin qu'il me verrait bien endormi. Je le laissai libre, d'ailleurs, de prendre son temps tout à son aise, de peur que l'attente seule de cette expérience ne pût influencer mes rêves en préoccupant mon esprit. Huit à dix jours se passent ; mes rêves écrits chaque matin ne trahissent aucune réminiscence particulière du Vivarais. (Mon flacon, il est vrai, n'a pas encore été touché.) Une nuit arrive enfin, où je me crois retourné dans le pays que j'avais habité l'année précédente. Des montagnes parsemées de grands châtaigniers se dressaient devant moi ; une roche de basalte m'apparaissait si nettement découpée que j'aurais pu la dessiner dans ses moindres détails. J'imaginais rencontrer le facteur de la poste qui m'apportait une lettre de mon père...

Or je pus reconnaître, à l'odeur qui s'en exhalait encore, que

1. *Op. cit.*, p. 376.

mon oreiller avait été, ce matin-là même, humecté durant mon sommeil avec le parfum approprié à l'expérience qui venait de réussir. »

HERVEY DE SAINT-DENIS fit toute une série d'expériences, qui confirmèrent le caractère réflexe de certaines associations d'idées. Nous ne pouvons songer à les énumérer ici.

VASCHIDE, dans une série de travaux échelonnés entre 1898 et 1911, essaya de déterminer avec plus de précision la profondeur du sommeil pendant le rêve. Il réveille ses sujets en laissant tomber des balles de métal de plus en plus lourdes sur une plaque de métal, et par là étalonne le degré du sommeil(1).

FOUCAULT (2) note un rêve à son réveil, puis il l'écrit quelques heures plus tard, puis enfin quelques jours plus tard. Il constate des variations assez grandes entre la notation immédiate et la notation différée. Il peut déduire de ses expériences que le rêve noté immédiatement se compose toujours d'un ou de plusieurs tableaux, mais lorsqu'il y a pluralité d'images, celles-ci ne sont point liées dans la notation immédiate par un raisonnement qui cherche à les rapprocher les unes des autres. Au contraire lorsque les images sont notées plusieurs heures après le rêve elles sont coordonnées. Il s'est fait un travail de synthèse qui est postérieur. Faute d'avoir fait cette distinction, plusieurs auteurs ont écrit sur le rêve des remarques parfaitement fausses.

Nous ne parlerons pas ici des méthodes qui ont été employées ailleurs qu'en France ; les expériences de MOORLY WOOD sont célèbres, les statistiques de SANCTIS n'ont rencontré que peu d'écho en France. Certains Américains ont observé qu'on pouvait chez différents sujets provoquer des rêves analogues par la simple injection de substances, telles que l'adrénaline, par exemple. Mais pour ne point allonger démesurément cet historique, nous en resterons à l'étude des travaux français.

1. Voir VASCHIDE, *Le sommeil et les rêves*. Paris, Flammarion, 1911. On trouvera dans cet ouvrage la liste des travaux précédents du même auteur.

2. Voir FOUCAULT, *Le rêve*. Paris, Alcan, 1906.

La mémoire du rêve et la mémoire dans le rêve

De tout temps l'on a observé que l'oubli des rêves était chose fréquente, mais on s'en est tenu à cette considération générale jusqu'aux travaux du Marquis d'HERVEY. Celui-ci a tout d'abord cherché à déterminer sur quelle période du sommeil pouvait s'exercer notre mémoire. Il écrit à ce propos : (1)

« Un très grand nombre de fois j'ai retrouvé toute la filière qu'avait suivie l'association de mes idées durant une période de cinq à dix minutes, écoulée entre le moment où j'ai commencé à m'assoupir et celui où j'avais été tiré d'un rêve déjà formé, c'est-à-dire depuis l'état de veille absolue jusqu'à celui de sommeil complet. Et plusieurs amis sollicités par moi de faire les mêmes expériences m'ont affirmé avoir obtenu les mêmes résultats. Réveillé après plus d'un quart d'heure de sommeil, je n'ai jamais pu remonter sûrement le cours de mes visions jusqu'à cette période hypnagogique qui avait dû servir de point de départ ».

Le même auteur cite (p. 335) le cas d'un de ses amis qui, à son réveil, put retrouver sans hésitation huit vers qu'il avait composés en rêves.

Nous avons vu plus haut que FOUCAULTS'était particulièrement attaché à étudier les transformations qui s'opèrent dans le souvenir de nos rêves. Il conclut de ses observations : (2)

1^o Qu'il existe, pour les représentations du rêve, un travail de construction qui s'exécute postérieurement au sommeil ;

2^o Que ce travail a pour but de faire des événements du rêve une suite de faits aussi conformes que possible au monde réel.

Si maintenant nous étudions les souvenirs qui réapparaissent dans le rêve, nous voyons qu'une série d'auteurs tels que MACARIO, MAURY, DELBŒUF, HERVEY DE SAINT-DENIS nous donnent des exemples remarquables d'hypermnésie. Un grand nombre de ces observations sont devenues classiques et sont trop célèbres pour que nous les reproduisions ici. Nous n'emprunte-

1. *Op. cit.*, p. 226.

2. *Op. cit.*, p. 88.

rons donc qu'un seul exemple à HERVEY DE SAINT-DENIS (p. 305) :

« Je rêve que je vois une jeune femme blonde comme de l'or, causant avec ma sœur et lui montrant un petit ouvrage de tapisserie qu'elle avait fait. En songe je crois parfaitement la reconnaître, j'ai même le sentiment de l'avoir rencontrée bien des fois. Cependant je m'éveille, et ce visage encore présent à ma pensée me semble dès lors absolument inconnu. Je me rendors, la même vision se reproduit. J'ai gardé, tout en rêvant, la conscience des instants de réveil momentané que je viens d'avoir, aussi bien que de cette impression que j'ai ressentie d'avoir eu devant les yeux de mon esprit un visage que je n'avais encore jamais vu. Rendu aux illusions du rêve, je m'en étonne. Je me demande comment j'ai pu manquer à ce point de mémoire, et, mêlant l'incohérence du songe à la vague réminiscence d'une idée que je désire éclaircir, je m'approche de la blonde jeune femme et je lui demande à elle-même si je n'ai pas déjà eu le plaisir de la rencontrer. « Assurément, me répond-elle, souvenez-vous des bains de mer de Pornic ». Ces mots me frappent ; je me réveille tout-à-fait, et je me rappelle alors parfaitement les circonstances, dans lesquelles j'avais recueilli sans m'en douter ce gracieux cliché-souvenir ».

MAURY, de son côté, précise les qualités et les défauts de notre mémoire onirique. (1) « Nous oublierons par exemple, dit-il, le nom d'un ami dont nous reconnaissons parfaitement la figure... mais le phénomène inverse est plus ordinaire, c'est-à-dire que la mémoire est plus présente en songe qu'à l'état de veille ; et elle offre parfois une remarquable intensité. »

« Dans toute création de notre esprit, écrit MAURY (2), la mémoire a une part considérable et il n'y a qu'un petit nombre d'éléments introduits par le travail de la réflexion et de la combinaison. Cette part de la mémoire, nous ne la jugeons pas aussi grande qu'elle est en réalité parce que le souvenir

1. *Op. cit.*, p. 45.

2. *Op. cit.*, p. 440.

d'une multitude de faits est inscient chez nous ; tel paraît notamment être le caractère des souvenirs de l'enfance.

« J'ai rapporté dans cet ouvrage que les vers latins que je m'imaginai avoir composés en songe et qui étaient restés présents à mon esprit à mon réveil, étaient des vers de Virgile, conservés par ma mémoire sans que je le susse. »

DELAGE remarque que ce sont surtout les souvenirs qui nous ont paru insignifiants qui réapparaissent dans le rêve : « En règle générale, les idées qui ont obsédé l'esprit pendant la veille ne reviennent pas en rêve. On ne rêve des événements importants de l'existence que lorsque l'époque où ils occupaient l'esprit à un haut degré s'est éloignée. » Ou encore (p. 489) : « Ce sont des impressions souvent vives, parfois obscures, mais qui, en tous cas, ont frappé nos sens plus vivement que notre esprit, ou dont notre attention s'est trouvée détournée après avoir été excitée par elles ou qui ont été refoulées par un acte de volonté consciente. » Pour illustrer sa théorie, DELAGE nous donne un bon exemple :

« Le facteur vous remet une lettre contenant des nouvelles inattendues, vous n'avez le temps que de la parcourir ; elle est dans votre portefeuille ; à plusieurs reprises vous êtes tenté de la lire, mais chaque fois un fâcheux ou quelque obligation urgente vous en a empêché, si bien que vous l'oubliez ; voilà un sujet de rêve tout trouvé et peut-être est-ce votre rêve qui vous remettra en mémoire votre lettre oubliée. Si au contraire vous l'aviez lue et relue... vous n'en rêveriez probablement pas ».

Le facteur des sensations externes et internes

Tous les psychologues de la seconde moitié du siècle dernier ont noté l'importance de ce facteur, mais ils ont exprimé des

1. L'article dans lequel DELAGE expose son point de vue pour la première fois date de 1891. (*Une théorie du rêve in Revue scientifique.*) Nous citons ici son ouvrage intitulé *Le rêve*, paru à Paris chez L'homme en 1920. DELAGE a légèrement corrigé son point de vue sous l'influence de FREUD quoiqu'il fasse une critique sévère des idées de ce dernier.

avis très divers sur le rôle exact que jouait la sensation dans la genèse de l'image onirique. MACARIO est le premier qui se soucie de donner une bonne classification des rêves (1). Nous la reproduisons ici :

1° Rêves physiologiques	Rêves hallucination	Vue. Ouïe. Odorat. Goût. Toucher. Sexuel.
	Rêves illusion	Vue. Ouïe. Odorat. Goût. Toucher.

2° Rêves affectifs (provenant des sensations internes).

3° Rêves purement intellectuels.

4° Rêves morbides {
 a) prodromiques.
 b) symptomatiques.
 c) rêves morbides essentiels ou cauchemars

La plupart des auteurs comme MACARIO, MAURY, HERVEY DE SAINT-DENIS, SIMON (2), TISSIÉ (3), etc., se sont attachés à donner des exemples de rêves provoqués par l'excitation de chacun de nos cinq sens. MACARIO (4) note même que les sourds et les aveugles par accident sont sujets, comme les autres, pendant leur sommeil, à percevoir de fausses sensations de l'ouïe et de la vue. Cependant, si les accidents qui nous ont privés des sens nous ont frappés dans un âge encore tendre, il peut arriver, comme le fait remarquer CHARMA (5) qu'à la longue l'aveugle cesse de percevoir des images dans ses rêves et le sourd d'entendre des sons. DARWIN MACNISH (6) cite l'exemple d'un gen-

1. Voir MACARIO, *Les Rêves*. Paris et Lyon, 1857.

2. Voir SIMON, *Le Monde des Rêves*. Paris, 1888.

3. Voir Ph. TISSIÉ, *Les Rêves*. Paris, 1898.

4. *Op. cit.*, p. 35.

5. *Du Sommeil*, 1854, p. 34.

6. *Philosophy of Sleep*.

tilhomme qui, atteint de surdité dans sa jeunesse, en était venu après trente ans à ne plus s'entretenir avec ses amis, même en rêves, que par écrits ou par gestes. Dans le sommeil, comme dans la veille, les sons n'existaient plus pour lui.

Nous ne voulons pas citer ici des exemples de rêves sensoriels, ils sont trop fréquents pour que cela en vaille la peine ; remarquons simplement que, par le fait qu'ils sont les plus simples à provoquer, on en était arrivé vers la fin du XIX^e siècle à considérer que tout rêve avait à sa base une sensation. Cette façon de penser peut être résumée dans cette formule de GUARDIA (1) : « Tout rêve est de nature sensorielle et les songes se divisent naturellement d'après les sens qui sont externes ou internes. Les songes mixtes participent des deux. Les plus abstraits peuvent se ramener à ces trois groupes. »

BERGSON admet de son côté que tout rêve a pour base une lueur entoptique (2). Seuls HERVEY DE SAINT-DENIS et SURBLED (3) réagissent fortement contre cette opinion.

Enfin quelques philosophes se demandent si l'image onirique est vraiment provoquée par la sensation. Chacun connaît le rêve dit de MAURY guillotiné, où cet auteur assiste à diverses scènes de la Révolution à la suite de la chute, survenue pendant son sommeil, de la flèche de son lit sur son cou. Cette observation est restée longtemps classique pour démontrer la rapidité de nos idées pendant le sommeil. C'est le mérite de JACQUES LE LORRAIN d'avoir le premier critiqué cette interprétation (4).

Voici ce qu'il écrit :

« A mon sens, de deux hypothèses l'une : ou bien il faut supposer que dans cette période de lucidité imparfaite qui précède le réveil complet MAURY a raccordé par un lien logique une suite d'images hétéroclites et bien antérieures à la chute de la

1. Voir GUARDIA, *La Personnalité dans le rêve*. (*Revue Philosophique de Ribot*, t. XXXIV, p. 225).

2. Voir BERGSON, *L'Energie Spirituelle*. Paris, Alcan, 1919, 2^e édition, p. 91. Cette conférence a été faite en 1901.

3. Voir SURBLED, *Le Rêve*, Paris 1898.

4. Voir J. LE LORRAIN, *Revue Philosophique de Ribot*, 1894, p. 175.

flèche, ou bien sur cette impression, d'abord mal définie, et mal située, il a bâti tout d'une pièce et dans l'instant même le cauchemar décrit, et cela sans se rendre compte de l'opération. Que le coup reçu ait déterminé le tableau final, oui, mais tout le rêve, non ».

Cette critique suscita une série d'articles fort intéressants dans lesquels nous voyons apparaître cette idée que FREUD soutiendra plus tard, que la sensation ne joue qu'un rôle secondaire ; elle ne détermine pas le rêve, mais elle est déformée par le cours antérieur des pensées oniriques. Cette opinion a été particulièrement défendue dans un article intitulé : « A propos de l'appréciation du temps dans le rêve », et signé L.D. (1). L'auteur écrit à propos du rêve de MAURY guillotiné : « Ce rêve n'a pas été composé de toutes pièces et après coup pour expliquer une sensation du dormeur, c'est au contraire la sensation du dormeur qui, à un moment donné, est venue s'intercaler dans les images du rêve sans aucunement en déranger l'ordre ». Et plus loin il précise encore sa pensée : « Le rêve est indépendant de la sensation, il existait avant elle ; quand la sensation paraît il l'absorbe à son profit, il se l'assimile, il la tire à lui ».

Parmi les sensations qui provoquent les rêves, celles qui peuvent être l'indice d'un processus pathologique sont particulièrement intéressantes. MACARIO et MOREAU de la Sarthe sont les premiers à les avoir bien étudiées. Plus tard une foule d'observations de ce genre ont été publiées par ARTIGUES (2), DUCOSTÉ (3), FÉRÉ, (4) FAREZ (5), SIMON (6),

1. Voir *Revue Philosophique de Ribot*, t. XL, p. 7.

2. Voir ARTIGUES, *Essai sur la valeur séméiologique des rêves*. Thèse de Paris. 1884.

3. Voir DUCOSTÉ, *Les songes d'attaques épileptiques* (*Journal de médecine de Bordeaux*, 1899).

4. Voir FÉRÉ, *Les Rêves d'accès chez les épileptiques* (*La Médecine moderne*, 8 décembre 1897).

5. Voir FAREZ, *Angine de poitrine consécutive à un rêve* (*Archives de Neurologie*, 1899).

6. Voir SIMON, *op. cit.*

TISSIÉ (1), MEUNIER et MASSELON (2), VASCHIDE et PIÉRON (3).

J'emprunte le cas suivant à TISSIÉ (4) :

« M. (Sarah), 19 ans, pleurésie aiguë, devenue purulente, entrée à l'hôpital le 2 novembre 1888, me dit que les cauchemars commencèrent huit jours après ; ils se produisaient surtout dans l'après-midi, vers trois heures ; elle se voyait enfermée dans une chambre dont les murs se rapprochaient les uns des autres ; elle ne voyait plus ni portes ni fenêtres ; le plafond s'abaissait peu à peu, elle ne pouvait plus respirer, elle étouffait ; elle avait froid sur tout le corps et ne pouvait parler, car la voix expirait sur ses lèvres..... Une ponction fut faite fin décembre, l'empyème fut évacué le 12 janvier 1889. Cette malade n'a plus eu de cauchemars depuis la fin du mois de mars. Dans ses derniers rêves elle voyait son enfant se noyer, elle voulait appeler au secours mais elle ne le pouvait pas. »

LASÈGUE, qui a abordé des chapitres si divers de la médecine, et les a étudiés avec une précision si parfaite a donné quelques caractéristiques des rêves morbides (5).

« Dans les maladies du cœur, particulièrement dans les lésions mitrales, le sommeil est troublé par la peur, par de l'anxiété, de l'angoisse non respiratoire et des hallucinations non visuelles. Ces dernières n'ont pas d'analogie avec celles des alcooliques ; l'alcoolique voit toujours l'objet en mouvement et lui donne immédiatement une signification ; le cardiaque ne précise pas, il reste dans le vague, et malgré ses efforts n'arrive pas à donner un corps à ses hallucinations. Il devient alors fort anxieux. Les rêves dus à une affection de la circulation sont généralement très courts, très effrayants, accompagnés de circonstances tragiques et en particulier de l'idée de mort prochaine. »

A côté de ces rêves symptomatiques, d'autres sont prodro-

1. Voir TISSIÉ, *op. cit.*, et *Les Rêves (Journal de Médecine de Bordeaux, 1896)*.

2. MEUNIER et MASSELON, *Les Rêves et leur interprétation*, Paris, 1910

3. VASCHIDE et PIÉRON, *Psychologie du Rêve au point de vue médical*, Paris, Baillière, 1901.

4. *Op. cit.*, p. 65.

5. *Op. cit.*, p. 43.

miques. MACARIO en a publié plusieurs observations. J'emprunte l'exemple suivant à la thèse d'ARTIGUES (1) :

« Jeanne C., 43 ans, journalière, entre à l'Hôpital Cochin ; constitution robuste, a eu une attaque de rhumatisme articulaire subaigu à l'âge de 30 ans ; pendant deux ans elle en a ressenti des atteintes assez bénignes, qui n'ont pas arrêté son travail. Il y a trois ans, cette femme, qui rêvait comme tout le monde, a commencé à avoir son sommeil troublé par des songes effrayants dont le fond était invariable : elle appelait constamment sa mère à son secours, se voyait entourée de sang et de flammes, et se réveillait en sursaut en proie à la plus violente terreur. Du reste, à part ce changement, sa santé n'était nullement altérée. Elle continuait sans fatigue son ouvrage qui consistait à monter des étages, à porter des fardeaux, et à cirer des appartements. Jamais pendant cette période elle n'a ressenti le moindre essoufflement, la moindre palpitation.

Cependant les rêves se multipliaient et ne laissaient plus une seule nuit de calme. La malade, sur le conseil de son mari inquiet de la persistance des mêmes songes, se décide à consulter un médecin. Celui-ci, l'ayant examinée soigneusement, découvre l'existence d'une lésion cardiaque au début, ne s'étant encore manifestée par aucun trouble de santé générale. »

Le rôle de nos facultés intellectuelles.

Les auteurs du XVIII^e siècle et ceux de la première moitié du XIX^e siècle furent pour la plupart très impressionnés du travail intellectuel que pouvait réaliser la pensée onirique. Après 1850, au contraire, on s'aperçoit que ce prétendu travail est presque toujours de nature inférieure. Même HERVEY de Saint-Denis, qui s'était habitué à diriger en partie le cours de ses rêves, est obligé de reconnaître que le travail intellectuel onirique est toujours inférieur à celui de l'état de veille.

1. *Op. cit.*, p. 43.

DELBŒUF (1) rêve qu'il fait ces deux vers :

« Que Dieu, sortant vivant de son tombeau natif,
Parcoure en souriant ses radieux pontifes. »

Et il ajoute : « Et pourtant je ne saurais décrire le ravissement où me jetait le divin poème qui contenait, entre autres, cet admirable distique ».

La facilité d'action que l'on croit avoir en rêvant est une illusion.

HERVEY DE SAINT-DENIS a prétendu que, lorsqu'un rêve le plaçait en face d'une alternative, il pouvait faire acte d'attention, puis acte de volonté et choisir dans quel sens il poursuivrait le cours de ses aventures oniriques. Il donne à cet égard plusieurs exemples curieux et voici comment il conclut de ses expériences (2) :

« En résumé, reconnaissons qu'autant il serait exorbitant de prétendre que l'homme endormi peut exercer continuellement son attention et sa volonté sur les illusions de ses rêves, autant il est erroné de regarder l'exercice de ces deux facultés comme incompatible avec le sommeil. »

J'ajoute que ce point de vue peut être expliqué par le fait que le dit auteur n'a pas toujours nettement distingué les hallucinations hypnagogiques des rêves. Parlant de celles-ci, il dit : (p. 421-422) « Celles de ces visions qui nous montrent des objets bien déterminés rentrent à mes yeux dans la catégorie des rêves ordinaires. »

A notre sens, MAURY a exprimé sur le rôle de l'attention et de la volonté des opinions beaucoup plus conformes à la réalité. Voici ce qu'il écrit (3) :

« L'attention existe sans doute dans le songe, puisque nous en contemplons les images, que nous les comparons souvent entre elles ; mais cette attention n'a pas le même caractère et la même puissance que l'attention de l'homme éveillé. Le dormeur

1. DELBŒUF, *op. cit.*, p. 229.

2. Marquis de HERVEY, *op. cit.*, p. 291.

3. MAURY, *op. cit.*, p. 17.

ne considère pas les images qu'il voit en rêve avec la conscience de son attention, comme il le ferait si, éveillé, il regardait un spectacle de la même nature ; et cependant rien ne le distrait de ces images ; il devrait y porter une conscience plus nette, un sentiment plus éveillé de ce qu'il perçoit, si son intelligence conservait toute sa lucidité... Il faut donc bien admettre que le sommeil atténue conséquemment une de nos fonctions intellectuelles les plus importantes. » Et plus loin MAURY dit encore (p. 23) :

« L'acte d'attention, de volonté, de désir, qui se produit en rêve est un fait purement spontané, car c'est le résultat du ravivement automatique d'idées antérieurement perçues, de sensations auparavant éprouvées que déterminent des sensations internes, des ébranlements cérébraux. »

Ailleurs, parlant des expériences du marquis de HERVEY, MAURY écrit :

« Mais les curieux exemples que cite le savant sinologue nous montrent seulement que, préoccupé de sa théorie de la liberté de la volonté dans le songe, il poursuivait en rêvant les pensées qui l'occupaient avant de s'endormir. C'est là un phénomène qui n'est pas très rare... L'esprit demeure alors éveillé pour une certaine suite d'opérations mentales. Parlons plus exactement : il se réveille pour renouer promptement la chaîne de ses idées un instant interrompues... L'esprit continue spontanément ce qu'à l'état de veille il faisait volontairement. »

Un long débat s'est engagé entre MAURY et le marquis de HERVEY au sujet du rôle que jouent dans le rêve les associations des idées. Tandis que le premier leur attribue peu d'importance et soutient que le cours de nos images oniriques est déterminé avant tout par l'état physiologique du cerveau, HERVEY DE SAINT DENIS attache aux associations d'idées un rôle capital. Si on lit attentivement les deux volumes de ces distingués psychologues, on se convaincra qu'ils sont plus proches l'un de l'autre qu'ils ne veulent bien l'admettre.

MAURY, par exemple, est d'avis que nos perceptions confuses

pendant notre sommeil sont transformées par notre esprit qui cherche à les ramener à quelque chose de déjà connu. C'est en somme reconnaître le rôle joué par nos associations. De son côté, le marquis de HERVEY reconnaît que les sensations déforment le cours normal d'un rêve. Sur ce point ces deux savants sont donc plus rapprochés qu'ils ne le pensent. Le point suivant les sépare davantage : MAURY admet que les associations d'idées se déroulent automatiquement ; son émule au contraire pense qu'on peut en diriger le cours. MAURY admet qu'elles sont imposées par un état cérébral associé qui précède l'association, et le marquis combat cette thèse. Mais là nous touchons à un point de vue philosophique et la solution du problème dépendra du parti que l'on prendra en face du parallélisme psychologique.

L'Affectivité dans le Rêve

MACARIO et MAURY sont les premiers à noter ce fait qui deviendra un des pivots de la doctrine de FREUD : à savoir que le rêve se présente souvent sous la forme de la réalisation d'un désir. Voici un exemple cité par MAURY (1).

« J'entrai dans un café d'où l'on découvrait toute la campagne. On y apporta de la bière. Notons en passant que le jour précédent j'avais eu le désir d'en boire, mais mon désir n'avait point été satisfait, diverses affaires étant venues me distraire de cette pensée ».

Le marquis de HERVEY note la différence de sentiments qui nous animent pendant la veille et pendant le sommeil « Les sentiments du sommeil ressemblent parfois si peu à ceux de la veille, et le sentiment du bien, notamment, peut se trouver en rêve perverti de telle sorte qu'on s'imagine accomplir comme l'action la plus simple des faits qui seraient monstrueux ou insensés en réalité » (p. 201).

MAURY fait la même réflexion et entrevoit le parti qu'on pour-

1. Voir MAURY, *op. cit.*, p. 122 et MACARIO, *op. cit.*, p. 53.

rait tirer de cette observation pour l'étude des réactions instinctives de l'homme. « En rêve » dit-il (p. 492) « l'intervention de ces instincts et de ces penchants nés de notre tempérament propre est constante et, l'action n'en étant pas, comme dans la veille, atténuée par une foule de causes et d'idées, nous pouvons mieux juger de leur nature et pour ainsi dire de leur profondeur. Dans le songe c'est surtout l'homme instinctif qui se révèle. La raison étant absente, du moins partiellement, elle ne peut plus combattre l'influence de l'organisme. De là la possibilité d'idées voluptueuses chez celui que l'éducation morale a rendu chaste, d'idées sanguinaires et vindicatives chez celui dont cette même éducation morale a adouci les mœurs; d'idées superstitieuses enfin chez celui que la science a éclairé. L'homme revient pour ainsi dire à l'état de nature quand il rêve, mais moins les idées acquises ont pénétré dans son esprit, plus les penchants en désaccord avec elles conservent encore sur lui d'influence dans le rêve ».

On sait que FREUD, après avoir observé que la plupart des névroses n'étaient qu'une manifestation d'une orientation vicieuse et généralement infantile des instincts, a cherché à tirer parti des rêves pour reconnaître exactement la nature des passions de ses malades. Ce procédé a souvent paru insensé, et pourtant les meilleurs observateurs français, tels que MAURY ou HERVEY avaient pressenti toute la valeur documentaire de la pensée onirique. Qu'on relise ce passage caractéristique de MAURY (p. 176) :

« Les passions interviennent naturellement dans le délire, comme dans les conceptions de l'homme éveillé et raisonnable; elles se mêlent à nos idées, elles influent sur nos déterminations et nos actes, et dans le rêve il est facile de reconnaître l'influence de ces mêmes passions. Un de mes amis, très enclin à la colère, m'avouait qu'il se mettait souvent en colère dans ses rêves; un autre, porté vers les femmes, me disait qu'il faisait fréquemment des rêves amoureux; enfin un autre qui convenait de sa disposition à broder des anecdotes et à mentir ajoutait: « C'est plus fort que moi, c'est dans ma nature, et la

preuve, c'est qu'en songe il m'arrive bien souvent de mentir sciemment ».

Le passage suivant est peut-être plus significatif encore : (p. 112-113). « Ce sont nos penchants qui parlent et qui nous font agir, sans que la conscience nous retienne, bien que parfois elle nous avertisse. J'ai mes défauts et mes penchants vicieux. A l'état de veille je tâche de lutter contre eux, et il m'arrive assez souvent de ne pas y succomber. Mais dans un songe j'y succombe souvent, ou pour mieux dire j'agis sous leur impulsion sans crainte et sans remords. Je me laisse aller aux accès les plus violents de la colère, aux désirs les plus effrénés, et quand je m'éveille j'ai presque honte de ces crimes imaginaires. Evidemment les visions qui se déroulent devant ma pensée et qui constituent le rêve me sont suggérées par les associations que je ressens et que ma volonté absente ne cherche pas à refouler ».

On retrouve dans ce passage la base de l'idée que FREUD développe plus tard avec tant de force et qui consiste à voir dans le rêve la réalisation d'un désir refoulé qui a pour origine l'impétueux torrent de nos instincts.

La Structure de l'Image onirique

VASCHIDE écrit sur l'incohérence du rêve un passage qui mérite d'être souligné (1) :

« L'image du rêve est la copie de l'idée. Le principal est l'idée, la vision n'est qu'accessoire. Ceci établi, il faut savoir suivre la marche des idées. Il faut savoir analyser le tissu des rêves ; l'incohérence devient alors compréhensible, les conceptions les plus fantastiques deviennent des faits simples et parfaitement logiques... Les rêves les plus bizarres trouvent même une explication des plus logiques quand on sait les analyser. »

1. Voir VASCHIDE, *Recherches expérimentales sur le rêve* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, juillet 1899, p. 146-147).

On retrouve ici l'idée que SCHUBERT avait signalée en 1814 et qui revient à considérer le rêve comme un symbole condensant une pensée ; la suite des symboles peut être incohérente, l'idée est correcte. Ce point de vue sera repris et étendu par FREUD ; c'est lui qui sert de base à sa méthode. Il s'agit cependant d'examiner si derrière l'incohérence du rêve ne se cachent pas certaines lois qui président à la formation des images et des associations oniriques.

MAURY a donné des exemples aujourd'hui classiques de rêves qui se poursuivent en vertu d'une simple assonance verbale. J'ai moi-même fait un de ces rêves que je rapporte ici ; je le transcris tel que je l'ai noté à mon réveil et avec les réflexions que j'ai immédiatement inscrites :

« 6 décembre 1924. — Je me réveille vers six heures du matin, ayant ces deux mots dans l'esprit : *Esquirol* et *Stéarol* et avec cette seule pensée pour les accompagner : ESQUIROL est le premier auteur qui ait décrit l'idiotie du type *mongol*. Je savais parfaitement à l'état de veille que c'était LANGDON DOWN qui avait le premier décrit cette affection en 1866, et non ESQUIROL. Mais comme j'avais rédigé la veille une note sur le mongolisme, je crois que le mot *mongol* a dû être le premier dans mon rêve et qu'*Esquirol* et *Stéarol* ont suivi. (C'est par un travail postonirique, à l'instant du réveil probablement, que j'ai inventé le lien logique *Esquirol-mongol*.) La veille, je m'étais posé la question de savoir si, parmi les idiots si bien décrits par ESQUIROL, on pourrait reconnaître le type *mongol* et je n'avais pas eu le temps de vérifier la chose. En tous cas le mot *Stéarol* montre bien qu'il n'y a pas un simple hasard, mais bien une séquence par assonance verbale, puisque le *Stéarol* n'a rien à voir avec l'idiotie mongole ni avec *Esquirol*. Cependant l'apparition de ce mot s'explique aussi par le fait que j'avais employé ce désinfectant la veille. Enfin, je dois ajouter qu'à la base de ce rêve se trouvait une perception sensorielle : Dans la chambre voisine, j'entendais à mon réveil les cris d'un bébé, et il n'est pas douteux que ce bruit rythmé ait contribué à provoquer des associations par assonances. L'intérêt de ce rêve réside dans ce

qu'il permet de voir comment immédiatement s'est introduite une préoccupation de la veille dans la matière sensorielle du rêve. »

Le sociologue TARDE, a fait de nombreuses observations sur les rêves ; il ne les a malheureusement pas publiées, mais DELBŒUF, qui a eu le bonheur de pouvoir les lire, en relate le passage suivant : (1).

« 21 mars. — Rêvé que je vois sur la route la voiture de M. de C. partagée en deux de haut en bas. Hier j'ai vu sur une autre route la *voiture* de M. de C. au moment où je venais de visiter une *toiture* fendue par le milieu par la chute d'un rocher. J'ai donc attribué à la voiture l'accident de la toiture et la similitude de son des deux mots a bien pu contribuer à la fusion de ces deux idées. »

Il est curieux de remarquer combien tardivement est apparue la notion de symbolisme des images oniriques. C'est à peine si MAURY l'entrevoit, et il faut arriver à 1867 pour que HERVEY DE SAINT-DENIS nous en donne une étude un peu complète. Il décrit ce phénomène sous le nom d'abstraction « Si je crois voir en songe, dit-il (p. 416), un portrait de saint Pierre, par exemple et si mon esprit se prend à considérer abstractivement la religiosité du sujet, il pourra résulter que je reporterai cette idée sur quelque personne pieuse de ma connaissance à laquelle cette abstraction seule me fera penser. »

MAURY, après BAILLARGER (2), avait bien noté cette tendance de la pensée hypnagogique à convertir toute idée en une image mais il ne semble pas s'être intéressé au problème inverse qui consiste à remonter de l'image à l'idée.

Le marquis DE HERVEY a bien observé le jeu réciproque de l'image sur l'idée et de l'idée sur l'image, mais il n'est jamais allé très profond dans l'idée du symbolisme. Voici un rêve où la transformation des idées est assez curieuse mais où la pensée semble être plutôt hypnagogique qu'onirique (p. 415) :

1. Voir DELBŒUF, *op. cit.*, p. 200.

2. Voir BAILLARGER, *De l'influence de l'état intermédiaire à la veille et au sommeil, sur la production des hallucinations (Annales Médico-Psychologiques, 1845, t. V).*

« Je crois jouer avec une petite balle très élastique, recouverte d'une enveloppe de cuir divisée par quartiers de différentes couleurs. L'un de ces quartiers est d'une nuance violette qui me rappelle celle d'un bâton de cire à cacheter dont je fais usage. L'image de ce nouvel objet remplace immédiatement la balle ; mais comme l'idée première de jouer à la balle persiste, c'est maintenant le bâton de cire à cacheter qui rebondit vivement sur le tapis, sans se casser. L'idée d'un bâton de cire à cacheter ne peut manquer cependant d'entraîner celle d'un objet fragile. Je crains qu'il ne se brise s'il tombe sur une surface dure. Craindre une chose c'est en avoir la pensée ; avoir la pensée d'une chose, en songe, c'est en avoir immédiatement la vision. Je rêve donc que cette singulière balle, venant à frapper le marbre du foyer, a rejailli en plusieurs pièces. » Le rêve se poursuit ainsi encore longtemps.

Le grand mérite de HERVEY DE SAINT-DENIS est d'avoir étudié avec soin les mécanismes qui forment l'incohérence du rêve. Celle-ci peut être due à la *persévération* d'une image qui vient se mêler à la suivante.

« Or, écrit-il (p.39) il arrivera souvent que ce tableau ne s'effacera pas aussi vite que la pensée dont il fut solidaire, et, comme un décor de théâtre qui ne serait pas assez promptement changé pour le jeu de la scène, on le verra n'avoir plus aucuns rapports de lieu ni d'époque avec les épisodes qui s'accomplissent devant lui. C'est ainsi que, si je me crois premièrement en Suisse, où j'aperçois des chalets qui me rappellent celui de Jules Janin, à l'entrée du Bois de Boulogne, et si le souvenir de Jules Janin me remet en mémoire quelque célèbre cantatrice que j'aurai rencontrée chez lui, j'imaginerai peut-être que j'entends chanter cette cantatrice du milieu des cascades et des glaciers. »

L'incohérence peut encore s'expliquer par la condensation ou la fusion des deux images (p. 41 et 430).

Enfin, il peut y avoir transfert d'une qualité d'objet sur un autre objet ; c'est ce que le Marquis de HERVEY appelle pensée par abstraction.

« Il reporte alors d'un sujet sur un autre, écrit-il (p. 42) quelque qualité ou quelque manière d'être qu'il a saisie de préférence. Si la maigreur d'un cheval étique le frappe particulièrement dans l'attelage d'une pauvre carriole qu'il aperçoit en rêve, et si cette carriole le fait songer à quelque métayer pourvu d'un attelage semblable à peu près, il reportera peut-être l'idée abstraite de maigreur et de dépérissement sur ce métayer qui surgit à son tour au milieu du songe, et il le verra prêt à rendre l'âme. Ou bien, au contraire, si c'est l'idée de l'attelage qui l'a préoccupé d'avantage, il verra le métayer lui-même sous le harnais, sans en éprouver le moindre étonnement. »

HERVEY de SAINT DENIS pense aussi que l'incohérence peut surgir lorsque le rêve évoque une image-souvenir qui à l'état de veille n'a pas été perçue avec netteté. Voici ce qu'il écrit à ce sujet (1) :

« L'absence de netteté dans les images qui ne peuvent être nettes par cela même qu'elle n'ont jamais été nettement perçues devient très fréquemment une source notable de l'incohérence en provoquant des phénomènes de transition qui s'expliquent ainsi. Par suite d'un enchaînement quelconque de souvenirs, l'image d'un commissionnaire qui me remit un jour une lettre vient à se présenter à mon esprit. Je crois aussitôt voir cet homme, puisque c'est le propre du rêve d'évoquer instantanément l'image dès que la pensée dont elle est solidaire a surgi. Je le vois donc, mais sans distinguer ses traits d'une façon lucide, car à peine ai-je aperçu son visage la seule fois qu'il ait été devant mes yeux. Dans cette ébauche nuageuse, la mémoire saisit pourtant un ensemble qui lui rappelle d'autres traits connus, ceux d'un professeur célèbre dont j'ai suivi les cours ; déjà le commissionnaire est loin de ma pensée, j'assiste maintenant au cours du professeur. La transition aurait pu toutefois s'opérer d'une autre manière. Le visage du professeur pouvait s'encadrer purement et simplement dans la

1. *Op. cit.*, p. 177.

silhouette du commissionnaire, et j'aurais vu ce savant stationner au coin d'une rue avec une médaille sur la poitrine. Ou bien je me serai imaginé qu'il montait en chaire, une veste de velours sur l'épaule et le crochet traditionnel sous le bras.

Le processus de la condensation a aussi été bien décrit par Jacques LE LORRAIN (1) :

« Un autre fait à constater, dit-il, c'est que les images présentes ne sont pas toujours entièrement expulsées par les images survenantes. Il n'y a pas toujours substitution, mais fréquemment fusion, coalescence. Tout récemment j'eus la vision d'un garçon boucher menant un veau à l'abattoir et tirant fortement sur la corde. Soudain l'homme disparut, mais je vis que l'animal avait échangé sa propre tête contre la tête de son conducteur. Puis l'homme revint orné d'une tête nouvelle. Il amenait avec lui un train auquel il attacha le veau récalcitrant, puis il cria au mécanicien : « En route ! » Je montai dans le train, désireux ne pas manquer cette occasion de voyager gratis... Cependant le train avançait d'une allure toute bovine. Je trouvais cela naturel, puisqu'il y avait un veau dans l'affaire. Je confondais le remorqueur avec le remorqué, le bœuf avec le train ; encore un exemple de fusion. »

On a beaucoup reproché à FREUD, dans l'interprétation de ses rêves, de voir dans certaines images oniriques des calembours. Notre esprit logique se refuse, dans l'étude scientifique d'un phénomène, à introduire des explications aussi arbitraires. Cependant le rêve est une pensée paralogique, faite d'incohérence et les meilleurs observateurs, bien avant FREUD, avaient noté le fait. Voici quelques exemples que j'emprunte au Marquis DE HERVEY (2).

« Je songe à une comète; la locution « comète chevelue » me revient à l'esprit et je vois une étoile avec de véritables cheveux. »

« On appelle devant moi une femme de chambre qui s'appelle

1. Voir LE LORRAIN, *Le Rêve* (*Revue Philosophique de Ribot*, t. XL p. 68).

2. *Op. cit.*, p. 413.

Rosalie. Mon esprit met en action un affreux et détestable calembour. Je vois, en rêve, un *lit* à baldaquin dont les rideaux et la courte-pointe sont semés de *roses*. »

« J'admire un manuscrit d'une écriture superbe. Je me dis qu'il est d'une belle main et, quelque'extravagant que cela puisse paraître, je rêve que les caractères en sont tracés sur une belle main coupée et reliée ».

FREUD a encore insisté sur ce fait que les divers personnages d'un rêve représentaient souvent des tendances diverses du dormeur ou de la personne avec qui il entre en amitié ou en conflit, le rêve étant la dramatisation d'un conflit intérieur. Nous retrouvons une observation analogue chez Tissié (1).

« Un soir, quelques minutes avant de me coucher, discutant avec ma sœur, je la fis fâcher à propos de je ne sais quoi. Nous nous quittâmes cependant en bons termes. Le lendemain matin, elle me raconta qu'elle avait rêvé à moi, mais elle avait vu deux frères; ils se ressemblaient tous deux physiquement et tous deux portaient même prénom, elle comprenait bien que les deux n'en faisaient qu'un, cependant l'un était doux et aimable, l'autre méchant et mauvais frère. Celui-ci s'était amusé avec un sabre japonais que je possède dans mon cabinet; elle lui conseilla de prendre garde, l'arme étant empoisonnée; le mauvais frère rit de l'observation, disant qu'il en avait vu bien d'autres (Ce que je dis parfois, ayant fait plusieurs voyages dans l'Amérique du Sud). « Au fait, dit ma sœur au bon frère, mais tu as voyagé aussi. » Le bon frère conseilla plus de prudence au mauvais, qui tout à coup se blessa mortellement. Ma sœur versa quelques pleurs, mais voyant que le bon frère lui restait, elle se consola bien vite ».

De l'analogie du rêve et du délire

Cette question avait déjà préoccupé les auteurs anciens. C'est elle qui, au milieu du XIX^e siècle, allait donner à l'étude du rêve le magnifique essor que nous avons vu. MOREAU de Tours,

1. Voir TISSIÉ, *op. cit.*, p. 44 et HERVÉ DE SAINT-DENIS, p. 314.

BAILLARGER, MAURY, MACARIO, MICHÉA et plus tard CHASLIN, ARTIGUES, TISSIÉ, VASCHIDE, PIÉRON, MEUNIER, MASSELON sont les principaux qui s'en sont occupés.

L'analogie du rêve et du délire peut être une simple analogie dans la structure de la pensée (hallucination, incohérence, associations extrinsèques, perte de la notion du « moi ») elle peut être due au fait que les deux phénomènes apparaissent dans les mêmes conditions physiologiques. C'est l'idée qu'a soutenue avec beaucoup de chaleur MOREAU de Tours (1). L'analogie peut être due au fait que le délire et le rêve sont seulement deux expressions différentes d'un même conflit psychique. C'est la thèse des psychanalystes. L'analogie peut être purement fonctionnelle, les deux phénomènes sont des soupapes de sûreté pour décharger le trop-plein affectif du moi. Enfin l'analogie peut être due à ce que le délire n'est que la prolongation du rêve. Il y a identité entre les deux phénomènes.

Nous ne saurions étudier en détail tous ces points de vue, ni rappeler la somme des arguments qui ont été amassés pour les défendre. Nous voudrions seulement faire quelques citations et constater que chacune de ces opinions contient une part de vérité. MAURY (2) défend l'analogie de structure : « Plus on pénètre dans les opérations de l'esprit, endormi ou aliéné, plus on se convainc que ces opérations s'effectuent d'une façon analogue, mieux on constate que le mécanisme de la pensée se fait de la même manière incomplète ; c'est donc par l'étude comparée de ces deux ordres de phénomènes qu'on pourra les éclairer, en mieux saisir les particularités et découvrir peut-être quelques-unes des lois qui régissent à la fois le plus bizarre et le plus triste des phénomènes de l'esprit de l'homme. »

MOREAU de Tours soutient qu'il y a identité complète entre le rêve, l'aliénation mentale et l'intoxication par le hachisch. Voici une citation de lui :

1. Voir MOREAU de Tours : *De l'identité de l'état de rêve et de l'état de folie* » (Ann. Med. Psych., 1855, p. 361-4.8).

2. *Annales Médico-Psychologiques*, 1853.

« Lorsqu'on commence à ressentir les effets du délire provoqué artificiellement, exactement comme au début du sommeil, on s'aperçoit que l'imagination devient de plus en plus vagabonde et de plus en plus indépendante. Mais en même temps, tant que la conscience intime n'as pas lâché complètement les rênes, on n'est jamais dupe de ces impostures ; qu'au contraire, si cela arrive, vous avez la conviction que cela n'a été que la suite de la perte momentanée de la conscience. Il n'y a donc eu ici d'involontaire, de nécessité, qu'une conviction fausse se rattachant à un acte de la mémoire ou de l'imagination, laquelle conviction équivaut à une sensation, parce qu'en ayant cette conviction l'esprit est dans de telles conditions psychiques qu'il est impossible qu'il puisse redresser son erreur et se refuse à croire vrai, réel, ce qui n'est que le produit de sa faculté mémorative ou d'imagination ».

Ailleurs MOREAU affirme l'identité absolue de ces phénomènes. CHASLIN (1) contestera plus tard avec énergie cette affirmation :

« Ces deux états peuvent se ressembler autant qu'on veut ; ils ne sont pas identiques tant qu'on prend pour terme de comparaison un homme aliéné qui délire et un homme sain qui rêve. » CHASLIN résume de la façon suivante les rapports du délire et du rêve :

1^o Il y a des délires qui ressemblent à des rêves ordinaires.

2^o Le rêve peut précéder le délire ou en être le point de départ ou le début ; il peut le continuer une fois établi, ou le reproduire après sa fin, ou être le signe d'un changement dans la forme des manifestations malades ; il peut être le présage d'une guérison, ou n'avoir aucun rapport avec le délire ».

Voici quelques cas dans lesquels le délire semble être dû au rêve :

1^o « La veuve Scholl entend parler pendant trois minutes consécutives une voix qui lui dit : « Tue ta fille ! » Elle résiste

1. Voir CHASLIN, *Du rôle du rêve dans l'évolution du délire*. Paris, 1887.

2. Tiré de FAUPEL, *Etude sur les rêves morbides* (*Archives de Médecine*, 1876, p. 554).

d'abord et chasse ces pensées en sa réveillant ; mais l'idée ne tarde pas à devenir fixe ; elle persiste pendant la veille. Ces paroles homicides retentissent sans cesse à son oreille, et l'infortunée immole son enfant » (1).

2° « Mme R. est arrêtée au moment où elle allait se jeter dans la Seine. C'est sa troisième tentative de suicide depuis douze jours. Elle fond en larmes. Après de longues instances, elle se décide à parler. Elle sait qu'elle est tendrement aimée de tous les siens ; son mari et ses enfants sont très bons pour elle, elle ne peut que se louer d'eux. Mais une nuit, sans savoir pourquoi, sans avoir pour cela le moindre motif, elle a rêvé que son mari voulait se séparer d'elle. Elle en a ressenti une telle peine qu'elle ne pourra jamais s'en consoler, elle aime mieux mourir » (2).

Il y a bien d'autres remarques intéressantes que nous pourrions rapporter ici, mais nous voulons nous en tenir aux lignes générales. Après avoir exposé ce que la tradition française a jeté de lumière sur le problème du rêve, nous allons aborder l'œuvre de FREUD. Celle-ci part de remarques qui ont été faites de-ci de-là mais dont on n'avait pas su tirer parti pour établir une méthode et constituer une doctrine d'ensemble. La partie la plus neuve de l'œuvre du psychiatre viennois sera d'expliquer pourquoi les images oniriques sont travesties, comment la censure écarte certaines images trop crues et oblige notre affectivité à s'extérioriser sous des symboles ou à se cacher derrière des événements insignifiants. Le but de FREUD étant avant tout d'étudier par ses rêves la vie affective du sujet, la question de savoir si ceux-ci ont été déformés au réveil l'intéresse peu. Les associations que produit le malade ramènent au sujet central et donnent, quel que soit le tableau dont se souvient le dormeur, les préoccupations qui avaient engendré le rêve. Il s'en suit que bon nombre de problèmes que nous avons vus étudiés par les auteurs du XIX^e siècle perdront de leur importance du fait même

1. Exemple emprunté à MACARIO, *Des rêves considérés sous le rapport physiologique et pathologique* (Annales Méd. Psychol., 1847, p. 176).

que FREUD envisage son étude uniquement au point de vue affectif. D'autres questions, presque négligées au siècle dernier, deviendront capitales. FREUD n'a fait qu'exploiter avec talent cette remarque que faisait HERVEY DE SAINT-DENIS en 1867 : (1).

« Il est, d'un autre côté, bon nombre de personnes et surtout de dames, dont on apprendrait mieux à connaître les inclinations par leurs songes que par leur manière d'agir en réalité. Cela tient à ce qu'elles exercent habituellement sur leurs actes un empire qui ne s'étend point jusqu'aux mouvements de leurs pensées et cela touche à la physiologie de l'ordre social. On trouverait la matière à des rapprochements intéressants, mais la difficulté serait de se bien renseigner, parce que ces personnes racontent plus volontiers tout ce qu'elles ont fait dans le jour que tout ce qu'elles ont rêvé pendant la nuit. »

1. *Op. cit.*, p. 350.

PARTIE TECHNIQUE

CHAPITRE III

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DU RÊVE

par le D^r R. ALLENDY

Le rêve est un processus psychologique consistant en une succession de représentations de nature hallucinatoire, qui s'opère normalement au cours du sommeil ou des états voisins. On l'observerait chez certains animaux (S. DE SANCTIS).

On a voulu faire une différence entre le *songe*, dont les représentations auraient une ressemblance avec les possibilités du réel et le *rêve proprement dit* dont les images seraient incohérentes, illogiques, invraisemblables. Au fond, il n'y a là qu'une différence d'aspect et, du point de vue qui nous occupe, rêves et songes peuvent être confondus. Le plus souvent, les images se succèdent avec une diversité extrême et selon la plus grande fantaisie.

On a prétendu qu'une telle incohérence serait due au fait que le contrôle du monde extérieur est suspendu pendant le sommeil et que les échanges centraux se produisent avec un minimum de voies ouvertes sur la périphérie, mais G. DWELSHAUVERS estime au contraire que « cette cinématographie du rêve nous montre ce que serait notre attention, livrée à toutes les sensations dont la possibilité s'offre en chaque instant à nous (1) ». Ce qui caractérise le rêve, ce serait donc plutôt l'affaiblissement ou la suppression de la synthèse mentale, qui, par des rejets incessants d'impressions, maintient l'attention sur la réalité et sur son enchaînement logique. Naturellement le rêve serait un processus inférieur, imparfait, primitif. Plus

1. DWELSHAUVERS, *L'inconscient*. Paris, 1916, p. 124.

l'intelligence a de puissance, de développement, d'activité, plus la conscience suit rigoureusement l'enchaînement des idées en vue d'une opération intellectuelle, plus ses perceptions s'éloignent du rêve.

La rêverie ou rêvasserie, qui s'opère à l'état de veille mais dans un calme sensoriel relatif et avec un minimum de perceptions extérieures, consiste comme le rêve, en une suite de représentations mais ici ces représentations ne prennent pas complètement le caractère hallucinatoire. Le sujet les perçoit au delà de la réalité dont il conserve conscience. C'est l'idéation imaginative.

Cependant, cette conscience de la réalité peut se trouver très atténuée ; on dit que le sujet est distrait. TH. L. SMITH a fait sur ces « rêves de jour » (*day-dreams*) une étude documentée (1).

En réalité, la rêverie est un acheminement vers le rêve ; elle n'en diffère que par la conscience plus ou moins nette de la réalité objective environnante. Il suffit que cette notion cesse, avec l'état de veille, pour que le sommeil apparaisse et que le rêve véritable prenne place. Le langage courant exprime cette continuité de nature en employant la même racine.

L'origine du mot *rêver* est assez controversée. Au moyen âge, *resver* signifie errer. Un vagabond est appelé un *resveur de nuit*. Le même mot signifie être dans l'erreur, avoir des illusions, des hallucinations, être fou, comme dans la farce de Patelin. D'une manière générale, rêver c'est perdre plus ou moins la notion *exclusive* de la réalité par suite d'un affaiblissement de la fonction psychique supérieure : la synthèse de l'attention et de la volonté. A ce point de vue le délirant et l'halluciné sont des rêveurs pathologiques. D'autre part le poète, l'inventeur, le créateur de génie, sont aussi, selon le langage commun, des rêves mais chez eux l'idéation opère non plus au-dessous mais au-dessus du sens de la réalité qui subsiste tout entier. Ce sont des êtres qui savent parer la rigueur de la réalité des richesses du rêve. Ils ajoutent, à la plénitude de la conscience ordinaire

1. TH. SMITH, *The Psychology of Day-Dreams* (*American Journ. of Psychol.*, 1904. XV).

de veille, les ressources d'une imagination très vive. Chez eux, le rêve revêt sans le moindre doute, les caractères de l'idéal et du désir. Ce n'est pas ce genre d'idéation que nous aurons en vue ici. Nous nous bornerons au rêve considéré comme série de représentations hallucinatoires survenant au cours du sommeil et des états voisins.

Mais la continuité du rêve avec la rêverie qui le précède dans la venue du sommeil normal, quand l'attention se relâche, avec les délires toxiques, infectieux, avec les hallucinations morbides, etc... montre qu'il s'agit là d'un processus de régression et de déchéance, par rapport au psychisme normal de l'état de veille. Le professeur P. JANET a mis ce mécanisme en lumière dans l'hystérie. Le rêve est une régression, un retour à la pensée primitive et archaïque.

Le rêve est donc caractérisé par la diversité chaotique et illogique des images, et aussi par l'intensité de celles-ci. Des éléments oubliés, des souvenirs vagues et imprécis pour notre conscience normale prennent à l'occasion du rêve dans lequel ils surgissent une intensité extrême. C'est que précisément l'oubli est une fonction capitale de notre activité mentale supérieure, permettant la synthèse et résistant à l'éparpillement des impressions. L'attention a le pouvoir d'écarter volontairement une foule d'éléments pénibles ou inutiles et elle y arrive au prix d'un effort continu. Il suffit donc qu'elle faiblisse dans le sommeil pour que cette *censure* se relâche et que ressurgissent certaines impressions des tombeaux où nous pensions les avoir à jamais enfermées. La mémoire, en effet, n'est pas fonction de l'effort d'attention mais de mécanismes inconscients. Le rêve nous permet ainsi des plongées dans les caves obscures de la conscience, au milieu des souvenirs récents ou vieux, et réalise dans ce bric-à-brac psychique, les constructions les plus inattendues et les plus pittoresques. Aussi ne faudrait-il pas dire que le rêve est un appauvrissement de la conscience mais un mode de conscience primitif, archaïque et pré-logique.

Le rêve laisse à la conscience de veille, après le rétablissement de celle-ci, un souvenir plus ou moins précis, plus ou moins

intense. Il arrive que des personnes qui, pendant leur sommeil, ont parlé, crié, agité leurs membres, ne conservent au réveil aucun souvenir de rêve. Certains sujets, n'ont d'ordinaire, aucun souvenir de rêve. Existe-t-il des sommeils sans rêves ou bien, si tout sommeil comporte le processus onirique, les sujets ne diffèrent-ils que par leur aptitude à se rappeler les rêves ? Il est difficile de trancher la question. Beaucoup d'auteurs qui s'en sont occupés pensent qu'il n'y a pas de sommeil sans rêve. Dès le ^{xvii}^e siècle, PIERRE LE LOYER défend cette opinion : « Penserait-on, dit-il, que l'âme qui veille perpétuellement, demeurât oisive dans le corps assommeillé ? » CABANIS, le marquis HERVEY DE SAINT-DENIS, sont du même avis. Ce dernier se fait réveiller inopinément au milieu de la nuit et constate qu'il est sans cesse en train de rêver. La théorie de la continuité des rêves est encore défendue par DENIS, VASCHIDE, EGGER, GOBLOT, FOUCAULT, CLAPARÈDE contre MOREAU, SANTE DE SANCTIS, MOURLY-VOLD, BEAUNIS, MEUNIER, Y. DELAGE etc. La question n'est tranchée par aucun argument décisif.

Le rappel du rêve montre en effet l'aptitude à faire passer dans la conscience normale un processus plus ou moins inconscient, du moins subconscient. La question qui s'est posée immédiatement a été de savoir si les rêves dont on garde le souvenir sont ceux du profond sommeil ou seulement ceux de la phase intermédiaire du réveil. GOBLOT prétend que « le rêve est non pas la pensée du sommeil, mais la pensée du réveil » (1) et il invoque deux ordres de faits : d'abord pour faire apparaître un rêve de plus dans la nuit d'un dormeur, il suffit de provoquer un réveil : ensuite, les rêves les plus intenses, ceux qui ont provoqué les plus fortes réactions motrices ne laissent aucune trace dans la mémoire du dormeur s'ils n'ont été suivis de réveil immédiat. Autant de rêves retenus, autant de réveils. MOURLY-VOLD admet en partie cette thèse et EGGER, qui s'y range complètement, l'explique en admettant que les rêves tombent dans l'oubli très peu de temps après leur production,

1. GOBLOT, *Le souvenir des rêves*. Rev. Philosoph, 1896, p. 288 et 1897, p. 672

comme pour ne pas encombrer la conscience et il appelle ce mécanisme supposé « l'oubli à mesure ». Y. DELAGE cite, à l'encontre de cette idée, de nombreuses observations personnelles et pense pouvoir en conclure que « beaucoup de rêves remontant à une phase de la nuit relativement éloignée, sont retrouvés spontanément au réveil ou rappelés à la mémoire plus ou moins longtemps après, par des associations d'idées ou par l'hypnose » (1).

On peut maintenant se demander si, dans ce transfert de la subconscience à la conscience claire, le rêve ne subit pas de déformations. MARCEL FOUCAULT a insisté sur l'infidélité des souvenirs du rêve et sur les transformations progressives de ces souvenirs, au cours du temps, s'éloignant sans cesse de la réalité initiale. L'élaboration qui a donné naissance au rêve continuerait à œuvrer dans notre inconscient pour modifier d'une manière lente mais continue la matière même de nos rêves. Un pareil processus de déformation agit d'ailleurs sur tous nos souvenirs et J. PHILIPPE a donné à ce sujet de frappantes observations. Au demeurant ceci n'enlèverait rien à la signification réelle du rêve, puisqu'il s'agit d'une production inconsciente ; ce serait au contraire comme un perfectionnement postérieur, une maturation plus complète du rêve considéré comme un produit du psychisme latent.

Le rêve est plus ou moins complet. A un premier degré il consisterait en la perception d'une image ou d'un tableau simple sans émotion ni sentiment appréciable. C'est ce qu'on appelle l'hallucination hypnagogique, sorte de court rêve réduit à un seul tableau. ALFRED MAURY a longuement insisté sur ce phénomène qui annoncerait l'approche du sommeil et qu'il a patiemment observé sur lui-même. « Quand les hallucinations débutent, dit-il, l'esprit a cessé d'être attentif, il ne poursuit plus l'ordre logique et volontaire de ses pensées, de ses réflexions. Il abandonne à elle-même son imagination et devient le terrain passif des créations que celle-ci fait naître et disparaître

incessamment. Cette condition de non-attention, de non-tension intellectuelle, est donc le principe nécessaire pour la production du phénomène et elle explique, à mon avis, comment celui-ci est un prodrome du sommeil » (1). A ce moment, l'intelligence conserve encore le contrôle des images qui se présentent et elle peut parfois s'en débarrasser.

L'hallucination hypnagogique serait l'interprétation *illusoire* déformée, d'une excitation périphérique ou d'une de ses lueurs *entoptiques* qui sont dues à une activité spontanée de la rétine. L'image qui apparaît alors est souvent le souvenir d'un objet ou d'une scène contemplée la veille ou encore une représentation intimement liée aux dernières pensées conscientes. MAURY, après avoir lu un récit de voyage en Russie méridionale, est sur le point de s'endormir et voit, hypnagogiquement, avec la rapidité de l'éclair, l'image d'un homme coiffé d'un capuchon, sorte de moine associé par lui à ces souvenirs de voyage. Une autre fois, sous l'empire de la faim, il voit, dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil, une main armée d'une fourchette. De telles associations tendent à s'associer à d'autres en même temps que le contrôle conscient s'éteint définitivement et on passe au rêve proprement dit. C'est ainsi que quelques minutes après cette vision de fourchette, MAURY rêvait qu'il était à une table bien servie, entendant le bruit des fourchettes des convives.

Le premier degré du rêve proprement dit consiste à systématiser les tableaux hallucinatoires qui se présentent à l'esprit en une scène continue. FOUCAULT pense que cette continuité du rêve ne résulte que d'un travail d'élaboration et de coordination postérieur au moment même du rêve mais rien ne permet de nier que cette élaboration soit réellement contemporaine du rêve.

Dès ce moment, on voit apparaître l'élément le plus important du rêve : l'émotion (joie, peur, colère, angoisse) le sentiment (sympathie, aversion, doute, étonnement, admiration,

1. ALFRED MAURY, *Le sommeil et les rêves*, 4^e éd. Paris, 1898.

mépris, etc.), et la pseudo-sensation (volupté, douleur, impression thermique, tactile, olfactive, etc.). En effet, c'est cet élément affectif qui, une fois réveillé, va servir de fil conducteur à l'association des représentations oniriques, comme le ton général du morceau musical qui conditionne et harmonise toutes les parties.

Pour rendre compte de l'enchaînement des représentations oniriques, on a invoqué l'automatisme qui consisterait à lier par une habitude de perception ou de pensée, certains faits ou certaines idées, à d'autres. C'est ainsi que l'exercice professionnel serait capable de créer des automatismes de ce genre, pour lesquels il n'est point besoin d'invoquer le lien affectif.

Par exemple la couleur rouge évoquera pour le teinturier une représentation de matière colorante ou de cuve, pour le mécanicien une représentation de disques et l'idée d'arrêt, pour le chimiste les acides ou le fer, pour le toréador l'idée de combat, pour le politicien l'idée de socialisme, etc. Dans d'autres cas, ce sera toute une série de représentations : l'automobiliste rêvant qu'il arrête sa voiture, pourra se représenter tous les gestes nécessaires à cette manœuvre, etc. Il n'est pas jusqu'au joueur d'échecs à qui la représentation d'une pièce n'éveillera toute une série de coups. En réalité, quand on veut appliquer des explications de ce genre à l'interprétation des rêves, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles ne conviennent qu'exceptionnellement et qu'elles ne mènent à rien de bien intéressant. Il est incontestable que l'automatisme établit en chacun de nous des possibilités ou des tendances d'associations bien déterminées, mais le jeu du psychisme est si riche que chaque terme comporte non pas une ou deux, mais des quantités indéfinies d'associations possibles. Ces termes capables d'association ne forment pas une chaîne qu'on suit dans un sens ou dans l'autre, mais une trame aux croisements innombrables sur laquelle la pensée court comme sur un canevas, de telle sorte qu'on peut bien arriver à expliquer pourquoi telle idée a éveillé telle autre, mais qu'on reste impuissant à dire, avec la

seule notion de l'automatisme, pourquoi elle n'en a pas éveillé une autre.

Et c'est ici que FREUD est venu apporter une lumière nouvelle en insistant sur l'élément affectif. Il devient évident, par l'investigation psychanalytique du rêve, que les représentations associées présentent le maximum d'analogie par rapport au sentiment qui s'y attache. Tel objet du rêve par exemple, emprunté aux préoccupations de la veille, est lié à un sentiment de culpabilité et de honte ; immédiatement le rêveur le situe dans une grande salle sévère qui lui rappelle par exemple un tribunal où dix ans auparavant, il a éprouvé un sentiment tout à fait analogue. Quand, muni d'une telle clef, on commence l'étude des rêves, on est confondu par l'incroyable précision de cet élément affectif qui, sans hésitations, fait trouver dans l'immense magasin de souvenirs de la subconscience, le décor, l'objet, l'individu, évoquant un sentiment de la nuance la plus exactement identique. Aux yeux de la logique, ces rapprochements imprévus du rêve peuvent sembler obscurs ; quand on en découvre la correspondance affective, ils paraissent d'une exactitude et d'une précision que, la plupart du temps, toute recherche méthodique du conscient n'aurait pu égaler.

Sans doute, c'est seulement la connaissance de l'inconscient qui a pu aider à comprendre les processus oniriques mais la théorie de l'automatisme n'explique que le *comment* des associations. La théorie de l'état affectif le complète en expliquant le *pourquoi*. C'est elle qui rend compte de l'orientation générale du dynamisme onirique. MAUDSLEY, dans sa *Physiologie de l'esprit*, avait déjà clairement entrevu cette vérité : « On a tendance à croire, écrit-il, que les images et les événements d'un rêve pénible sont la cause de sentiments désagréables que l'on éprouve, mais il n'en est pas ainsi ; le sentiment est la véritable cause des images ; il en est pour ainsi dire, le générateur » (1). VASCHIDE insiste également sur ce point. « Les rêves de toute nature ont, dit-il, au point de vue psychologique, un

1. MAUDSLEY, *Physiologie de l'esprit*. Trad. Herzen. Paris, 1879.

élément commun, une sorte de qualité première, indubitable pour tous ceux qui se sont occupés de la question et que nous avons toujours retrouvée dans toutes nos recherches, dans toutes nos observations sur tous les aspects possibles du rêve et du sommeil. Cette qualité première est l'émotivité qui accompagne toujours les hallucinations hypnagogiques, les images et les évolutions de notre vie onirique ; émotivité intense et pouvant revêtir un caractère de spiritualité inconnu à l'état de veille... C'est donc seulement l'émotion qui distingue l'image du rêve de l'image mentale telle qu'elle s'offre à la conscience éveillée et la croyance à la nature divine du rêve, aux « rêves envoyés par Dieu » que l'on retrouve si fréquemment dans les vies des saints et les mythologies, se fonde certainement sur le caractère intensif et spirituel de cette émotion » (1). Enfin, de son côté, DWELSHAUVERS souscrit pleinement à cette conception.

Pour bien comprendre les caractères généraux du rêve, il faut maintenant remarquer que les éléments visuels constituent presque exclusivement la matière du rêve. Dans ce processus primitif qu'est le rêve, il n'y a pas de place pour les abstractions, pour les concepts généraux. KAPLOUN va même jusqu'à affirmer qu'il n'y a *ailleurs* ni *au-delà*, ni *avant*, ni *plus tard* par le fait que toute conception d'une chose antérieure ou future ou pouvant se passer ailleurs ou au-delà se réalise immédiatement en rêve dans le présent et, par là, supprime tout ce qui n'est pas le présent (2). Cette affirmation, peut-être un peu absolue, n'en montre pas moins le caractère actuel et objectif du rêve. Si nous ajoutons que les pseudo-sentations auditives, tactiles, olfactives, etc., sont assez rares et généralement assez imprécises, il se dégage ce caractère fort important du rêve qu'il consiste presque exclusivement en images visuelles.

Se servant d'objets concrets pour exprimer des sentiments ou des états affectifs en général, le rêve devient un véritable

1. VASCHIDE, *Le Sommeil et les Rêves*. Paris, 1911, p. 285.

2. ALBERT KAPLOUN: *Psychologie générale tirée de l'étude du rêve*. Paris, 1919, p. 44.

langage symbolique et c'est cette constatation fondamentale qui a permis à FREUD de réaliser son étonnante méthode d'interprétation. D'ailleurs, dès l'antiquité, ce caractère symbolique du rêve, n'avait échappé à personne : seulement l'ignorance du psychisme inconscient et le désir d'y trouver un sens prophétique avaient empêché les auteurs de tirer de cette notion tout le parti possible.

Quand la logique mentale, avec les concepts de cause et d'effet, de moi et de non-moi, de sujet et d'objet, de continuité dans le temps, de contiguité dans l'espace, etc..., cesse de présider aux associations d'idées pour créer la synthèse mentale et permettre le raisonnement, c'est l'élément affectif, sentimental, qui devient le fil conducteur ou plutôt l'aimant qui polarise les images et les attire : le processus psychologique devient illogique, absurde, il n'opère plus selon les lois de la raison mais uniquement sur le mode symbolique et il peut développer là une précision extraordinaire dans son genre. Telle est la pensée primitive, le processus psychologique instinctif que nous retrouvons, plus ou moins latent dans presque toutes les manifestations humaines.

CHAPITRE IV

LES DOCTRINES DE FREUD

par le D^r RAYMOND DE SAUSSURE

Comme l'a montré notre introduction historique, à la fin du XIX^e siècle le rêve était considéré avant tout comme le produit de nos sensations. L'image onirique était comparée au délire, car ces deux phénomènes étaient incohérents, mêlés d'hallucinations, et échappaient à la critique de notre jugement. A côté de cette opinion prévalente, MAURY et surtout HERVEY DE SAINT-DENIS avaient donné d'autres aperçus sur les rêves. Ils avaient amassé une foule d'observations et lancé une quantité de remarques judicieuses. En dehors de sa méthode, FREUD ne découvrira rien de très nouveau, mais son mérite est d'avoir tiré parti d'observations isolées, d'avoir coordonné les données qu'on avait sur le rêve et d'avoir remis au premier plan des phénomènes qu'on considérait comme secondaires. Nous nous dispenserons de marquer au fur et à mesure quels auteurs avaient précédé FREUD dans telle ou telle voie. Notre introduction historique permet de s'en rendre compte facilement.

Par ses synthèses originales, FREUD renouvelle cependant le problème en considérant que le rêve est le produit de nos désirs, qu'il a une signification psychologique et que les images dont il est composé ne sont nullement choisies au hasard, mais sont le produit d'un long travail d'élaboration. Chacune d'elles a un sens pour le rêveur, et une analyse prudente et bien menée permet de le déterminer.

FREUD distingue donc dans le rêve : 1^o *le contenu manifeste*, qui est le tableau manifeste que retient notre mémoire à notre réveil, et 2^o *le contenu latent*, qui est formé de toutes les pensées qui ont servi à l'élaboration de l'image.

De cette distinction découlent tout naturellement deux ordres de recherches : 1^o quels sont les facteurs qui ont servi à déterminer le rêve ? 2^o quelles sont les lois qui régissent le langage onirique et dont la connaissance nous permettra de pénétrer le sens d'un rêve ?

1^o Les sources du rêve

FREUD reconnaît avec ses précurseurs que les sensations externes et internes jouent un rôle dans l'élaboration de l'image onirique, de même que les souvenirs, l'association des idées, les passions, et l'imagination. Mais traiter ainsi la genèse des rêves, c'est rester dans les généralités.

Pourquoi un même excitant produit-il chez une même personne des effets si divers ? HILDEBRANDT (1) par exemple, nous donne trois rêves qui sont associés au bruit de son réveil-matin et qui tous trois nous offrent des scènes différentes :

Dans le premier, le dormeur se rend dans un village voisin, il voit une foule qui se dirige vers l'église, chaque personne a un recueil de cantiques dans la main. C'est dimanche ! Hildebrandt a trop chaud pour entrer tout de suite dans l'église, il va d'abord au cimetière, lit les noms qui se trouvent inscrits sur diverses tombes, entend tout d'un coup le sonneur qui monte à la tour. Il voit la cloche immobile, et après un instant elle se met à sonner. Elle sonne si fort qu'il se réveille, et il s'aperçoit que c'est son réveil-matin qui sonne.

Le second rêve nous transporte dans un paysage de neige ensoleillé. HILDEBRANDT a accepté une partie du traîneau, mais ses amis le font attendre. Enfin, voici le véhicule qui arrive à la porte. On étend une couverture de peau, on s'installe dans

1. Voir HILDEBRANDT, *Der Traum und seine Verwertung für Leben*, Leipzig, 1875, p. 37.

la voiture, puis les chevaux partent et le bruit des grelots commence : Hildebrandt s'éveille de nouveau au son de son réveil-matin.

Dans le troisième rêve, c'est une jeune fille qui transporte une pile d'assiettes de la cuisine à la salle à manger. HILDEBRANDT lui fait une observation et la rend attentive au danger qu'il y a à faire cela. Elle ne l'écoute pas, mais au bout d'un instant le dormeur entend la pile d'assiettes qui tombe ; ce fracas le réveille, et de nouveau il entend sonner son réveil-matin.

Cette diversité des scènes suscitées par un même bruit nous permet de conclure avec MAURY que l'excitant externe ne détermine pas le rêve de façon « unique et exclusive » (1). Il semble plutôt que le rêve assimile la sensation et la fait rentrer tout naturellement dans le cadre de ses préoccupations antérieures. De même que le délirant déforme la réalité extérieure pour la plier à ses désirs, le rêve tire parti de la sensation pour extérioriser ses préoccupations.

FREUD ne conteste pas la possibilité de rêve qui auraient une source purement organique ou physique (voir p. 175), mais ils sont l'exception. Au rêve se mêlent presque toujours d'autres désirs, purement psychiques, qui utilisent parfois pour s'extérioriser les images produites par les sensations.

D'une façon générale, on peut dire qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux facteurs physiques. MISS CALKINS, qui a recherché attentivement les sensations externes et internes qui avaient pu provoquer telle ou telle image, n'a été en mesure de les déterminer que dans 13 0/0 de ses rêves (2).

Les souvenirs jouent un rôle beaucoup plus important. On a remarqué que l'image onirique contenait surtout des réminiscences du jour précédant le rêve ou de l'enfance. Le fait est exact, mais on ne saurait lui attribuer une grande importance, car lorsqu'on examine le contenu latent du rêve on s'aperçoit qu'il fait allusion à toutes les périodes de notre existence.

1. Voir MAURY, *op. cit.*, p. 72.

2. Voir CALKINS, *Statistics of dreams* (*American Journal of Psychology*, 1893).

L'image onirique ne fait qu'actualiser des conflits en se servant de souvenirs récents, en apparence indifférents. FREUD (p. 137) résume de la façon suivante les relations des souvenirs et du rêve. On rencontre :

1° Une expérience récente et importante qui est représentée directement dans le rêve ;

2° Plusieurs de ces expériences qui sont ramenées à une unité artificielle ;

3° Une ou plusieurs de ces expériences qui sont représentées dans l'image onirique par la mention d'un événement synchrone mais indifférent. (Exemple : j'ai eu différents conflits avec X., mais le rêve mentionne seulement que j'ai rencontré X. hier dans la rue).

4° Une expérience passée et importante qui revient régulièrement par la mention de l'image onirique d'un événement récent et banal.

5° Enfin, on peut trouver dans le rêve des souvenirs d'enfance en apparence indifférents et inintéressants. Cependant lorsqu'on analyse ces réminiscences on voit qu'elles sont symboliques. FREUD les appelle les souvenirs-écrans. En voici un exemple : Un homme se souvient que la première fois qu'il est allé chez le photographe (il avait peut-être trois ans) on l'avait placé sur un cheval de bois. Il s'y trouvait si bien qu'il ne voulait plus en descendre ; son père dut le prendre de force. Cet incident banal a pour ledit individu une grande valeur psychologique inconsciente ; il est symbolique du fait que son père, par une éducation qui allait à fin contraire, l'a désarçonné dans la vie.

Le rêve se sert souvent des impressions de la veille pour symboliser ou actualiser des conflits. Il emploie surtout (1) :

1° Ce qui, par le hasard des circonstances, n'a pas pu être achevé pendant la journée.

2° Ce qui, à cause de fatigue de notre pensée, n'a pas pu être résolu pendant l'état de veille.

3° Ce qui a été renvoyé ou refoulé pendant la journée.

4° Ce qui pendant la veille a passé de l'état préconscient à l'état inconscient.

5° Les impressions qui nous ont été indifférentes et qui par suite n'ont pas été classées (« erledigt »).

En somme, le rêve classe et organise les débris de l'état de veille, mais il les associe en fonction de désirs qui émanent des profondeurs de l'être. Ce sont les besoins instinctifs qui viennent s'y agglutiner pour chercher un exutoire.

A côté des sensations et des souvenirs, tout ce qui, dans la vie affective est souvenirs, tendances, besoin, cherche à se manifester dans le rêve. C'est cette source affective qui bouillonne au fond de chacun de nous qui est la vraie source de notre pensée onirique. Elle n'est pas faite seulement de besoins physiologiques, de désirs passagers, mais elle emporte dans son impétueux torrent toutes les tendances inassouvies de notre être, depuis les aspirations perverses de notre enfance ou de notre adolescence jusqu'aux désirs impérieux de notre vie d'adulte. C'est la vox populi qui gronde sourdement et lance son cri de « Panem et circenses ! » Tout ce qui a besoin de vivre et que nous renouons pendant la journée cherche à se défendre contre la contrainte et à se frayer une issue. Les désirs s'appellent les uns les autres, ils viennent se ranger autour d'une image comme la limaille s'organise autour de l'aimant. De là vient que le moindre symbole onirique condense tant d'aspirations, se gonfle d'une réalité affective d'une extraordinaire richesse.

La pensée onirique nous apparaît donc comme un écran sur lequel défilent quelques images, débris d'expériences de la veille qui sont encore mal digérées, ou traduction approximative de sensations confusément perçues. Tout ce qui, en nous, est avide de réalisation, vient s'agglutiner à ces images, les déforme et les retourne pour chercher à les adapter à sa satisfaction. Ce travail est à peine différent de ce qui se passe à l'état de veille où nous cherchons à tirer parti pour nos divers désirs de toutes les sensations qui se présentent à nous. Mais lorsque nous sommes éveillés la réalité extérieure nous oppose

un cadre rigide que nous ne pouvons pas toujours façonner à notre gré et qui nous oblige à nous plier aux circonstances. Dans le rêve, au contraire, ce sont toutes les circonstances, toutes les images que nous modelons au gré de notre fantaisie et de nos désirs. L'opération serait simple et nos images oniriques claires si nous n'avions en nous des tendances contraires qui s'opposent les unes aux autres et compliquent indéfiniment le jeu de nos rêves.

2° Des lois qui déterminent la formation de l'image onirique

a) *Le rêve est l'expression d'un désir.* — Le rêve n'exprime amais à l'optatif, mais toujours au présent. Le dormeur assoiffé rêve qu'il boit et non qu'il aimerait boire. L'explorateur qui manque de nourriture se voit, pendant son sommeil, assis à une table de banquet et dégustant les mets les plus savoureux. Il y a une raison profonde à cette manière de s'exprimer : notre pensée onirique convertit toute idée en image (1). Désire-t-elle un poulet ? immédiatement il tombe tout rôti dans la bouche du dormeur !

Si l'on se place à un point de vue finaliste, on peut dire que le rêve protège le sommeil en ce sens qu'il détourne l'attention du besoin (excitation) pour la porter sur la satisfaction (repos).

b) *Le rêve s'exprime par symboles.* — La pensée abstraite ne peut s'exprimer dans le rêve, ou du moins sa façon la plus simple de se manifester est le symbole. Une jeune fille séduite s'efforce-t-elle de retrouver sa pureté, elle rêve qu'elle est la Sainte-Vierge. Certains personnages qui apparaissent dans nos

1. SILBERER a donné une série d'observations qui démontrent que dès que l'esprit est fatigué, il convertit la pensée abstraite en images concrètes. En voici un exemple que je lui emprunte : « Je perds le fil d'un raisonnement que je poursuivais, je m'efforce de le retrouver, mais je suis obligé de constater que j'ai complètement oublié le fait auquel se rapportait ma conclusion. Tandis que j'en fais la remarque, je vois devant moi une page d'écriture où les dernières lignes n'existent pas. »

images oniriques sont uniquement représentatifs de tendances psychologiques. Le symbolisme n'est pas un procédé spécial au rêve, on le retrouve dans le folk-lore, les mythes, la poésie, le langage, etc. Il y a une origine archaïque qui explique l'universalité de beaucoup de symboles, et FREUD remarque justement (p. 261) que « ce qui aujourd'hui est lié symboliquement était probablement lié autrefois par une identité conceptuelle et phonétique ». Une quantité de symboles remontent à l'origine du langage ; d'autres se créent au fur et à mesure.

c) *Le rêve est un mode d'expression synthétique.* — Plus une langue est développée et plus elle devient précise et analytique. Le langage archaïque est plus substantiel, chaque mot est plus riche de sens. Le rêve s'exprime de façon laconique. Une simple allusion résume parfois toute une portion de vie. Voici une malade qui tient sa sœur cadette par la main ; son geste lui rappelle tout ce qu'elle aurait dû être et tout ce qu'elle a été. Il me faudrait dix pages pour relater ici toute la signification psychologique qu'a eue cette simple image pour la malade en question. De même, on voit sur un seul symbole se greffer les conflits les plus divers. Il y a plus encore ; le rêve emploie un véritable processus de condensation en employant des images mixtes. Il fait surgir un personnage qui ressemble à la fois à deux individus différents. Il crée des mots qui sont formés de deux noms. On peut y observer tous les processus de compression imaginables. Le rêve ressemble en cela aux langues anciennes où un même mot a souvent les significations les plus diverses.

d) *L'intensité de certaines images du rêve ne correspond pas à l'importance des pensées oniriques qui les ont suscitées.* — Plus une image est intense et plus elle est polyvalente, plus elle a de significations multiples. C'est simplement un signe de forte condensation. Le point central de la pensée onirique est souvent dissimulé dans une image insignifiante.

A l'état de veille, notre personnalité consciente s'efforce

d'exercer une censure sur nos pensées et sur nos actes. Les désirs jugés incorrects sont refoulés. Dans l'état de rêve il subsiste encore des désirs contraires et la tendance réprimée cherche à se manifester de façon déguisée. L'incohérence du rêve est due en partie à cette déformation des images. Pour la même raison, il se fait un déplacement de l'accent affectif. L'impulsion instinctive, ne pouvant se faire jour dans toute sa crudité, se dissimule derrière un incident banal dont le sens latent nous est renouvelé par l'analyse. Une jeune fille rêve toute sorte d'épisodes effrayants ; elle n'insiste pas sur les visites qu'elle va faire à une femme dans un hôpital ; mais l'analyse nous apprend que c'est auprès de cette malade qu'elle a fait la connaissance de son amant et que cet épisode est le centre affectif de son rêve.

e) *Le rêve est toujours égocentrique et représente la dramatisation d'un conflit personnel.* — « Il est une expérience sans exception, écrit FREUD (p. 240) c'est que le rêve a toujours trait au dormeur. » Le rêve, comme la pensée de l'enfant, est toujours égocentrique. Si le moi ne figure pas dans l'image onirique, c'est qu'il s'est identifié dans un autre personnage. Il y a projection du moi, ou d'une partie du moi, sur une autre personne. Il arrive aussi que plusieurs personnes d'un rêve représentent le dormeur. Chacune d'elle symbolise une tendance de son être, un des facteurs qui l'ont fait de telle ou telle manière dans un des conflits qu'il a eus à surmonter. C'est dans ce sens qu'on peut dire que le rêve représente une dramatisation d'une portion de la vie du dormeur.

f) *Le sens de l'image onirique ne correspond pas toujours au sens du contenu latent. Transfert et inversion de la situation.* — De même que l'accent affectif peut être déplacé sur une scène banale du rêve, les passions, amour et haine, peuvent être transférés dans l'image onirique sur une personne qui vous est indifférente. Ce transfert est dû à la censure. Soit qu'au moment de vouloir le mémoriser nous le renversions,

soit que le désir initial qui l'a provoqué se heurte à une volonté opposée, le contenu du rêve exprime souvent l'inverse de la pensée onirique latente. L'analyse permet alors de redresser l'image et de lui rendre sa signification originelle. Une pareille assertion paraît excessive au premier abord, mais c'est un fait que l'on connaît aussi dans les langues anciennes où un grand nombre de mots sont employés dans des sens contraires. En français, par exemple, le mot *sacré* a gardé cette double signification. On trouvera de nombreux exemples de cette loi linguistique dans l'ouvrage de K. ABEL (1).

FREUD écrit à propos de cette observation sur le renversement de la situation : (p. 243) « Le rêve emploie l'inversion, la transformation dans l'image contraire, extrêmement souvent et à des fins multiples. Elle sert tout d'abord à faire ressortir la réalisation du désir par rapport à d'autres éléments du rêve. Cette façon d'inverser la situation est souvent la meilleure manière d'exprimer les relations entre le moi et des incidents désagréables. Mais ce renversement sert surtout la censure en ce sens qu'elle altère une quantité d'éléments de l'image et par là entrave la compréhension immédiate du rêve. C'est pourquoi, chaque fois que le sens d'un tableau onirique reste obstinément caché, on aura toujours avantage à essayer de renverser certaines parties de l'image et il ne sera pas très rare que par cet artifice la signification du rêve devienne de suite intelligible. » L'inversion a trait tantôt au temps, tantôt aux personnes qui accomplissent une action, tantôt à l'action même. Il faut non seulement examiner le rêve du commencement à la fin, mais encore de la fin au commencement.

g) *La logique dans le rêve.* — Le rêve, comme les langues primitives, n'exprime pas les conjonctions : comme, quoique, parce que, ou bien, etc. La plupart du temps il les néglige pour ne retenir que les éléments figurables et concrets de la pensée onirique.

La causalité s'exprime généralement par une simple juxtaposition.

1. Voir K. ABEL, *Der Gegensatz der Urworte*, 1884.

position où l'effet est représenté par l'image principale et la cause par une des images accessoires. Mais la causalité peut encore être indiquée par la transformation d'un tableau dans un autre.

Pour exprimer la notion de « ou bien... ou bien... », le rêve juxtapose des tableaux de même valeur, et les associations du dormeur permettent facilement de tirer les conclusions. L'une de ces alternatives amène à une catastrophe ou à une absurdité, tandis que l'autre conduit à la réalisation d'un désir. C'est par ce seul effet que le rêve arrive à exprimer la contradiction.

La comparaison ou la ressemblance sont notées par identification avec un objet ou une personne. On voit en rêve tel individu et en même temps on a la conviction que c'est tel autre. La ressemblance peut encore s'exprimer par une superposition ou une condensation de deux images.

h) *Le mécanisme du rêve.* — Le rêve est la réalisation déguisée, défigurée, d'un désir qui a été refoulé. Il est provoqué surtout par des tendances infantiles inassouvies qui ont persisté dans notre vie onirique et qui se rattachent, pour la plupart, à notre vie sexuelle. Si le rêve est vraiment une opération par laquelle nous organisons un matériel psychique avide de réalisation, il n'est pas étonnant que la sphère sexuelle joue un rôle de premier plan. Aucun autre instinct n'est aussi fortement et aussi souvent refoulé au cours de la journée.

Les critiques de la psychanalyse qui se plaisent à dire que FREUD a généralisé et systématisé à outrance toutes ses découvertes prétendent souvent — car leur esprit est bien plus généralisateur que celui de FREUD — que le fondateur de la psychanalyse soutient la thèse que tout rêve a une origine sexuelle. Or pour montrer que telle n'est pas l'opinion du Professeur de Vienne, je crois utile de citer les passages suivants : (p. 287).

« Plus on s'occupe du problème des rêves, plus on est amené à accepter que la majorité des rêves de l'adulte contiennent des préoccupations sexuelles et des désirs érotiques. Il n'est guère que ceux qui analysent vraiment les rêves — c'est-à-dire ceux

qui les conduisent du contenu manifeste jusqu'au contenu latent — qui peuvent se faire une juste opinion à cet égard. Ceux qui ne s'attachent qu'à l'image onirique ne pourront jamais se convaincre de l'importance de l'instinct sexuel dans la pensée du rêve. Remarquons de suite que cette prédominance de la sphère érotique n'a rien de surprenant, mais qu'elle cadre parfaitement avec les bases de notre théorie. Aucun autre instinct n'est soumis aussi fortement à l'action du refoulement et aucun instinct ne fait sourdre dès l'enfance autant de désirs inconscients. Seul l'instinct sexuel, avec les nombreuses tendances qui sont sous sa dépendance, peut ainsi durant notre sommeil éveiller de si nombreux rêves. Il ne faut jamais oublier dans l'interprétation de ceux-ci l'importance de ce facteur, mais on ne saurait naturellement interpréter tout le matériel onirique dans un sens exclusivement érotique. »

Puis, après s'être élevé contre les généralisations hâtives de STECKEL, FREUD ajoute :

« Je ne saurais, avant tout, méconnaître qu'il existe une foule de rêves qui tendent à satisfaire d'autres besoins que le besoin sexuel, même pris dans son acception la plus large ; je rappelle entre autres les rêves provoqués par la faim et par la soif et tous les rêves dits de commodité. » (p. 287).

Pour mieux comprendre le mécanisme des rêves, tel que FREUD le conçoit, il importe de se souvenir que cet auteur admet avec RIBOT et bien d'autres psychologues que toute perception est une excitation qui dure tant qu'elle n'est pas convertie en action, en mouvement. Or la multiplicité des incitations que nous recevons pendant l'état de veille nous oblige à différer certaines réactions. Tout matériel en suspens est comme un potentiel qui à chaque instant cherche à se décharger. C'est ce même potentiel qui cherche, dans le rêve, un exutoire.

Ce qui complique l'image onirique, c'est que les excitations que nous avons refoulées au cours de la journée restent associées à des idées contraires qui continuent à entraver la réali-

sation brute du désir, même par la voie platonique d'une image onirique. Le désir réprimé cherche alors à se faire jour de façon déguisée. Pour les psychanalystes, le rêve et le délire ont non seulement des analogies de structure, mais encore des analogies étiologiques et fonctionnelles. J'entends ici étiologique uniquement au point de vue psychologique.

Les deux phénomènes représentent l'expression symbolique d'un désir généralement refoulé. Ce sont ces désirs, ces tendances qui conditionnent les images du délire et du rêve... Cette analogie est particulièrement frappante dans le cas suivant que nous empruntons à JONES : (1).

« Mlle X..., américaine, âgée de 26 ans, très dévouée à sa mère, vivait depuis l'âge de 14 ans dans le pressentiment que sa mère allait mourir. Quoique de nature très indépendante elle resta chez ses parents jusqu'à l'âge de 20 ans. Craignant la réalisation de son pressentiment, elle ne voulait pas s'absenter. Enfin, elle se décide à achever ses études dans une ville voisine. Mais bientôt elle reçoit de mauvaises nouvelles et elle se fait d'amers reproches. En ce même temps, son collège organisa un débat contradictoire sur le divorce. Elle, qui avait toujours vu ses parents se disputer, prit parti pour le divorce, et, comme celles qui partageaient son opinion, épingla une cocarde rouge sur son corsage. La nuit suivante elle rêva qu'elle entrait dans la chambre à coucher de sa mère. Tout y était comme à l'ordinaire, si ce n'était que sa mère gisait morte dans son lit et qu'en face d'elle était épinglée au mur la cocarde rouge dont nous venons de parler. La malade, vivement impressionnée par son rêve, rentre chez elle dès le lendemain. Sa mère était au lit. Mlle X..., oubliant son rêve, épingle distraitement sa cocarde à l'endroit même où elle était dans l'image onirique. Puis elle dit à sa mère : « Ce sera un beau souvenir pour vous ! » Deux jours après survint la mort de sa mère. Mlle X..., voyant tout à coup la cocarde, fut persuadée avoir été la cause de cette mort,

1. Voir JONES, *Psychoanalytical papers*. Baillière. Londres, 1920, 2^e édition, p. 248.

et dès lors s'installent chez elles diverses phobies dont elle ne fut guérie que par une cure psychanalytique.

Pour bien comprendre le rapport entre le pressentiment de la malade, son rêve, et l'acte d'épingler distraitemment la cocarde, il faut savoir que Mlle X., lorsqu'elle était enfant, s'amusait à rêvasser que sa mère était morte. Elle restait ainsi seule avec son père, jouissant de son intimité complète. Mlle X. se plaisait infiniment dans ces rêvasseries. Un jour elle apprit la mort d'une de ses tantes qu'elle n'affectionnait guère, mais malgré cela elle se dit en elle-même : « Si au moins cela était arrivé à maman, qui est déjà impotente, j'aurais eu la joie d'être seule avec papa ! » A peine cette pensée lui eut-elle traversé l'esprit qu'elle en fut dégoûtée. Elle la refoula, mais l'émotion resta si vive que depuis elle prenait toujours parti pour sa mère contre son père et qu'il se produisit dans sa conduite consciente une surcompensation de son désir inconscient. Celui-ci n'en restait pas moins assez vivace pour lui dicter son rêve, et l'acte d'épingler la cocarde qui inconsciemment avait la valeur d'un homicide. L'observation montre bien l'équivalent qui existait entre l'image onirique et le pressentiment pathologique de la malade.

5° La méthode de l'analyse des rêves

Dans notre exposé théorique, nous avons plusieurs reprises fait allusion au contenu manifeste et au contenu latent du rêve. Nous avons vu que le premier est un tableau symbolique, synthétique, parfois même synchrétique ; le second est l'ensemble des faits qui se rattachent à l'image onirique même. Pour découvrir le sens d'un rêve il suffit de prendre l'ensemble des associations que le dormeur peut rattacher à son rêve. A cet effet, on fait décrire au rêveur, par le menu, le tableau onirique, puis on lui demande de répéter la première image et de dire tout ce qui lui vient à l'esprit, sans souci de pudeur ni d'indiscrétion. On sait que notre mémoire est généralement plus spontanée et plus fidèle dans les états de relâchement de l'attention. C'est pourquoi on place l'analysé étendu sur une

chaise-longue et afin de ne point le distraire on se place derrière lui. On observe alors que petit à petit le discours, au lieu de se poursuivre logiquement, suit une multitude de méandres, procède par coq-à-l'âne, en un mot se dissocie. C'est que le sujet suit des idées qui ne sont point liées par un lien logique, mais par un rapport affectif.

« Lorsque la première image sera épuisée et que le dormeur ne trouvera plus rien à lui associer, ou passera à la suivante, et ainsi de suite jusqu'à la fin du rêve. Le tableau onirique se sera ainsi enrichi d'une valeur psychologique personnelle qui dans un grand nombre de cas permettra au sujet de déterminer la signification de son rêve. Il lui apparaîtra quel était le désir qui l'a fait surgir, les obstacles qu'a rencontrés son désir, les transformations qui se sont produites dans l'image onirique au cours de son développement.

Il importe de se souvenir que la plupart des images sont surdéterminées et si un désir s'impose tout de suite comme explication du rêve, il faut prêter encore une grande attention à l'ensemble des associations pour s'assurer que derrière ce désir apparent il ne s'en cache pas un autre qui serait resté latent. La plupart du temps nos désirs et nos préoccupations s'enchevêtrent les uns dans les autres, s'additionnent et se renforcent en s'accumulant sur une seule image.

On objectera certainement que les associations que nous donnons souvent plusieurs heures après le rêve n'ont aucune valeur pour en déterminer le sens. Il n'est en effet nullement prouvé que les idées qui ont servi à l'élaboration de l'image onirique soient celles que nous exprimons en laissant librement aller nos associations à partir de notre rêve. Cette réversibilité du phénomène est encore une pure hypothèse. Voici l'opinion de FREUD à ce sujet (p. 419).

« En interprétant le rêve nous faisons marche arrière pour aller des images oniriques aux pensées qui les ont conditionnées. Le travail onirique a suivi une direction contraire, et il est peu probable que ces phénomènes soient exactement réversibles. Il semble plutôt que pendant le jour nous formions de

nouvelles associations d'idées qui rencontrent cependant les pensées oniriques ou leurs intermédiaires tantôt ici tantôt là. Nous pouvons même observer que les éléments vécus depuis le réveil viennent s'insérer dans le travail d'interprétation et il est même probable que la résistance qui s'oppose aux désirs inconscients s'accroît à l'état de veille et nous oblige à de nouveaux et de plus grands détours pour rejoindre la pensée onirique. Mais le nombre et les différentes sortes de pensées qui s'introduisent ainsi n'ont aucune valeur psychologique. Elles n'ont d'autre but que de nous ramener aux pensées oniriques que nous cherchions. »

Nous avons décrit ailleurs et à plusieurs reprises la technique de l'analyse des rêves, en sorte que nous ne voulons pas revenir en détail sur ce sujet. Nous voudrions seulement donner quelques indications pratiques.

Ceux qui ont une certaine pratique de l'analyse des rêves savent que bon nombre de symboles ont souvent la même signification. Néanmoins il importe de se montrer très réservé et prudent dans l'interprétation. Il ne faut jamais vouloir brûler les étapes et, fort des expériences passées, établir que tel symbole a telle signification. La détermination du sens d'un rêve doit toujours se faire d'après les associations du sujet.

On peut parfois proposer telle ou telle interprétation, et, suivant la réponse du rêveur, conclure ou non à sa vérité, mais ce genre d'intervention doit être évité dans la règle. Il vaut mieux arriver à déterminer peu et bien que beaucoup et approximativement. Plus un malade sera convaincu de la justesse de l'analyse et plus il s'enhardira à chercher lui-même la signification de ses pensées oniriques.

En vertu des lois qui régissent la formation des images oniriques et que nous avons exposées plus haut, il faut toujours se poser, en face de chaque élément d'un rêve, les questions suivantes:

1^o Cet élément doit-il être pris dans son sens positif ou bien y a-t-il inversion du sens?

2^o S'agit-il d'un souvenir ou d'une fantaisie onirique?

3^o Cet élément a-t-il une valeur symbolique pour l'individu?

4^o Est-ce uniquement par assonnance verbale que cet élément est devenu un élément figuratif et concret du rêve?

L'analyse au début rebute beaucoup de personnes qui tentent de la pratiquer, parce que les premiers rêves que vous soumet un malade sont souvent les plus difficiles à interpréter et, de plus, le sujet n'étant pas habitué à se laisser aller à cet état hypnagogique, qui est le plus favorable aux associations, il se tait et se plaint que rien ne lui vient à l'esprit. C'est que l'analysé a tendance à fixer l'image de son rêve et à chercher les associations plus ou moins logiques qui s'y rapportent.

Il faut que le médecin détache le malade des éléments figuratifs du rêve. Le sujet doit se laisser aller à la dérive, sans effort; le récit qu'il fait de son rêve doit être un simple rappel et non un phare vers lequel il dirige sans cesse ses regards et ses réflexions. C'est en se laissant se développer automatiquement le cours de ses pensées qu'il a le plus de chances de rejoindre les désirs et les préoccupations qui ont engendré son rêve. Peu importe s'il lui semble s'écarter de son sujet.

Nous n'avons pas eu l'intention d'exposer ici de façon détaillée les doctrines et la méthode de FREUD. Nous n'avons pas voulu discuter toutes les objections qu'on peut lui faire; notre seul but a été de donner un aperçu aussi concis et aussi clair que possible des idées directrices du professeur de Vienne, afin que chacun pût saisir la portée des observations qui ont été recueillies par M. Laforgue et ses collaborateurs. Notre but sera atteint si cet exposé peut servir de fil conducteur à travers le labyrinthe que représente notre pensée onirique.

CHAPITRE V

SIGNIFICATION ET INTERPRÉTATION DES RÊVES

Par le Dr R. ALLENDY

A) Signification du rêve

Analyser les particularités du rêve ou chercher des modifications qu'il peut subir sous l'influence de conditions physiologiques et psychologiques ne saurait nous renseigner sur la raison d'être de la fonction onirique ni sur le sens général du rêve. Il nous faut envisager le problème d'une manière synthétique.

Nous savons que les circonstances physiologiques peuvent éveiller certaines possibilités d'idéation, évoquer certains éléments ; d'autre part, nous avons vu que la marche du rêve témoigne d'une certaine spontanéité psychologique et que l'élément émotif, toujours plus ou moins intense, apparaît comme le mécanisme central capable de provoquer des représentations et de les enchaîner. Dès lors, si l'émotion du rêveur peut diriger les épisodes du rêve avec une certaine liberté, il est tout naturel de penser qu'elle le fera soit dans le sens positif du désir, soit dans le sens négatif de la crainte et FOUCAULT, il y a une vingtaine d'années, avait déjà, parmi les auteurs français, signalé cette alternative. FREUD, de son côté, admet que le rêve, au moins par les idées latentes, qui le motivent, peut exprimer une crainte, un projet, un préparatif, une réflexion, un avertissement, un essai de résoudre un problème, mais soutient que le travail d'élaboration représente toujours un désir.

D'abord, on peut considérer que tout sentiment est susceptible d'être distingué en positif ou négatif, c'est-à-dire de se résoudre en attraction ou répulsion, amour ou haine, désir ou crainte. A ce point de vue, les deux alternatives, bien qu'exactement opposées au point de vue logique, rentreraient dans la même catégorie comme deux polarités d'une même force, deux aspects d'un même tropisme et on sait, dans la psychologie commune, que ces extrêmes se mélangent quelquefois en proportions assez considérables pour qu'on puisse difficilement les distinguer dans le complexe psychologique d'un être : il est peu de désirs qui ne soient mélangés de quelque crainte et l'amour le plus violent prend quelquefois l'aspect d'une véritable guerre tyrannique et, pour qui ne craint pas les mots, haineuse.

Nous avons vu que la rêverie est, au fond, de même nature que le rêve. Or l'idéation que nous laissons vagabonder aux moments d'oisiveté, tend généralement à nous représenter des choses avantageuses pour nous. On rêve qu'on est heureux, le plus souvent, ou quand on imagine quelque malheur c'est pour s'assurer à peu de frais la gloire d'une épreuve victorieusement subie et d'un grandissement plus ou moins spiritualisé. Comment en serait-il autrement puisque, dans ce domaine, apparemment, toute liberté est laissée à notre fantaisie, puisque nous pouvons créer sans effort les situations ou les circonstances pour la réalisation desquelles nous serions prêts, dans la vie, à donner tant de peines ? L'homme n'est-il pas, par la force de son sentiment, dirigé invinciblement vers le mieux-être, l'épanouissement, la plénitude, c'est-à-dire vers le bonheur ? La puissance de ce sentiment, que nous appelons avec FREUD, *Libido* doit être comprise exactement comme l'*Eros* de PLATON, comme le moteur moral de toute évolution, comme l'élan qui nous porte vers tout idéal aussi bien matériel qu'affectif, intellectuel, spirituel, religieux, car, dans le *Banquet*, l'*Eros* nous est représenté comme la force qui dirige les âmes non seulement dans le cours de leur vie mais même après, dans le cycle de leurs réincarnations, comme la foi qui tend à rapprocher l'homme du divin.

Ainsi peut-on dire que la force animatrice de tout sentiment est le désir, en conservant à ce mot la plénitude de sens qu'il comporte et en se gardant de le rabaisser à quelque chose de très vulgaire. Cependant, une fois admise cette unité de la puissance qui anime les sentiments, il faut bien reconnaître qu'en l'état actuel de l'humanité, ses aspects vulgaires sont infiniment plus fréquents et plus importants que ses aspects les plus nobles, qu'ils existent nombreux dans l'âme la plus élevée. Le désir mène le monde à travers tous les obstacles et toutes les souffrances ; ceci n'est pas contestable. A plus forte raison est-il naturel de chercher le désir dans le domaine de l'imagination où aucun empêchement réel ne vient s'opposer à nos inclinaisons intimes. D'ailleurs l'expérience commune admet que nos rêveries représentent nos désirs et le langage courant parle de la réalisation de nos rêves comme du suprême bonheur.

La chose est assurément moins évidente pour les rêves proprement dits qui remplissent notre sommeil et il a fallu beaucoup de peine pour le découvrir.

Cependant, si l'on étudie les rêves des jeunes enfants, il n'est pas difficile d'y trouver au premier abord la réalisation du désir. Ce fait est particulièrement net pour les enfants au-dessous de six et sept ans. L'enfant rêve par exemple, qu'il a mangé des friandises convoitées la veille, qu'il a fait une promenade enviée, qu'il reçoit des jouets désirés et FREUD qui donne un certain nombre de rêves de ce genre, remarque qu'en même temps le rêve enfantin est une réaction à un événement de la journée qui laisse après lui un regret, une tristesse, un désir insatisfait. Dans de tels cas la signification du rêve est évidente.

Elle l'est tout autant chez l'adulte qui, soumis à une privation quelconque, rêve qu'il peut y mettre fin. MAURY raconte, à propos de ses hallucinations hypnagogiques, qu'étant astreint à une diète, il vit, au moment de tomber dans le sommeil l'image d'une fourchette et rêva immédiatement après d'un repas important auquel il prenait part. Tous les explorateurs ont pu faire des remarques analogues et FREUD cite un passage

D'OTTO NORDENSKJÖLD particulièrement significatif : « Nos rêves, qui n'avaient jamais été plus vifs et plus nombreux qu'alors, étaient très significatifs en ce qu'ils indiquaient nettement la direction de nos idées. Même ceux de nos camarades qui dans la vie normale, ne rêvaient qu'exceptionnellement, avaient à nous raconter de longues histoires chaque matin, lorsque nous nous réunissions pour échanger nos dernières expériences puisées dans le monde de l'imagination. Tous ces rêves se rapportaient au monde extérieur dont nous étions si éloignés, mais souvent aussi à notre situation actuelle.... Manger et boire tels étaient d'ailleurs les centres autour desquels nos rêves gravitaient le plus souvent. L'un de nous, qui avait la spécialité de rêver de grands banquets, était enchanté lorsqu'il pouvait nous annoncer le matin qu'il avait pris un repas composé de trois plats ; un autre rêvait de tabac, de montagnes de tabac ; un autre encore voyait dans ses rêves avancer le bateau à pleine voiles sur les eaux libres. Un autre rêve encore mérite d'être mentionné : le facteur apporte le courrier et explique pourquoi il s'est fait attendre aussi longtemps ; il se serait trompé dans sa distribution et n'a réussi qu'avec beaucoup de peine à retrouver les lettres. On s'occupait naturellement dans le sommeil de choses encore plus impossibles mais, dans tous les rêves que j'ai fait moi-même ou que j'ai entendu raconter par d'autres, la pauvreté d'imagination était tout à fait étonnante. Si tous ces rêves avaient pu être notés on aurait là des documents d'un grand intérêt psychologique. Mais on comprendra sans peine combien le sommeil était le bienvenu pour nous tous, puisqu'il pouvait nous offrir ce que nous désirions le plus ardemment. »

Pour notre part, nous avons noté les exemples suivants où le désir est étroitement réalisé.

I. — Une dame âgée et impotente rêve qu'elle prend part à une course à pied et que les spectateurs la félicitent de sa performance.

II. — Un homme d'une quarantaine d'années rêve qu'il a, au pied, huit ou dix orteils qui ont une apparence de branches mortes. Il pense qu'il en a trop et va trouver un chirurgien qui

en enlève immédiatement la moitié sans douleur. Cet homme s'était endormi en souffrant quelque peu d'un cor au petit orteil. Après le rêve et en se réveillant, il lui vint à l'esprit que quant on souffre d'un cor, il serait avantageux de pouvoir se faire enlever l'orteil qui ne sert pas à grand chose. C'est alors que le souvenir du rêve lui revient.

III. — Une jeune femme rêve qu'elle a des cheveux extrêmement longs, tressés comme les nattes de l'héroïne de *Noces*, le ballet de Strawinsky. En réalité elle regrette de s'être fait couper les cheveux peu de temps avant.

IV. — Une femme ayant dépassé la trentaine rêve qu'elle retourne au pensionnat qu'elle a fréquenté étant jeune fille. Elle a gardé son apparence actuelle. Les fillettes viennent au devant d'elle et l'accueillent joyeusement dans leurs jeux. Avant de s'endormir elle avait fait quelques réflexions sur son âge et aurait désiré devenir plus jeune.

Dans cet ordre d'idées, il faudrait réserver une place importante aux rêves érotiques dont beaucoup d'auteurs ont noté la fréquence et l'intensité. Ainsi Adelon dit que l'absence de *distraction* exalte dans le rêve toutes les émotions d'ordre sensuel. La fréquence de ces rêves tient à ce que la privation sexuelle, dans nos mœurs, est beaucoup plus répandue que la privation de nourriture ou l'insatisfaction d'autres fonctions de ce genre.

Seulement ici, comme dans la plupart des autres rêves de l'adulte, une déformation intervient qui rend le rêve, au premier abord, plus ou moins incompréhensible. En fait, il est difficile de saisir d'emblée, dans un rêve d'adulte, la réalisation d'un désir et on a même pu objecter à FREUD et à sa conception le fait que, bien souvent, l'image vue en rêve correspond exactement au contraire de ce qu'on pourrait désirer, comme il est manifeste dans le cauchemar et que, dans la plupart des cas, les rêves ne présentent rien d'intelligible. Il nous faut examiner ces objections :

Quand nous disons que nous désirons une chose ou son contraire, il ne peut être question que de notre personnalité cons-

ciente, mais ce n'est pas la seule qui existe et nous savons maintenant que sous cette surface consciente évolue tout un monde inconscient et pourtant très agissant, surtout sur la sphère de nos sentiments et de nos désirs.

On peut dire, que de tout temps, les peuples civilisés ont admis plusieurs degrés dans l'âme humaine, correspondant notamment à cette distinction entre le conscient et l'inconscient. Les Indiens, dans les Védas, mentionnent sept principes constitutants dans l'homme et les écoles philosophiques ultérieures, conservent cette multiplicité (comme les Védantins avec leurs cinq étuis). La même notion se retrouve chez les Chinois Taoïstes, chez les Persans (notamment avec ce *ferouër* ou *frashî* intermédiaire à l'esprit et au corps), chez les Egyptiens (avec le *Kha* ou double), chez les Hébreux qui distinguaient soigneusement *ruah*, l'âme spirituelle, consciente, de *nephes*, l'âme animale, véhicule de l'instinct inconscient ; chez les Grecs qui employaient des mots différents pour désigner ces éléments : *νοῦς* *ψυχή*, chez les Romains (*anima*, *spiritus*). Cette dualité de l'âme humaine a beaucoup préoccupé les premiers chrétiens et a été défendue par d'éminents Pères de l'Eglise pour être condamnée, à une époque toute récente, par décision papale. Cependant les Hermétistes, les Alchimistes, les Occultistes, les Kabbalistes en avaient gardé la tradition jusqu'à ce que les Vitalistes de l'école de Montpellier en reprennent l'enseignement sur le terrain scientifique. Ce n'est guère que depuis Descartes et sous la pression de préoccupations pieuses que l'on a voulu considérer l'âme humaine comme unique ou, ce qui revient au même, nier l'inconscient et l'instinct.

De telles idées trouvent encore des défenseurs et c'est ainsi qu'Elie de Cyon, dans son ouvrage *Dieu et Science*, et après avoir notamment examiné les problèmes du rêve, croit pouvoir conclure que « l'esprit travaille toujours d'une manière consciente ».

Cependant la notion opposée a repris naissance dans les travaux de l'école de CHARCOT sur l'hystérie, la suggestion, les dédoublements de la personnalité. Des recherches plus récentes

comme celles de JANET, DWELSHAUVERS, HARTMANN, MORTON PRINCE, BALDWIN, DELACROIX, et surtout FREUD ont précisé le domaine de l'inconscient et on ne conçoit plus comment on pourrait s'en passer en présence des multiples problèmes psychologiques qu'il éclaire d'une lumière nouvelle. La distinction entre le conscient et l'inconscient inspire en réalité des théories analogues comme celle du moi central et du moi automatique (KAPLOUN). D'ailleurs avec la psychanalyse, les idées de l'inconscient sont entrées dans la voie de la réalisation pratique et ont trouvé leurs preuves tant dans les explications qu'elles découvrent à mille cas psycho-pathologiques particuliers que dans les guérisons cliniques qui s'ensuivent. La preuve n'en est plus à faire; tout au plus peut-on discuter sur l'étendue et les modalités de ce psychisme latent.

Dès lors, l'unité de l'âme humaine se trouve rompue et son homogénéité n'est plus admissible. Il devient évident que nous fonctionnons psychologiquement sur plusieurs plans dont l'un seulement nous est conscient. Le reste représente pour nous des forces mystérieuses qui jouent en nous-mêmes et qui nous poussent plus ou moins impérieusement alors que nous nous illusionnons nous-mêmes sur l'étendue de notre libre-arbitre, la souveraineté de notre raison, la justification de nos goûts et de nos désirs.

Il est vraisemblable, comme l'admet DWELSHAUVERS, que l'inconscient en nous-mêmes, doit être divisé en plusieurs étages: inconscient psycho-physiologique, inconscient automatique, inconscient dynamique et même inconscient spirituel. Il est probable qu'on y trouvera la clef de phénomènes d'ordre très élevé comme l'intuition, la foi religieuse, etc. et à notre avis, cet inconscient supérieur ne doit pas être oublié dans le rôle qu'il peut exercer sur le rêve, mais il est certain que l'inconscient le plus important par son développement, par sa puissance, par la fréquence de ses manifestations, c'est l'inconscient inférieur ou instinctif, celui qui contient en lui-même, innées, toutes les connaissances héréditaires de la race mais aussi tous les automatismes primitifs, toute la férocité de l'animal,

toute la brutalité du sauvage. En lui demeurent imprimées, comme des vestiges durables, les mœurs de la horde primitive, la tyrannie du fort pour le faible, l'égoïsme systématique, la rivalité des mâles, la guerre des sexes, l'inceste, l'impulsion au combat et au meurtre pour la plus légère provocation, et toute cette mentalité que nous pouvons observer chez les sauvages et chez les enfants. Ceci est le péché originel dont nous sommes les héritiers.

Comme l'ontogénie reproduit la phylogénie, de même l'enfance reproduit, en petit et en symbolique, les stades de la mentalité préhistorique, mentalité des cavernes ou des forêts. L'enfant est cruel ou a tendance à l'être : il est jaloux, brutal, égoïste et l'observation non seulement psychanalytique mais simplement psychologique, nous montre qu'il désire la mort des personnes qui le gênent avec une férocité qui n'a d'égale que sa candeur car tous ces terribles instincts, pour être chez lui à fleur de conscience, ne l'empêchent pas d'être tendre et extrêmement affectueux à un autre point de vue. Ceci peut choquer beaucoup de lieux communs mais n'en est pas moins vrai. Il faut seulement préciser que, comme toute survivance phylogénique, la brutalité primitive chez l'enfant reste généralement plus ou moins virtuelle et ne se manifeste qu'exceptionnellement, quand il rêve que le frère ou la sœur avec qui il doit partager les tendresses familiales, meurt ou part au loin.

L'adulte ne s'est pas toujours sanctifié en grandissant, du moins a-t-il développé et fixé plus ou moins un mécanisme inhibiteur de ses instincts primitifs. En ceci consiste l'éducation et la civilisation. Non seulement on apprend à lutter contre sa faim et à manger correctement à table, à dissimuler sa colère et à ne pas frapper son contradicteur, à saluer l'ennemi qu'on voudrait voir disparaître, mais encore on arrive à réprimer les pensées mauvaises, à les empêcher d'apparaître à la conscience, à ne plus sentir les désirs coupables, tant et si bien qu'on peut, de bonne foi, s'en croire libéré. En réalité, ces forces ancestrales ne sont pas annihilées ; ce sont comme des

loups qui rôdent dans la nuit autour de notre rempart et qui feront irruption si notre vigilance s'assoupit.

Il est difficile de nous représenter, avec notre intelligence objective, concrète, *industrielle* (comme dit BERGSON), ce que peut être un mécanisme psychologique et là encore nous sommes obligés d'avoir recours à des analogies, c'est-à-dire à des symboles. En tout cas, les choses se passent comme si ce travail incessant de synthèse mentale sur lequel P. JANET a notamment insisté, que KAPLOUN appelle d'un autre point de vue la fonction explicatrice et qui représente le summum de notre activité psychologique à l'état normal, repoussait, par un effort actif, toute intrusion dans le champ de la conscience des éléments dont l'attention s'est volontairement détournée, éléments d'ordre banal, inutile ou désagréable qui attendent le relâchement du rêve pour revenir à la conscience (FOUCAULT, DELAGE). Ce travail d'élimination incessante, d'abord volontaire et attentif, finit par devenir automatique et définitif. C'est ce que FREUD appelle la *censure*. Elle jouerait entre les différents compartiments psychiques qui précèdent la conscience : *perceptif*, *inconscient proprement dit* et *préconscient* (ou subconscient). La censure est liée à la synthèse mentale ; elle résulte des plus hautes activités psychologiques ; elle représente un perfectionnement très différencié du psychisme humain, fruit d'une civilisation récente. Comme telle, elle est éminemment fragile : une intoxication pathologique, quelques verres d'alcool, une maladie mentale ou tout simplement le sommeil la paralysent plus ou moins complètement ; quelquefois il suffit d'une émotion trop forte : colère, haine, amour, et les loups envahissent le campement, les instincts sont déchaînés, les digues sont rompues.

Avec la censure développée en nous dès l'enfance par l'éducation et avec le besoin de rationalisation qui caractérise le genre humain, nous arrivons à nous faire une éthique coordonnée et consciente qui nous sert à nous protéger de notre propre inconscient mais aussi qui nous le fait perdre de vue au point que nous l'ignorons complètement. Bien plus, la compen-

sation de la censure développe en nous une manière d'être opposée à nos instincts, avec des traits inverses et complémentaires, de telle sorte que nous prenons toute l'attitude de la douceur pour neutraliser des instincts violents, toutes les allures d'un tempérament autoritaire pour masquer un instinct d'infériorité et de faiblesse. Ceci nous sert à tromper les autres mais surtout à nous tromper nous-mêmes sur notre nature fondamentale et primitive, à méconnaître radicalement ses impulsions lesquelles, à la moindre velléité de manifestation, déclenchent immédiatement les mouvements contraires. Nos rêveries conscientes, à l'état de veille, sont endiguées dans de telles barrières mais il n'en est pas de même de nos rêves du sommeil parce qu'alors la censure est plus ou moins atténuée, ce qui permet à l'inconscient d'émerger à la conscience. Dès lors, il nous est bien difficile de reconnaître, après coup, où est notre désir véritable et quand nous affirmons qu'un rêve nous a présenté le contraire de notre désir, il faut bien spécifier qu'il s'agit du désir conscient et admettre qu'il peut exister un désir inconscient exactement opposé, quels que soient l'étonnement ou l'horreur que pareille constatation nous inspire. Il serait évidemment plus commode d'invoquer une influence étrangère, de chercher des influences occultes comme font certains aliénés, ou de rejeter la tentation sur le diable comme on faisait beaucoup autrefois. Aujourd'hui, nous devons savoir que ce diable est une partie de nous-mêmes. En tout cas, on ne saurait faire état des rêves dont le contenu est le contraire de notre désir conscient pour affirmer *a priori* que la théorie du désir est fausse : jusqu'à plus ample informé, admettons qu'il peut être question d'un désir inconscient.

Ceci posé, le caractère pénible du cauchemar s'explique de lui-même. Il suffit d'admettre que la censure, pour être atténuée, n'est pas complètement détruite dans le rêve : un conflit surgit entre elle et le désir inconscient et si ce dernier se réalise, malgré ses efforts, il en résulte un état d'angoisse. On peut ne pas comprendre, en présence d'un cauchemar donné, comment l'épisode du rêve représenterait la réalisation d'un désir, même

inconscient. Nous en arrivons à la troisième objection : le caractère incompréhensible des rêves.

Le rêve infantile est simple et clair surtout parce que la censure n'existe pas encore. Il n'y a pas pour l'enfant, de désir coupable mais seulement des désirs naturels. Aucune morale conventionnelle ne vient heurter ses aspirations et troubler le paradis de son âme. C'est plus tard qu'il goûte au fruit de l'arbre de *la science du bien et du mal* et qu'il commence à cacher ses instincts sous des feuilles de vigne. L'adulte endigue de plus en plus ces instincts derrière la censure aux prix d'efforts incessants et d'angoisses quelquefois affreuses.

Pendant le sommeil la censure peut être entièrement abolie. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici combien cette conception était familière aux anciens, de citer les paroles que *Platon*, dans sa *République*, fait dire à Socrate : « Tandis que, pendant le sommeil, cette partie de l'âme qui est le siège de l'intelligence et de la raison, languit assoupie, l'autre partie, composée d'éléments plus matériels et plus grossiers, abrutie par des excès de nourriture et de boisson, se trouve dans un état d'excitation et de délire. En cette absence de la raison et de l'intelligence, elle est assiégée de visions nombreuses. Ainsi on croit avoir un commerce honteux avec sa mère ou bien avec un homme, ou bien avec un dieu ou même avec une bête. On s'imagine assassiner quelqu'un, se baigner dans le sang innocent sans que la crainte ou le remord nous arrête dans cette carrière d'infamie. »

Cependant, la plupart du temps, la censure n'est pas complètement abolie pendant le sommeil et c'est pourquoi les rêves, pour représenter la réalisation d'un désir instinctif combattu, doivent tromper sa vigilance, l'égarer en quelque sorte en ne présentant pas la chose sous sa forme réelle mais seulement d'une manière détournée et symbolique et cette présentation devra être d'autant plus hiéroglyphique, d'autant plus inintelligible à cette censure logique, qu'il s'agit de désirs considérés comme plus coupables et plus condamnables. Cette nécessité amène le rêve à prendre la forme symbolique et cela d'autant plus facilement que, comme nous l'avons vu, le symbolisme

constitue un mode de penser régressif et primitif. » Il remonte, dit FREUD, à des états depuis longtemps dépassés de notre développement intellectuel ; au langage figuré, aux relations symboliques, peut-être à des conditions qui avaient existé avant le développement de notre langage abstrait » (1).

Le caractère symbolique du rêve tiendrait donc à une double cause : nécessité de franchir la censure d'une part, retour à un processus intellectuel primitif d'autre part. Il est possible que cette seconde cause agisse à peu près seule dans certains cas, quand par exemple le rêve représente d'une manière allégorique la satisfaction d'un désir conscient, avoué, honorable, contre lequel, apparemment du moins, la censure ne saurait se dresser. L'histoire nous en fournit quelques exemples. Ainsi la mère de Denys de Syracuse rêva, étant enceinte, qu'elle accouchait d'un petit satyre, parce que, dans son esprit, les satyres étaient des êtres heureux et glorieux et qu'elle désirait pareille destinée pour l'enfant qu'elle portait. C'est du moins ainsi que les devins Galéotes l'interprêtèrent (2). On pourrait y voir aussi le désir d'avoir un fils. Hécube dans la même situation, rêva qu'elle accouchait d'un flambeau, le flambeau symbolisait évidemment la destinée qu'elle souhaitait à son rejeton.

Il faut bien convenir que, dans de tels exemples, le symbolisme, pour être un mode de penser régressif, n'en est pas moins le moyen le plus adéquat de représenter visuellement toute une pensée. Comment une mère, pourrait-elle se représenter, en une image, la mise au monde d'un enfant glorieux et fortuné, sinon par un symbole, car le bonheur ou la fortune sont des abstractions qui ne sauraient faire image. De même, si nous prenons le fameux songe de Jacob dans la Bible : est-il possible de mieux exprimer le désir d'une postérité glorieuse que par cette échelle partant du sexe pour se perdre dans le ciel et servant de support aux générations successives ? Il faut bien convenir que l'inconscient du dormeur, dans de pareils cas, a construit sans effort

1. FREUD, *Introd. à la Psychanal.* Paris, 1922, p. 218.

2. CICERO, *De Divinatione*, I. XX.

une image plus expressive que toutes les autres allégories que nous pourrions imaginer.

Dans tous ces cas, le symbolisme est assez clair pour être immédiatement compris, mais il est loin d'en être toujours ainsi. Le symbole employé peut se rapporter à des émotions particulières au rêveur, à des souvenirs personnels qu'il est seul à connaître et demeurer inintelligible à d'autres. Ainsi un jeune homme rêve que c'est la mobilisation générale et qu'il se trouve en face de la gare d'Orsay, mais que cette dernière a un aspect tout différent de la réalité : elle ressemble à un palais vénitien. Il est impossible d'interpréter un tel rêve sans savoir à quelles associations précises il correspond chez le rêveur. Si maintenant nous savons qu'il a éprouvé, à la déclaration de guerre, une sorte d'enthousiasme mystique, avec un sentiment très doux d'extase (ce qui lui est assez particulier) ; si nous apprenons qu'il est épris d'une jeune fille habitant près de la gare d'Orsay, il nous est facile de comprendre que son désir serait de connaître l'enthousiasme amoureux au sujet de cette jeune fille. S'il nous dit maintenant que Venise évoque pour lui une certaine sensualité dont il n'est pas sûr que la jeune fille soit douée, tous les éléments du rêve deviennent clairs : non seulement il désire l'amour de cette jeune fille, mais il le désire nuancé d'une certaine façon.

Or, ce symbolisme individuel apparaît dans la grande majorité des rêves et rend ceux-ci incompréhensibles, même quand il s'agit d'un désir très avouable. A plus forte raison le rêve est-il indéchiffrable, quand il s'agit d'un désir ignoré ou combattu. Dans ce cas, le rêveur est le dernier qui pourra comprendre car d'instinct il se détournera de tout ce qui pourrait le mettre sur la voie de l'interprétation.

Si l'on veut comprendre un rêve, il faut donc connaître la signification spéciale, chez le rêveur, de tous les éléments du rêve et, pour cela, il n'y a qu'à la lui demander. Les devins de l'antiquité ont côtoyé cette vérité quand ils recommandaient de se mettre autant que possible à la place du rêveur et d'examiner les choses à son point de vue, mais c'est FREUD seule-

ment qui a pu établir une méthode d'interprétation précise et objective par le moyen des associations d'idées. Il dit fort justement que quand nous voyons un homme accomplir des actes qui nous paraissent inexplicables, la seule façon d'être renseignés est de l'interroger lui-même sur les raisons de sa conduite. Le rêve est de même, une conduite intellectuelle inexplicable pour les spectateurs. Le rêveur seul en possède la clef.

Cependant, il ne faut pas s'attendre à ce que cette clef soit livrée sans difficultés. Il ne faut pas perdre de vue que le rêve est une expression de la vie inconsciente, souvent tout à fait étrangère à ce que nous savons de nous-mêmes. Le rêveur n'aperçoit donc pas immédiatement les connexions de ces images oniriques ; les rapprochements symboliques dont elles procèdent sont souvent des souvenirs oubliés, des événements refoulés, des associations qui se sont établies automatiquement sans jamais passer par la conscience. Dans ces conditions, il est indispensable d'avoir recours aux associations d'idées qui se feront spontanément, au dehors de la recherche consciente et volontaire.

On invite le sujet à partir d'un élément du rêve et à laisser vagabonder ses représentations sans aucun souci de logique. Ainsi, dans l'exemple précédent, on lui demande : A quoi la gare d'Orsay vous fait-elle penser ? Et il peut répondre beaucoup de choses indifférentes avant de nous révéler qu'il s'agit d'une jeune fille. Il peut évoquer des voyages qu'il a faits, des journaux qu'il a achetés dans la gare, des aventures qu'il y a lues ; il peut, à l'occasion de ces idées, nous décrire mille péripéties avant de parler de la jeune fille qui habite ses parages. Mais, au milieu de toutes ces possibilités, une tendance fondamentale doit nous guider. Etant donné que, dans son inconscient, la gare d'Orsay est associée à la jeune fille et au problème actuel qui se présente, un tropisme général l'amènera automatiquement à tourner autour des questions amoureuses : ce qu'il se rappellera des voyages ou des lectures portera l'empreinte de cette idée fondamentale et nous ne tarderons pas à la retrouver. Ceci est un fait d'expérience, non

une hypothèse ; c'est une certitude qui se dégage de la pratique psychanalytique et qui se confirme à chaque interprétation de rêve. Ainsi, le rêveur pourra, plus ou moins volontairement, éviter de parler de la jeune fille qui préoccupe son inconscient : nous n'en découvrirons pas moins que la gare d'Orsay, chez lui, a trait à une affaire d'amour.

Quand le sujet cesse de s'astreindre à tout système d'enchaînement d'idées logique pour laisser venir passivement toutes les images qui se présentent, quand il fait abstraction de sa volonté consciente et qu'il relâche le travail de la synthèse mentale, les connexions latentes du rêve entre le symbole et l'objet peuvent remonter à la surface et se manifester de nouveau dans l'association des idées. Le rêveur, en un mot, se met à parcourir en sens inverse le trajet psychologique qu'il a accompli pour l'élaboration de son rêve, trajet dont il est seul à connaître les sentiers.

Telle est la base qui a servi à l'analyse méthodique des rêves. Nous y reviendrons plus longuement par la suite. Il convient seulement d'établir qu'en possession de cette méthode la psychanalyse a pu s'attaquer avec succès à l'interprétation de la plupart des rêves et que, de l'expérience ainsi accumulée, s'est dégagée et confirmée la signification générale du rêve dans le sens de désir réalisé. C'est plus sur des faits de ce genre que sur des arguments philosophiques que nous entendons nous appuyer. Les explications qui précèdent n'ont pour but que de nous engager à admettre ceci : le rêve est la satisfaction hallucinatoire et plus ou moins symbolique d'un désir (conscient ou inconscient). La preuve viendra par la suite.

Mais déjà, un tel aperçu nous permet de concevoir la portée générale et la raison d'être de la fonction onirique.

Beaucoup d'auteurs ont vu dans le sommeil une fonction *positive*, répondant à des besoins précis et non un amoindrissement négatif de l'état de veille ; tels sont CABANIS, SERGUEYEFF (1), MYERS, DE SANCTIS (2), FOREL, VOGT, BRUNELLI, FORS-

1. SERGUEYEFF, *Physiologie de la veille et du sommeil*. Paris, 1890. 2 vol.

2. SANTE DE SANCTIS, *I Sogni*. 1899.

TER et surtout CLAPARÈDE. Ce dernier en a fait une théorie complète (1). Pour lui, le sommeil est une réaction de désintéressement de la situation présente, fonction de défense préventive contre le surmenage et l'intoxication et les rêves en particulier remplissent un rôle analogue à celui que GROOS attribue au jeu. Ce serait un entraînement à des situations variées et nouvelles comme les activités ludiques de l'enfant sont une préparation aux multiples aspects de la vie. Pour BORIS SIDIS, le rêve, véritable réaction de l'esprit, aurait pour but de former des associations d'idées nouvelles et d'enrichir ainsi la vie psychologique d'éléments que la réalité lui refuse plus ou moins (2). En fait, la vie ordinaire est si terne, si monotone pour un grand nombre d'hommes qu'on ne conçoit pas quel intérêt pourrait les y rattacher sans les satisfactions oniriques et les mondes enchantés qu'elles dévoilent. DAVIDSON (3), BURDACK (4), NOVALIS (5), admettent ainsi que le rêve est une cuirasse contre les trivialités de la vie réelle. Pour VASCHIDE, le rêve servirait à entretenir dans l'inconscient la vie des souvenirs qui se perdraient infailliblement sans cette reviviscence périodique. FREUD, considérant les rêves d'enfants et les rêves de privation dont nous avons parlé plus haut, y voit un moyen de supprimer, par des satisfactions hallucinatoires, les excitations psychiques qui pourraient troubler le sommeil, comme la faim, la soif, la douleur.

En outre, si nous nous représentons le conflit perpétuel, dans chaque individu, entre le conscient et l'inconscient ; si nous envisageons l'incessant travail de refoulement et d'oubli que doit accomplir l'intellect pour maintenir la synthèse de l'état de veille, nous concevons qu'il y a là une tension extrême. Cette tension représente sur le terrain psychologique, tout l'effort évolutif de l'humanité ; son activité la plus haute et la

1. CLAPARÈDE, *Esquisse d'une théorie biologique du sommeil*, Arch. de Psychol. févr. mars 1925.

2. BORIS SIDIS, *The Psychology of Suggestion*. New-York, 1898.

3. W. DAVIDSON, *Versuch über den Schlaf*. Berlin, 1795.

4. BURDACH, *Traité de physiologie*. Paris, 1839.

5. NOVALIS, *Les disciples de Saïs*, trad. Maeterlinck. Bruxelles, 1895.

plus difficile. Dans ces conditions, une telle tension ne saurait être maintenue longtemps sans inconvénients et il est nécessaire qu'elle passe par des phases de détente, selon le rythme alterné qui est commun à tous les phénomènes biologiques (contraction, détente; aspiration, expiration; systole, diastole; sommeil, veille, etc.). A l'occasion du rêve, nous pensons qu'il s'effectue un double processus: D'une part, les besoins instinctifs, longtemps comprimés, reçoivent un semblant de satisfaction, ration de famine sans doute, mais suffisante à éviter la catastrophe. Par ce moyen, la concupiscence, à moitié assouvie, se consume lentement sans faire explosion comme il arrive dans les cas de refoulement trop brusque (névroses, psychoses, rupture définitive de la synthèse mentale). Il y a là comme une soupape de sûreté pour les instincts comprimés. D'autre part, le rêve permet un filtrage lent et progressif, vers la conscience, d'émotions que la volonté aurait tendance à refouler en bloc (au risque d'accidents hystériques selon la conception de Déjérine). On connaît le danger, que présentent au point de vue de la formation des névroses, les émotions qui ne sont pas complètement assimilées par la conscience: le rêve, comme un équivalent de la névrose, permet cette assimilation par petites doses et sans souffrance; c'est une sorte de digestion psychique et il est assez remarquable que cette digestion psychique coïncide comme période avec la prédominance des phénomènes d'anabolisme pendant le sommeil (1). On connaît à propos des coenesthésies, l'effort que réalise le rêve pour représenter à la conscience l'organe malade, le danger couru, si ce n'est le remède à prendre. On peut dire qu'il en est de même pour les affections de la vie psychique. C'est ainsi qu'un de nos sujets nous a raconté avoir fréquenté un certain temps une femme à laquelle il n'avait pas accordé une attention spéciale, quand dans un rêve, cette femme lui apparut si désirable qu'il en devient fortement amoureux. Le cas est d'ailleurs assez fréquent: ici le rêve permet au conscient de prendre contact

1. D' ALLENDY, *Les tempéraments*. Paris, 1922, p. 169.

avec l'inconscient. Des sentiments de ce genre en effet appartiennent éminemment à la vie instinctive et il est notoire que le conscient peut les refouler longtemps. Un tel refoulement est d'ailleurs rempli de danger et quand la tension devient trop forte, les troubles névrotiques apparaissent. Le rêve tend à empêcher de pareils accidents. Sans doute, il n'y parvient pas toujours par ses propres moyens mais la psychanalyse trouve en lui la clef la plus parfaite pour explorer l'inconscient, l'amener à la conscience et, de cette façon, éviter les catastrophes.

Le rêve a donc une signification et une utilité très précises. Il représente un désir qui cherche à se satisfaire et qui est généralement l'expression de l'inconscient. Il apporte une détente momentanée dans l'opposition du conscient à l'inconscient et par là aide au maintien de l'équilibre psychologique.

B) Les processus oniriques

FREUD nous enseigne, pour éviter toute confusion dans l'étude du rêve, à distinguer soigneusement ces deux éléments : *les idées latentes* et *le contenu manifeste*. Le contenu manifeste est ce que le rêveur raconte ; les idées latentes sont les éléments psychologiques que l'analyse découvre. Nous savons que les idées latentes provoquent le rêve, en dirigeant l'évolution comme un aimant invisible, de telle sorte que les épisodes les plus quelconques tendent à prendre une certaine tournure, dans le sens des idées latentes, mais qu'ils peuvent généralement en rester assez éloignés pour ne jamais les rejoindre directement. Le déroulement de l'épisode onirique s'opère parallèlement au désir du rêveur mais sur un plan différent, n'affectant avec les idées latentes qu'un rapport symbolique. La manière dont le rêve s'organise constitue *l'élaboration*. L'élaboration est un travail dont le moteur est représenté par les idées latentes, le produit par le contenu manifeste. C'est un travail

éminemment spontané qui marque toujours un désir, une attraction et, pour reprendre notre comparaison, l'idée latente est un aimant et l'élaboration est une attraction, par conséquent un désir. C'est par l'élaboration seulement que le rêve prend un caractère spontané et une signification de désir. Les éléments du rêve, en effet, peuvent être suggérés : on connaît vu le rôle considérable des coenesthésies, des lueurs entoptiques, des hallucinations hypnagogiques, des impressions fortes recueillies à l'état de veille et nous savons qu'il faut chercher là les accessoires que le rêveur aura à sa disposition pour son élaboration onirique. Ce matériel peut lui être imposé; il n'en reste pas moins libre d'en faire tel usage qui lui convient et c'est dans cette distinction que se résout l'opposition entre le déterminisme du rêve portant sur les éléments (images, personnes, décor) et la spontanéité du rêve portant sur son déroulement. L'élaboration ne saurait être suggérée; elle exprime le désir profond et souvent inconscient du rêveur. L'idée latente, elle, peut n'être pas un désir; elle peut être une crainte, un projet, un avertissement, mais du fait qu'elle donne lieu à un travail d'élaboration, elle se colore de la nuance du désir. Ici est l'élément fixe du processus onirique.

L'élaboration ou passage de l'idée latente au contenu manifeste, peut se faire en deux temps : pendant le sommeil lui-même (élaboration primitive) ou après le réveil (élaboration secondaire). Certains auteurs ont longuement insisté sur les déformations que subit le rêve dans la mémoire du sujet, entre le moment du réveil et les heures ou les jours qui suivent. On a voulu tirer de ce fait toutes sortes de conséquences. A notre point de vue, il ne saurait avoir une grande importance car l'élaboration secondaire, également inconsciente, obéit aux mêmes lois que l'élaboration primitive, continue les mêmes processus, et, en définitive, ne fait que parachever le rêve. Il ne faut donc pas s'acharner à maintenir cette distinction. Toutefois, si l'on peut observer le sens de l'élaboration secondaire en comparant la notation du rêve au réveil et le souvenir plus ou moins tardif qu'en a conservé le sujet, on en

tire un renseignement précieux pour l'interprétation du rêve : par là apparaît nettement dans quel sens l'élaboration a travaillé.

Le premier mécanisme qui conditionne l'élaboration est celui de la censure que nous avons indiqué un peu plus haut. Cette censure agit comme un barrage chaque fois que le conscient n'est pas d'accord avec l'inconscient : elle maintient le contenu manifeste à distance de l'idée latente et l'empêche de rejoindre cette dernière ; elle permet au rêve un déroulement parallèle ou analogue mais non une identité, une fusion. Elle éloigne d'autant plus le contenu manifeste de l'idée latente qu'il s'agit de choses plus condamnées, que le conscient s'oppose à l'inconscient en un conflit plus aigu. C'est pourquoi, plus un élément du rêve est flou, vague, estompé, absent, plus l'élaboration primitive ou secondaire tend à le revoiler, à l'oublier, plus il est important à notre point de vue car il correspond aux tendances inconscientes les plus refoulées.

L'élaboration est inutile quand la censure ne fait pas obstacle à l'idée latente (rêves infantiles, rêves de besoins organiques). L'idée latente (appétit, curiosité, etc.) se représente alors immédiatement sous la forme d'un désir réalisé. L'élaboration est pour ainsi dire nulle. Au contraire, plus la censure se dresse plus l'élaboration se complique ; son travail est en raison directe de l'obstacle. L'élaboration à un certain point de vue, semble être un effort pour amener l'idée latente à la conscience malgré la censure, pour satisfaire les désirs inconscients d'une manière détournée et sournoise.

Cependant, l'élaboration ne remplit pas toujours parfaitement sa tâche. Il arrive par exemple que des idées latentes pénibles soient transformées par elle en réalisation de désir, sans que le sentiment désagréable attaché aux désirs latents ait pu être complètement filtré : alors le rêve tout en représentant la réalisation d'un désir est empreint d'un sentiment désagréable (le même phénomène peut se produire dans les névroses). Tel est le cas du cauchemar mais, si incomplet qu'ait été le travail d'élaboration, il n'a pas moins atténué le côté pénible

de l'idée latente et "analyse montre que celle-ci était encore plus angoissante que le cauchemar même.

Le cauchemar, résultat d'une élaboration insuffisante, peut donc se produire de deux manières : Dans le premier cas, comme nous l'avons vu un peu plus haut, la réalisation du désir inconscient épouvante le conscient (l'élaboration n'a pas assez maquillé le contenu du rêve pour tromper la censure). Inversement, il arrive encore que ce soit la réalisation du désir conscient qui fasse souffrir l'inconscient. Dans le second cas, l'élaboration a suffisamment transformé le contenu représentatif du rêve pour satisfaire la censure mais n'a pas écarté le sentiment pénible lié aux idées latentes.

FREUD a fort bien résumé ces divers degrés de l'élaboration onirique : « Alors qu'on peut dire du rêve infantile qu'il est la réalisation franche d'un désir admis et avoué et du rêve déformé ordinaire qu'il est la réalisation *voilée* d'un désir refoulé, le cauchemar, lui, ne peut être défini que comme la réalisation *franche* d'un désir repoussé. »

Nous pouvons distinguer, dans l'élaboration du rêve, les processus représentatifs et les processus affectifs.

PROCESSUS REPRÉSENTATIFS.— Ce sont ceux par lesquels l'idée latente donne lieu à une image visuelle. La nécessité même de cette transcription implique un travail considérable dont nous pourrions nous faire une idée en essayant de représenter, idéographiquement, le contenu de quelques phrases prises au hasard. En réalité, cette transcription ne constitue pas un effort intellectuel ; elle n'est pas le résultat d'une pensée savante et perfectionnée. Au contraire, elle réalise une régression de la pensée vers un stade archaïque. Certaines idées comme une comparaison, une condition, etc., ne peuvent s'exprimer que par une juxtaposition d'images. Ainsi, une jeune fille rêve que son frère l'embrasse tendrement devant un passage à niveau fermé. Le passage à niveau exprime l'idée de défense, de danger en cas de transgression et le rêve, dont l'élaboration est ici réduite au minimum, doit être interprété ainsi : une telle tendresse, pourtant désirée, est défendue et dangereuse.

Dans le même ordre d'idées, un de nos malades rêve qu'une femme qu'il a désirée sans succès fait un faux-pas et tombe à la renverse devant lui. Le faux-pas et la chute sont faciles à interpréter et le rêve apporte bien la réalisation symbolique d'un désir contenu.

Le procédé fondamental d'une pareille transcription est le symbole ou la comparaison mais le symbolisme ne peut porter que sur certains éléments à l'exclusion des autres et en définitive, il existe quatre genres de rapport entre les éléments du rêve et leurs substrats : rapport d'une partie au tout, approximation ou allusion, rapport symbolique, représentation verbale plastique.

Par exemple, un de nos malades fait le rêve suivant : Je revois un petit chien que ma famille a eu autrefois et qui est mort en réalité en 1913 ; j'ai l'idée qu'il doit être très vieux. J'admire sa longévité et je me sens plein de tendresse pour lui.

Les associations d'idées montrent que le souvenir du chien est lié à celui d'une sœur que le sujet aimait beaucoup et qui est morte jeune. « On avait pris ce chien pour elle, dit-il, et elle l'adorait. » Le chien symbolise toute une époque qui fut heureuse et qui a pris brusquement fin par la mort de la sœur. Remarquons qu'ici l'idée de mort, désagréable à associer à la sœur, est fixée au chien, mais avec un renversement qui exprime précisément le désir : le chien n'est pas mort, c'est-à-dire ma sœur vit toujours. Dans ce cas en effet, la neurasthénie du rêveur a commencé après la mort de la sœur et ce fait, d'ailleurs connu par l'analyse, est rappelé par les associations d'idées. « Je me rappelle mes jeux et une chute très grave que j'ai faite ; j'ai manqué me tuer. » Le rêve, dans son ensemble, exprime le désir de revenir en arrière dans le passé. D'ailleurs, on peut en dire autant de presque tous les rêves où des personnes mortes apparaissent comme si elles étaient vivantes et plus jeunes qu'à l'époque de leur mort. Dans ce rêve, le chien affecte avec la période regrettée, le rapport d'une partie au tout : il était le chien de la sœur défunte. Dans la mort qu'il a évitée, il existe une allusion au deuil survenu.

Autre exemple, particulièrement riche en symboles : Un jeune homme craignant l'impuissance fait le rêve suivant :

RÊVE. — Je suis à B***. Je vois un tramway et sa remorque monter une rue en pente et tourner vers la gauche. Ces voitures sont fortement éclairées.

ASSOCIATIONS. — B*** ?... Souvenir ému. J'y suis arrivé après des succès, en bonne forme pour *escalader* les obstacles. J'avais l'intention de continuer *la voie* que je m'étais tracée. Ville sensuelle, facile où j'ai connu les premières émotions amoureuses.

Rue en pente. — Une usine avec de hautes cheminées, très propre. Les tramways à air comprimé montaient avec un bruit de pistons, comme essoufflés.

Tramway. — La voiture motrice et la remorque forment un couple. L'accrochage me fait penser au mariage.

La gauche. — Senestre, sinistre, chose défendue, amours illégitimes, adultère.

Eclairage. — Dans mon rêve, c'était un éclairage électrique très puissant. Trolley. Perche. Etincelle. Courant. Force. Electrocutation. Spasme.

INTERPRÉTATION. — Ce tableau onirique représente symboliquement les amours que le sujet voudrait réaliser. Le tramway est l'homme ; la remorque est la femme : ils sont accouplés et font l'effort de gravir la côte avec essoufflement. La lumière électrique est la représentation plastique de l'idée abstraite de puissance (la puissance sexuelle que le rêveur désire). Ils tournent à gauche parce que le rêveur n'a aucun penchant pour les liens matrimoniaux et préfère l'union « par la main gauche ». Ici, il se représente lui-même par le tramway et réalise son désir. Le décor même est une allusion aux succès qu'il a déjà rencontrés à la fois dans sa situation et dans ses affaires sentimentales (la ville de B***). Les hautes cheminées d'usine ont la même signification de puissance.

Dans les représentations oniriques, le rêveur utilise des matériaux connus, souvenirs ou représentations, mais leur fait subir un travail plus ou moins important de remaniement. Les modifications qu'il apporte consistent en omissions, transfor-

mations ou regroupement des matériaux. Ainsi, dans ce rêve, l'usine avec ses cheminées est vue de la rue en pente alors qu'en réalité ce ne serait pas possible. Le tramway à air comprimé possède contrairement à la réalité un éclairage électrique (regroupement de matériaux) et par là rappelle le trolley, la perche (symboles sexuels) et les spasmes de l'électrocution (allusion très facile à comprendre). Il est remarquable aussi que le rêveur opère un dédoublement entre lui-même, qui se trouve sur le trottoir, et le tramway qui est un symbole de sa propre personne et pour le compte duquel, se réalise allégoriquement le désir. Ce dernier trait résulte d'un déplacement de l'accent affectif et doit plutôt rentrer dans la seconde catégorie de processus.

PROCESSUS AFFECTIFS. — On peut ainsi appeler ceux qui, dans l'élaboration onirique, répondent moins à une nécessité de transcription imagée qu'à l'effet du sentiment en cause. Ils peuvent être distingués en : indétermination, transfert, condensation, surdétermination.

L'indétermination consiste essentiellement dans le fait qu'un même symbole peut représenter plusieurs réalités différentes. C'est ainsi que dans les langues primitives ou des langues très anciennes comme le Chinois, la même syllabe peut désigner quinze ou vingt choses différentes et celui qui l'entend dans une phrase doit choisir le sens ou les sens possibles à l'exclusion des autres.

Mais parmi ces significations différentes, il arrive quelquefois dans le rêve que les idées les plus exactement contraires soient exprimées par le même symbole, de la même façon que dans certaines langues, le même mot exprime des choses opposées. Ainsi dans le vieil égyptien, le vocable *Ken* signifiait à la fois fort et faible ; en latin nous avons les deux significations de *altus* (haut et profond) ou de *sacer* (sacré et damné). Cette opposition se retrouve très nettement à l'occasion de certains radicaux ; en latin *siccus* (sec) et *succus* (suc) ; en allemand, *Stimme* (voix) et *stum* (muet). Ceci est surtout fréquent quand

on passe d'une langue à une autre. L'anglais *lock* (fermer) ressemble à l'allemand *Loch*, *Lücke* (trou, lacune); l'anglais *cleave* (fendre) à l'allemand *kleben* (coller). En anglais, *with*, aujourd'hui employé pour désigner une addition (avec) fut employé avec l'idée de soustraction dans des mots composés comme *withdraw*, *withhold*. On a signalé des oppositions de ce genre entre la langue zend et le transcrit, notamment pour les termes religieux (la racine *div* est liée à l'idée de divinité chez les Indiens, de diabolisme chez les Perses). Tous ces faits peuvent s'expliquer, dans certains cas par des querelles de peuples (indiens-perses), par un désir d'ironie (comme quand on dit, par plaisanterie, « il est joli » « c'est du propre » etc.), il n'en reste pas moins que la manière de traiter les contraires comme les semblables résulte d'un processus psychologique primitif, *l'ambivalence* des sentiments. FREUD, à propos du tabou, montre quelle ampleur pouvait prendre cette ambivalence dans les sociétés primitives. La psychanalyse l'a mise en lumière chez chaque individu : c'est une sorte d'oscillation du sentiment entre deux tendances opposées dont l'une peut être consciente et l'autre inconsciente.

Quoiqu'il en soit, l'ambivalence ou les contraires se manifestent dans les processus oniriques de telle façon qu'il faut interpréter le rêve à l'envers en ce qui concerne l'élément affectif. Ceci peut aussi nous éclairer sur la manière dont le désir et la crainte se mélangent et s'expriment.

En voici un exemple assez typique. Un de nos malades rêve un jour qu'il se bat avec son père à coups de poings et à coups de canne et les associations d'idées, comme d'ailleurs le sens général de l'analyse, qui gravite au tour d'un complexe d'Œdipe type, confirment qu'il a beaucoup souffert du fait de son père et qu'il a parfaitement conscience de ne pas l'aimer et même de le détester dans son inconscient. L'analyse l'ayant amené à réfléchir à ces sentiments, il fait, deux jours après, un nouveau rêve qui au premier abord, paraît exactement opposé : « Mon père s'évanouissait dans mes bras, dit-il; je lui touchais

les tempes à l'eau de Cologne et je me sentais pris pour lui d'une tendresse infinie. »

Si ces rêves avaient suivi des épisodes particuliers, dans les relations du fils et du père, on pourrait admettre qu'ils expriment des sentiments opposés résultant de circonstances différentes. En réalité, il n'en est rien et, d'un rêve à l'autre, le malade n'avait pas revu son père. On peut donc admettre qu'il y avait ambivalence dans les sentiments profonds du sujet. Il est certain que chez lui, l'hostilité instinctive est recouverte par un désir conscient d'être bon fils. Il ne veut pas laisser paraître cette antipathie dérivant de menus incidents de l'enfance pour lesquels il n'a rien de sérieux à reprocher à son père. Toutefois, il ne faut pas se laisser prendre aux apparences. Voici les associations.

Le père. — Je vois sa tête et son cou; je le soulevais dans mon rêve: il était inerte et me paraissait très léger. Ce n'est pas un sentiment d'angoisse ou d'inquiétude que j'éprouvais mais de la tendresse.

Eau de Cologne. — Quand j'étais enfant et malade, on me donnait de l'Eau de Cologne pour ma toilette. J'en ai usé la première fois que j'ai été au bal.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur réalise ici son désir de voir son père inerte, réduit à l'impuissance et savoure sa satisfaction d'être vigoureux, de l'emporter sans effort, comme un enfant, en un mot de renverser la situation d'infériorité dont il a souffert étant petit. L'eau de Cologne exprime cette ambivalence: c'est à la fois le souvenir de sa faiblesse d'enfant malade et le souvenir de ses premiers succès d'homme (le bal), succès qui devraient faire de lui, dans son esprit, l'égal du père. Le rêve pourrait être interprété ainsi: J'aurais aimé mon père, si au lieu d'être écrasé par son autorité, j'avais pu être le plus fort. Mais pour que cette affection se réalise, il faut que le père soit diminué, qu'il s'évanouisse ou qu'il meure et on ne peut pas dire que désirer un pareil sort pour quelqu'un soit une marque d'amour. Ce rêve explique le précédent mais ne le contredit

pas et malgré ses apparences bénignes, il exprime l'hostilité.

Le transfert est un phénomène extrêmement fréquent. Il a été signalé à propos des coenesthésies et on a pu mentionner le cas de MAX SIMON (un asthmatique rêve d'un cheval haletant). DELAGE rapporte un rêve personnel du même genre dans lequel le rêveur transfère son propre besoin d'uriner sur une autre personne (1). Un de nos malades eut, précédant une perte séminale, la vision onirique d'un coït, auquel il avait l'impression d'assister en spectateur indifférent. Nous avons donné plus haut un rêve par lequel un sujet transférait symboliquement son désir sur un tramway. Un autre, doutant de sa puissance virile, rêva qu'un ouvrier devait creuser un trou au milieu d'un mur blanc, à l'extérieur d'une maison et qu'il venait l'aider à disposer les rallonges de son échelle à coulisse.

Dans de tels cas, le transfert est complété par un dédoublement, car le rêveur se voit distinct du personnage ou de l'objet à qui il prête une partie de lui-même. Il arrive dans le rêve qu'une personne se change en une autre, ou devienne un objet quelconque. Ces transformations impliquent toujours une analogie dans le sentiment attaché à chaque personne ou à chaque chose. En voici un exemple :

RÊVE. — « J'étais sur une route menant à un cimetière; je voyais passer un enterrement que personne ne suivait. Je me mettais à le suivre avec l'impression que c'était mon père ou ma mère qu'on enterrait, sans savoir au juste lequel des deux. Le cercueil avait l'apparence d'un carton des Galeries Lafayette et était porté par quatre hommes. Il s'ouvrait tout à coup et je voyais, à l'intérieur mon cousin, la tête et les jambes coupées.

ASSOCIATIONS: *Enterrement*. — « Quand mon père est mort, j'étais trop petit pour assister à l'enterrement. Mais je connais bien le cimetière car, plus tard j'y allais avec ma mère; nous arrosions les plantes chacun avec un arrosoir.

Père. — « Je ne l'ai guère connu. Je ne me rappelle que ceci: je pleurais un jour et il s'est moqué de moi, ce qui m'a profondément vexé.

Mère. — « C'est elle qui m'a élevé et m'a servi de père. Elle représentait, pour moi, l'autorité. Elle m'a mis au collège.

Carton. — « Ma mère en avait beaucoup pour ranger ses objets. Elle me défendait d'y toucher mais j'avais grande envie d'en prendre pour m'amuser. Je me rappelle un voyage très agréable au cours duquel un pareil carton s'est déchiré.

Cousin. — « Je le voyais enfant, comme quand nous vivions ensemble à la maison. Il était plus fort que moi et me battait.

Coupé en morceaux. — « Un crime passionnel. Une femme décapitée. Un homme, dans une scène de jalousie, a enlevé le nez de son amie. »

INTERPRÉTATION. — Il s'agit de la reviviscence d'une impression infantile au cours d'une analyse. Le désir exprimé est d'être débarrassé des personnes exerçant une autorité gênante : le père qui se moque, la mère qui impose le collège et le cousin qui frappe. Tous trois sont unis dans le même sac, c'est-à-dire dans le même carton. Le carton est la liberté convoitée, le souvenir d'un épisode agréable. Il faut remarquer que pour l'enfant comme pour le sauvage et en général pour l'instinct primitif, se débarrasser de quelqu'un équivaut le à voir mourir. C'est ainsi qu'une maîtresse de maison, gênée par l'arrivée prématurée d'amis qu'elle n'aurait voulu recevoir que plus tard, rêve, la veille de leur arrivée, qu'elle les met en bière. Il y a là une association d'idées collective, innée, ethnique, pour ainsi dire, vestige inconscient de mœurs préhistoriques féroces mais qui ne garde plus que la valeur d'un symbole chez l'homme d'aujourd'hui et il suffit de dire que le rêveur voulait se débarrasser de l'autorité pesant sur son enfance sans affirmer expressément qu'il voulait effectivement la mort des personnes qui l'exerçaient. D'ailleurs, le fait que le père soit mort jeune a pu éveiller chez l'enfant l'idée d'une certaine libération et l'association s'est faite sans qu'on puisse raisonnablement l'accuser de désirs criminels. Il faut noter le symbole sexuel des arrosoirs qui tendent à faire de la mère un second père, un homme, un rival. Quant à la décapitation du cousin, à laquelle le sujet associe l'idée de drame passionnel et sexuel, elle se rapporte au complexe de

castration: l'analyse montre que le sujet, enfant, porteur d'un phimosis, avait pu se comparer au cousin et on avait conçu l'idée d'une infériorité pénible, comme s'il était diminué, châtré (1), par rapport à ce garçon et, dans son rêve, il renverse la situation en coupant le cousin en morceaux.

Un tel rêve dans lequel le père devient successivement la mère puis le cousin montre comment s'opère l'élaboration du rêve sous l'influence de la censure. Le désir d'enterrer un cousin passe pour moins reprehensible que celui d'enterrer un père ou une mère, mais nous assistons ici aux corrections successives du tableau.

Il est à présumer qu'une élaboration secondaire assez prolongée aurait fini par supprimer complètement l'idée des parents pour ne laisser subsister que le cousin.

Une élaboration plus complète ne laisse donc subsister que le dernier terme des changements successifs; alors nous avons le phénomène de déplacement qui n'est, en somme, qu'une sorte de transfert. « Le déplacement, dit FREUD, s'opère de deux manières: en premier lieu, un élément latent est remplacé, non par un de ses propres éléments constitutifs, mais par quelque chose de plus éloigné, donc par une allusion; en deuxième lieu, l'accent psychique est transféré d'un élément sur un autre peu important de sorte que le rêve reçoit un autre centre et apparaît étrange. » Tel est le rêve suivant:

RÊVE. — « Je monte un escalier et je croise un homme; je crois d'abord que c'est un cambrioleur mais je m'aperçois que c'est un ouvrier-peintre, avec sa grande blouse blanche. Il me dit « Le travail est terminé » et je suis satisfait.

1. La psychanalyse montre que, dans l'inconscient de chaque homme, l'idée d'infériorité s'associe généralement à l'idée de castration. Ceci paraît être un vestige de mœurs extrêmement anciennes selon lesquelles les vaincus, les faibles étaient privés de leur virilité. C'est chez les peuples sémitiques qu'on pourrait en retrouver des traces: les Marocains châtrèrent leurs ennemis tués au combat et l'emploi des eunuques en Orient paraît faire suite à l'utilisation des prisonniers châtrés comme serviteurs.

ASSOCIATIONS : *Cambrioleur* ? « Violenter le domicile. Défloration. Violence. Crime.

Peintre ? — « Peinture, Pinceaux, Blouse blanche. Blancheur. Virginité. Robe de mariée.

Le travail est terminé ? — Travaux dans une maison. Ennui d'avoir des ouvriers. Désordre. Saleté. Satisfaction d'en avoir fini.

INTERPRÉTATION — Le rêveur songe à se marier et éprouve des résistances (nous le savons par l'analyse). La défloration lui inspire quelques répugnances. Il voudrait que « le travail soit terminé dans sa maison. » Ici, le cambrioleur se change en un ouvrier pacifique ; l'idée de violence et de crime tend à être atténuée par la censure (transfert). La pince-monseigneur fait place au pinceau. Il y aurait des remarques à faire sur le fait que la robe virginale soit portée par un homme, mais l'intéressant, au point de vue qui nous occupe est de constater la transformation du personnage, le déplacement du sentiment de satisfaction de son objet réel (mariage accompli) à une circonstance accessoire (travaux de réfection, d'aménagement à accomplir réellement en vue d'une installation nouvelle et d'un mariage). En effet, dans le cas particulier, l'installation est un accessoire de l'idée de mariage. Le déplacement aurait été plus typique si la représentation du mariage lui-même avait coïncidé dans le rêve, en prenant une place secondaire pour laisser toute l'importance à la peinture, mais nous n'avons pas trouvé de meilleur exemple dans nos observations.

Notons que le cambrioleur-peintre n'est qu'un dédoublement du sujet lui-même (comme s'est souvent le cas pour les personnes qu'on croise dans les rêves) et que l'ascension de l'escalier est un symbole classique de l'acte sexuel (le peintre, qui a terminé son travail, redescend).

Un des principaux effets du transfert, (avec ses variantes de dédoublement et de déplacement) consiste à présenter une situation exactement opposée à la réalité. Ce renversement que l'inconscient désire souvent avec une naïveté extrême, se réalise facilement en rêve.

Voici encore, à titre d'exemple, un rêve relatif au mariage. Il

s'agit d'un jeune homme que sa famille voudrait marier et qui n'a pas de goût pour cette solution.

RÊVE. — Je me trouve dans une réunion mondaine, peut-être un mariage. Je rencontre la femme d'un ancien associé. Elle est très froide à mon égard.

ASSOCIATIONS. — *L'associé ?* — Nous nous sommes séparés, sans avoir rien à nous reprocher mais pour rester chacun sur nos gardes.

Sa femme ? — Elle a toujours été aimable avec moi ; je l'ai d'ailleurs peu vue.

Mariage : Mon cousin s'est marié récemment.

INTERPRÉTATION. — La femme de l'associé représente la femme qu'on voudrait faire épouser au rêveur. Il est très froid, au fond, pour cette femme mais son désir serait de trouver un obstacle ailleurs qu'en lui-même, pour mettre sa conscience à l'abri de tout reproche et il rêve que c'est la femme qui (contrairement à la réalité) est distante à son égard : tel est le sens général du rêve. En outre, il a choisi comme personnage féminin, à la place d'une représentation directe de la personne en cause, la femme de l'associé dont il est séparé et cela parce qu'il désire rompre ses projets matrimoniaux de la même façon qu'il a rompu avec son associé. Il ne veut rien avoir de commun avec l'homme marié ni avec le ménage. Il ne veut pas suivre l'exemple du cousin et nous observons ici une superposition du cousin à l'associé. Lui-même (sous réserve d'une situation renversée) s'identifie plus ou moins à ces hommes mariés. En réalité, tous les processus oniriques qui doivent être distingués pour l'étude, se mélangent plus ou moins dans la pratique.

Le renversement de la situation apparaît encore dans les exemples suivants :

RÊVE. — Je rencontre un ancien camarade de collège. Il est atteint d'une maladie nerveuse. Il dit qu'il est devenu malade à la suite d'une peur que je lui ai causée en jouant sur un bateau et se plaint de l'ascendant que j'exerce sur lui.

ASSOCIATIONS. — *Maladie nerveuse.* — Mon propre cas. Maladies,

difficiles à guérir. La paralytique guéri par Jésus. Miracles. Lourdes. Je n'ai pas confiance.

Le camarade. — Vantard, menteur. Nous prenions ensemble des répétitions chez un prêtre moderniste.

Bateau. — Etant enfant, ce camarade a pris un jour l'automobile de son père et m'a proposé de me conduire. J'ai accepté. Après, son père s'en étant aperçu, il a voulu jeter la faute sur moi.

INTERPRÉTATION. — Il y a ici un double renversement de la situation ; c'est le rêveur qui prend l'initiative du jeu dangereux sur le bateau (il avait dû admirer autrefois l'audace du camarade empruntant l'automobile de son père) ; en outre, c'est son camarade qui est affligé de la maladie nerveuse tandis qu'il est bien portant. C'est lui qui est fort, qui possède de l'ascendant.

Des associations antérieures avaient montré un rapprochement, dans l'esprit du rêveur, entre ce prêtre moderniste et le psychanalyste. Le manque de confiance dans la religion, les miracles, indique des résistances à l'égard de ce dernier.

RÊVE. — Je donne mon sommier à réparer. Je m'aperçois, sur le côté, d'une barre de fer dont je ne comprends pas l'utilité.

ASSOCIATIONS : Sommier. — Il a besoin d'être refait. Il est taché depuis la fausse couche de ma femme.

Barre de fer. — Elle apparaissait du côté où couche ma femme et je pensais, dans mon rêve, que c'était son poids qui l'avait fait apparaître. Outils. Armes. Guerre.

Un camarade s'est mutilé volontairement.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur présente des troubles névrotiques, en particulier une phobie des objets coupants et pointus. Or, il est ici question de fausse couche, de mutilation volontaire et le rêveur place la barre de fer, symbole de cette mutilation, du côté de sa femme. On peut donc soupçonner, en vertu de la tendance onirique au renversement des situations désagréables, qu'il se sent coupable pour une fausse couche que sa femme aurait provoquée au moyen d'un instrument en fer. L'interrogatoire confirma cette interprétation et l'analyse montra que ce souvenir avait joué un grand rôle dans l'appari-

tion de sa phobie (choc de déclenchement). Ici, la tendance à rendre la femme responsable est très caractéristique.

Une des particularités les plus typiques d'un tel renversement de situation est la manière dont le rêveur prend la place de son rival et prétend lui succéder dans toutes ses attributions. Là encore nous trouvons un mécanisme très primitif, comparable aux mœurs des sauvages, et aussi très infantin. Le pauvre peut rêver qu'il donne l'aumône au riche. Voici un cas.

RÊVE. — J'occupe une situation supérieure, à celle que j'ai réellement. Une cliente vient me consulter et je lui donne le bras ; le mari suit. A la fin, je l'embrasse en me tournant de manière à ce que le mari s'en aperçoive car j'ai le désir de l'insulter.

ASSOCIATIONS : *La cliente.* — Elle ressemblait un peu à une très jolie femme que je rencontrais chez des parents et dont ma femme était jalouse.

Le mari. — Il avait une barbe comme vous et aussi comme mon beau-père. La barbe du « Bouif ».

INTERPRÉTATION. — Le sujet qui présente des troubles sexuels et qui éprouve des soucis dans son ménage, en même temps qu'il fait un transfert de sentiments hostiles sur le psychanalyste (phénomène normal au cours de l'analyse) réalise tous ses désirs : posséder la femme qu'il convoite en réalité, occuper une situation supérieure, mais surtout insulter le psychanalyste en prenant sa place (puisqu'il imagine que la femme en question, en réalité célibataire, est mariée à lui). La barbe, qui sert à évoquer la ressemblance, s'associe dans son esprit à quelque chose de grotesque (le Bouif) mais aussi au souvenir du beau-père et le rêve, par là, se trouve justifiable d'une autre interprétation : se mettre à la place de l'ascendant (beau-père ; le sujet n'a presque pas connu son père, mort très jeune). L'analyse montre qu'il a éprouvé contre le second mari de sa mère une hostilité extrême et une grande jalousie pour l'affection maternelle qu'il n'aurait pas voulu partager (complexe d'Œdipe). Remarquons que le médecin, dans la psychanalyse, guide le sujet de la même façon que le père ou le beau-père l'a guidé

dans la vie ; cette analogie permet la superposition des deux personnages et facilite le transfert affectif indispensable à l'évolution du traitement. Le sentiment de jalousie, propre au rêveur, est ici rejeté sur son épouse.

Dans ces exemples, nous voyons souvent le même personnage du rêve représenter plusieurs individus, on pourrait presque dire tous les individus pour lesquels le rêveur éprouve des sentiments de même nature. Quand l'élaboration est suffisamment poussée, l'analogie des divers individus en cause, se traduit par la réunion, sur le même personnage onirique, de traits propres à chacun. « Une personne composée de ce genre, dit FREUD, a l'aspect de l'individu A, est mise comme B, fait quelque chose qui rappelle C et avec tout cela nous savons qu'il s'agit de D. » Ce procédé, très primitif, rappelle les monstres mythologiques ou apocalyptiques, les sphinx, chimères, dragons. Il constitue un des principaux processus affectifs et FREUD l'a nommé *Condensation*. « Nous voulons dire par là, dit-il, que le contenu du rêve manifeste est plus petit que celui du rêve latent, qu'il représente par conséquent une sorte de traduction abrégée de celui-ci. La condensation peut parfois faire défaut mais elle existe d'une façon générale et est souvent considérable. On n'observe jamais le contraire, c'est-à-dire qu'il n'arrive jamais que le rêve manifeste soit plus étendu que le rêve latent et ait un contenu plus riche. La condensation s'effectue par un des trois procédés suivants : 1° Certains éléments latents sont tout simplement éliminés ; 2° Le rêve manifeste ne reçoit que des fragments de certains ensembles du rêve latent ; 3° Des éléments latents ayant des traits communs, se trouvent fondus ensemble dans le rêve manifeste ». Ce dernier procédé est de beaucoup le plus remarquable et le plus fréquent. Il suffit de se reporter aux rêves précédemment mentionnés pour en trouver de nombreux exemples.

Une conséquence directe de la condensation est la surdétermination (*Ueberdeterminierung* de FREUD), processus affectif de l'élaboration onirique en vertu duquel un même rêve peut avoir plusieurs significations superposées. En effet, le person-

nage composite du rêve va être traité comme le rêveur voudrait faire avec chacun des individus qui le constituent. Dans le dernier exemple, nous avons trouvé que le rêve signifiait une résistance contre le psychanalyste : ceci était une première interprétation. Les associations d'idées ont permis de voir de quelle situation ancienne cette résistance était la répétition et d'y trouver une interprétation nouvelle : le sujet avait voulu, étant enfant, supplanter son beau-père dans l'affection maternelle. Il y avait là comme deux séries parallèles et une surdétermination. Un tel cas est fréquent et en voici un autre exemple.

RÊVE. — Ma mère est allée consulter un grand maître de la médecine. Je la vois dans le cabinet mais je ne sais pas si je suis présent. Le fauteuil du maître est vide et ma mère ne peut s'entretenir qu'avec un médecin de moindre envergure, sorte de subalterne. Ce dernier se tient à côté d'elle et donne la consultation sans s'asseoir.

ASSOCIATIONS. — *Un maître de la médecine.* — Mes parents en ont consulté plusieurs, X, Y et Z qui assistait à l'accouchement de ma mère. Ils ont tous fait beaucoup de gaffes. Médecine, Etudes médicales. Sciences naturelles. Mon professeur de botanique qui avait toujours une gaule à la main et qui était ridicule. Zoologie. Follicules de Graaf. Dissection. Dégoût. Mes hémoptysies. Autre professeur original qui en voulait au pape.

FAUTEUIL. — Il est très grand. Fauteuils de la maison. Roulettes grinçant comme des chariots de guerre. Mon père était toujours assis dans un fauteuil. Quand j'étais petit, je trônais sur une chaise très haute.

LE MÉDECIN SUBALTERNE. — Il est un peu dans l'ombre. Air modeste et sympathique. Petit employé. Mon père me disait souvent que je ne ferais rien de bon dans la vie et que je ne serais qu'un petit employé.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur réalise son désir d'éliminer le grand maître dont l'autorité lui paraît insupportable et c'est pourquoi le fauteuil est vide. Mais ce maître invisible représente tous les hommes qui ont une autorité : le père, dans son fauteuil qui grince comme un char de guerre et que le rêveur fait

rivaliser avec sa haute chaise d'enfant, le professeur porteur de la gaule, insigne du commandement et de la virilité, le pape (papa), etc. Il associe à cette virilité la saleté des choses biologiques (follicules de Graaf, menstruation, hémoptysies) et ceci montre qu'en écartant le pontife-père de la mère, il veut écarter de la femme aimée toutes les brutalités et les souillures de la sexualité. Le médecin, méprisé comme gaffeur, souille la mère en l'accouchant ; le père la souille en l'approchant. Il remplace le père par un petit employé auquel il se compare lui-même, modeste, doux et pourtant assez savant pour donner la consultation. Il s'identifie si bien à ce subalterne qu'il ne sait pas s'il est présent, en tiers, dans le cabinet. Le but est donc de se mettre à la place du père dans l'affection maternelle et de remplacer la sexualité conjugale par de l'amour pur. Mais il s'agit également de suffire, par ses propres moyens, aux demandes affectives de la femme en général.

Remarquons maintenant que le personnage éliminé est un médecin et que, dans les associations, tous ceux qui font profession de médecine ou de biologie sont sans valeur ou grotesques. Il est impossible de ne pas voir là, légèrement indiquée, une résistance contre le psychanalyste et un transfert des sentiments négatifs en question. En réalité, le rêveur a fait de fortes études dans les sciences naturelles et dans la psychologie et son désir de prendre la place du médecin (à défaut du titre, figuré par le fauteuil) s'exprime tout aussi bien. Ce rêve est un bon exemple de surdétermination.

La surdétermination, avons-nous dit, est une conséquence directe de l'emploi du symbole et un corollaire de la pensée primitive. Le propre du symbole est de s'appliquer à toute une série d'analogies et non à un objet particulier de telle sorte que le langage symbolique gagne en généralité ce qu'il perd en précision. Celui qui le lit peut, selon l'étendue de ses observations, y trouver un sens plus étendu que celui qui le formule. Un tel langage contient en puissance des découvertes en nombre illimité ; c'est comme une formule algébrique qui sert à calculer et à résoudre une infinité de problèmes particuliers. L'algèbre

d'ailleurs, comme toute idée de nombre, affecte des rapports étroits avec la pensée symbolique. Qu'y a-t-il de commun entre quatre arbres et quatre jours par exemple, sinon une représentation très abstraite de nombre, sinon l'idée d'un rapport entre l'unité et la quantité, étendue par analogie à tout ce qui rentre dans les mêmes conditions ? Le nombre est un symbole susceptible d'une surdétermination indéfinie et c'est pourquoi les idées attachées aux nombres aident à pénétrer si profondément dans la pensée humaine, comme nous l'avons développé ailleurs (1).

Toutes ces notions, évidemment très différentes de l'idéal de déterminisme absolu de la méthode cartésienne, ont été reléguées par l'esprit scientifique des siècles derniers, dans le compartiment spécial des sciences occultes. Celles-ci reconnaissent l'analogie comme base, au lieu de prendre l'observation directe. Ceci les différencie de la science tout court, mais leur permet d'aborder des problèmes inaccessibles à cette observation. Dire que les planètes sont habitées parce que la terre l'est et qu'il y a analogie entre les planètes et la terre, c'est raisonner à la manière des occultistes. Y chercher au télescope des traces d'habitation, c'est procéder selon la manière scientifique. Telle est la différence entre la pensée primitive et la pensée rationnelle. Le rêve opère par analogie, à la manière de l'occultisme et il prête aux mêmes surdéterminations que la Kabbale, le Tarot, l'Astrologie, etc., sans parler des allégories religieuses. Le Kabbaliste qui attache à chaque lettre d'un mot une signification particulière et qui attribue à ce mot l'interprétation résultant de ces significations littérales, fait un travail comparable à l'élaboration ou à l'interprétation d'un rêve (l'un étant l'inverse de l'autre). Devant quelques cartes du Tarot, le Bohémien déduit pour le consultant un présage concernant sa santé, un autre concernant sa fortune, un troisième concernant sa réputation, etc., et il utilise la surdétermination de ses symboles. De même fera un astrologue quand il dira qu'un mauvais

1. D^r ALLENDY, *Le Symbolisme des Nombres*. Paris, 1920.

aspect de mars au soleil correspond à une menace de maladies aiguës, à un désaccord avec le père, à un esprit de révolte contre le chef, à des idées révolutionnaires, à des pertes d'argent soudaines, à des attaques d'ennemis, etc., parce que le soleil signifie pour lui aussi bien le principe vital, que le père, le chef, le roi, etc., et que mars représente tout ce qui est violent et hostile.

De telles analogies pourraient être traitées comme un jeu d'enfant si elles ne répondaient à aucune réalité, en dehors de l'esprit qui les conçoit. La psychanalyse nous montre que précisément cette conception engendre des conséquences étendues qui justifièrent plus ou moins les correspondances astrologiques. Il est certain que l'enfant qui a souffert de l'autorité paternelle supportera mal celle du patron, du chef, du gouvernement et qu'un sentiment très vif de la rivalité fera facilement éclater des conflits violents avec ses adversaires. Nous savons que l'analogie joue dans toutes ces directions. Elle joue dans le psychisme de chaque individu : elle forme son caractère, dirige ses rêves, inspire ses créations et son activité. Mais il est permis de se demander si elle ne joue pas aussi hors de lui-même et si la nature aussi ne procède pas par analogie en faisant la partie à l'image du tout, l'atome à l'image du système solaire, le microcosme à l'image du macrocosme, « l'homme à l'image de Dieu », en soumettant à des lois semblables les diverses formes d'énergie, les différents aspects de la vie.

A ce point de vue, le rêve est un processus par lequel l'âme individuelle participe à l'âme du monde.

c) **L'interprétation des Rêves**

L'interprétation des rêves n'offre pas seulement un intérêt théorique, pour retrouver et vérifier les processus oniriques que nous venons de décrire ; elle offre avant tout un intérêt pratique et constitue un des principaux procédés de la thérapie psychanalytique. Comme les associations d'idées faites

spontanément à l'état de veille, elle permet de découvrir l'inconscient, mais d'une manière plus pénétrante et plus rapide parce que le rêve est élaboré avec le relâchement maximum de la censure. Il est des rêves qui fournissent d'emblée, sinon la clef, du moins la ligne générale d'une névrose et qui sont d'une importance extrême. Assurément, on peut psychanalyser des sujets qui ne se rappellent pas leurs rêves, mais on est privé d'un moyen précieux. Il arrive d'ailleurs souvent qu'un début de psychanalyse ralentisse ce mécanisme d'oubli et de refoulement des rêves, permettant à ceux-ci de rester dans le souvenir.

Le rêve permet d'entrer immédiatement dans les sentiments les plus intimes d'un sujet et, pour cette raison, c'est livrer beaucoup de soi-même que de raconter ses rêves à un interprète averti. *Dimmi che sogni e te diro chi sei* affirme un vieux proverbe toscan. L'opportunité d'une interprétation onirique est à comparer avec les indications d'une psychanalyse et nous ne saurions trop mettre en garde les chercheurs inexpérimentés contre un double inconvénient : interpréter des rêves par simple curiosité, chez des personnes mal disposées à accueillir des vérités latentes que leur censure repousse et, par là, s'attirer des ressentiments très vifs; en second lieu, troubler gravement une personne bien disposée mais sensible, en lui donnant une interprétation erronée.

On peut, théoriquement, essayer d'interpréter ses propres rêves en observant ses associations d'idées sur chaque élément mais il y a, pratiquement fort peu de chances qu'on y réussisse car la même censure qui a déformé l'idée latente en contenu manifeste, agira pour détourner l'esprit de l'interprétation véritable : on sera tenté de ne pas voir ou de rejeter immédiatement comme impossible la signification la plus exacte, tant il est vrai que, selon l'expression de SHAKESPEARE, « l'œil ne se voit pas lui-même, si ce n'est par miroir ou reflet ». On aura, en tous cas, d'autant moins de chances d'arriver à l'auto-interprétation qu'il s'agira d'un rêve plus significatif au point de vue de l'inconscient.

Pour l'interprétation des rêves qui, en règle générale, doit être réservée à la cure psychanalytique, il faut procéder comme nous l'avons indiqué dans notre précédent ouvrage. Le sujet est confortablement assis ou même étendu, dans un endroit silencieux et d'un éclairage modéré, de manière à supprimer les excitations sensorielles vives et toutes les causes de distractions; le psychanalyste se tient derrière le sujet de manière à n'être pas vu tout en pouvant observer ses réactions (mouvements automatiques). Le sujet est invité à raconter son rêve, puis à faire les associations.

Pour les personnes qui ont tendance à oublier leurs rêves dans les quelques heures qui suivent le réveil, il peut être indiqué d'écrire ces rêves dès le réveil. Dans ce cas, elles ne devront pas relire leurs notes mais les donner directement à l'analyste qui comparera la narration écrite immédiate au récit oral actuel et qui, des différences, omissions, additions possibles, déduira le sens du travail d'élaboration secondaire: les détails oubliés dans la version orale sont en général les plus importants et les plus significatifs. Il est quelquefois bon pour les mêmes raisons, de prier le sujet de répéter deux fois son récit. Il faut, dans ce récit observer non seulement les oublis mais les hésitations, les silences, les mouvements qui pourraient traduire un sentiment latent.

Il est des cas où le sujet ne se rappelle pas si tel détail faisait bien partie de son rêve ou s'il y a pensé après son réveil. En réalité, le produit de l'élaboration secondaire ne doit pas être traité autrement que le produit de l'élaboration primaire et il ne faut tenir compte de cette incertitude que comme d'un signe possible de résistance et de censure. A ce point de vue, il n'est pas exagéré de dire que la fidélité du récit n'est pas indispensable à une bonne exploration de l'inconscient. Le sujet peut ne donner qu'une rêverie de veille à la place d'un rêve proprement dit et livrer tout autant de lui-même. Voilà pourquoi un sujet qui n'a pas de rêves peut être invité à en fabriquer un, à imaginer les choses les plus fantaisistes : il donnera toujours quelque chose de significatif sur ses tendances

profondes car il ne peut faire abstraction de ses tropismes inconscients et une telle création imaginaire suit les mêmes processus que le rêve, avec une élaboration généralement moins parfaite, plus naïve, par suite plus facile à interpréter.

Le rêve doit être considéré comme une formule algébrique à résoudre, et l'on peut poser l'égalité : Rêve (travail d'élaboration) = Réalisation d'un désir, avec cette réserve que la dualité psychique de l'individu peut, dans le désir de l'inconscient, trouver une crainte ou une punition du conscient (ou inversement). Pour interpréter un rêve, il faut, comme pour l'équation algébrique, calculer d'abord la valeur de chaque élément, puis faire les opérations. Nous distinguerons donc le déchiffrement des éléments et l'interprétation synthétique.

DÉCHIFFREMENT DES ÉLÉMENTS. — Nous avons exposé que le rêveur seul peut, par association d'idées, donner la signification des éléments de son rêve. Le psychanalyste doit prendre tous ceux-ci successivement et à propos de chacun, inviter le sujet à se les représenter exactement comme dans le rêve, puis à laisser vagabonder sa pensée, en mentionnant très exactement et très fidèlement tout ce qui se présente à son imagination. Par ce moyen, il refait en sens inverse le travail d'élaboration de son rêve et, du contenu manifeste, tend à revenir à l'idée latente. Il ne faut pas croire, en effet, que le hasard ou un libre arbitre complet (ce qui reviendrait au même) préside à cette succession d'images. Au contraire, leur enchaînement est étroitement déterminé et cela d'autant plus que le sujet laisse flotter plus librement sa pensée. Il est indispensable qu'il comprenne bien qu'on ne lui demande pas une dissertation philosophique sur un thème, qu'il ne doit pas traiter logiquement d'un sujet en l'envisageant méthodiquement sous tous ses aspects comme le candidat qui traite une question à un concours, mais qu'il doit, au lieu de guider et de régler une succession d'idées ordonnée, se laisser aller passivement à tous les caprices de l'imagination en s'appliquant seulement à ne pas laisser passer une idée sans l'exprimer. Naturellement, la plus grande sincérité est indispensable : le sujet ne doit être retenu par aucune considération de convenances, de

politesse, de discrétion. Il ne doit refouler aucune pensée, ne se détourner volontairement d'aucune série d'idées. L'analyse n'est pas une conversation mondaine et s'il lui vient sur n'importe quelle personne, y compris le psychanalyste, des pensées grotesques, désobligeantes, obscènes, insolentes, il doit les mentionner sans hésitation. Un tel laisser-aller n'est pas toujours facile à obtenir, mais il est très désirable. Un refoulement systématique n'empêche pas nécessairement l'analyse, car la pensée refoulée ne tarde pas à reparaitre sous une forme détournée, mais il la retarde et la rend plus difficile. Il arrive par exemple que le sujet ait une pensée désavantageuse pour son médecin et qu'il n'ose pas l'exprimer. Dans ce cas il est exceptionnel qu'il ne parle pas de médecins ayant tenu un mauvais rôle et ceci doit mettre sur la voie de son sentiment réel.

Tout ceci dérive du déterminisme inconscient qui règle la succession spontanée des idées. FREUD, a fait, à ce propos, des observations très remarquables et a établi par exemple qu'un nombre apparemment choisi au hasard, est toujours déterminé par d'importants dispositifs internes. « Les associations que font naître les nombres librement pensés, dit-il, sont peut-être les plus probantes : elles se déroulent avec une rapidité telle et tendent vers un but caché avec une certitude tellement incompréhensible, qu'on se trouve vraiment désemparé lorsqu'on assiste à leur succession ». D'ailleurs, des travaux importants ont été faits sur cette question et il n'y a pas lieu d'y revenir ici. L'expérience psychanalytique découvre ce déterminisme d'une manière si évidente qu'il semble que le sujet, même en dirigeant volontairement ses idées pour égarer le psychanalyste, n'y échapperait pas mieux qu'en laissant vagabonder librement son imagination, comme on le lui demande. Il rendrait seulement le problème de l'interprétation un peu plus long et un peu plus détourné. Un psychanalyste expérimenté peut tirer beaucoup de renseignements des hésitations du sujet, dans la manière dont il formule ses idées, des périphrases qu'il emploie. Chaque imprécision, chaque tentative de fuite est un signe certain de l'importance des représentations, car le refoulement est d'au-

tant plus intense qu'il s'agit d'une tendance plus dangereuse au point de vue névrotique.

Il faut que les associations indiquent non seulement une succession d'images mais, autant que possible, les sentiments qui s'y rattachent car souvent une abondance de tableaux sans valeur ne sert qu'à masquer l'intensité d'un sentiment important. Le sentiment est la clef même des associations d'idées car c'est lui qui, du plan conscient ou du plan inconscient, les détermine. Or, un sentiment inconscient peut bien se traduire par des images conscientes très éloignées : si l'on recherche consciemment la nuance affective qui les accompagne, on touche directement au mobile latent ; le sentiment conserve sa nature et ses caractères en passant de l'inconscient au conscient. Seulement il faut tenir compte de ceci : le rêve peut mettre en lumière un souvenir de sentiment anciennement éprouvé et actuellement oublié, ou plus ou moins remplacé par un autre. Il faut tenir compte de l'ambivalence. Ainsi une mère rêve de la mort de l'enfant en qui elle a mis toute son affection. Il est possible qu'elle ait désiré la disparition de cet enfant aux premiers mois de sa grossesse et que, depuis, un tel sentiment ait fait place à un amour aussi complet que possible : l'inconscient est comme une archive où se conservent indéfiniment toutes les choses pensées ou senties, où rien ne se perd, rien ne s'oublie des impressions les plus fugitives. Il faudrait établir dans quelle mesure un tel souvenir de sentiment profondément enfoui dans l'inconscient, a cessé d'agir sur le psychisme conscient. C'est une question très délicate et on peut seulement dire qu'un sentiment ancien n'a pas perdu toute possibilité de reviviscence du fait qu'il dorme dans les replis inexplorés de l'âme.

Il faut aussi faire grande attention à ceci : qu'une personne du rêve, paraissant bien déterminée et nettement en cause dans les préoccupations du sujet, ne soit en réalité que le substitut d'une autre personne. Dans le rêve de la mère qui voit la mort de son enfant, l'enfant peut représenter un autre personnage ; le désir est donc de se débarrasser de cet autre personnage et l'enfant n'a pu servir de substitut qu'en vertu des sentiments

éprouvés pendant la grossesse. Dans un pareil cas, le rêve doit être interprété : Je voudrais être débarrassé de telle personne comme j'aurais voulu être débarrassé de mon enfant avant qu'il ne vienne au monde.

Pour cette raison, il est indispensable de demander au sujet des associations sur tous les éléments de son rêve sans exception, en particulier ne pas oublier les personnes qui y figurent, car ces personnes sont susceptibles d'une surdétermination et le désir qu'on découvre à leur égard peut être un sentiment ancien, atténué, embryonnaire tandis que le sentiment analogue se rapportant aux autres personnes qu'elles représentent peut être beaucoup plus intense et beaucoup plus important. Sans doute, une telle substitution de personne implique qu'il y a ou qu'il y a eu une analogie affective, mais la censure peut s'en servir pour voiler des sentiments condamnables sous l'apparence de sentiments innocents. Tel homme rêve qu'il a des relations amoureuses avec sa femme, et il la voit jeune comme aux premiers temps de leur union : ce rêve apparaît comme un charmant souvenir, touchant et respectable, mais si les associations découvrent que dans sa femme rajeunie il voit en partie sa fille, nous trouvons alors un sentiment incestueux, extrêmement choquant pour nos mœurs.

Rien ne peut remplacer les associations d'idées. Cependant, une expérience psychanalytique suffisamment étendue ne tarde pas à montrer que certaines images oniriques amènent, par association, les mêmes idées, comme si elles signifiaient la même chose pour tout le monde. En réalité, peu de choses ont le privilège de posséder ce symbolisme universel : le corps humain, les parents, la naissance, la mort, la nudité et surtout la sexualité.

Le corps humain, comme l'a reconnu SCHERNER, est le plus parfaitement symbolisé par la maison. Les murs lisses se rapportent aux hommes ; les façades à saillies et à balcons aux femmes. Le père et la mère sont des personnages éminents : roi, reine, empereur, impératrice, etc. Les enfants, les frères et les sœurs ont pour symboles les petits animaux et la vermine.

Notons ici les appellations familiales et populaires employées pour les enfants : mon chien, mon chat, mon agneau, mon poulet ; les Russes disent volontiers : mon pigeon (goloubtchik) et les Allemands : petits vers (der arme wurm). Le fœtus est souvent représenté par un batracien.

« La naissance, dit FREUD, est presque toujours représentée par une action dont *l'eau* est le principal facteur : on rêve soit qu'on se jette à l'eau ou qu'on en sort, soit qu'on retire une personne de l'eau ou qu'on en est retiré par elle, autrement dit qu'il existe entre cette personne et le rêveur une relation maternelle. » De ceci doivent être rapprochées les légendes qui font naître de la mer les déesses fécondes : Vénus, Lakshmi. Il y a là évidemment une allusion aux eaux qui baignent le fœtus et à la rupture de la poche des eaux qui précède l'accouchement ; on pourrait encore y chercher les origines marines de la vie sur le globe ou un rappel des périodes glaciaires et des inondations qui ont marqué l'apparition de l'homme sur le globe, mais rien n'est moins certain.

La mort est représentée par un départ, un voyage en chemin de fer ; la nudité par des habits et des uniformes.

Autant ces symboles sont pauvres, autant tout ce qui touche à la vie sexuelle est riche. D'ailleurs, l'interprétation sans parti-pris des rêves montre qu'il s'agit, neuf fois sur dix, d'une question sexuelle. Il semble que, de tous les désirs, de tous les besoins, de toutes les aspirations, les tendances sexuelles soient les plus importantes. Ceci a pu être constaté par d'autres observateurs que les psychanalystes. On l'a observé chez les prisonniers, chez les névrosés, etc. mais il suffit, avec l'expérience du monde que chacun peut avoir, de songer à ce dont parlent les hommes dans le fumoir, les femmes dans le boudoir, à qui rêvent les jeunes filles, de quoi parlent tous les romans, toutes les pièces de théâtre, toutes les chansons, toutes les poésies, à quoi font allusion tous les arts, toutes les mythologies, à quoi visent la coquetterie féminine, la vantardise masculine, pour comprendre à quel point la sexualité occupe l'esprit humain, depuis la sentimentalité juvénile jusqu'à la tâche

d'élever des enfants ; et d'ailleurs il est bien compréhensible que tout l'élan vital universel, dont nous ne sommes que les dépositaires très éphémères, soit dirigé vers la perpétuité de l'espèce plus que n'importe quelle autre chose.

Assurément l'instinct sexuel, qui occupe une grande partie de l'inconscient de chacun, conçoit des rapprochements symboliques qui n'ont rien de quintessencié et qui paraissent à notre pudeur, naïvement obscènes. Si l'on considère la question d'un peu haut, on ne doit pas être plus choqué du phallisme des sauvages que de la pruderie névrotique de certains protestants qui trouvent *improper* des pieds de meubles sans housse et qui mettent des espèces de culottes aux pianos à queue. Les uns et les autres trahissent, d'une façon différente, la même obsession.

Ceci dit, notons d'après FREUD, les symboles suivants : pour le sexe masculin : nombre 3, cannes, parapluies, tiges, arbres, armes pointues, couteaux, poignards, lames, sabres, armes à feu, fusils, pistolets, revolvers, robinets à eau, sources jaillissantes, objets à coulisse, crayons, porte-plumes, limes à ongles, marteaux, ballons, avions, dirigeables. L'action de s'élever en l'air et de voler se rapporte à l'érection (P. FEDERN). Nous avons encore : reptiles, serpents, poissons, chapeau, manteau, main, pied, clefs, machines, etc. Pour le sexe féminin : mines, fosses, cavernes, caves, bouteilles, boîtes, coffres, caisses, poches, armoires, fours, chambres, portes, portails, coquillages, mollusques, bouche, église, chapelle, bois, table, papier, livre, fruits, forêts, paysages, souliers, pantoufles, jardins, fleurs, linge blanc, etc. Il nous semble qu'on peut y ajouter le fait de rouler sur des rails. Tout ce symbolisme correspond à celui des contes, des plaisanteries populaires, du folk-lore. Il semble qu'il soit immédiatement senti, sinon compris par tout le monde, comme c'est le cas pour certaines comparaisons avec des objets modernes ou des instruments nouveaux, mais il est des symboles qui reproduisent si fidèlement, même chez des rêveurs ignorants, les allégories mythologiques les plus anciennes qu'on peut les considérer comme faisant partie de l'instinct ethnique et innés.

Voici quelques exemples de ces rêves symboliques particulièrement clairs, recueillis parmi nos observations :

RÊVE. — J'entre avec une femme inconnue dans un tunnel. Un train électrique s'y engage et du trolley s'échappe une puissante décharge à travers laquelle nous passons sains et saufs. Puis je me retrouve sur un fort, un mousqueton à la main et, devant la femme qui me regarde, je fais du maniement d'arme.

INTERPRÉTATION. — Les associations que nous ne reproduisons pas ici, ont pu donner des indications sur la femme représentée par l'inconnue du rêve, mais le désir est symbolisé d'une manière évidente et pourrait être compris avant d'être vérifié par les associations. Le tunnel est l'organe féminin, le mousqueton l'organe masculin.

RÊVE. — Je fais une ascension dans un ballon-saucisse comme ceux qui étaient employés au front pendant la guerre. Il fallait rester une heure en l'air mais j'y restai deux heures.

INTERPRÉTATION. — La signification sexuelle est évidente mais il y a ici une surdétermination que révèlent les associations. Le ballon fait penser à des vantardises, à des mensonges que le sujet a faits et l'ascension aux « monte-en-l'air » ou cambrioleurs. Il y a là un désir inconscient à s'approprier le bien d'autrui d'une façon peu scrupuleuse (rester deux heures au lieu d'une).

RÊVE. — J'avais blanchi une robe, décolorée par places et je travaillais à la remettre en état. Après, je faisais réchauffer un reste de champignons.

ASSOCIATION : Blanchir. — Enlever les taches, préparer pour un nouvel usage.

Robe. — C'était une robe bleue. Ceci me rappelle que j'ai fait teindre en bleu ma robe de mariage. C'est la seule robe bleue que

j'ai eue. Le bleu est la couleur du ciel ; cela doit signifier aussi l'espérance.

Décolorée. — Ma vie aussi est décolorée (la malade souffre de troubles neurasthéniques).

Champignons. — Mon mari les aime beaucoup et sait les ramasser. Je ne les aime pas trop. En Normandie, j'en ai mangé à la crème.

Un reste. — C'est toujours moins agréable que le plat frais.

INTERPRÉTATION. — Les deux épisodes traduisent un désir identique : remettre les choses en état, réparer les injures du temps. La robe représente les rêves sentimentaux que la malade avait espéré réaliser dans le mariage. Elle s'est sentie déçue (la robe est décolorée) mais elle voudrait faire un effort pour trouver un peu de bonheur dans ce qui lui reste, recréer l'amour parti (blanchissage).

Le deuxième épisode montre un désir de donner au mari des satisfactions (le plat qu'il aime) — sans qu'il soit besoin d'analyser davantage.

RÊVE. — J'étais avec ma tante et mon amie. Nous devions prendre un petit chemin de fer. Ma tante n'a pas le temps de monter et reste sur le quai quand le train part. Je m'aperçois que mon amie ressemble à ma grand'mère : elle est vieillie et ridée.

ASSOCIATIONS : *Ma tante.* — J'étais chez elle hier soir ; elle m'a fait comprendre qu'elle avait à sortir. J'ai vu que sa voiture l'attendait dans la rue et, devant rentrer par le métro, j'ai envié son sort. Elle est avare et peu généreuse avec moi.

Petit train. — Le petit train du jardin d'Acclimatation. Mes jeux d'enfants. J'adorais les chemins de fer : je m'imaginais faire des voyages merveilleux et c'était pour moi, la suprême joie de la vie.

Rester sur le quai. — Manquer le train, cesser d'aller de l'avant avec les autres.

INTERPRÉTATION. — Le petit train représente la vie avec ses joies. Le rêveur retourne la situation de la veille, prend le véhicule convoité, laisse sa tante livrée à ses propres moyens. Ceci traduit non seulement le désir de s'approprier la voiture de la tante, mais aussi celui de lui voir quitter la vie, ce qui lui

permettrait de vivre plus largement avec son amie. Cependant, il craint que cet héritage ne vienne trop tard, quand son amie sera vieille (il préfère ne pas voir les rides sur lui-même).

Un tel symbolisme peut être extrêmement varié : une dame approchant de la ménopause, rêve qu'elle a dans son appartement une *nursery* toute neuve, avec des carreaux rouges, exprimant ainsi son désir de rénovation locale et de prolongation fonctionnelle. Il faut noter que la *nursery* était vide et qu'elle n'avait nulle conscience, dans son rêve, d'avoir des petits enfants à y loger.

Les exemples de ce genre pourraient être multipliés à l'infini. Il faut cependant indiquer les variations résultant d'une perversion sexuelle. Ainsi un homosexuel rêve qu'un homme est près de lui et lui fait des passes magnétiques à la suite desquelles il tombe dans un état d'engourdissement exquis. Un autre rêve qu'il fait à son ami une ponction lombaire. Un onaniste rêve qu'il a dans le creux de la main un gros abcès d'où s'écoule une sérosité épaisse et visqueuse.

Naturellement, les rêves des femmes ont leurs symboles spéciaux. L'une d'elles rêve qu'elle est auprès d'un grand paratonnerre, qu'elle a le vertige et qu'elle redescend par les escaliers à pic (Notons que dans ce genre de symbolisme, la femme descend généralement les escaliers ; l'homme les monte). Beaucoup de jeunes filles rêvent d'un homme caché sous leur lit avec un poignard, d'un homme les poursuivant avec un revolver et cette représentation prend la forme d'un cauchemar anxieux quand le désir inconscient ainsi symbolisé est fortement combattu par la pudeur de la censure. Une de nos malades rêva qu'elle était sur une table d'opération, en position obstétricale et que le chirurgien lui donnait une injection. Une autre rêva qu'un beau garçon boucher lui apportait un morceau de viande. De même, un homme sur le point de se marier se vit en rêve achetant des cadeaux à sa fiancée : un parapluie et un revolver.

On pourrait, avec ces symboles universels, établir une sorte de *Glef des Songes*, comme les anciens avaient cherché à le

faire et, par ce moyen, découvrir le sens d'un assez grand nombre de rêves mais un tel procédé est extrêmement condamnable. D'abord, il ne peut s'adresser qu'à certains symboles d'un caractère général et très limité (nous avons vu qu'un tout petit nombre d'idées était justifiable d'une pareille symbolisation). Il ne saurait résoudre les multiples cas où le symbole, au lieu d'être universel, n'a qu'une valeur strictement personnelle. Enfin, il ne comprendrait rien aux surdéterminations du rêve. Le symbolisme onirique général peut éclairer le sens caché des légendes et des mythes, mais il est à rejeter dans l'interprétation des rêves. Tout au plus peut-il donner au psychanalyste certaines directives, certaines suggestions, qui devront toujours être vérifiées par les associations d'idées.

D'ailleurs c'est une chose remarquable que le sujet retrouve presque immédiatement, dans ses associations, le sens général de son symbolisme.

INTERPRÉTATION SYNTHÉTIQUE. — Les associations d'idées doivent donner le sens particulier de chaque élément. Il faut savoir diriger ces associations, les arrêter au moment voulu et il est impossible de formuler des règles précises à ce sujet. Le psychanalyste doit s'efforcer d'abord de dégager l'idée commune qui réunit les associations à propos d'un élément donné. Il arrive que celles-ci semblent disparates, mais une recherche assez subtile doit pouvoir découvrir le lien qui existe entre elles dans l'esprit du sujet. Ceci est d'autant plus utile que le rêveur peut ne pas donner directement et avec précision la signification véritable mais n'y faire qu'une série d'allusions. Il y a toujours intérêt à s'élever à une notion assez générale. C'est alors qu'il convient d'aborder l'interprétation synthétique. En groupant les notions générales qui correspondent aux éléments, on doit pouvoir dégager une sorte de cadre synthétique où l'on s'efforcera de faire entrer les interprétations particulières. On est très aidé dans ce travail en recherchant systématiquement la réalisation du désir. Cette recherche est comme la boussole de l'interprète à la condition de ne pas

perdre de vue que le désir peut être une tendance inconsciente, radicalement différente de la volonté consciente.

Quelques exemples feront bien comprendre la manière dont on doit procéder :

RÊVE. — J'étais en promenade avec ma femme : mon père et ma mère marchaient en avant. Eux et moi ramassions des immortelles : j'en cueillais une touffe avec une petite fleur. Ma femme n'approuvait pas et me critiquait. C'était en automne.

ASSOCIATIONS : Touffe. — Chevelure. Éléments reliés par une racine commune.

Immortelle. — Plante qui ne peut être lissée que dans un sens. Les lichens qui poussent sur les rochers et dont nous nous faisons, étant enfants, de grosses moustaches. Ces plantes étaient au milieu d'un pré, comme exposées à la faux du faucheur.

Cueillir. — Pour voir de plus près, mettre sur soi, s'approprier. Des gens chagrins disent qu'il ne faut pas s'approprier les fleurs des champs. Transplantation, pour créer une nouvelle génération. Un jardin alpin installé sur le Jura : ça ne réussit pas.

Critiquer. — Comme si on se trompait sur l'importance d'une chose. On accepte volontiers quand on est de bonne humeur, mais est une atteinte à votre sentiment de connaissance.

Automne. — Mélancolie. Racines humides. Langueur voluptueuse. L'hiver froid vient vous remettre le cœur à la bonne place.

INTERPRÉTATION. — La touffe d'immortelles représente les enfants par lesquels l'homme s'immortalise. Ce sont les éléments reliés par une racine commune, et qui ne vont que dans un sens (la transmission de la vie n'est pas réversible). Le rêveur aimerait suivre l'exemple de ses parents et procréer, à la saison des fruits, dans la volupté des ravins humides mais sa femme s'y oppose (défense de s'approprier les fleurs ; la transplantation ne réussit pas ; la femme critique). Il se résignera en s'enveloppant dans l'indifférence (le froid hivernal) mais cette décision (d'ailleurs forcée par des raisons majeures, la femme ayant subi une hystérectomie) réveille chez le rêveur le complexe de castration, l'idée d'infériorité vis-à-vis du père (faux du faucheur, fausses moustaches). Ici, l'élément désir

apparaît dans le fait que le rêveur cueille ses immortelles malgré les obstacles. Chez ce sujet, l'impossibilité d'avoir des enfants n'est sentie comme pénible que parce qu'elle réveille un ancien sentiment d'infériorité remontant à l'enfance.

Voici un rêve très révélateur et dont les associations, très censurées ne donnaient qu'indirectement le sens des éléments principaux.

RÊVE. — Je marche au bord d'un étang entre deux collines. Je trouve là de grosses grenouilles. Je les prend et les tue.

ASSOCIATION : *Etang.* — Plaisir de se baigner. Piscine. Souvenirs érotiques. Une rivière en Amérique : j'ai vu là des salamandres s'accoupler et je les ai séparées. A cette époque-là, ma femme était malade et on lui a fait un curetage.

Collines. — J'ai vu un paysage semblable au Texas. Ma femme s'est tordu le pied sur la route et j'ai dû la porter jusqu'à la voiture.

Grenouilles Bull-frogs d'Amérique. — J'ai trouvé une grenouille de cette espèce dans un puits dont l'eau était empoisonnée par un lièvre crevé.

INTERPRÉTATION. — Le rêve réalise le désir de tuer. Le symbolisme général représente souvent le fœtus par un crapaud ou une grenouille. Le sujet veut donc faire avorter sa femme. On arrive à cette interprétation par les considérations suivantes : L'étang est lié à l'idée de volupté, accouplement, opération gynécologique. D'autre part, nous connaissons les rapports de l'eau et de la naissance. Or, cette eau se trouve entre deux collines et le paysage représentant souvent une partie du corps, on peut voir dans cet étang les organes génitaux de la femme. Notons que le rêveur marche dans ce paysage, c'est-à-dire avance par progressions succesives. L'accouplement des salamandres est très caractéristique : leur séparation indique les précautions à prendre pour éviter la fécondation. Les collines sont liées à la femme, toujours malade, remplie d'inconvénients pour lesquels le sujet doit faire preuve d'énergie. Il parle de sa femme estropiée descendant la pente (autre symbole général). Il n'associe pas les grenouilles au fœtus, mais il situe la gre-

nouille dans un puits (symbole féminin) et pense à un lièvre mort.

Ici, le désir est très fortement censuré mais le sujet peut avouer qu'il l'a ou qu'il l'a eu autrefois. Dans d'autres cas, il s'agit d'un désir inconscient que le sujet ne reconnaît pas spontanément. Tel est le cas suivant :

RÊVE. — Je suis au bord d'un bassin avec ma maîtresse et je voudrais me baigner mais il me manque une serviette, un serre-tête et un caleçon de bains.

ASSOCIATIONS: *Bord d'un bassin.* — Bassin des Tuileries. Jet d'eau. Baigneuses de la « Vie Parisienne ». Canal. Poissons. Bassinoire en cuivre avec laquelle on réchauffait mon lit quand j'étais malade, pendant mon enfance. Ma diphtérie. Beaucoup de femmes autour de mon lit. Le médecin me fait une injection au ventre. Après je joue au jardin : un trou avec de l'eau et un crapaud. Reptiles froids, visqueux, répugnants. Une femme méchante à notre service. La cave. Un fou a creusé un puits dans la cave : il avait une baguette avec laquelle il découvrait les sources.

La maîtresse. — Je l'ai vue hier soir ; elle était souffrante ; cela n'allait pas.

Se baigner. — Une piscine où l'on me menait tout petit. On me mettait en costume de petite fille. Plage. Un ingénieur et sa femme, très jolie, se baignaient tous les matins.

Serviette. — Un mauvais hôtel tenu par une ignoble femme représentant toute l'horreur de son sexe. Tout était étroit et sale.

Serre-tête. — Casque antique. Mâle, fier, audacieux. Gladiateur.

Caleçon. — Organes sexuels.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur, qui est soigné pour une impuissance névrotique, réalise son désir inconscient de ne pas entrer dans le bassin de la sexualité en compagnie de sa maîtresse. Consciemment il voudrait s'améliorer. Inconsciemment, il veut renoncer à ces satisfactions (et c'est précisément en quoi consiste sa névrose). Le bassin est associé aux baigneuses mais aussi au jet d'eau, aux poissons (symboles masculins) au lit, aux soins des femmes. La présence de la maî-

traverse complète cette signification. Le sujet ne veut pas faire comme le beau couple de l'ingénieur. Il n'a ni le caleçon (aptitude physiologique) ni le serre-tête (audace du gladiateur armé du glaive) ni la serviette (pour essuyer les saletés de l'hôtel). Il ne veut pas jouer le rôle viril et songe à l'époque où il entrait dans l'eau sous les apparences d'une fillette. Cette résistance est ici expliquée : l'eau se rapporte à la naissance, de même que le crapaud. La chambre de l'hôtel est étroite et sale, la tenancière horrible. Il faut être fou pour creuser un puits dans la cave avec une baguette. Le motif de cette résistance est la peur de la procréation ou plutôt le dégoût de cette idée (que l'analyse ultérieure a pu rattacher à une impression infantile relative à la naissance d'un petit frère). Ici, le rêveur nous montre qu'enfant, il s'est mis à la place de la mère enceinte : il a reçu une injection au ventre et est resté malade au lit. (Déjà, il avait revêtu le costume d'une fillette). De là est née cette résistance contre la virilité et ce désir inconscient de ne pas remplir le rôle d'homme, désir aujourd'hui oublié, inconscient, masqué par le désir conscient d'être normal et de se faire soigner dans ce but.

Dans l'interprétation, il faut s'attacher d'autant plus aux détails du rêve que ceux-ci sont plus fous, plus incomplets, plus déformés, plus étranges parce que ce sont ceux sur lesquels la censure a joué le plus. Exemples :

RÊVE. — Je devais écrire, pour le compte de telle personne, des phrases françaises en adoptant la disposition de l'écriture chinoise, mais j'avais des difficultés ; les lignes verticales s'inclinaient et je ne disposais pas d'assez d'espace.

ASSOCIATIONS : *Telle personne.* — J'ai beaucoup d'affection pour elle. J'étais heureux, dans mon rêve, de faire quelque chose pour lui plaire.

Phrases françaises. — Ma langue. Patrie. Je préfère la vie à l'étranger.

Écriture chinoise. — Ecole des Langues Orientales. Les situations à prendre en Chine. La question sexuelle est épineuse là-bas : pas d'européennes ; relations impossibles. Un jésuite voulait que

j'y parte marié. Exotisme. Chose étranges et raffinées. Immensités glacées.

L'inclinaison des lignes. — Beau travail gâché, impossible. Difficulté insurmontable.

Espace. — Champ libre. Possibilité.

INTERPRÉTATION. — Malgré les difficultés, le rêveur cherche à réaliser son désir : transformer les mœurs de son pays (qu'il n'aime pas) en choses étranges, raffinées, exotiques. Mais de quoi s'agit-il exactement ? Dans ce cadre (notion synthétique abstraite) il faut faire entrer l'amour pour telle personne, les questions sexuelles épineuses et le froid de la Sibérie. D'autre part, la bizarrerie du rêve (faire des caractères chinois avec des mots français) indique à coup sûr une idée latente fortement censurée. Aussi peut-on dire qu'il s'agit d'un amour interdit et refoulé. C'est la censure qui fait surgir les obstacles (inclinaison des lignes, manque d'espace) et qui, dans les associations suggère les steppes glacées car il faut passer du rêve raffiné, étrange, exotique, à la froideur de la solitude.

RÊVE. — Je vois une jeune fille malade. Elle n'a pas de jambes. A la place de ses cuisses sont des entailles avec un chevron et son tronc repose verticalement sur un morceau de bois. J'ai l'idée qu'elle maigrit. Elle pleure et je la console.

ASSOCIATIONS. — *La jeune fille.* — Je pense à ma nièce. Elle est maintenant mariée. Elle est enceinte mais on ne s'aperçoit pas qu'elle grossisse. Son mari n'a pas une belle situation. Il a mauvais caractère. C'est un blessé de guerre. Il se plaint trop. La jeune fille de mon rêve était brune comme ma mère.

Jambes entaillées. — Accidents de chemin de fer. Pont suspendu. Vertige. Jambe de bois. Bois violacé, couleur de cadavre décomposé. Une fausse couche à laquelle j'ai assisté. Le fœtus est sorti par les jambes. Cul-de-jatte. Mendiant. Enfants sales et malheureux qui grouillent. Phlébite. Ma mère a eu une phlébite après un accouchement.

Chevron. — Bois. Cercueil.

Pleurer. — Ma femme pleure et s'ennuie depuis que nous avons perdu un enfant.

Consoler. — Je pense encore à ma nièce. Quand son père est mort, je l'ai consolée et lui ai promis de veiller sur elle.

Maigrir. — Grossir, Grossesse, La grossesse de ma mère.

INTERPRÉTATION. — Trois femmes sont mentionnées dans ces associations ; l'épouse, la mère et surtout la nièce. L'épouse a perdu un enfant ; la mère a accouché et « a eu une phlébite » ; la nièce est enceinte. Il est question de fausse couche et le sujet éprouve du dégoût pour les enfants sales du mendiant, qui sont trop nombreux. Quel désir réalise-t-il dans son rêve ? Se trouver en présence d'une jeune fille, la voir maigrir (ou ne pas la voir grossir) et la consoler. En outre, il lui fait une entaille à la naissance des cuisses et il place au contact de ses organes génitaux un chevron (cercueil). Or, il est surtout question de la nièce. C'est elle seule qui est grosse et qui pourrait maigrir ; c'est elle qu'il a consolée ; c'est à elle qu'il pense d'abord. La conclusion qui s'impose est qu'il voudrait que sa nièce fasse un avortement. Il éprouve pour elle une affection vive et de l'antipathie pour son mari (jalousie). La femme n'intervient qu'à titre de comparaison. Il pense : je voudrais que ma nièce interrompe sa grossesse par une fausse couche, qu'elle perde son enfant comme ma femme a perdu le sien, qu'elle redevienne jeune fille (c'est-à-dire que son mari soit supprimé). La mère apparaît comme cause première de ce sentiment car l'analyse nous apprend que le sujet a craint de la voir donner naissance à d'autres enfants. Il était jaloux de son affection comme de celle de sa nièce c'est-à-dire qu'il était le rival de son père comme il l'est de son neveu. Il y a là une surdétermination car la jeune fille du rêve condense la nièce et la mère. C'est parce que l'idée latente du rêve est fortement combattue par la censure que le contenu manifeste en prend cette forme singulière. Il serait absolument impossible d'interpréter de tels rêves sans avoir recours aux associations d'idées.

Le rêve peut révéler, d'un seul coup, les pensées les plus secrètes. Dans les exemples précédents, l'interprétation n'a pas étonné outre mesure les sujets car le premier avait quelquefois

pensé que la personne était désirable et le second avait nettement réfléchi aux inconvénients de la grossesse chez sa nièce. D'autres fois, il peut faire allusion à des faits complètement oubliés par le conscient et plus ou moins longs à revenir. Tels sont les cas suivants encore relatifs à des avortements. Le premier est un rêve de femme :

RÊVE. — J'étais dans une grande chambre, mansardée. Il y avait beaucoup de lits. Il pleuvait sur le mien. Avec ma fille, je prenais mes affaires pour les emporter ailleurs.

ASSOCIATIONS. — *Chambre mansardée.* — Ceci me fait penser à la chambre que j'ai habitée avec mon premier mari, au début de nos relations, et pendant ma grossesse.

Beaucoup de lits. — Comme dans un hôpital. La Maternité où j'ai été accouchée.

Il pleuvait. — Eau, déluge. Ma fille se rapprochait de moi comme devant une catastrophe. Je pense aux ennuis que j'ai eus quand elle venait de naître.

Prendre ses affaires. — S'en aller. Je songe aux circonstances dans lesquelles je me suis séparée de mon mari.

INTERPRÉTATION. — Ce rêve constitue la reviviscence, au cours de l'analyse, d'un sentiment ancien : il s'agit de fuir le lit de l'accouchement, le lit mouillé par la rupture de la poche des eaux. La malade, qui avait déjà sa fille, a craint une nouvelle grossesse, pendant son premier mariage (chambre mansardée). Le rêve exprime le désir qu'elle a eu de l'éviter. L'interrogatoire confirme qu'elle a fait une fausse-couche désirée.

Voici maintenant un rêve d'homme :

RÊVE. — J'avais un grand aquarium enfoncé dans la terre. Je voulais m'y plonger. Mon chien l'avait souillé d'ordures. Je m'apprêtais à le nettoyer mais les ordures avaient disparu et il était redevenu très propre. Ensuite, je me voyais dans une voiture en compagnie de trois femmes que je menais vers mon aquarium.

ASSOCIATIONS. — *Aquarium.* — J'en avais un : les poissons sont morts. Nage des poissons. Anguilles. Spermatozoïdes. Bock à injections. Avortement.

Terre. — Enterrement. Mort.

Plonger. — Baignade. Propreté.

Chien. — J'ai en ce moment un jeune chien malpropre.

Ordures. — Souillure. Honte.

Voiture. — Une promenade faite, quand j'étais plus jeune avec une femme qui est devenue ma maîtresse par la suite. Une autre promenade sentimentale. Voitures de mariages.

Les trois femmes. — Je ne sais pas qui elles étaient. Je les voyais à peine.

INTERPRÉTATION. — Nous retrouvons dans l'aquarium le symbole classique de l'eau et de la naissance; l'association des poissons et des spermatozoïdes confirme qu'il s'agit de la sexualité. Mais les poissons sont morts, la sexualité est enterrée et il est question d'avortement. L'aquarium (sexualité) est souillé des ordures du chien (la faute est rejetée sur l'animal). Le sujet a quelque chose de cet ordre à se reprocher. Le désir qu'il réalise est de voir disparaître cette souillure afin de se plonger sans honte et sans remords dans la sexualité. Ensuite, il se voit dans la voiture (de l'amour et du mariage) accompagnant trois femmes à son aquarium pour s'y plonger avec elles, pour s'y purifier dans de l'eau redevenue propre. L'interprétation est donc ceci : je désire me laver du remords d'avoir provoqué des avortements chez trois femmes dont j'ai été l'amant. Le sujet admit que ce remords le tracassait, mais seulement pour deux femmes et nia énergiquement qu'il put en exister une troisième. Le lendemain seulement il se rappela cette troisième femme qu'il avait tout à fait oubliée parce que l'avortement s'était fait longtemps après qu'il l'avait perdue de vue et il n'y avait pris aucune part. Il avait seulement pensé avoir été la cause de sa grossesse.

Ainsi le rêve avait mis en lumière un souvenir désagréable complètement refoulé par le conscient et dont l'interprétation n'avait pas été admise immédiatement. On a ainsi une sorte de preuve pour l'exactitude de l'interprétation.

RÊVE. — Une petite gare. Le train part sans que je l'aie pris (et je ne sais pas pourquoi je l'ai manqué). Je cours. Il s'arrête. Je m'attarde encore et il repart, mais cette fois j'attrappe le dernier

wagon, sorte de plateforme ornée de feuillage. Le train file sur un pont. Là, je fais un rétablissement si réussi que je regrette que ma femme de l'ait pas admiré.

ASSOCIATIONS. — Gare. — La petite gare de mon pays. Celle du pays de ma femme. Elles se ressemblent. Nombreuses voies. L'arrivée du train est un gros événement. Choses endormies qui s'animent.

Le train part. — But qui se rapproche. Impatiences qui se calment. Les gens suivent leur destin.

J'attrape le dernier wagon. — Je suis presque hors du train par ma faute. Sentiment désagréable de peur.

Feuillage. — Gaîté. Gens de bonne humeur.

Pont. — Moyen de rapprocher deux points que la nature a séparés. Chose artificielle. Œuvre d'art très difficile. Calculs compliqués de l'ingénieur.

Rétablissement. — Retrouver un point d'appui, retrouver l'équilibre perdu.

INTERPRÉTATION. — Le train représente la vie conjugale. Le rêveur a eu de la peine à se décider au mariage. Il a manqué un premier mariage par hésitation. Il a failli manquer le second. Le mariage, destiné à unir des êtres que la nature a séparés, lui apparaissant comme quelque chose de très compliqué (le pont et les calculs de l'ingénieur). Et pourtant, il se sent bien en harmonie avec sa femme (les gares se ressemblent). Les voies peuvent avoir un sens sexuel ; leur nombre indique l'hésitation. Le mariage fut un gros événement (l'arrivée du train, réveil des choses endormies), mais un événement heureux (wagon décoré de feuillage). Le désir exprimé est de réaliser psychiquement un équilibre parfait, en éliminant les complexes et d'être admiré par la femme.

Il faut remarquer que le rêve révèle une particularité qui n'était pas encore connue par l'analyse : un premier mariage a été manqué par suite d'une hésitation incompréhensible et le second a failli avoir le même sort.

Voici d'autres exemples :

RÊVE. — J'étais allé chez un amateur de musique. Je le trouvais assis à une table, dans la verdure d'un jardin. Je lui apportais des

violons précieux que je sortais de leurs boîtes : il y en avait deux clairs, un foncé. Ces violons n'avaient pas d'échancrure latérale ni de cordes.

ASSOCIATIONS. — *L'Amateur*. — Un connaisseur. Ressemblait à un maître de pension à C..., curieux, antipathique. Il avait une barbe hirsute, comme pour accuser une virilité qu'il n'avait probablement pas.

Table, jardin. — Je pense aux plantes qui sont dans votre salon.

Violon. — Instrument délicat. N'a pas la noblesse du violoncelle. Plus morne, comme châtré. Le violon est féminin par rapport au violoncelle. Il devient vite fatigant par le soutenu de l'intensité. J'ai beaucoup aimé le violon mais j'ai eu des crampes et je ne joue presque plus.

Boîte. — Enveloppe, protection, secret.

Echancrure latérale. — Fait penser à la taille d'une femme : les pointes seraient ses seins et ses hanches.

INTERPRÉTATION. — Le connaisseur-amateur dans son jardin est le psychanalyste dans sa maison (noter les sentiments d'antipathie et de résistance). Le sujet sort pour lui du secret des boîtes le souvenir des femmes qu'il a aimées (violons). Il a le désir d'exposer ses succès sentimentaux passés, car actuellement, il ne s'occupe plus des femmes (il ne joue plus de violon : crampe, désir diminué). En même temps il montre ses résistances contre ce qui est proprement sexuel chez la femme (échancrure). Le rêve permet de conclure qu'il n'a possédé aucune des femmes qu'il a aimées précédemment (les violons n'ont pas de cordes), qu'il y en a eu trois, deux blondes et une brune (deux violons clairs, un foncé), ce que le sujet confirme immédiatement.

RÊVE. — Je me promène au bord d'un lac. Beaucoup de poissons sautent au-dessus de la surface de l'eau. Sur la grève, j'aperçois des silures dans la vase : je passe, dégouté. Plus loin, j'attrappe à la main un superbe brochet. J'appelle ma sœur pour lui montrer ma pêche mais j'ai la déception de voir qu'elle s'en désintéresse.

ASSOCIATIONS. — *Lac*. — Eau tranquille. Mes vacances en famille. Rêves lamartiniens. Sentimentalité. Bord de la mer. Petites pieuvres, en forme d'utérus.

Poissons. — Animaux frétilants, capricieux, sensuels, féminins, aux formes harmonieuses. Les jambes des femmes me font penser aux poissons.

Silures. — Animal lent, paresseux, brun vivant dans la vase, grossier, matériel. L'un deux me frappait par l'énormité de ses barbillons.

Brochet. — Poisson fin, précieux, hardi, voyageur, redoutable.

INTERPRÉTATION. — Le lac représente l'amour (sentimentalité, utérus). Les poissons qui s'y montrent sont les femmes que le rêveur a connues. Le brochet symbolise la femme qu'il a épousée, poisson voyageur (elle est américaine), hardi (il la trouve énergique), etc. Le désintéressement de la sœur correspond à l'attitude que celle-ci a réellement prise au sujet de ce mariage. On peut donc en déduire que le rêveur, avant de se marier, aurait eu l'occasion ou la pensée d'épouser une autre femme représentée par le silure, c'est-à-dire brune, paresseuse sensuelle ; que cette femme était entourée d'autres semblables (les silures étaient plusieurs) et qu'elle avait, autour de la bouche un détail particulier correspondant aux barbillons. Le rêveur confirme tous ces détails. Il s'était presque fiancé à une femme de ce genre, dont le caractère déplaisant lui est apparu par la suite : elle avait un peu de duvet à la lèvre (Ce détail de virilité répondait à ses complexes, comme l'analyse l'a montré par ailleurs ; la femme qu'il a épousée a, d'autre part, une énergie très virile).

RÊVE. — Dans un sous-sol je trouve, dans un journal, des déchets en putréfaction avec les insectes grouillant. Je replie le journal et j'écrase ces insectes avec mon pied. Deux mouches s'échappent : l'une ne tarde pas à disparaître : l'autre se pose en face de moi et me regarde. Ses yeux grandissent, changent d'expression et deviennent semblables aux yeux de ma sœur.

ASSOCIATIONS. — *Sous-sol.* — Partie inférieure de la maison ; partie organique : service, cuisine, cave. La nature inférieure de l'homme : le ventre opposé à la tête.

Journal. — L'homme coupé en morceaux que l'assassin avait enveloppé de journaux. L'assassin a été retrouvé en Amérique avec une jeune fille, sa maîtresse.

Pourriture. — Au bord de la mer, j'ai vu un poisson en putréfaction.

Insectes. — Corps grouillants. Larves. Contact froid et visqueux. Un corps de nouveau-né.

INTERPRÉTATION. — Le désir du rêve est de détruire les nouveaux-nés qui, après avoir nagé dans l'eau de l'amnios (comme le poisson) sortent, comme une déjection, du ventre (sous-sol) de la mère (mer, bord de la mer). Il s'y mêle un sentiment criminel et sadique, comme pour l'homme coupé en morceaux. Le rêveur confirme qu'il est né le premier ; deux sœurs l'ont suivi à un an ou deux de distance. La première a vécu peu de temps (la mouche qui disparaît). La seconde vit toujours. Il a même fini, vers l'âge de quatorze ans, par être très épris d'elle et en particulier de ses yeux. Il faut donc admettre qu'avant d'aimer sa sœur et au moment où celle-ci est née, un sentiment de jalousie l'a porté à désirer sa destruction. Ici, le sujet se souvient que, vers l'âge de trois ou quatre ans, se trouvant dans la même voiture d'enfant que sa sœur, il lui a donné des coups de pied (dont le geste d'écrasement, dans le rêve, n'est que la reproduction). Ensuite il a commencé à s'attacher à elle, plus qu'il n'aurait été désirable (l'assassin se retrouve avec une *jeune fille*). Il faut noter que toutes les femmes auxquelles il s'est intéressé par la suite avaient dans le regard quelque chose rappelant cette sœur.

Le rêve révèle un détail qui n'avait pas encore été mentionné dans l'analyse : l'existence d'une sœur qui a très peu vécu. Il fait en outre surgir un souvenir presque oublié : celui des coups de pied donnés.

Au cours d'une analyse, on voit souvent revenir, sous forme de rêves, des émotions très anciennes, plus ou moins enfouies dans l'inconscient. Il semble que l'analyse réactive les vieux traumatismes psychiques, à la manière d'un vaccin ou de toutes les thérapeutiques de similitude ou d'excitation.

Sous cette influence, les émotions anciennes, mal assimilées, reviennent à la conscience pour y être normalement intégrées et, par suite, pour perdre de leur nocivité. Ceci est d'autant

plus marqué qu'il s'agit d'une névrose plus caractérisée. On constate alors que cette reviviscence des émotions suit un ordre regressif. D'abord ce sont les plus récentes puis, progressivement, les plus anciennes et on peut ainsi remonter, grâce aux rêves, à des émotions extrêmement précoces, situées vers l'âge d'un an ou d'un an et demi. Celles-ci, naturellement, ne peuvent donner lieu à aucun souvenir précis parce que l'enfant de cet âge n'emmagasiné pas assez dans sa conscience pour meubler sa mémoire, mais elles fournissent des associations d'idées assez nettes pour qu'à défaut de souvenir, la déduction s'impose. Bien entendu, une telle exploration de l'inconscient ne peut être que le résultat d'une psychanalyse prolongée et les conclusions doivent être déduites de l'ensemble des points de repère déjà établis de sorte qu'il n'est pas possible de donner ici un exemple capable de comporter, à lui seul, l'évidence de l'interprétation. Cependant, nous pouvons rapporter quelques rêves, où apparaissent des souvenirs d'enfance plus ou moins oubliés.

RÊVE. — J'étais devant la grille d'entrée d'une maison. Il faisait froid. Ma tante me disait qu'elle allait chercher mon oncle au cimetière (j'avais l'idée qu'il n'était pas mort). Elle partait puis revenait avec lui et tous deux passaient devant la porte où j'étais sans s'arrêter.

ASSOCIATIONS. — *Grille.* — Barrage. Piquants. Obstacle.

Froid. — Comme ce matin. Impression d'être paralysée.

Tante. — Voilée de noir. Pas sympathique.

L'oncle mort. — M'a servi de père. Je m'entendais bien avec lui. Il était très renfermé. Je suis surprise de n'avoir pas été plus émue de sa mort.

INTERPRÉTATION. — La rêveuse réalise d'abord son désir de faire revivre l'oncle qu'elle aimait et qui lui a servi de père, mais en même temps, elle le fait passer devant elle sans s'arrêter et elle ne fait pas un geste pour l'appeler. Ceci est le désir névrotique qui consiste à s'isoler et à s'éloigner de ceux qu'elle aime par crainte d'une déception. Le même désir apparaît dans le fait d'être devant une porte close, sans pouvoir entrer et l'im-

pression pathologique d'inhibition se traduit par l'idée de paralysie ou froid. Dans le rêve, la tante est rendue responsable du détournement de l'oncle et ici réapparaît une très vieille idée d'enfance : la tante est un obstacle à l'affection exclusive pour l'oncle ; malgré sa jalousie, il faut s'incliner devant la force et de là est née cette névrose d'isolement. En ceci consiste le souvenir reviviscent. Quant au fait que la mort de l'oncle n'ait pas causé le chagrin qu'on aurait pu attendre, il s'explique précisément par cette névrose et l'ambivalence qui en résulte. D'ailleurs, la malade est portée à appliquer les mêmes réactions psychologique à tous les hommes pour qui elle peut éprouver un sentiment affectif.

RÊVE. — Je me trouve dans un salon 1^{er} Empire et j'ai l'impression vague d'être avec une femme. Ce salon s'ouvre sur une terrasse-jardin surélevée avec un grand bassin, un jet d'eau, des plantes aquatiques. Tout à coup, une douzaine de personnes envahissent le jardin en franchissant une balustrade, avec des attitudes hostiles, puis brusquement se mettent à se promener pacifiquement.

ASSOCIATIONS. — *Salon 1^{er} Empire.* — Vie facile des bourgeois de cette époque opposée aux difficultés actuelles. Un vieux salon de famille. Uniformes militaires. Mon père qui m'a inspiré des phobies.

Terrasse. — Je ne comprends pas comment on aurait pu la construire, ainsi surélevée.

Bassin. — Un bassin de Fontainebleau vu dans une promenade avec une maîtresse. J'aime les plantes aquatiques. Bassin. Sexualité.

Une douzaine de personnes. — Ces gens étaient vêtus à la mode actuelle, mais sans distinction. Impression de n'être pas compris par certaines personnes. Je ne voudrais pas dépendre de la foule pour manifester ma personnalité.

Envahissement. — Moitié angoisse, moitié surprise

Ils se promènent. — Impression de n'être pas chez soi d'être dérangé dans son intimité.

INTERPRÉTATION. — Le salon représente l'homme en général et particulièrement le père. Le jardin avec son bassin la femme (maîtresse, et aussi, par opposition au père, mère). Les

envahisseurs sont les gens qui ont empêché l'intimité avec la mère. L'idée de vulgarité gêne le rêveur dans ses rapports avec les femmes. Ceci fait allusion à une impression infantile : jalousie contre des membres de la famille qui exercent de l'influence sur la mère ou prennent de son affection au détriment du sujet. En ceci consiste la reviviscence du souvenir lointain. Le désir se réalise pour le fait que ces ennemis finissent par se comporter en amis : désir de renoncer à la lutte et à la conquête de la femme. Le rêveur reste dans le salon viril, se contente des amitiés masculines ou du moins (car il suppose avoir eu, au début du rêve, une femme près de lui) se contente avec les femmes d'une camaraderie. En réalité, le sujet reproche à son père de n'avoir jamais eu qu'un idéal médiocre, de n'avoir pas compris les femmes. A un parent collatéral, il attribue « toutes les bassesses prolétariennes » ; d'une parente il dit que « c'était une femme inférieure » et d'une autre encore qu'elle était « bigote, odieuse, voyant tout sous l'angle campagnard », il se rappelle qu'étant enfant, il a donné toute sa tendresse à un homme, subalterne de son père.

Il arrive que des enfants au berceau, avec la pénétration de l'instinct et sans que la perception ne monte clairement à leur conscience, devinent ou comprennent d'une manière quelconque les relations sexuelles de leurs parents. Il y a toujours, dans ce cas, un choc affectif brutal qui se traduit, au cours de l'analyse, par des rêves particuliers. Tel est celui-ci :

RÊVE. — Je vois Marie-Antoinette assassinée par un gendarme qui lui plante un poignard « quelque part dans le corps ». Elle tombe à la renverse devant son assassin.

ASSOCIATIONS : *Marie-Antoinette*. — Reine malheureuse. Ma mère s'appelle ainsi.

Gendarme. — Il avait un immense sabre, et de grandes bottes.

Assassiner. — C'était cruel et dégoûtant. Scènes de la Révolution. Femmes enlevées, échevelées. Piques dressées.

INTERPRÉTATION. — Ce rêve représente l'étreinte de la mère par le père, conçue comme un attentat cruel et dégoûtant. (Il

y avait, en réalité, d'autres détails plus caractéristiques pour l'identification des personnages, mais nous ne pouvons les donner ici.) Il est évident que l'histoire est altérée dans un but symbolique défini.

A cette découverte de l'enfant se lie, pour lui, le problème de sa propre naissance, question qui peut être angoissante et provoquer ultérieurement un refoulement des connaissances acquises trop prématurément. En voici un cas :

RÊVE. — J'étais accroupi sur un lit qui flottait sur l'eau. A proximité nageaient des immondices.

ASSOCIATION : *Accroupi*. — Je n'étais pas couché, mais replié sur moi-même. Ce qui me frappait, c'était la manière dont j'avais pu arriver là.

Lit. — Un lit haut comme celui de mes parents, au temps de mon enfance. Bois de lit brun et dur.

Eau. — C'était comme une inondation, dans une sorte de chambre dont les murs se confondaient avec le plafond. L'eau clapotait autour du lit. J'avais l'impression d'être en sécurité.

INTERPRÉTATION. — Le symbolisme général nous montre les rapports fréquents de l'eau avec la sexualité et avec la naissance. Ici, il s'agit du lit des parents et de l'enfance ; le rêveur s'étonne d'être arrivé là. Ce rêve constitue une reviviscence, au cours de l'analyse, du problème de sa propre naissance, tel que son inconscient l'a envisagé à une époque lointaine. Il se voit dans l'utérus sans plafond, flottant sur les eaux de l'amnios, replié sur lui-même avec un sentiment de sécurité. Le bois du lit rappelle l'idée de matière formatrice et de mère (*madre, madeira* en espagnol). L'élément important est la présence des immondices. Il révèle qu'à cette époque lointaine, le sujet a confondu les voies digestives avec les voies génitales et que ceci a créé une résistance contre la sexualité. Il se souvient en effet avoir pensé, quand il était tout petit, que les enfants naissaient par le rectum et dégoûté par cette idée, s'être détourné pendant longtemps, de toute recherche et de toute réflexion sur ce sujet.

Voici maintenant d'autres rêves où l'élément émotif reve-

nant comme souvenir d'enfance est plus aigu. Ils sont encore nettement sexuels mais nous n'y pouvons rien changer.

RÊVE. — Je suis couché. Un médecin vient m'examiner. Je pleure. Il appuie son pied sur mon pubis et, comme je proteste, il déclare qu'il va me faire « violer » par de gros hommes que je vois approcher. Je crie.

ASSOCIATIONS : *Couché*. — Lit. Erotisme. Ma mère couchée.

Médecin. — Il avait une barbe comme vous et comme le second mari de ma mère (que j'ai connu à quatre ans). Ce dernier était brutal mais je l'aimais bien.

Pleurer. — Les enfants pleurent pour peu de chose. Chagrin. Peur.

INTERPRÉTATION. — Il s'agit d'un souvenir d'enfance. Le sujet a assisté, tout petit, aux relations conjugales de sa mère : il s'est identifié à elle par la pensée et a eu l'impression qu'elle souffrait d'une brutalité de l'homme. Son sentiment était ambivalent (crainte et curiosité). C'est la curiosité (vague désir d'éprouver les mêmes choses, très inconscient) qui se traduit par l'élaboration du rêve ; au contraire la crainte s'exprime par les larmes et les cris. Par les menaces du médecin et l'approche des gros hommes, on reconnaît des tendances homosexuelles ultérieures dérivant de cette vision infantile. La personne du médecin indique que cette réactivation d'une émotion lointaine s'accompagne d'un transfert ambivalent sur le psychanalyste.

RÊVE. — Je suis soldat, pendant la guerre, à la Main de Massiges. Je fais une patrouille, seul entre les lignes. Des fusées partent de tous côtés et éclatent ; le canon tonne. J'ai une peur affreuse d'être découvert mais je passe inaperçu.

ASSOCIATIONS : *Soldat*. — Turpitudes de la vie militaire.

Main de Massiges. — Curieuse disposition des collines comme les doigts d'une main. J'ai été en réalité dans ce secteur. Je me rappelle un officier tué par un obus, la tête en bouillie : nous étions tous couverts des débris de sa cervelle.

Patrouille. — J'en ai fait de très dangereuses. Peur d'être vu et tué. Je tremblais au retour.

Fusées. — Eclatement. Ejaculation.

INTERPRÉTATION. — Le rêveur réalise son désir de n'être pas découvert. Sur cette ligne générale il faut grouper les idées de solitude, main, éjaculation. Il s'agit de l'onanisme. L'éclatement de l'obus, la tête en bouillie, la cervelle répandue deviennent des symboles clairs. Ce rêve est le rappel d'une émotion intense, quand, dès ses premiers essais de masturbation, le sujet a été découvert par sa mère, a été grondé par elle et a éprouvé une honte extrême. Voici maintenant le rêve d'un autre sujet :

RÊVE. — Je grimpe sur une haute tour ronde. En haut, je trouve une installation électrique avec de grosses ampoules recouvertes de mousseline. Je presse un déclic et le courant cesse. Je m'aperçois que mes parents sont présents.

ASSOCIATIONS : *Tour ronde.* — Châteaux-forts. Puissance.

Electricité. — Courant. Sensation d'être électrisé.

INTERPRÉTATION. — Ce rêve est intéressant à rapprocher du précédent parce que, sous un symbolisme très différent il traduit un souvenir identique d'onanisme et la crainte d'être vu par les parents.

Un troisième sujet, pour exprimer la même émotion rêve qu'il s'est fait un shampoing seul dans une chambre d'hôtel. Il a répandu de l'eau sur le plancher et cherche à cacher la tache à la patronne qui entre.

Dans quelques-uns de ces exemples, nous avons signalé une surdétermination particulière : le transfert sur le psychanalyste. Ceci est un phénomène habituel au cours de l'analyse. Il semble que le sentiment ravivé par le traitement, ait besoin de trouver immédiatement un objet pour s'y fixer et que le psychanalyste soit l'objet le plus généralement choisi. Il est vrai aussi, à un autre point de vue, que les directives inconscientes de chaque individu sont très précises et l'amènent à réagir d'une manière semblable dans toutes les circonstances analogues de la vie. A ce point de vue, ses relations avec le médecin seront le prétexte à appliquer à ce dernier, plus ou moins distinctement, ses mécanismes affectifs personnels. Il est

possible qu'il en fasse autant avec tous ceux qui l'approchent mais le transfert sur le psychanalyste a ceci de particulier que, malgré ses proportions infinitésimales, il se prête immédiatement à l'analyse et, par là, peut être corrigé, redressé, par le conscient dès qu'il est découvert. Quand le sujet commence à opérer cette réaction, en digérant pour ainsi dire les matériaux psychiques bruts qui embarrassaient son inconscient, la réaction commencée tend à se propager, tout à fait à la manière d'un processus de catalyse chimique. Le point de départ peut être infinitésimal, comme c'est souvent le cas de tels transferts ; il n'en devient pas moins l'origine d'un travail progressivement étendu de catalyse psychique et ceci est comparable à l'action d'un remède homéopathique ou d'une substance anaphylactisante. Il faut donc rechercher soigneusement dans tous les cas, une surdétermination possible dans le sens d'un transfert et la rendre consciente. Il est des cas où le rêve, se présentant comme le simple souvenir, à peine déformé, d'un événement passé, tire toute sa signification de son analogie avec des circonstances actuelles, en particulier dans le sens d'un transfert. En voici des exemples :

RÊVE. — J'étais militaire. Un sergent m'obligeait à laver du linge sale. Je me battais avec lui pour ne pas obéir, mais nous luttons sans nous faire de mal et à la fin nous étions très bons amis.

ASSOCIATIONS. — Le scène de la lessive sous les ordres du sergent et mes protestations ont eu lieu en réalité quand j'ai été mobilisé. Le combat est une déformation du rêve.

Militaire. — Mobilisation. J'ai couché dans une étable et j'étais souillé d'ordures.

Sergent. — Mes ennemis, ceux qui me font tant souffrir, j'espère que vous me débarrasserez de mes phobies et j'ai confiance en vous.

Laver du linge. — J'aime que tout soit propre. En ce moment, je nettoie ma conscience.

Se battre. — Je me suis battu plusieurs fois. J'ai toujours été le plus fort.

INTERPRÉTATION. — Laver du linge sale, c'est nettoyer sa conscience, étaler ses misères psychologiques. Le sergent qui

préside à cette lessive s'associe au médecin qui dirige la psychanalyse. Le sujet se sent souillé comme dans sa capote militaire et astreint à obéir comme dans l'armée. Pour symboliser cette situation, il se sert d'un souvenir réel parfaitement adéquat mais alors qu'en réalité, il a du laver le linge à la caserne, il réalise dans le rêve son désir de ne pas se soumettre et de résister à la psychanalyse (bataille). Il espère être le plus fort, comme il l'a toujours été quand il s'est battu, mais il désire rester en bons termes avec le médecin, dont il attend tout de même un secours et c'est pourquoi le rêve finit amicalement.

Cette tendance, à manquer de sincérité envers l'analyste et à transférer sur lui la résistance inspirée par le sergent, était parfaitement inconsciente, car le sujet s'était promis de tout dire sans difficultés.

Dans un autre cas, le sujet rêve qu'il est condamné aux travaux forcés pour une durée qui s'allonge progressivement et qu'il demande au directeur du bagne de ne pas admettre comme visiteurs, tel et tel membres de sa famille. Il exprime par là ce qu'il trouve de pénible dans le traitement (travaux forcés), ses inquiétudes sur la durée de la cure et son désir secret de n'avoir pas à évoquer des personnages de son entourage, précisément parce que ces souvenirs lui sont très désagréables et ont joué un rôle considérable dans la genèse de son état psychique. Le directeur du bagne n'est autre que le psychanalyste. Il s'agit ici non d'un souvenir de la vie réelle, mais d'un souvenir de lecture faite, la veille, sur la vie des condamnés au bagne.

Les rêves de transfert sont quelquefois très censurés et par suite très difficiles à interpréter. Il est des cas où le rêve principal ne s'éclaire qu'au moyen des autres rêves qui l'accompagnent, comme des épisodes analogues. L'exemple suivant donnera une idée de ces difficultés :

RÊVE. — La sage-femme qui m'a accouchée de mon petit garçon venait me faire visite et demandait à voir, dans l'armoire, mon linge et celui de mon mari.

Ensuite, j'étais dans le château de N..., couchée dans un lit avec mon petit garçon. Un jeune homme venait pour enfoncer des clous

dans le mur. Je lui disais qu'il allait réveiller l'enfant et il se retirait.

ASSOCIATIONS (prises en remontant de la fin au commencement).

Le jeune homme aux clous. — Un jeune homme qui s'intéressait à moi quand j'étais jeune fille. J'avais de l'attraction pour lui mais j'ai toujours été prudente. Ce jeune homme était peureux. Il avait peur de monter sur une échelle.

Planter des clous... — Je pense toujours à ce jeune homme et à ma jeunesse. Quand on ne connaît pas le mariage, on est plein d'illusions.

Le château de N... — J'y ai passé un heureux temps. Le propriétaire était épris de moi et me l'a fait clairement comprendre, mais il était marié et je n'aurais jamais voulu céder. Un jour, en me montrant son petit garçon, il m'a dit : « Je sais faire de beaux enfants » et cela m'a fait peur. Dans ce château, j'aimais m'asseoir sur les bancs du parc et rêver.

Réveiller l'enfant. — Ramener à la réalité. Tirer du néant.

Mon petit garçon. — Il a quatre ans. Il veut toujours venir se coucher près de moi. Il a dit à sa grand' mère : « Si tu avais la figure comme les bras, tu serais encore jolie » et comme je le menaçais, un autre jour, de le rendre au marchand d'enfants, il m'a répondu : « Je suis trop grand maintenant pour rentrer dans le chou. »

La sage-femme. — Femme énergique. Fait un métier de médecin.

Mon linge. — J'aime la lingerie fine. Mon mari ne sait pas l'apprécier et cela me décourage un peu de la coquetterie.

INTERPRÉTATION. — Il faut ici examiner l'ensemble des épisodes. Il est question de deux hommes avec lesquels la malade aurait pu avoir des relations, mais n'a pas cru devoir le faire. A propos du jeune homme aux clous, elle se rappelle que la peur de la grossesse l'a beaucoup retenue. On comprend que le fait d'enfoncer des clous symbolise l'acte sexuel (elle parle à ce sujet du mariage) et que ce dernier peut amener un enfant du néant à la vie (réveil). Quant au petit garçon, il représente une double idée : c'est un enfant semblable à celui du châtelain, par conséquent un enfant comme la malade aurait pu en avoir de celui-ci et sa présence est comme une réalisation virtuelle de l'union entrevue ; d'autre part, c'est un petit homme qui juge les femmes et qui parle des choses sexuelles, mais un petit

homme avec qui toute relation amoureuse est impossible. Le château est le domaine du rêve et de l'imagination où toutes ces choses sont demeurées. La note générale du rêve est donc : amours impossibles. Dès lors, qui peut être cette sage-femme qui pénètre son intimité, qui apprécie les coquetteries échappant au mari, mais qui s'occupe également de ce mari ? Nous demandons à la malade : « Qui fait un métier de médecin et plonge dans votre intimité ? » Elle répond : « C'est vous ». Et, en effet, ce rêve réalise le désir de transfert, le désir de s'ouvrir au psychanalyste de la manière la plus instinctive. Il faut noter qu'en changeant ce dernier en femme, elle suit une tendance névrotique à déviriliser l'homme, tendance précédemment analysée ; en même temps, elle censure son rêve et le rend plus obscur.

* * *

Par tout ce qui précède, on voit que l'interprétation des rêves, pour être à peu près toujours possible, n'en est pas moins délicate et difficile. Il faut établir si tel élément du rêve doit être pris au sens propre ou au sens symbolique, au sens positif ou au sens négatif. Il faut tenir compte des inversions possibles, des renversements de situation, etc., de telle sorte qu'on pourrait reprocher à la méthode psychanalytique de prêter un peu à l'arbitraire. En réalité, il en est de même pour beaucoup de sciences d'observation et ce qui paraît arbitraire aux profanes devient déterminé pour l'expérience et l'habileté du technicien. Pratiquement, la situation psychique générale, la vie du rêveur, les rapports de l'idée latente au rêve manifeste permettent « parmi toutes les interprétations possibles de n'en choisir qu'une et de rejeter toutes les autres comme étant sans rapports avec le cas dont il s'agit » (FREUD). L'interprétation du rêve ne peut donc pas se faire mécaniquement, comme les opérations arithmétiques avec la machine à calculer. Elle exige un jugement et un choix pour lesquels l'expérience et l'habileté sont nécessaires, mais les résultats de la méthode psychanalytique, due à FREUD, sont dorés et déjà assez frappants pour qu'on

puisse affirmer que tout rêve a un sens dont l'interprétation doit donner des lumières précieuses pour l'exploration de l'inconscient en général et la cure des névroses en particulier.

D. — Aspects particuliers du rêve

On peut se demander si la signification que nous avons reconnue au rêve : réalisation d'un désir inconscient avec surdéterminations possibles, embrasse toutes ses possibilités et s'il n'y a pas là, quelquefois, des choses plus mystérieuses, un peu de ce merveilleux que les Anciens attribuaient aux songes. On rapporte encore de nos jours, des cas de rêves prophétiques, étranges, étonnants et la question mérite d'être examinée.

Tout d'abord, certains psychanalystes ont envisagé le rêve sous des aspects particuliers. MAEDER prétend que le rêve consiste en tentatives d'adaptation au présent et de solution de tâches futures, qu'il poursuit par conséquent une « tendance prospective ». Il n'est pas douteux que l'activité psychique inconsciente s'occupe de la préparation de l'avenir mais FREUD reproche à cette conception de confondre l'idée latente, le travail d'élaboration et le contenu manifeste du rêve. Pour ADLER, on rencontre dans tous les rêves un élément mâle et un élément femelle : ils sont donc tous bissexuels. Cet auteur recherche particulièrement, dans les rêves, l'instinct de puissance qu'il met à la place de l'instinct sexuel. W. STEKEL et Ch. BEAUDOIN insistent sur la fréquence des rêves de palingénésie et de retour au sein maternel. On trouverait, surtout au moment de la puberté, et à titre d'instinct, un désir de renoncer à l'évolution progressive pour revenir en arrière vers les eaux de la naissance et beaucoup de suicides ou de neurasthénies de la crise pubère seraient dus à ce processus. D'un autre côté, SILBERER admet que chaque rêve est susceptible de deux interprétations : l'une psychanalytique, comme nous venons de l'exposer et l'autre analogique, faisant abstraction des désirs et visant à la représentation des fonctions psychi-

ques supérieures. FREUD admet que les rêves de ce genre existent mais s'oppose à la généralisation d'une pareille conception.

Nous avons dit plus haut que le rêve représentait un effort pour amener l'inconscient au conscient et réparer ainsi plus ou moins, d'une manière lente et continue, les inconvénients du refoulement. On a noté que souvent, un rêve apparaissait à l'origine d'une obsession car à l'occasion du sommeil et du relâchement de la synthèse mentale, l'inconscient peut se mettre à forcer pathologiquement le conscient et à l'envahir. Dans d'autres cas, des sentiments qui ont pris naissance dans l'inconscient et dont la censure s'est jusque-là protégée, brisent tout à coup le barrage et s'imposent à la conscience. Ainsi observons-nous souvent des manifestations de désirs inconscients en voie de croissance qui finissent fatalement par se réaliser. Un homme rêve qu'il se débarrasse de son chien et, au réveil, réfléchit pour la première fois consciemment que son chien ne lui sert à rien et qu'il pourrait bien effectivement, le donner. Un de nos malades, un jeune homme, rêve qu'il assiste au mariage de sa maîtresse avec un homme quelconque ; un autre jour, il rêve qu'elle part au bras d'un ami pendant que lui-même emmène la femme de cet ami : il est évident qu'il voudrait en finir avec elle et ce désir est inconscient car il déclare qu'il ne peut s'en séparer, même quelques jours, et que cette séparation serait pour lui la chose la plus pénible. Ce sentiment ne devient conscient qu'à l'occasion d'une séparation forcée, pendant laquelle il est surpris de se sentir particulièrement joyeux. Un autre de nos malades rêve qu'il voit sa nièce tomber à la renverse devant lui et qu'il se précipite sur elle pour la secourir très tendrement : son désir ne deviendra conscient que plus tard, à l'occasion d'un contact, sur un canapé. De tels sentiments, tant qu'ils sont inconscients, sont extrêmement dangereux parce qu'ils poussent le sujet à des actes qu'il ne comprend pas bien lui-même. Au contraire, quand ils sont conscients, on se trouve en présence d'une situation claire, si difficile soit-elle, et à l'abri de ces réactions obscures, génératrices d'angoisse, de névrose ou, ce qui ne vaut pas mieux,

de solutions hâtives, impulsives, qu'on peut regretter par la suite. Si le désir inconscient apparaît condamnable, on peut lutter efficacement contre lui et, dans tous les cas de ce genre auxquels nous avons eu affaire, le sujet a toujours pu prendre la ligne de conduite conforme à la sagesse, détruire les attirances mauvaises, dissoudre les forces instinctives brutes dans la lumière de la conscience.

A côté des rêves précédents qu'on pourrait appeler rêves de résolution, il faut placer les rêves de constatation. Une femme rêve que son frère, atteint d'une pleurésie d'apparence bénigne, meurt. Deux ou trois jours plus tard, le cas s'aggrave subitement et le malade est emporté. Ne peut-on pas admettre que la rêveuse a pu constater sur son frère certaines altérations de traits, certains symptômes subtils d'une évolution néfaste, avec cette hyperesthésie curieuse que l'on peut rencontrer à propos des coenesthésies dans le rêve. Dans le cas pris comme exemple, les symptômes alarmants ont échappé aux médecins. Dans d'autres, ils peuvent être évidents pour tout le monde et le sujet peut, volontairement, refuser de les voir pour accrocher tout son espoir à d'autres détails qu'il juge de bon augure ; alors, l'inconscient conserve sa lucidité et enregistre le danger pour le montrer dans le rêve quand la censure est plus ou moins supprimée et que l'information peut passer. Il faut bien reconnaître que l'inconscient est d'une clairvoyance merveilleuse, souvent infiniment supérieure à l'observation consciente et aux raisonnements les plus savants, car il n'est autre que cet instinct héréditaire, inné, riche de toute l'expérience ethnique et qui nous guiderait admirablement si nous savions encore, malgré notre développement mental, écarter sa voix, interpréter ses données, de nature purement émotionnelle et affective.

Dans des rêves de ce genre, la matière du tableau onirique peut être une crainte ; il faut chercher dans l'élaboration qu'elle subit les tendances du désir. Ainsi dans un rêve de mort, la mort elle-même ne représente pas forcément le désir inconscient (encore faut-il établir ce point) ; ce dernier appa-

raît dans les circonstances accessoires, concomitantes ou ultérieures, du drame onirique.

Les rêves de résolution ou de constatation peuvent d'autant plus facilement prendre une apparence prophétique et surnaturelle qu'on a refoulé plus complètement, à l'état de veille, les éléments inconscients qui les ont provoqués. Un tel refoulement peut avoir pour cause un sentiment fort d'affection, de reconnaissance, de devoir ou, dans d'autres cas, n'être qu'un oubli volontaire, un effort de l'attention pour rejeter ce qui est étranger à son objet et maintenir la synthèse mentale. Tel est le cas que rapporte AUGUSTE LUMIÈRE.

« Au cours d'un dîner familial, dit-il, l'un de mes parents annonce à son voisin le décès, que rien ne pouvait faire prévoir, d'un personnage politique bien connu. Mon attention était attirée sans doute, à ce moment, d'autre part et cette nouvelle passe pour moi inaperçue ; mais, la nuit suivante, je vois dans un rêve le dit personnage sur son lit de mort. Aussi ma stupéfaction fut-elle grande, le lendemain matin, quand je trouvais dans la presse la confirmation de mon rêve (1). »

Il faudrait, au point de vue psychanalytique, savoir pourquoi la nouvelle en question a été écartée de la conscience à l'état de veille et pourquoi l'inconscient s'y est fixé au point de le ramener en rêve, autrement dit à quoi répond ce tropisme négatif du conscient et positif de l'inconscient, car nos études précédentes nous ont montré que rien n'avait lieu sans causes précises dans le domaine du rêve et invoquer le hasard, en matière scientifique, équivaut à avouer son ignorance. Il est à présumer qu'on aurait trouvé dans ce rêve comme dans tous les autres, une réalisation plus ou moins symbolique de désir inconscient, la matière du rêve n'ayant été choisie que comme allusion ou allégorie.

Le même auteur cite un autre exemple typique :

« Un songe obsédant m'avait transporté en Afrique où j'assistai à la dévastation d'une contrée par les criquets, puis, qua-

1. AUGUSTE LUMIÈRE, *La prémonition dans le Rêve* (*Mercur de France*, juillet 1923).

rante-huit heures plus tard, je trouve dans les journaux l'annonce de ravages importants qui venaient d'être causés par les sauterelles en Algérie. Pas plus que dans le cas précédent il ne s'agissait de prémonition. En recherchant la cause de mon rêve, je suis parvenu facilement à le retrouver. La veille, un journal du soir avait mentionné sommairement le fléau et cet entrefilet m'avait certainement passé devant les yeux. Dans la recherche que je fis ensuite, je constatai que je me rappelais en effet fort bien les deux articles qui encadraient cette nouvelle que je parvins à retrouver et qui, tout en frappant mes sens, ne m'avait laissé aucun souvenir à l'état de veille.

Il est certain que beaucoup de rêves soi-disant prophétiques peuvent être expliqués par des résolutions ou des constatations inconscientes. DELEUZE qui, il y a près d'un siècle, s'est adonné à l'étude de la question, en était arrivé à des conclusions analogues : les prévisions faites en rêve ne sont souvent que le résultat de nos préoccupations (1). Cependant il s'agit de savoir ce que l'on doit entendre par prophétie. Si l'inconscient, dans certains cas, est capable de nous donner ces merveilleuses informations de l'instinct que nous admirons tant chez les animaux, s'il est capable, malgré les erreurs de notre raisonnement ou les imperfections de nos connaissances scientifiques, de nous donner le sentiment certain d'une chose qui se prépare en se référant à l'empirisme collectif, inné, de l'espèce, s'il ajoute en un mot quelque chose à ce que le conscient et la raison peuvent nous fournir, il est réellement prophétique. Au demeurant une prophétie ne doit pas être quelque chose de surnaturel. Les prévisions d'un bureau météorologiques, les calculs d'un astronome annonçant une éclipse sont des prophéties, mais résultant d'opérations rationnelles que chacun peut apprendre à faire avec certitude. Les prévisions qui ne peuvent se résoudre en équations comme le pronostic du clinicien sur l'évolution d'une maladie prennent déjà un caractère plus mystérieux parce qu'il s'y mêle une part d'inconscient. En réalité,

1. DELEUZE, *Mémoire sur la faculté de prévision*. Paris, 1836.

aucune prophétie ne devrait être considérée comme surnaturelle car supposer le surnaturel est une tendance mystique, fanatique même et l'homme de science devrait être assez objectif pour admettre provisoirement les faits qu'il ne peut pas expliquer, pour ne pas combattre en eux une influence occulte et mystérieuse qui n'existe que dans son esprit. A ce point de vue, la connaissance de l'inconscient et de ses lois nous amènera à trouver tout naturels des faits contre lesquels d'autres sont partis en guerre parce qu'ils y voyaient, à tort, un défi à leur raison.

Le rêve prémonitaire est un de ces faits auquel les hommes ont cru, comme à une manifestation divine, pendant longtemps; ensuite, on a refusé toute valeur au rêve et tout crédit. Aujourd'hui, nous avons la tâche de mettre les choses au point.

Il est certain que le rêve prend quelquefois des allures impressionnantes en apportant au conscient, par les voies détournées de l'inconscient, des informations sensationnelles, plus ou moins mélangées à des préoccupations religieuses, au souvenir des morts et on sait quel sort par exemple l'Eglise a fait aux rêves de certaines personnes considérées comme saintes. Autrefois, les rêves ont servi de point de départ à beaucoup de légendes, de mythes, de cultes.

Il semble que l'inconscient possède des possibilités de conception et d'information assez particulières.

Pour ce qui est de la conception, le rêveur a souvent l'impression de voir des choses admirables, bien supérieures à ce que son imagination ordinaire pourrait enfanter. Il est certain que le relâchement de la synthèse mentale, l'abandon des cadres logiques, donnent à l'imagination une ampleur et une puissance extrêmes et élargissent certaines de nos facultés. Telle est notamment l'opinion d'HERVEY DE SAINT-DENIS et de CHARLES NODIER. Des artistes, des littérateurs ont pu concevoir en rêve une œuvre admirable qu'ils ont eu ensuite qu'à réaliser. Le cas est classique pour HOFFMANN, EDGAR POE et d'autres. Nous connaissons pour notre part, un poète de grand talent qui

déclare tirer de ses rêves une conception immédiate, totale et instantanée de l'œuvre à accomplir. Des compositions musicales ont pu être conçues de la même manière, telle la célèbre sonate de Tartini. Il arrive encore que des problèmes de mathématiques, longtemps poursuivi par le conscient, livrent soudain leur solution dans le sommeil, et HENRI POINCARÉ atteste qu'il a eu recours à ces facultés oniriques. Beaucoup d'écoliers, d'étudiants, d'intellectuels ont expérimenté qu'en méditant une idée au moment de s'endormir, ils la retrouvaient le lendemain plus claire, mieux digérée, incorporée parfaitement à la mémoire et MACARIO cite le cas d'une jeune fille qui avait besoin de sommeil pour fixer le résultat de ses efforts dans des études de piano. L'expérience populaire a consacré ces constatations. « Le matin est plus intelligent que le soir » dit un proverbe russe et « la nuit porte conseil » selon le dicton français.

DE CYON, Y. DELAGE font remarquer que, souvent, les productions du rêve nous paraissent admirables sur le moment mais que, si nous parvenons à les fixer sous leur forme originale comme HERVEY DE SAINT-DENIS l'a fait pour une composition poétique, nous les trouvons à tête reposée plates, banales, sinon absurdes. Il voudrait généraliser ces faits mais il n'est pas niable que le rêve nous fournisse des créations frappantes et quelquefois remarquables. Du moins faut-il observer que les exemples les plus typiques de ce genre portent sur des matières où l'observation et le sens critique ont peu à s'exercer mais où la part essentielle revient soit à l'intuition (musique, poésie), soit à l'automatisme cérébral (calcul). Il semble en effet que le calcul résulte d'un automatisme élémentaire, capable de s'effectuer plus ou moins complètement dans l'inconscient. Le cas des calculateurs comme INAUDI montre qu'il s'agit, quelquefois d'un processus psychologique automatique, auquel la conscience peut ne prendre qu'une part minime. Sans parler de tout ce qui a été affirmé et controversé sur les animaux calculateurs, il est notoire que les caissiers arrivent à aligner leurs chiffres en pensant à autre chose. Ainsi, par l'automatisme de la pensée ou par la libre expansion de l'imagination, le psychisme du

rêveur peut, à l'exclusion de l'effort mental conscient, engendrer des productions remarquables, à côté, il est vrai de piètres élucubrations. Que ces heureux résultats soient ou non le fruit d'un ensemble de circonstances favorables, il n'en est pas moins curieux d'observer que le rêve peut devenir une source d'inspiration et prendre de ce fait une importance frappante.

■ Or, l'inconscient paraît non seulement capable de créer des productions avec les matériaux qui sont en lui, mais encore de prendre contact avec le monde extérieur selon des voies qui lui sont propres. Nous avons parlé plus haut des possibilités d'information de l'instinct qui, par exemple, guide le pigeon-voyageur, l'oiseau migrateur, qui pousse les animaux à fuir avant un tremblement de terre, un éboulement. Si l'on peut invoquer l'expérience accumulée par l'espèce depuis les millénaires et concentrée dans l'instinct inné de chaque individu quand il s'agit d'un insecte, exécutant des actes extrêmement précis et compliqués sans les avoir jamais vu faire à d'autres, il est difficile d'invoquer les mêmes explications pour les animaux qui manifestent de la nervosité avant une attaque armée (le fait a été maintes fois signalé dans les guerres). Il semble qu'on observe là une espèce de clairvoyance largement répandue parmi les animaux, encore fréquente chez certains arriérés, beaucoup plus rare chez les individus normaux, une sorte de faculté primitive jouant encore plus ou moins dans le rêve mais oubliée à l'état de veille, obscurcie par l'orage incessant de nos raisonnements et de nos déductions logiques.

Il est impossible, quand on étudie le psychisme inconscient, d'éluder le problème de la télépathie. Nous n'avons pas qualité pour prendre ici position dans un débat aussi grave et pour affirmer si notre inconscient peut être averti du monde extérieur par d'autres voies que les données des cinq sens. Il est impossible de ne pas tenir compte des travaux considérables et du matériel imposant accumulé sur ce point. Nous avons observé sur nous-mêmes des rêves curieux à ce point de vue et pour lesquels nous n'avons pu trouver le moyen d'invoquer un des mécanismes ci-dessus décrits. On reproche à de tels rêves,

en général, de n'avoir pas été notés le jour même et d'avoir subi une élaboration secondaire considérable pour cadrer quand même avec des événements qui ne leur ressemblaient qu'à moitié ou très peu. Il y a là, en effet, une source de fausse interprétation considérable. Nos souvenirs de l'état de veille se transforment indubitablement comme on l'a établi à propos de la critique du témoignage ; à plus forte raison en doit-il être ainsi de nos rêves pour lesquels nous n'avons aucun point de repère fixe dans la réalité. Aussi ne donnerons-nous, comme exemple, que le cas suivant observé au cours d'une analyse :

M. X., le 17 juillet 1924, nous apporte à analyser un rêve que, selon notre habitude, nous notons au moment même. Dans ce rêve il se trouve en face d'une amie qu'il a connue aux colonies et il voit en même temps sa mère recevant un couple inconnu qui arrive en voiture. Sur ce canevas, une histoire de vêtement taché d'encre qui a fait l'objet d'une analyse spéciale.

Le lendemain, 18 juillet, il raconte qu'il a, la veille, après la séance d'analyse, traversé un boulevard derrière des voitures arrêtées et que, par la glace arrière de l'une d'elles, il a aperçu l'amie en question avec son mari. Il n'avait aucune raison de supposer que ce couple était à Paris. Etant donné les relations qui existent avec la mère de M. X. il est à présumer qu'ils iront lui faire une visite.

Sans doute, le rêve n'a pas donné la vision exacte de ce qui devait se passer mais l'idée de l'amie, du couple et de la voiture s'était présentée à l'inconscient la veille de la rencontre. Le sujet ne se rappelle pas avoir rêvé d'elle précédemment.

Ce cas a l'avantage d'avoir été noté et enregistré à temps. Il serait sans valeur s'il était unique en son genre, mais on rapporte trop de cas semblables pour qu'il puisse être négligé.

Il ne faut pas demander à un tel rêve de fournir un tableau exact et complet de ce qui doit se produire plus tard. AUGUSTE LUMIÈRE rêve d'un accident d'automobile avec bris de voiture et blessure des siens ; quelques jours plus tard, il évite à grand'peine un accident qui se préparait de même et il en con-

clut que, puisque l'accident a été évité, le rêve ne pouvait avoir aucun rapport avec l'événement. Nous pensons que c'est être un peu exigeant dans un domaine déjà bien incertain.

On a rapporté des rêves qui sont d'une telle richesse de détails prémonitoires que, s'ils étaient indubitablement prouvés et à l'abri de toute critique, la réalité d'une prophétie véritable pourrait être admise définitivement. Tel est le cas cité par le Professeur Ch. RICHET.

Un parisien rêve qu'un incendie se déclare dans son quartier, au milieu de la nuit, qu'il se lève, qu'il se rend sur les lieux du sinistre et aperçoit le préfet de police, M. LÉPINE, avec des chaussures disparates : un chausson à un pied et une bottine à l'autre. Quinze jours plus tard, l'auteur de ce rêve voit se réaliser de point en point ce qu'il avait vu en songe ; il est réveillé par des bruits et constate qu'une maison du voisinage est en feu ; sa curiosité le guide vers l'incendie où il rencontre le préfet de police chaussé singulièrement comme sa prémonition l'avait montré.

On trouverait, dans les travaux des métapsychistes, des centaines et des centaines de cas semblables, pour lesquels l'explication de la résolution ou de l'observation inconsciente n'est guère facile à invoquer. On peut les nier en totalité ou en partie, supposer gratuitement une information recueillie par les moyens habituels et maintenue dans l'inconscient. On peut enfin, pour les cas qui résistent à ce procédé, invoquer la coïncidence. AUGUSTE LUMIÈRE adopte volontiers cette explication et il cite des coïncidences singulières dont il a été le témoin : un jour, au même moment, il rencontre deux personnes étrangères l'une à l'autre qui présentaient une lésion cutanée d'une rareté exceptionnelle, de même aspect, de même forme et de même dimension. C'est encore un soldat blessé deux années de suite, à la même date (à quatre jours près) d'une blessure identique, au même endroit, évacué dans la même salle du même hôpital. L'auteur conclut que si de telles coïncidences peuvent subvenir entre deux faits réels, il n'est pas étonnant qu'on puisse en observer entre des rêves quelcon-

ques et des événements quelconques parmi les myriades de choses qui surviennent dans le monde.

Pour notre part, nous ne trouvons rien là qui puisse calmer notre inquiétude intellectuelle.

Nous ne voulons pas croire à une puissance mystérieuse qui serait le hasard, sorte de divinité fantaisiste dépourvue d'autel. Nous préférons croire que tout ce qui apparaît dans l'univers est strictement déterminé et que la combinaison même des causes multiples ayant amené ces deux lésions cutanées au même point, ou ce soldat au même hôpital avec la même blessure, est polarisée par des directives générales. Si l'on nous demande quelles sont ces directives, nous préférons répondre que nous n'en savons rien pour le moment mais que nous espérons le découvrir plus tard. Toutes les relations des choses, dépendantes l'une de l'autre, nous apparaissent livrées au hasard tant que nous ne connaissons pas l'élément étiologique qui les relie : l'évolution des épidémies nous a paru livrée au hasard tant que nous n'avons pas appris le mécanisme de la contagion (microbe et immunité) ; la marche des rêves a été considérée comme fortuite tant que la psychanalyse ne nous a pas montré le déterminisme principal. Nos ancêtres ont pensé que l'apparition des comètes ou des éclipses était livrée au caprice des dieux ou des diables. On est toujours tenté de dire que le hasard a fait passer les fleuves par les grandes villes. Il vaut mieux avouer provisoirement son ignorance que de renoncer au déterminisme, tant que pour les menues causes que pour leur assemblage. Tel est du moins notre sentiment.

Or, en ce qui concerne les rêves, nous n'avons pas encore suffisamment exploré l'inconscient pour affirmer qu'il ne peut en savoir plus long, sur beaucoup de points, que notre conscient. Nous dirons seulement que cet aspect particulier du rêve mérite une étude approfondie et que l'avenir nous apportera peut-être là des lumières que nous soupçonnons à peine.

CHAPITRE VI

LE TRANSFERT

par le Dr R. LAFORGUE

Le transfert, c'est le fait psychologique par lequel la réaction qu'a déterminée une certaine situation se reproduit ultérieurement dans toutes les situations ayant avec la première une analogie affective quelconque.

Une première situation a créé en somme, une *réaction-type*, que le psychisme tend, par une sorte de naturelle inclination à *transférer* sur des situations nouvelles affectivement senties comme analogues à la première : d'où le nom donné au phénomène.

C'est dire que le transfert est un phénomène très général trouvant son application dans tout le domaine de l'affectivité humaine ; les transferts effectués, au cours de l'analyse, sur le psychanalyste, ne sont qu'un cas particulier du phénomène.

Par exemple, la réaction-type provoquée par le père se reportera naturellement sur toutes les personnes ou entités susceptibles de lui être assimilées affectivement : les prêtres, Dieu, l'Etat. Qu'un sujet en soit venu à haïr (consciemment ou non) son père, le même sentiment de révolte se manifestera, mal gré même que le malade en puisse avoir, vis-à-vis des autorités que nous venons de dire.

Notre manière de vivre n'est, en somme, que la continuelle répétition des réactions affectives que nous avons été amenés à produire, lors de notre développement, dans le milieu familial. C'est enfant, dans notre famille, que nous apprenons à aimer,

à haïr, à vivre. C'est dans l'enfance que nous construisons notre clavier affectif, et que nous apprenons à en jouer.

Dans le chapitre suivant, nous chercherons à préciser par quelles phases se fait le développement instinctif. Nous décrirons la maturation morale bien connue qui s'opère à l'époque de la puberté, et nous verrons comment la plupart des névroses résultent, ainsi que FREUD et ses élèves l'ont très bien indiqué, d'un arrêt de développement de l'instinct avant la période pubertaire.

La plupart du temps, cet arrêt est lié à un conflit entre l'instinct de nutrition, qui prédomine nettement dans la petite enfance, et l'instinct de reproduction, qui normalement se taille la plus belle place à l'âge adulte, et donne au sujet son indépendance véritable.

Pareil conflit tient très souvent à l'apparition trop précoce de la sexualité. Que celle-ci, en effet, apparaisse à une époque où le détachement du sein familial ne peut pas encore être risqué, il faudra à tout prix, pour éviter une catastrophe, que les énergies sexuelles soient comprimées et refoulées. L'instinct nutritif, essentiellement égoïste, jugulera l'instinct génital.

Pareil automatisme, continuant à fonctionner ultérieurement de façon inconsciente, arrêtera le développement de la génitalité, et celle-ci n'arrivera jamais à jouer le rôle de premier plan qui lui est dévolu chez un sujet normal. Comme, d'autre part, l'élan affectif centré par la génitalité irradie normalement dans toutes les sphères de l'activité, on conçoit que l'infantilisme psychique du névrosé puisse étendre de même ses effets négatifs dans les domaines apparemment les plus éloignés du domaine sexuel.

Le névrosé aura, de ce fait, une grande difficulté à entrer en contact avec la réalité actuellement vivante, car jamais l'instinct génital ne parlera en lui sans qu'il en ressente crainte et angoisse. Des sollicitations de cet instinct, par lequel il voudra ne pas être dominé, il se débarrassera par les moyens à sa portée : masturbation, le plus souvent. Et, pour continuer à vivre sa petite vie d'enfant, il se réfugiera dans le passé.

Moins riche que le sujet normal en réactions-types, le névrosé sera, de ce fait, moins riche en possibilités de transfert.

* * *

Ces quelques notions générales sur le transfert une fois acquises, voyons le rôle que ce phénomène va jouer au cours du traitement psychanalytique lui-même.

Que le psychanalyste songe à utiliser thérapeutiquement le transfert, voilà qui est naturel. « L'avenir, disait DÉJERINE, appartient à ceux qui savent se faire aimer. » Ce qui veut dire : à ceux qui savent faire faire à autrui le transfert de certaines réactions affectives sur leur personne. Les médecins, les professeurs, les avocats, les officiers, les prêtres connaissent tous le rôle de l'ascendant personnel dans leurs ministères respectifs ; ils savent qu'ils ne peuvent acquérir l'influence normale nécessaire au bon exercice de leur activité sociale qu'en « réveillant l'intérêt » de ceux à qui ils s'adressent ; or, cet intérêt qu'il s'agit de réveiller, c'est tout uniment la tendance au transfert. Ce que les hommes dont il vient de s'agir font par intuition, le psychanalyste le fera en connaissance de cause.

Dès le début de l'analyse, et tout le long même de celle-ci, le psychanalyste jugera du degré d'insuffisance de la capacité de transfert ; et, comme nous l'avons indiqué, cette insuffisance sera la mesure du degré d'arriération affective du sujet.

D'autre part, la réalisation du transfert sur la personne du psychanalyste sera un rouage essentiel du traitement psychanalytique. On conçoit quelle connaissance théorique et clinique du psychisme normal et pathologique, et quel doigté pratique une pareille opération exigera. Ces considérations nous expliquent la légitimité des scrupules qu'ont les médecins honnêtes et inexpérimentés à entreprendre une psychanalyse. Un transfert vicieusement effectué pourrait en effet être chose aussi dangereuse qu'une intervention chirurgicale manquée. Aussi faut-il ne se lancer dans l'exercice du métier psychanalytique qu'après avoir acquis une très solide instruction spéciale, et après notamment que l'on a bien compris le mécanisme du transfert.

Au cours du traitement psychanalytique, c'est le phénomène de la *régression* qui commande celui du transfert. En dehors de l'école freudienne, M. SOLLIER a déjà aperçu le phénomène de la régression, et son utilité thérapeutique (SOLLIER, *l'Hystérie*, 1897). Mais c'est surtout dans la psychanalyse que la régression se montre dans toute son ampleur.

Dès le début du traitement, ce sujet transfère sur le psychanalyste une certaine réaction-type correspondant au stade instinctif auquel il s'est arrêté et aux automatismes psychiques créés autour de cet arrêt. Si par exemple, le malade est en révolte contre les autorités du type paternel, il arrivera qu'il ait jusque-là couru de médecins en médecins sans jamais accepter l'autorité d'aucun ; et c'est de la même façon qu'il réagira lors de ses premiers contacts avec le psychanalyste. En montrant cet automatisme au conscient du sujet, le psychanalyste arrivera, avec l'aide consciente du malade, à le faire disparaître.

Ce premier automatisme réduit, l'on arrivera au stade où le sujet était avant qu'il n'ait été constitué : le premier pas de la régression sera ainsi accompli. Puis, en éclairant progressivement par le phare du conscient les réactions inconscientes que l'on rencontrera, on les détruira de ce fait une à une, et la régression se poursuivra. Les réactions-types déclenchées successivement vis-à-vis du psychanalyste auront donc un type de plus en plus archaïque à mesure qu'avance l'analyse.

Quand enfin tous les modes pathologiques de réactions instinctives auront été dépistés et détruits, la voie sera libre pour cette évolution instinctive normale qui avait été manquée, et le rôle du médecin, substitut des parents, sera alors d'accoucher moralement son malade pour l'amener à l'indépendance psychique normale de l'adulte.

PARTIE CLINIQUE

CHAPITRE VII

LA NÉVROSE ET LE RÊVE : LA NOTION DE SCHIZONOÏA

par Ed. PICHON et R. LAFORGUE

Dans le travail qu'on va lire maintenant, nous nous proposons de montrer que les rêves sont capables de nous renseigner sur le jeu des désirs inconscients d'un sujet rêvant, désirs qu'il faut pouvoir repérer si l'on veut être en mesure d'étudier l'affectivité d'un individu. L'étude concrète de quelques rêves, avec exposé de leur interprétation et commentaires explicatifs, est la voie que nous avons choisie pour amener le lecteur à partager cette nôtre opinion. Néanmoins il nous a, pour raison de clarté, semblé utile de donner, avant ces études particulières de cas pathologiques, un bref exposé théorique de la façon dont nous concevons le développement de l'affectivité de l'homme en général, car il faut être familiarisé avec l'évolution de cette affectivité et certaines de ses particularités pour pouvoir bien comprendre ce qui se passe dans le rêve.

A quelque âge et en quelque situation qu'on la considère, l'affectivité a des caractères constants. Si l'on possède la notion que le langage émane en grande partie de sources inconscientes, on ne sera pas surpris de constater que la langue française connaît depuis longtemps cette unité fondamentale de l'affecti-

vité, elle pour qui toute fixation positive d'affect s'exprime par le verbe *aimer*. On aime sa femme, on aime les livres, on aime les gâteaux, on aime se promener, aller au théâtre ou rester au coin de son feu. Il y a en somme, dans le domaine de l'affectivité, une sorte d'énergie spéciale, que l'on peut appeler *l'aimance* ; l'histoire de l'instinct humain sera tout uniment l'histoire de l'aimance, et de ses modes de consommation, si nous osons dire. A ce point de vue, trois stades sont à distinguer dans la vie humaine : la première enfance, la seconde enfance et l'âge adulte.

Dans la première enfance, ou *période infantile*, l'aimance ne se manifeste guère que sous la forme d'*appétences possessives* aboutissant à une sorte d'introversion, d'intériorisation. Le bébé, à tous les besoins de qui ses parents veillent, dispose en quelque sorte souverainement de tous les fruits du paradis. Aucune volonté qui lui résiste ; rien en somme qui le contraigne d'admettre qu'il y ait d'autres personnes que lui-même ; il n'y a que des *choses*, susceptibles d'être acquises, absorbées, intégrées à la personnalité du bébé. Et la mère, qui veille à tous les besoins, et qui surtout donne à téter, s'identifie avec la nourriture ; elle est bien dans toute la force du terme, la chose de son enfant.

Ce stade ne peut durer longtemps. De fait, si, à l'autre extrémité du temps de développement, nous examinons l'adulte normal, nous voyons que la force vive de son aimance n'affecte plus seulement le mode possessif ; le premier plan de la scène affective appartient maintenant à un second ordre d'appétences, les *appétences oblatives*, ou d'extériorisation, qui portent le sujet à donner quelque chose de sa substance, à déverser de l'affect sur autrui : c'est que, dans le monde extérieur maintenant connu de lui en tant que tel, il sait qu'il y a des *personnes* susceptibles de recevoir ses communications intellectuelles, voire ses communions affectives.

La période intermédiaire, celle de la seconde enfance, *période puérile*, n'est au fond qu'une longue transition entre les deux stades que nous venons d'indiquer. Les *appétences possessives*

conservent un rôle de premier plan, ce qui ne doit pas nous étonner si nous songeons que la croissance, et par conséquent l'ingestion et l'assimilation, tant physiques que psychiques, sont à cette époque la grande affaire de l'organisme.

Mais d'autre part, l'entourage demande à l'enfant de lui faire de plus en plus de sacrifices : il apprend ainsi à consommer une dose toujours croissante d'affect sur le terrain de l'oblativité.

Deux passages capitaux pour lui sont le début et la fin de la seconde enfance : savoir le passage du sevrage et le passage de la puberté.

Le passage du sevrage, que l'on doit entendre comme comprenant quelques mois (du neuvième au seizième par exemple), comporte, rassemblés sur ce petit espace de temps, tout un ensemble de changements capitaux : l'enfant est séparé du sein maternel, tant au point de vue matériel que moral ; il apprend à être propre ; il fait ses premiers pas ; il commence à parler ; bref, il passe par une sorte de seconde naissance susceptible de réveiller toutes les réactions instinctives dont l'accouchement a créé l'impression type (RANK, Trauma der Geburt).

La privation du sein est pour lui un choc affectif terrible ; c'est légitimement qu'elle est conçue par notre langue comme la séparation par excellence, *sevrer* n'étant que la forme française authentiquement descendant de *separare*, et s'entendant d'ailleurs de toutes les séparations ayant un caractère affectif pénible.

Non moins importante, — les observations psychanalytiques l'ont montré — est la contrainte pour l'enfant de renoncer à l'habitude qu'il avait de lâcher ses matières fécales et ses urines sans se soucier des conséquences, et avec la certitude pratique qu'il serait pourvu par les grandes personnes aux inconvénients susceptibles d'en résulter.

Par la marche, l'enfant se détache également de sa mère ou de sa nourrice ; il semblerait que ce changement se soldât en fin de compte par une acquisition d'indépendance, mais du même coup l'enfant perd le bénéfice des soins continus, et c'est

sous cet aspect surtout que le phénomène nous intéresse. Car il peut, de ce fait, donner lieu à des réactions affectives complexes et variables suivant que l'enfant arrive ou non à accepter le sacrifice qui lui est demandé.

Enfin l'enfant commence à parler. Or, le langage comporte essentiellement un sujet parlant, le locuteur, et un sujet récepteur, l'allocutaire. En effet, dans sa forme la moins évoluée, l'interjection s'adresse déjà à autrui : c'est seulement à cette condition que le cri peut être réputé langage. Voilà donc qu'apparaît la notion, sinon consciente du moins réelle, d'une possible *personne* dans ce monde extérieur jusque là uniquement composé de choses : seconde personne de la grammaire, s'opposant à la première, la personne primordiale primitivement unique. Admettre ainsi l'existence d'autrui, c'est le premier pas de l'oblativité. Le langage, qui caractérise l'espèce humaine, au moins entre les espèces du même embranchement (car nous ne voulons pas nous prononcer à la légère sur la question du langage des insectes) est donc en rapport avec le développement de cette oblativité connexe des aptitudes sociales de notre espèce. Son apparition se rattache ainsi à l'ensemble de l'évolution instinctive spécifique de l'homme, et l'on conçoit combien ces troubles pourront prendre d'intérêt pour le psychiatre.

Quand, du plan locutoire, il passera au plan délocutoire, le langage ne sera plus uniquement composé de cris expressifs et d'interjections impératives ; il comportera des conceptions intellectuelles représentatives des choses et par une sorte de rationalisation, le sujet parlant et son interlocuteur figureront eux-mêmes comme des choses dans ce tableau descriptif : mais la critique possessive n'apparaît là que sublimée et mise en quelque sorte au service de la fin essentiellement oblativité du langage.

La constitution de la personnalité, qui n'a été possible que grâce à la possessivité, est d'ailleurs la condition *sine qua non* pour que l'oblativité puisse apparaître et fonctionner.

Sur le *passage de la puberté* nous insisterons beaucoup

moins, parce que psychanalystes et médecins sont les uns et les autres depuis longtemps familiarisés avec l'idée du bouleversement affectif qu'elle entraîne ; il faut considérer qu'à la fin de la période pubertaire, l'oblativité doit, chez le sujet normal, avoir atteint son plein épanouissement. Ce plein épanouissement comporte chez l'adulte normal, l'existence de la *capacité d'attention*, qui est une faculté nettement oblativité, en ce qu'elle exige d'une part l'aperception des choses même désagréables dans le champ conscient de l'attention et d'autre part le sacrifice des éléments de plaisir qui sont hors du champ choisi par l'attention.

Pour expulser les désirs proscrits du conscient, l'adulte normal dispose de deux mécanismes : l'un conscient, la *répression* ; l'autre inconscient, le *refoulement* ; mais il n'y a pas, en réalité, de profonde différence d'effet entre des deux *modes d'expulsion*. Jamais d'ailleurs, même chez le sujet le plus normal, l'expulsion n'est parfaite ; au moins les désirs chassés se contentent-ils, chez lui, de trois modes de satisfactions : d'une part le *rêve*, qui est le plus important de ces modes, et peut être considéré comme une fonction spéciale de saturation des tendances proscrites ; d'autre part la *sublimation*, qui consiste à utiliser consciemment, et d'une façon adéquate à la vie sociale, la satisfaction larvée des désirs proscrits ; de troisième part enfin, une dose de *réactions du type névrotique* (lapses, actes manqués, etc...) ne dépassant la limite de la tolérance sociale. Cette limite est d'ailleurs très variable suivant les milieux et les circonstances.

Période infantile purement possessive ; sevrage rendant impossible la continuation de cette attitude mentale ; période puérile au cours de laquelle se développent de plus en plus d'éléments oblatifs ; puberté qui accélère et parfait cette évolution ; période juvénile enfin où le jeune adulte est en pleine possession de son clavier affectif tant oblatif que possessif : tels sont en résumé les stades de l'évolution de l'instinct humain.

Tout ce que nous venons de dire là ne constitue, bien entendu, comme toute doctrine dans le domaine médical et psychologique,

qu'un schéma ; dire, par exemple, que l'homme se distingue des bêtes par l'oblativité, ce n'est pas dire que celles-ci n'aient pas des rudiments de cette fonction affective : lors du rut, il semble du moins que dans certaines espèces, il apparaisse des éléments oblatifs ; et de même il serait difficile de nier que, dans la société qu'il forme avec l'homme, le chien n'apporte aucune oblativité. Dire qu'avant le huitième mois l'enfant allaité au sein n'a encore rien rencontré qui contrariât ses désirs est également exagéré, si l'on prend cette assertion au pied de la lettre. Mais faire œuvre scientifique, c'est toujours schématiser. Et nous croyons notre schéma commode et sensiblement vrai.

* * *

Ces notions acquises, nous pensons qu'il est temps de mettre sous les yeux du lecteur, un exemple concret dont nous ferons avec lui l'interprétation. Nous nous permettons de reprendre pour ce, une observation de LAFORGUE, qu'il a déjà publiée ailleurs avec CODET (1).

Mme X..., âgée de 47 ans, vient consulter pour un état d'obsession qui consiste essentiellement dans la peur de faire le mal, de faire du tort à autrui. Vient-elle d'effectuer un paiement, elle ne peut pas ne pas recompter son argent pour s'assurer qu'elle n'a pas retenu indûment une part de ce qu'elle devait. Se trouve-elle auprès d'un homme, d'un enfant même, elle tremble de lui faire du mal, de pécher à son égard. Tout travail lui est devenu impossible : se livre-t-elle à un ouvrage de femme que, Pénélope d'un nouveau genre, elle se voit obligée de défaire sans cesse ce qu'elle vient de faire, de crainte que le travail n'ait été mal fait, fait avec de mauvaises pensées. Affirme-t-elle la chose la plus insignifiante que, dès les paroles envolées, la voilà qui se demande avec angoisse si elle n'a pas menti. Aussi se sent-elle prise, dit-elle, « dans un filet » qui paralyse complètement son activité. Elle se débat entre des volontés contradictoires qu'elle sent en elle ; par exemple elle veut parler, mais une tendance inhibitrice puissante l'en empêche, et, convulsive-

1. H. CODET et R. LAFORGUE, *La sexualité dans les névroses*, in *l'Évolution psychiatrique*, Paris, Payot, 1925.

ment crispée, elle reste muette. Aussi songe-t-elle au suicide pour échapper à ce qu'elle n'hésite point à appeler un « enfer ».

Si l'on essaie, à la lumière des notions psychanalytiques et, en particulier de celle que nous venons d'indiquer, la synthèse de cette symptomatologie d'apparence complexe, on trouvera ce fil directeur : la malade qui a peur du contact avec le monde ne veut rien devoir à autrui. C'est que rien de son aimance ne s'est canalisé dans le sens oblatif. Elle s'isole, se replie ou, pour employer le terme expressif qui est le sien, « s'enterre ». Elle est en perpétuelle lutte contre ses tendances naturelles à livrer le monde extérieur à ses appétences possessives, et combat ainsi impitoyablement contre elle-même. Elle aimerait pourtant se laisser aller ; mais elle se voit au contraire contrainte de calculer la probable ou prétendue portée de ses moindres actes, et elle en arrive la plupart du temps à faire systématiquement le contraire de ce vers quoi elle tendait spontanément.

Toute satisfaction consciente, dans presque tous les domaines est ainsi empêchée. Mais, point capital, il en est tout autrement de ce que la malade nomme elle-même « l'amour pour la nourriture. »

Se préparer de bons petits plats pour elle-même, manger des friandises, voilà sa passion. Et cette passion déborde sur tout ce qui peut s'acquérir, être possédé. Elle va achetant des meubles, du linge, de la batterie de cuisine, et elle fait force provisions alimentaires bien au-delà des besoins de sa consommation courante, pour le seul plaisir d'avoir une maison bien garnie.

L'on reconnaît là l'exaspération des satisfactions possessives.

La prédominance des idées possessives sur les idées oblatives s'exerce d'ailleurs jusque sur la personne même de la malade. Elle ne tient à rien tant qu'à rester en possession d'elle-même ; jalouse de son indépendance, elle ne peut se donner à personne, même à son mari. Ses rapports avec celui-ci sont particulièrement intéressants à étudier. C'est comme d'un domestique

qu'elle dispose de lui. Il est sa chose tout comme la mère-nourrice ou le biberon sont la chose du nourrisson.

Jamais elle ne lui demande conseil, jamais non plus ne se soucie de le savoir satisfait. Il n'est là que pour lui payer ses caprices ; s'il se rebiffe, la névrose de sa femme augmente si désagréablement qu'il finit par céder. Aussi se l'est-elle en fait tellement assujetti qu'elle peut légitimement dire, en un même membre de phrase : « mes meubles et mon mari ».

Ce caractère extraordinairement rudimentaire des tendances oblatives au profit des tendances possessives ou, selon le joli terme de notre ami CODET, *captatives*, la psychanalyse va nous en livrer l'origine.

Quand elle avait deux ans, et son frère six, elle était l'émule, la rivale de celui-ci. Or lui, sur le conseil de leur mère, cédait autant que possible. « Cède-lui pour avoir la paix », disait la mère au petit garçon. « Cède-moi pour avoir la paix », répétait la fillette avec un naïf égoïsme.

Ainsi prit-elle l'habitude de tout obtenir par une sorte d'intimidation. Lorsque le conflit affectif se produisit, il fut d'autant plus grave que la fillette n'y avait pas été préparée par de petites concessions accordées à autrui.

Elle avait sept ans. Ses parents, au retour, d'un voyage, lui apportèrent une belle petite voiture avec une poupée. Mais la petite fille habitée au grand premier rôle de la famille s'aperçut vite qu'un aussi beau cadeau masquait en réalité une catastrophe. « On commençait », nous conte la malade, « à chuchoter autour de Maman. Chaque fois que je m'approchais d'elle on trouvait un prétexte pour m'éloigner. J'étais en rage de ne pas savoir ce qui se passait. » Enfin elle comprit : sa mère attendait un bébé. Une époque funeste s'ouvrit pour elle. Le jour où, comme elle dit, « Maman eut un véritable enfant », ce fut un véritable désastre.

Pour bien comprendre ce moment de sa vie, il faut savoir qu'entre temps, quelques satisfactions de la sphère génitale s'étaient éveillées.

En descendant à califourchon la rampe de l'escalier, elle avait ressenti et remarqué un assez vif plaisir. Elle avait bientôt pris l'habitude de provoquer une sensation semblable, soit en se masturbant, soit en se frottant contre la cuisse de son père quand il la prenait sur ses genoux. Elle avait en effet alors une véritable adoration pour son père, ainsi d'ailleurs que pour son frère aîné et pour un petit cousin avec lequel elle jouait dans la cour voisine.

Elle a gardé un souvenir atroce de l'époque de la naissance de son petit frère.

On lui défendit l'entrée de la maison. « On me donnait à manger devant la porte », dit-elle, « comme à un chien ». Quand enfin on lui permit l'accès de l'appartement, elle vit la poupée de sa mère, le « véritable enfant » ; elle avait envie « de le casser », car avec sa poupée en porcelaine elle sentait bien n'avoir plus que le second rang. « Je commençais », dit-elle, « à en vouloir à mort à Papa ».

Peu de temps après, elle cessa de manger, s'amaigrit, tant et si bien qu'elle fit une pleurésie. Le dévouement de sa mère la sauva. Mais son caractère avait changé. De confiante, elle était devenue craintive, d'insouciant, scrupuleuse. A la confession, elle était persuadée ne pouvoir arriver à dire tous ses crimes. « Ai-je fait le mal avec Papa ? » se demandait-elle sans cesse et elle était en même temps obsédée par des rêves sexuels où son père jouait le rôle dominant.

Après sa première communion, à l'âge de treize ans, elle devint incapable d'aller à confesse, puis de prier, et enfin d'aller même à l'église, résidence de « Dieu le Père ».

Entre cette époque de sa maladie et l'époque actuelle se placent bien des péripéties morbides, dont la narration ne serait ici qu'un encombrement.

Ces faits exposés, essayons de comprendre la nature du conflit qui est venu frapper cette enfant.

L'enfant, chez qui les appétences possessives sont les principales, et chez qui l'oblativité n'est pas encore suffisamment développée pour qu'il puisse accepter de ne pas posséder ce qu'il aime, est soumis à des conflits graves quand s'éveille prématurément l'instinct sexuel.

La fillette, voulant avoir son père à soi, se trouve en rivalité avec sa mère ; le garçon devient de même le rival de son père pour la possession, au moins psychique, de sa mère.

Mais en réalité l'enfant entre en rivalité avec l'objet même de son amour : la fillette par exemple veut s'assujettir la personnalité du père, alors que le père veut continuer à disposer de lui-même. Pour ce même but, disposer de la personnalité du père, la fille et le père lui-même entrent donc en rivalité.

Mais l'enfant sent vite l'infériorité dans laquelle il est vis-à-vis de ses rivaux adultes ; ceux-ci participent, avec la personne aimée, à des mystères auxquels l'enfant n'accède pas. Aussi, dépité, l'enfant en arrive-t-il à demander à une partie de sa propre personnalité la saturation des désirs amoureux que le monde extérieur ne s'est pas prêté à satisfaire.

La fillette, pour ce faire, s'incorpore en quelque sorte la personnalité paternelle. Cette intériorisation est la racine des habitudes masturbatoires qui impliquent la dissociation du sujet en deux personnalités (*Bipolarité* de CLAUDE et LAFORGUE). Cette intus-susception est une nouvelle manifestation du mécanisme purement possessif de son aimance. Il faut d'ailleurs remarquer en passant que cette personnalité masculine absorbée par la fillette pourra devenir ultérieurement une source d'homosexualité.

Le mécanisme homosexuelisant que nous venons d'étudier ici s'appliquerait *mutatis mutandis*, au garçon. Mais en outre il y a chez la fille une homosexualité primitive qui manque chez le garçon, la mère-nourriture, objet primitif de l'appétence possessive des bébés, étant du même sexe que la fille. La fille aura donc, dit M. RANK, plus de chemin à faire que le garçon pour arriver à la sexualité normale.

L'enfant qui a extirpé de son cœur les tendances vitales essentielles le portant vers autrui paie cette extirpation par l'arrêt de son évolution psychique générale ; et quand survient l'âge de la puberté, la lacune se fait cruellement sentir.

La puberté en effet, réveille l'instinct sexuel, mais elle ne le retrouve que dans l'état infantile auquel la résistance affective

l'a maintenu. Et les tendances frénatrices qui avaient servi à l'enfant de moyens de défense contre la douleur sont réveillées en même temps que leur ennemi se ranime.

L'adulte, resté enfant, demeure la proie de son sentiment d'infériorité; aussi ne peut-il aimer que possessivement. Il faut qu'il possède sans avoir besoin de se mettre en frais ni de rivaliser avec autrui. S'il n'obtient pas satisfaction, il arrive qu'il crie et se mette en rage comme un bébé, à moins qu'il ne se réfugie dans son autisme (masturbation mentale). Il sent bien que pareille tendance n'est pas adaptée aux nécessités sociales; aussi s'efforce-t-il de devenir insensible en tuant le désir qui le fait souffrir.

C'est cette lutte perpétuelle qui épuise Mme X...

Au lieu d'avoir acquis la puissance de donner la forme oblativité à une partie de son aimance, elle en est restée à ne pouvoir consommer cette aimance que sous la forme possessivité. Il lui manque, de ce fait, ce que nous appelons la résultante vitale. La *résultante vitale* qui représente l'oblativité utile, dépend de deux facteurs: l'abondance de la matière première, c'est-à-dire de l'aimance ou énergie affective totale; et la puissance par laquelle une part plus ou moins grande de cette aimance pourra être faite oblativité, c'est-à-dire rendue consommable sous la forme oblativité.

Représentant l'oblativité utile, la résultante vitale est en somme l'aptitude à se limiter au profit d'autrui, à donner de soi à autrui: bref, c'est la capacité au sacrifice.

Dans l'âge adulte, à l'état normal, on peut considérer, conformément aux vues habituelles des psychanalystes, les appétences possessives comme centrées autour de l'ingestion alimentaire, et les appétences oblatives comme centrées autour de l'exercice des fonctions génitales. Avec ce correctif que chacun des deux modes d'aimance déborde largement ce domaine; chez les sujets les plus normaux on voit l'appétence possessive aller à l'argent et aux biens; l'appétence oblativité aller aux amis, à l'Honneur, à la Patrie.

Chez Mme X..., au contraire, tout ce qui est oblatif est atro-

phié ; la résultante vitale est sinon égale à zéro, du moins tout à fait insuffisante. Dans l'univers elle est la seule personne qui existe ; le monde extérieur n'est, sans que son conscient s'en doute, composé pour elle que de *choses* qui, si elle les aime, doivent pouvoir être (proprement ou figurément) *mangées*. Point d'autorité qu'elle puisse affectivement reconnaître.

Pourtant, c'est une réalité sensible que l'existence de personnes dont les volontés contrarient les nôtres, c'est un fait que ces jougs auxquels nous nous sentons plus ou moins assujettis et qu'il nous faut subir. Comment nier tout cela ? C'est là qu'intervient un mécanisme que nous décrirons sous le nom de *scotomisation* (1). Pour satisfaire ces désirs qu'ils ne peuvent expulser, les névrosés en arrivent à ne pas laisser parvenir à leur conscience les faits contraires à ces désirs ; le champ de leur conscience est ainsi rétréci par un véritable scotome psychique.

Ainsi notre malade scotomise toute autorité :

Elle se croit en fin de compte au-dessus de tout et parfaite. De même qu'elle a scotomisé son père, elle scotomise ses professeurs, elle scotomise Dieu le Père, elle scotomise la patrie, elle n'accepte pas son mari en tant que chef de famille. De même elle ne peut admettre que rien lui échappe : il faut qu'elle sache tout ; qu'elle contrôle tout. Des colères indescriptibles la prennent si quelque chose qu'elle a su ne se présente pas immédiatement à son esprit. Elle va jusqu'à s'arracher les cheveux de désespoir quand elle n'est pas certaine d'une chose qu'elle devrait savoir. Il lui est arrivé de piquer « des crises de nerfs » dans la rue pour un tramway qui ne s'était pas arrêté quand elle le désirait. Aussi reste-t-elle le plus possible chez elle, avec ses meubles, ses bibelots, ses réserves de provisions. Dans l'acte sexuel même, son mari doit se résigner à n'être qu'un outil ; elle se couche sur lui et il n'est que l'instrument d'une manière de masturbation ; car elle ne veut pas se laisser posséder, mais être celle qui possède : état évident d'inversion sexuelle, dont on saisit ici la genèse.

1. Ce mot, d'ailleurs, a déjà été employé parfois, mais dans un sens moins défini, notamment par DUPRÉ.

Par la scotomisation, notre malade arrive à saturer à peu près ses appétences restées purement possessives. Mais ce remède, qui endort le mal intérieur, ne supprime pas l'inadaptation de la malade au milieu social. C'est pour pallier autant que possible à cette inadaptation que se crée le mécanisme de camouflage et de compensation que nous proposons d'appeler *l'habillage* de la névrose.

Du fait de l'arrêt de l'évolution de l'affectivité, le clavier affectif manque d'une bonne moitié de ses touches, et singulièrement de celles qui seraient appelées à vibrer le plus souvent sous la pression de la vie sociale. A cette cruelle déficience, le malade cherche à suppléer de façon purement intellectuelle ; à l'évolution vitale réelle, essentiellement spontanée, dynamique, toute imprégnée d'affectivité chaude se substitue alors une pseudo-évolution d'ordre purement intellectuel, simple copie de l'aspect extérieur de l'évolution vitale d'autrui.

Le malade devient affecté, théâtral, artificiel (maniérisme des schizophrènes) ; une belle maison est bâtie, suivant les règles, à l'oblativité : mais point d'oblativité vivante pour l'habiter. C'est ainsi que certaines femmes arrivent à l'acte sexuel, mais qu'il reste pour elles un simple geste sans valeur voluptueuse : nous saisissons là un important facteur étiologique de la frigidité féminine.

Cet habillage de la névrose est souvent très réussi, au point de vue extérieur. On vante la douceur de ces malades ; ils se posent en victimes, et il s'en faut de peu que l'on ne les croie parfaits, surtout quand on est, comme la plupart des médecins, réduit à juger ces individus d'après les apparences. Le mécanisme de l'habillage est en grande partie devenu automatique, ce qui explique pourquoi les malades sont ordinairement eux-mêmes la dupe de leur propre comédie. Ce sera la tâche souvent ardue du psychanalyste que de dépouiller le malade, malgré ses résistances et celles de son entourage, de son vêtement de cabotinage pour arriver à sa nudité affective véritable. L'aimance étant la source réelle de l'affectivité dans tous les domaines, il ne suffira pas d'éliminer le conscient, mais

encore dans le domaine inconscient lui-même, d'éliminer les couches d'ordre purement intellectuel y déposées par l'habillage, pour arriver au noyau affectif véritable.

*
* *
*

Ce travail fait, on retrouve chez beaucoup de névrosés le petit enfant qui veut pouvoir toujours tout trouver à sa disposition, et vivre en parasite des grandes personnes. Incapable de se mettre en frais pour satisfaire à ses besoins affectifs il se sent inférieur, s'estime lésé par l'injustice de ce monde, et un sentiment amer voire haineux de révolte impuissante l'habite (ADLER). Ci-dessous un exemple de ce genre de faits (1).

M. Th..., 35 ans, vient consulter pour homosexualité, tendance à la kleptomanie, avarice et difficulté à faire le moindre effort.

La plus grande partie de son temps, le malade la passe dans sa chambre, à rêvasser, à imaginer toutes sortes de situations imaginaires. Il est prince, il est roi, il est cardinal ; il porte des robes magnifiques et l'on se prosterne devant lui. Il se voit aussi dépensant le moins d'argent possible et cherche toujours de nouveaux moyens pour exploiter autrui. Dans la vie réelle d'ailleurs il aime à prendre les gens par la pitié pour en soutirer des avantages. Ce malade est aussi un constipé chronique, et il semble bien que cette constipation soit en rapport avec son état psychique.

En somme ces simples données générales permettent déjà de voir que le malade est dominé par une seule tendance : obtenir d'autrui le maximum possible, en donnant et en se donnant aussi peu que possible à autrui. Pour avoir de l'argent, il ne recule même pas devant le vol. Au point de vue sexuel il n'a connu que des caresses masculines, d'ailleurs relativement superficielles. Encore ces hommes ne sont-ils jamais les mêmes, car, dit-il, « je suis incapable de m'attacher ». Un jour qu'un jeune homme lui parle d'affection, il est tout étonné d'apprendre de lui qu'il puisse exister un lien aussi sincère et aussi profond.

Il ne peut se laisser aller à aucun élan affectif, véritable. Il se méfie de tout et de tous et se sent persécuté partout.

Cet état, la psychanalyse a pu le rattacher à un conflit affectif infantile.

A l'âge de huit ans, M. Th... a le malheur de perdre sa mère. Il se voit alors livré aux bonnes, dont certaines, couchant avec le père, s'arrogent des droits maternels. Il essaie de s'attacher à certaines d'entre elles, mais, vite rebuté, se rétracte sur lui-même, souffrant cruellement. On le met au lycée ; bientôt il devient à peu près un étranger dans la maison paternelle.

Cet enfant est d'une sensibilité excessive ; de cette sensibilité qui le rend timide et jaloux, il est difficile de dire si elle est la cause ou la conséquence de l'intensité des conflits affectifs. Toujours est-il qu'entre cinq et douze ans, le caractère de l'enfant s'est absolument modifié.

Il est devenu méfiant ; il lui semble maintenant qu'on veuille l'exclure de partout, qu'il soit un paria. A quoi bon les efforts, « cela ne sert à rien ; on est toujours déçu. » Il faut qu'il se contente de ce qu'il a déjà. Se suffire à soi-même, ne plus dépendre des autres, voilà le principe.

De ce fait, le développement est arrêté. Il arrive cette chose paradoxale qu'avec un réel manque de confiance en soi, on devient pourtant un être qui ne sait que vouloir dominer : n'ayant aucune confiance dans les autres à qui avant tout on ne veut pas se donner, on veut ou les dominer absolument ou pouvoir s'en passer. C'est la négation de l'esprit de sacrifice ou même de simple concession ; le manque de résultante vitale.

Les malades de ce genre ne supportent pas les inassouvissements ; dans l'autistique tour d'ivoire où ils s'enferment pour les éviter, ils risquent d'en éprouver d'effroyables. Leur isolement moral est complet ; toujours insatisfaits ils explosent, en quelque sorte, en des crises névrotiques où ils trouvent des satisfactions, d'ailleurs toujours imparfaites. Ce dernier mécanisme est la source de l'homosexualité de M. Th...

Elle ne comporte aucun élément sentimental, elle ne satisfait l'instinct sexuel que dans ce qu'il a de plus bas.

Ce malade, malgré la dignité sociale dont il se trouve revêtu, ne peut pas ne pas se faire masturber dans les urinoirs publics pour peu que n'importe quel individu veuille se prêter à cette besogne. La conscience de l'éventualité des pires conséquences sociales n'arrêterait pas ses élans hémosexuels ; une fois apaisé, il frémit de ce qu'il a risqué, mais à la prochaine occasion, il est repris par l'impulsion, et il recommence. En dehors de ces conjonctures, il se masturbe parfois jusqu'à dix fois par jour.

L'argent et les friandises l'attirent aussi au point qu'ayant pu par hasard pénétrer quelquefois dans la salle à manger du psychanalyste, il y a dérobé du sucre et des gâteaux.

Son langage est un autre témoin de son état psychique. Il s'agit de proférer dans le minimum de temps, avec le minimum d'effort, un maximum de paroles : aussi avale-t-il souvent la moitié de ses phrases. Elles deviennent inintelligibles, et le beau résultat de ce système d'économie est de l'obliger à répéter ce qu'il a déjà dit.

En somme un véritable enfant vit en cet homme d'une certaine culture, méticuleux, ordonné, et qui, dans son conscient est scrupuleux à l'excès. Ses efforts intenses de volonté n'ont ici, pas suffi à le faire triompher de sa discordance.

Il se débat contre les nécessités sociales, qui ne sont pas en accord avec son système affectif infantile purement possessif.

* * *

Il peut arriver — et c'est là pour le sujet qui nous occupe dans ce livre un point capital — qu'un rêve suffise à indiquer avec beaucoup de précision les tendances affectives inconscientes d'un sujet rêvant, tendances susceptibles d'alimenter l'activité névrotique d'un malade si l'on ne réussit pas à leur frayer un passage normal et inoffensif.

Certes, le rêve, étant comme nous l'avons dit, la fonction même par laquelle l'homme normal donne une soupape de

sûreté aux tendances qu'il a expulsées de son activité consciente, on rencontrera, même chez l'homme normal, des rêves réalisant un état de régression où se satisfont des désirs désavoués par le conscient.

Mais, chez le sujet normal, la soupape du rêve est suffisante (ou à peu près suffisante), et il n'y a pas un intérêt pratique à mettre en vedette les tendances inconscientes.

Chez le névrosé au contraire, du fait même que les désirs expulsés ne bornent pas leur dangereuse action à l'activité du rêve, il devient intéressant de les rechercher, et, à cet effet, le rêve reste l'une des voies les plus efficaces. Même, au cours de la psychanalyse, les tendances infantiles que la régression thérapeutique aura rendues réviviscentes pourront souvent être dépistées par le rêve avant d'avoir donné lieu à des réactions névrotiques.

Mlle H... — Je me promène avec une ombre, (je crois que c'est André), dans une grande forêt. Tout à coup je me sens poursuivie par un grand jeune homme blond qui ressemble à mon père. Ce jeune homme a l'intention de nous tuer pour nous prendre notre argent. Il nous enferme dans une sorte de serre avec des bassins et des plantes et il ferme la porte à clef. Il met la clef dans sa poche. Pour me défendre j'invoque le Christ contre lui. Je me rappelle ces paroles : « J'invoque le Christ contre toi ». J'appelle au secours et vois un homme qui est le domestique du grand jeune homme. Ce domestique accourt et nous délivre, je ne sais pas comment. Le grand jeune homme est blessé au cours de la bataille et devient aveugle.

Voici les associations de ce rêve :

L'ombre ? — Je crois bien que c'est André, mon ami ; il fait exactement les mêmes gestes que moi, comme mon ombre.

Le grand jeune homme blond ? — C'est par lui que j'ai fait la connaissance de mon ami. Il m'a invitée à un bal. Mais il a toujours dansé avec une autre jeune fille que moi. Alors moi, furieuse, je me suis amusée avec son ami André qui est devenu mon amant. Vous le savez, docteur.

Le jeune homme veut vous voler ? — Oui, est-on jamais en sécurité ? Je n'ai plus d'argent. Ma mère n'a pas voulu m'en donner. C'est triste pour moi d'être obligée de vivre à ses dépens. Elle en a déjà assez sur le dos. Pensez, mon père qui a perdu une grande partie de notre fortune dans des spéculations idiotes ! Il n'en pouvait mais, le pauvre, mais nous n'en subissons pas moins les conséquences.

Il vous enferme dans une serre avec bassins et plantes ? — Oh oui, c'est épouvantable. Etre privé de sa liberté d'action. Dépendre de quelqu'un qui peut faire avec vous ce qu'il veut. Vous croyez qu'une situation pareille est rose ? Tenez, c'est exactement la même chose que dans ce traitement-ci. Dépendre d'un médecin, ne pas pouvoir se guérir soi-même, quelle abominable situation ! Oh ! je vous déteste. Vous me tenez là comme une esclave. Et vous ne soufflez mot. Vous contemplez ma maladie, mes souffrances ; rien ne semble vous toucher. Je trouve cette façon de procéder exécrationnable. Et dire que la plupart des hommes se moquent ainsi des femmes ! Que suis-je ? Rien, à côté de vous. Une enfant qu'on méprise et qui n'a pas le droit de sortir le soir avec les grandes personnes. Nous autres femmes, nous sommes des instruments pour vous, des bassins, rien de plus. Et notre charme de fleurs réveille votre intérêt scientifique, intérêt diabolique qui détruit tout ce sur quoi il se fixe.

La clef ? — Oui, il m'enferme là dedans et ce qui est pire, il emporte la clef. Cette clef est le symbole de sa puissance. C'est grâce à elle qu'il a pu fermer la serrure pour pouvoir nous exploiter d'autant plus tranquillement. Vous n'avez aucune idée combien cela me mettait en rage.

« J'invoque le Christ contre toi » — Oui, je ne comprends pas ces paroles. C'est tout à fait stupide. Comme toujours dans les rêves. Ma mère quand elle veut me refuser quelque chose prend toujours un air de martyre. Oh ! c'est affreux, cela me prive de tous mes moyens. Alors, je ne peux plus rien lui dire. Non, plus rien. Que voulez-vous, quand on cherche à m'apitoyer, je ne puis résister. C'est plus fort que moi. La douleur du Christ a quelque chose de très touchant. Se sacrifier pour l'humanité ! c'est un idéal merveilleux. Malheureusement ces sacrifices ne sont pas toujours dûment récompensés. Ce sont toujours les meilleurs qu'on crucifie. Et personne ne se soucie de leurs souffrances muettes. Je trouve ces hécatombes de sacrifices révoltantes. Révoltante, l'impassibilité de

la divinité devant un tel déploiement de souffrance. Que sommes-nous ? Rien. Ridiculement rien. Notre cri d'angoisse se perd dans l'univers. Personne ne nous secourt dans notre solitude.

Le domestique ? — Oui, c'était comme le domestique du grand jeune homme blond. Cela arrive souvent que les hommes s'entre-tuent. C'est un bon moyen pour se débarrasser d'eux.

Aveugle ? — Oui, ne rien voir. Les yeux crevés avec des ciseaux. Quoi de plus cruel que d'ignorer ce qui nous entoure, d'être aveugle, de ne pas voir ce qui se passe ? Parfois je voudrais qu'on ne me voie pas telle que je suis. Alors je cherche à me cacher ; surtout, vous me gênez quand vous me regardez. Oh, quand vous me scrutez, que c'est désagréable ! Je ne sais quelle posture prendre. Avouez que c'est affreux que d'être obligée de se déshabiller moralement.

Avant d'interpréter ce rêve, mentionnons qu'il eut lieu à l'époque où la malade devait payer son psychanalyste : et précisément elle avait à cette séance oublié d'apporter l'argent nécessaire audit paiement. Son ami André venait, d'autre part, de revenir d'un voyage, et il semble que la malade ait vu là une occasion de se distraire, voire de créer des résistances contre la continuation du traitement psychanalytique.

La malade se sent serrée de près par le médecin auquel, quoiqu'elle pense qu'il peut la guérir, elle veut, inconsciemment, échapper. Ce comportement est le fait d'une sorte d'automatisme acquis, au moyen duquel elle réagit, à son insu, à toute manifestation pressante d'autorité. Nul doute que cet automatisme remonte à l'enfance.

Le grand jeune homme blond est un voleur ; il ressemble au père qui a perdu, c'est-à-dire quasiment volé, le capital familial, mère comprise. L'éveil sexuel précoce de la malade vis-à-vis de son père lui a jadis amené les cruels tourments de la jalousie. Pour échapper à ces souffrances elle s'est créé en imagination et inconsciemment une personnalité masculine grâce à laquelle elle se satisfait elle-même autistiquement. Cette personnalité volée aux hommes est symboliquement représentée dans le rêve par l'ombre qui fait les mêmes gestes que la songeuse elle-même. Cette personnalité virile qu'elle s'est donnée est ce à quoi elle tient le plus. Aussi ne peut-elle pas admettre

de se sentir dominée par un homme. L'homme réveille en elle les résistances qu'elle a, à l'origine par dépit, éprouvées contre son père. Résistance qui créent en elle un conflit chronique. Ces résistances contre toute influence et toute autorité se transfèrent naturellement, pendant la psychanalyse, contre le médecin. Aussi le grand jeune homme blond du rêve est-il en réalité la condensation d'au moins trois personnes réelles : le jeune homme qui avait invité Mlle H. au bal et l'a négligée, le père et le psychanalyste. Le psychanalyste, auquel la malade est forcée de s'abandonner, lui prend la clef, symbole de la puissance par laquelle Mlle H. cherchait névrotiquement à se satisfaire.

L'ombre est aussi André. Car André n'est conçu par l'inconscient de la malade que comme un instrument. Par l'autisme elle a cherché à se rendre indépendante de son père ; de même André n'a été qu'un moyen de se rendre indépendante du jeune homme blond qui, après l'avoir invitée, la méprisait et dont il ne fallait pas qu'elle eût l'air de dépendre. André est si bien un pur instrument que Mlle H. est avec lui à peu près entièrement frigide, sauf s'il la masturbe ou si elle-même lui saisit le membre pour se frotter avec.

Le domestique est un autre avatar de l'ombre, c'est-à-dire de l'autisme. Il doit délivrer la malade de son persécuteur le père, de son persécuteur le jeune homme blond, de son persécuteur le médecin. Cette femme veut dominer à la manière des hommes ; elle est jalouse de la supériorité du médecin, et veut le rendre aveugle. Que les hommes se battent et s'entre-tuent, on sera bien débarrassés d'eux. L'identification de la jeune femme aux mâles est nettement marquée par le sadisme évident que comporte cette scène, où elle voit avec joie enfoncer des ciseaux dans les yeux du jeune homme au lieu que ce soit lui qui vienne en maître se ficher génitalement en elle. D'ailleurs la symbolique purement génitale n'est sans doute pas la seule en jeu dans cette image onirique. Œdipe, subjugué par la passion incestueuse, devient aveugle ; cet épisode de la légende est, selon nous, l'image poétique de la scotomisa-

tion. Le névrosé scotomise ce qu'il veut ne pas voir. Ici, par un de ces mécanismes d'inversion que nous savons si fréquents dans les névroses, Mlle H... inflige au jeune homme l'aveuglement qu'en réalité elle subit elle-même.

Il reste à expliquer ces mots : « J'invoque le Christ contre toi. » Or la malade nous apprend que sa mère se sert du masque de la souffrance pour dominer les autres en les apitoyant. C'est là le modèle que Mlle H. copie ; mais consciemment, elle ne peut employer cette tactique vis-à-vis des hommes, puisque de l'homme-père elle veut ne rien savoir. C'est sa névrose qui, par voie inconsciente, lui recrée ce masque de souffrance par lequel elle cherche à dominer l'homme, parce que, malgré tout, son « ombre » ne sature point ses besoins affectifs. Il lui faut l'homme, mais il le lui faut comme une nourriture toute prête.

En somme, ce rêve à lui seul nous permet de trouver quelles sont les tendances qui annihilent pour ainsi dire, chez Mlle H., le fonctionnement de l'activité consciente, et sont, à son insu, la cause subconsciente de la névrose.

La dernière association du rêve nous permet de saisir sur le vif le processus d'habillage décrit ci-dessus.

* * *

L'observation suivante nous donnera un exemple frappant de l'arrêt de l'évolution affective au stade possessif, en même temps que le rôle capital joué dans ce stade par le processus digestif et son résidu fécal.

Mme M..., âgée d'une trentaine d'années est obsédée par la crainte d'avoir ouvert les becs de gaz, d'avoir écrit du mal de son mari sur des papiers, d'entendre des enterrés vivants frapper dans leur cercueil, de faire du mal aux enfants, de pouvoir de façon ou d'autre être la cause d'une catastrophe.

Ces symptômes se manifestèrent pour la première fois vers l'âge de la puberté : la crainte d'avoir ouvert les becs de gaz et risqué ainsi d'asphyxier autrui a toujours dominé la symptomatologie.

Après le mariage les symptômes s'amendèrent pour réapparaître de plus belle il y a cinq ans.

Du point de vue spécial auquel nous nous plaçons ici, il n'est pas utile de rapporter le détail du réel développement symptomatique diachronique de cette névrose.

Le secret professionnel nous bride d'ailleurs : c'est une des infortunes de la méthode psychanalytique que de ne pouvoir jamais apporter à ses contradicteurs que des résultats partiels, l'exposé complet d'un cas concret impliquant la reconnaissance de l'identité du patient pour tous ceux qui auraient pu l'approcher.

Psychanalytiquement l'on s'aperçut vite que la tendance principale de l'inconscient de Mme M... était de vouloir tout prévoir, tout savoir, tout contrôler, de se préserver absolument contre la possibilité de l'imprévu, possible cause de surprises désagréables. Aussi bien cette femme s'efforce-t-elle d'imposer à tout et à tous sa façon de voir. Ceci par crainte de l'imprévu, par crainte de l'action d'autrui, par crainte en somme de la vie normale ; la malade veut s'organiser un refuge définitif où elle soit maîtresse absolue.

Or, chez cette femme, le passage du sevrage ne s'est point effectué normalement.

Elle fut nourrie jusqu'à l'âge de seize mois ! Elle fut extraordinairement gâtée par sa mère, qui la promenait sur ses bras des nuits entières, et la protégeait contre les remontrances du père. D'autre part, le père, qui eût souhaité avoir des garçons, désignait, avec quelque dédain, ses filles par le terme de « pisseuse », et l'enfant s'en sentait profondément blessée.

La fillette ainsi protégée par la mère, conserva l'habitude d'agir à sa fantaisie, et notamment de faire ses besoins dans son lit comme un petit bébé. Le père se plaignait de la puanteur engendrée par ces habitudes ; il fallait mettre les matelas aux fenêtres pour que l'air de la chambre cessât d'être infecté par la mauvaise odeur. La famille, enfin lassée, envoya l'enfant à la campagne chez la grand-mère dès qu'elle eut trois ans, et ce fut pour la fillette un affreux traumatisme affectif.

C'est chez sa grand'mère qu'elle devint propre ; mais en même temps se développèrent les premiers scrupules morbides. A cette époque remonte la perpétuelle crainte de « faire le mal », et toute l'organisation d'un système de contrôle et de superstitions pour prévenir les catastrophes ; ce qui empêchait en somme la malade de « faire » naturellement quoi que ce soit.

Le rêve suivant nous donne l'image de la situation affective de cette époque, réviviscente du fait de la psychanalyse :

RÊVE. — Je suis en train de faire des pommes paille comme papa les aimait. Je me trouve dans la chambre où est mort mon père. La graisse bout sur un réchaud à gaz. Mais au lieu de pommes paille, j'obtiens des grumeaux jaune doré. Je suis mécontente. Arrive K..., qui ferme le robinet du gaz. Je suis furieuse.

Voici les associations afférentes à ce rêve.

Les pommes paille ?... — C'étaient des pommes frites telles que mon père les aimait ; mais au lieu d'être raides, c'étaient des grumeaux mous et pâteux, d'une drôle de couleur. Mon père aimait beaucoup les pommes paille, ceci de tout temps. Son père avait été très dur avec lui, et lui avait toujours dit qu'il finirait sur l'échafaud ; il le traitait de vaurien. Pourtant, mon père, qui a beaucoup travaillé, est devenu quelque chose, mais ce n'est pas à son père qu'il le doit ; il est arrivé par lui-même. Les parents peuvent, sans le savoir, faire souvent beaucoup de mal. Ainsi, cela me vexait quand mon père nous traitait de « pisseuse ». J'aurais tant voulu être un garçon. Je disais toujours « j'envie les chevaux et les vaches, qui peuvent faire pipi et caca comme cela leur plaît ».

J'ai des remords aujourd'hui. J'aurais préféré que ma mère restât à la salle à manger, qui est bien chauffée. Mais elle veut toujours faire à sa tête, et alors je la rudoie. Après quoi j'ai toujours peur de lui avoir fait du mal.

La graisse bouillante ?... — La graisse bouillante est très dangereuse. J'étais toute à mon plaisir de faire des pommes frites, et voilà que K..., un neveu de mon mari, vient me fermer le bec de gaz.

K ?... — Dans mon rêve il est pâle et a très mauvaise mine. Il n'est pourtant pas ainsi dans la réalité. Cela se passe dans la chambre où mon père est mort.

Fermer le bec de gaz ?... — Oui, cela m'a mise en colère. Evidemment cela me fait penser à la peur que j'ai toujours de laisser les becs de gaz ouverts, et de créer ainsi des catastrophes. Mais je ne peux jamais savoir décidément si un bec de gaz est ouvert ou fermé. Y regarderais-je cent fois, je ne serais jamais tranquille. Cela me rappelle la mort d'une de mes petites amies, survenue quand j'étais jeune; il m'avait semblé voir son cadavre remuer les yeux et les narines. Je me dis : « Elle n'est pas morte » et priai instamment les parents de faire attention à ce qu'on ne l'enterre pas vivante. Je fus incapable d'aller à l'enterrement. Pour mon père, j'ai eu moins peur, car maman avait fait mettre par la bonne un papier spécial aux narines, ce qui permettait de voir qu'il ne respirait plus; et puis, des médecins avaient vu papa d'heure en heure; aussi étais-je à peu près tranquillisée; mais sans toutes ces mesures, j'aurais été très inquiète.

Je puis maintenant toucher au sac que j'avais mis de côté après la mort de mon père; il y a dans ce sac une aiguille époincée que j'ai conservée soigneusement. Je craignais toujours que la pointe de cette aiguille n'eût pénétré dans le cœur de mon père et causé sa mort.

La peur de toucher à un revolver ne me hante plus non plus tellement. Mais quelle angoisse n'était-ce pas pour moi, que de croire que je pouvais causer la mort de mon entourage.

Dans ce rêve, K..., qui vient gêner les opérations de la malade, est la condensation du père, du psychanalyste et du mari (dont il est en effet le neveu).

C'est le père qui empêche la malade de faire ses grumeaux jaune d'or et qui lui ferme le bec de gaz : allusion directe au fait que jadis il lui voulait ôter la liberté d'émettre des selles et des gaz. Cette interprétation est confirmée par la colère que, dans ses associations, la jeune femme manifeste contre son grand-père paternel, qui représente ici le père dont la malade a scotomisé la personne réelle, mais avec laquelle elle s'est imaginativement identifiée. Ce père imaginaire doit, au lieu de pommes paille, aimer les grumeaux. C'est le psychanalyste qui, actuellement, veut l'empêcher de produire les grumeaux de sa névrose.

L'origine de la névrose est ici tout entière dans le traumatisme

affectif subi par l'enfant lorsqu'il lui a fallu devenir propre.

Il a fallu s'efforcer de cacher, au père en particulier, et à autrui en général, cette chose réputée sale : les matières fécales. D'autre part, tout bébé calque (par une sorte de transfert) tous ses actes sur le type de l'acte digestif, par lequel tout aboutit à cette sorte de matière morte : les selles ; pour lui aller à la selle s'appelle tout simplement « faire ». Aussi notre malade éprouve-t-elle vis-à-vis des morts eux-mêmes, sorte de résidu de la digestion de l'ordre naturel, le même sentiment que vis-à-vis des fèces : elle ne veut pas les voir ; ils sont pour elle encore vivants, ils remuent, ils frappent le bois de leur cercueil.

Enfin, la malade étant restée au stade purement possessif de l'aimance, s'assimile tout comme une nourriture ; aussi se sent-elle responsable de tout le désordre, de tout le caca du monde ; et elle ne saurait voir une pelure d'orange à 200 mètres sur le trottoir sans courir la ramasser, de crainte que n'arrive un accident dont elle se sentirait la cause.

* * *

Le rêve de Mlle U. que nous allons rapporter maintenant symbolise très nettement l'opposition entre la possessivité et l'oblativité.

RÊVE. — Je suis avec ma cousine dans une rue. Nous voyons une grande et belle maison de sept étages, et, à côté, des maisons petites et vieilles. Ma cousine me dit : « Les personnes habitant les petites maisons doivent être jalouses de celles qui demeurent dans la grande maison. » Moi, je lui réponds que non, car dans les petites maison on est son maître. Puis je vois une auto sortir de la *grande maison* et aller directement au *restaurant*, à côté. Dans la rue il y a beaucoup d'autos qui marchent à grande vitesse. Cela me fait peur. Dans mon rêve, il est midi.

Voici les associations liées à ce rêve :

La cousine. — C'est la cousine chez laquelle j'habite. (La malade habite là depuis qu'elle a quitté sa mère. Sa cousine est en même temps sa patronne et par conséquent la nourrit. C'est la raison pour laquelle dans ce rêve la cousine se superpose à la mère.)

La grande maison de sept étages. — C'est une maison moderne avec tout le confort. Il faut tout y partager avec les autres ; une petite maison peut vous appartenir, dans une grande vous habitez tout au plus un appartement et vous avez des gens au-dessus de vous et à côté de vous. Je n'aime pas le moderne. Je me reporte toujours vers le passé. Pourquoi cette vie compliquée. On était peut-être plus heureux à l'époque primitive. Vraiment, j'aurais aimé rester une enfant. La vie me fait peur.

Les petites maisons à côté. — Oui, dans une maison pareille on est son maître. On fait ce qu'on veut. Personne ne vous dérange. L'on n'a besoin ni de concierge ni de gérant. Moi, j'en envie pas les gens des grandes maisons. Je désire avoir une maison à moi. Qu'on me laisse faire ce que je veux, même des bêtises ; je préfère cela aux remontrances. Il faut toujours que j'aie raison. Vous le savez bien. Et quand on me donne tort, je me mets en rage. J'aime par-dessus tout mon petit coin, où je puis rentrer dans ma coquille. Et qu'on m'y laisse tranquille ; surtout, pas d'hommes !

Les gens de la petite maison sont jaloux. — Oui, la jalousie fait souffrir quand on n'a pas ce dont on a besoin. La meilleure des choses est de pouvoir se suffire à soi-même. Ne pas avoir besoin des autres. Être son propre maître. Je ne comprends pas ce que vous m'avez dit la dernière fois de ma mère. Vous m'avez dit que j'étais forcée de la partager avec mon père. Jamais. Une mère, pour ses enfants abandonnerait son mari. Surtout un mari comme mon père. Il n'est pas étonnant que je le déteste autant !

L'auto qui va au restaurant. — Oui, ces gens vont manger au restaurant. Même pour la nourriture, ils sont forcés de s'adresser aux autres. Ils sont continuellement forcés de se déplacer. La vie les soumet à quantité d'obligations. Ils dépendent de leurs domestiques, de leur auto, de tout le monde, quoi !

Les autos dans la rue. — Oui, toujours il faut faire de la place. Vous savez, c'est ce que je ne peux pas. Je risque toujours de me faire écraser encore une fois. (La malade ne pouvait plus continuer à traverser une rue quand un véhicule s'approchait d'elle. C'est ainsi qu'elle se fit écraser un jour par une voiture, immobilisée qu'elle était par son angoisse.) « Les autres peuvent marcher à volonté, moi, j'hésite toujours, puis je trébuche. Je ne puis pas m'éloigner très loin d'un soutien solide. Il faut que ce soutien soit toujours à ma disposition. Maintenant je peux parfois marcher au milieu de la rue. Mais il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de voitures. Dans

le temps je ne pouvais même pas avancer. Vous savez, je reculait toujours. La peur m'empêchait de marcher. Dans le rêve je marche, mais avec beaucoup d'angoisse. »

Ce rêve nous montre, symbolisé clairement par les deux maisons, les deux modes de l'aimance.

La petite maison, satisfait aux appétences possessives ; la grande maison répond aux tendances oblatives.

La petite maison que la malade veut garder pour elle seule, c'est sa mère, cette mère qui est toujours là quand on en a besoin ; et c'est aussi sa névrose, cet édifice qu'elle s'est construit pour s'y isoler du monde.

Par la névrose, la malade s'est, d'une façon autistique, créé une sorte de personnalité supplémentaire, au moyen de laquelle elle devient sa propre mère. Enfermée dans ce microcosme dont elle est le centre et le tout, elle prétend se passer du véritable univers.

Cet univers est représenté nettement dans le rêve par la grande maison. Les gens de la grande maison dépendent de tout leur domestique et sont obligés de courir après la nourriture. Pourtant, la malade maintenant envisage déjà, tout en continuant à la craindre, la possibilité de quitter la petite maison pour la grande. C'est là le sens du dialogue qu'elle a, dans le rêve, avec sa cousine. Cette hésitation est l'effet du traitement psychanalytique, déjà assez avancé au moment où se produit ce rêve.

En fait, l'époque où elle vint se faire traiter, la malade était dans l'impossibilité instinctive totale de faire aucun effort. Avait-elle fait quelques pas dans une pièce qu'elle s'écroulait, à moins qu'elle ne pût s'accrocher à quelque meuble. Essayait-elle de parler qu'elle ne pouvait — et très péniblement — arriver qu'à prononcer à voix basse quelques mots à peine audibles.

Pour expliquer de façon satisfaisante l'état de Mlle U., nous demandons la permission d'insister de nouveau sur l'importance du travail qui, d'abord lors du sevrage, puis plus tard le long de la seconde enfance, distrait du domaine possessif une

partie croissante de l'aimance, et la reporte sur le terrain oblatif.

La mère, qui s'identifie avec la nourriture de l'enfant, veille aussi à tous ses besoins. Et, comme nous l'avons dit plus haut, le bébé ne se soucie guère des conséquences désagréables que peut, par exemple, avoir l'évacuation intempestive de ses fèces. La mère est là pour le tirer du sa purée.

Mais arrive l'époque du sevrage ; la mère s'éloigne de plus en plus. Elle cesse de n'être que l'esclave du bébé ; elle reprend de sa liberté. Et, aux yeux du bébé c'est pour aller avec le père, et éventuellement avec les frères et sœurs que la mère le quitte ainsi. Le père, les frères et sœurs deviennent ainsi des rivaux, des ennemis. Sur le rôle des frères et sœurs souvent très important, ce rêve-ci ne nous donne pas l'occasion d'insister. Le rôle du père est plus capital encor : C'est pour aller avec le père que la mère s'est détachée de l'enfant : le père devient ainsi le premier noyau et le premier symbole du monde extérieur, et l'on peut dire que les réactions de l'enfant vis-à-vis du père sont les réactions types vis-à-vis du monde extérieur. Le sujet qui n'a pas accepté l'autorité paternelle n'acceptera le monde extérieur qu'en tant que ce monde se modèlera sur ses désirs, et il scotomisera les autres éléments.

En somme, sa mère qui était jusque là pleinement sa chose, il faut que l'enfant l'abandonne, au moins partiellement, à son père. On conçoit que le père obtienne d'autant plus facilement ce sacrifice qu'il saura se faire aimer de son enfant. Celui-ci s'accoutumera alors à sacrifier sa sécurité (dont la continuelle sollicitude de la mère est la forme la plus archaïque) à une autorité révérée (maintenant le père, plus tard l'honneur ou la patrie). Mais combien l'enfant risquera-t-il de devenir névrosé si son père, névrosé lui-même, se comporte de façon plus ou moins inconsciente, en ennemi vis-à-vis de lui ou bien si ce père adopte, en vertu de principes pédagogiques vicieux, un système d'éducation dans lequel il ne veuille lui apparaître que comme un croquemitaine grondant, battant et punissant. L'enfant alors n'a plus aucun motif de sacrifier à cet ennemi

son unique refuge: la mère. Et si cependant cette dernière se retire de lui, il en naît un conflit grave que même une constitution normale ne supporte pas sans dommage: l'enfant, de même qu'il suçait son pouce pour suppléer au sein et au biberon défailants, s'adresse à une partie de lui-même pour y écouler son affect et pour chercher une équivalence à ce qu'il devrait sacrifier librement: il développe un autisme qui n'est qu'une manière de masturbation mentale; jamais alors il n'apprendra à supporter une douleur pour autrui, jamais son affect ne trouvera d'écoulement au dehors, jamais son aimance ne prendra la mode oblatif. Leur propre intérêt, la nourriture-mère, tel sera l'unique objet des soins des malades. Le sujet passera toujours avant tout, et comme refuge permanent il aura son autisme (cette sorte d'utérus psychique) qu'il cultivera avec soin pour y être à l'abri des coups du sort. Un mécanisme très particulier en est le résultat inévitable: celui de l'inversion.

La possessivité est caractérisée comme nous l'avons vu par un mécanisme d'intériorisation, analogue à celui de l'ingestion alimentaire. S'assimiler, s'incorporer, psychiquement ou physiquement la chose « convoitée », la détruire en somme en tant qu'elle a une individualité propre, en voilà le principe. Pour bien comprendre la portée de cette tendance, il ne faut pas perdre de vue ce fait capital que l'activité digestive comporte d'une part l'ingestion de l'objet désiré et d'autre part: l'expulsion des matières fécales, objets répugnants. Ce n'est que quand les choses se trouvent au point de vue affectif assimilables aux matières fécales (cadavres, pourriture) que notre instinct possessif nous permet de les laisser échapper et de nous détacher d'elles. Tout ce qui n'est pas excrément réveille notre convoitise. Mais les instincts oblatifs viennent dans la normale, nous permettre d'aimer les choses extérieures en acceptant cet inassouvissement qu'est leur non réduction en manière digérée.

Au contraire, le névrosé avec son oblativité insuffisante, fuit, nous l'avons vu, l'inassouvissement. Incapable de tout s'assimiler, il n'arrive à laisser exister le monde extérieur qu'à une seule condition: il le réduit psychiquement à l'état de matière

fécale ; il en fait quelque chose d'inerte, de mort, il le dénigre ; il le traîne dans la boue. Au contraire, tout ce qu'il arrive à absorber est pour lui splendide et sublime. (Idées de grandeur). Il en arrive ainsi à ce résultat paradoxal que tout ce qui est vie en dehors de lui, tout ce qui normalement devrait réveiller ses désirs, le laisse indifférent ou même lui donne cette sorte d'horreur que l'homme normal ressent devant la mort et la pourriture. Par contre, tout ce que le névrosé « a dans le ventre » (tant au propre qu'au figuré) prend, pour lui, l'attrait qu'a normalement ce qui vit. Il y a donc une inversion plus ou moins totale de l'activité psychique. Le monde extérieur n'est plus rien, le monde intérieur est tout. Une attirance particulière et morbide pour tout ce qui aboutit « aux choses sales », se développe chez les malades de ce genre, et, l'inversion de leurs appétences peut devenir telle qu'au degré maximum, c'est-à-dire dans la schizophrénie les excréments peuvent prendre la valeur des aliments, et les aliments celle des excréments. Comme ces sujets ont en général reporté tout leur amour possessif, de façon masturbatoire, sur eux-mêmes (*narzismus* de FREUD), c'est eux-mêmes qu'ils détruisent, au lieu d'atteindre le bonheur. Les tendances inversives peuvent même être tellement fortes, être devenues tellement automatiques chez ces sujets qu'ils finissent par les prêter au monde extérieur même : c'est là, nous semble-t-il, le véritable mécanisme des visions hallucinatoires de la schizophrénie, par lesquelles le sujet traite ses propres représentations comme faisant partie du monde extérieur.

On conçoit en somme comment s'organisent les réactions paranoïdes de ces individus et combien il est difficile de remettre à l'endroit une situation affective qu'ils ont laborieusement et solidement installée à l'envers. On conçoit ainsi comment l'activité névrotique a pu se constituer, autour de l'insuffisance d'oblativité, en faussant toute une série de mécanismes psychologiques, en les faisant aboutir ainsi à une vue vicieuse de la réalité. Le manque d'oblativité rend, dans une plus ou moins large mesure, le sujet incapable de sacrifier les

habitudes archaïques d'un passé infantile, habitudes auxquelles il faudrait qu'il renonçât pour suivre l'évolution générale que lui commande le milieu où il est plongé. Le pauvre malade craint toujours de perdre ce qu'il voudrait garder pour lui, sa mère-nourriture, et cet état de choses, marchant souvent de pair avec une constipation rebelle, le pousse à vouloir conjurer à tout prix toutes les volontés tant humaines que cosmiques (divines) auxquelles il devrait normalement céder dans la vie. Ainsi, une de nos malades a voulu se suicider le jour où elle s'est aperçue qu'elle avait quelques rides sur le visage, et elle en a voulu à mort à ce grand maître qu'est le temps de ce qu'il avait abîmé sa figure d'une façon aussi irrespectueuse. La même femme avait des accès de colère pour peu que son mari voulût l'approcher.

Ces malades se créent souvent des rituels très compliqués allant de la simple superstition aux stéréotypies les plus complexes. Nous voyons là, transposés dans le domaine psychopathologique le mécanisme psychologique qui, dans le domaine social, a présidé à la formation de certains rituels. Les rites qu'accomplit le névrosé ont pour but d'apitoyer le maître universel, afin d'obtenir de lui la réalisation de selon tel désir. La prière de ces sujets n'est jamais de type : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel », elle comporte toujours un marché. Nos malades ne font de sacrifices que conditionnels ; ils en exigent le paiement, et malheur à Dieu s'il ne répond pas à ce qui est en réalité un ordre.

L'obsession relève de causes analogues. La pensée obsédante revient avec une force irrésistible, elle *assiège* le conscient du sujet, le traque et le paralyse jusqu'à ce qu'il capitule. Chez le schizophrène deux impulsions contradictoires entre elles peuvent même vouloir se réaliser en même temps (*ambivalence*). Le même mécanisme peut arriver à dissocier le langage : que le sujet n'arrive plus à se détacher d'un mot qui l'a frappé, les mots secondaires seront scotomisés pour laisser la place aux mots dominateurs qui à leur tour pourront être condensés. Le sujet croira ainsi pouvoir obtenir, avec le minimum d'oblativité dans

le langage, le maximum de rendement. Il est compréhensible que le sujet ayant pris l'habitude de suivre ces tendances finisse par en cristalliser en lui les formes d'exécution ; il en arrive à conserver ces formes même alors qu'elles ne répondent plus à un besoin affectif en lui : elles ne sont plus qu'automatiques, ce sont des *stéréotypies*, comparables à ce que seraient socialement des cérémonies rituelles qu'on aurait conservées par habitude, sans savoir pourquoi ni en l'honneur de qui.

Toute une gamme de gravité est d'ailleurs possible dans ces mécanismes, le degré ultime de l'évolution morbide étant réalisé par la schizophrénie.

Les malheureux dont l'affect est ainsi enfermé dans leur autisme sont incapables, nous l'avons vu, de tout élan. Pour agir, pour faire comme les autres, ils sont réduits à se tyranniser eux-mêmes de façon affreuse comme leur père les tyrannisait autrefois.

Envisagé à la lumière des notions que nous venons de rappeler, le cas de Mlle U... devient très clair.

A un père hostile et brutal, la fillette n'était vraiment pas portée à rien sacrifier ; et la mère ne songeait pas à demander pareil sacrifice en faveur d'un mari de ce genre. Non seulement la mère était le refuge de l'enfant, mais l'enfant celui de la mère. La fillette restait dans l'Eden maternel.

Mais à cinq ans, elle eut la scarlatine. Son père la porta à l'hôpital, où elle passa plusieurs mois. Elle y fut d'une méchanceté inimaginable ; elle haïssait tout le monde, en particulier les médecins qui la retenaient à l'hôpital. Plusieurs jours durant elle fut sans pouvoir parler ni marcher : les symptômes mêmes de la névrose ultérieure. Sa haine contre son père prit alors le caractère plus général de haine contre tous les hommes.

Elle ne voulut plus se soumettre à rien, elle était en perpétuelle révolte contre des forces supérieures à la sienne.

Elle se fit blesser un jour par une auto à qui elle n'avait pas pu arriver à vouloir bien céder la place à temps. Elle ne pouvait descendre un terrain en pente, révoltée qu'elle était contre l'impulsion

naturelle de la pesanteur ; elle ne pouvait marcher sur un parquet ciré ni sur un trottoir mouillé, de peur de glisser malgré elle.

Elle était agoraphobe surtout parce qu'elle ne voulait pas consentir à partager les places avec autrui. Elle s'avancait donc d'ordinaire en s'appuyant au mur des maisons, mais encore fallait-il que personne ne s'avisât de s'appuyer aussi sur ce mur qu'il lui fallait en toute propriété. Un malheureux passant, la voyant hésitante, voulait-il l'aider à franchir tel espace vide ou tel endroit glissant, c'est par la violence qu'elle réagissait.

Ses propres volitions rencontraient d'ailleurs la même opposition : voulait-elle se forcer à faire quelque chose, qu'immédiatement elle se trouvait immobilisée, tremblante et comme crispée.

L'oblativité qui eût dû naître à propos du père, et ne l'avait pu, ne s'était en somme jamais développée.

Or, à mesure que le psychanalyse avança et que la malade apprit à faire à propos du médecin cette sienne éducation oblativité qu'elle n'avait pu faire à propos du père, les symptômes disparurent, ce qui est une nouvelle preuve de l'importance du manque de résultante vitale pour la création des symptômes de ce genre de névroses.

* * *

Le cas que nous allons citer maintenant nous paraît surtout propre à montrer jusqu'à quel point l'éducation peut influencer sur la constitution de la résultante vitale.

M. Pierre Q... est un homme âgé de 35 ans. Or, ce malade a perdu son père quand il avait cinq ans. La mère s'est de ce fait beaucoup attaché à son fils unique et a continué à le gâter comme s'il était encore un petit enfant. Le sevrage moral n'a pas eu lieu normalement ; le petit Pierre gardait des habitudes enfantines. Intelligent comme il l'était il s'en aperçut ce qui le fit beaucoup souffrir.

Pour ne pas être petit garçon, il cherchait à remédier au mal. Il commença donc à beaucoup s'occuper de lui-même, à faire sa propre éducation, pour ainsi dire. C'est ainsi qu'il s'efforçait de se comporter comme « un grand garçon », à ne pas faire ses petits besoins devant les domestiques, à ne pas aller le matin dans le lit de sa

mère comme il en avait l'habitude, etc. Mais ces sacrifices, il ne les faisait point à sa mère, il se les faisait à lui-même, dans un but bien précis, celui de ne plus paraître petit garçon. Aussi cet homme n'a-t-il appris à faire aucun sacrifice pour autrui ; s'il en fait c'est seulement pour lui, dans le but d'obtenir des compensations. Il est resté incapable de penser aux autres. Il ne fait que de se préoccuper de lui-même ; que la vie exige de lui un sacrifice dont il ne voit pas l'utilité immédiate pour lui-même, il cherche à y échapper.

En somme chez cet homme la résultante vitale ne s'est pas pleinement développée, d'où des conséquences graves : il reste un perpétuel parasite social, son incapacité au sacrifice le rendant incapable de sortir, au point de vue psychique, du sein intra-familial, c'est-à-dire de développer toutes les virtualités viriles latentes en lui. De fait tous ses efforts de volonté pour sortir de cet état furent vains jusqu'au jour où le traitement psychanalytique eut développé en lui la capacité de se soumettre à d'autres qu'à lui-même, d'admettre l'autorité des autres personnes et de leur faire le sacrifice de son désir autistique.

Nul doute que les circonstances de l'éducation de cet homme ne soient pour beaucoup dans sa névrose. Déjà à propos de Mlle U..., nous avons indiqué l'importance de la conduite du père et de la mère vis-à-vis des enfants. Nous tenons à insister sur ce point, car d'une part trop de parents imaginent que la conduite que l'on tient avec les enfants au-dessous de l'« âge de raison » est indifférente pour l'avenir ; d'autre part beaucoup d'autres, plus attentifs et mieux intentionnés, emploient systématiquement des méthodes aussi funestes qu'ils les croient bonnes.

* * *

La question du rôle de l'éducation et des circonstances dans la genèse des névroses est connexe et complémentaire de celle du rôle de l'hérédité dans cette même genèse. Il ne nous semble pas que ce second problème soit actuellement susceptible d'une solution scientifique ; c'est pourquoi il est prudent de ne pas apporter à son sujet de négations absolues ;

admettons donc que l'on apporte avec soi une constitution psychique donnée, ayant en particulier, plus ou moins de *richesse affective primaire*, et que c'est sur cette constitution que les circonstances viennent agir.

Peu important d'ailleurs ces considérations théoriques pour le point de vue que nous choisissons. Nous nous plaçons sur un terrain à la fois plus pratique et plus sûr. Ce qui nous paraît, en effet, intéressant à considérer pour la pathogénie des symptômes d'une névrose et pour la conduite de son traitement psychanalytique, c'est la *résultante vitale*, qui dépend non seulement de la richesse affective primaire, mais encore de la puissance transformatrice qui oriente l'affect vers l'oblativité au lieu de le laisser tout entier à la possessivité.

L'adaptation sociale d'un individu nous semble directement proportionnelle à sa résultante vitale. L'éducation, préparation à la vie sociale, est essentiellement constituée par une série de sacrifices demandés à l'enfant. C'est qu'il faut une certaine dose d'oblativité pour toutes les relations sociales, et qu'en particulier la plus naturelle et la plus primordiale des fonctions de l'homme, la procréation, implique, surtout sous la forme que notre civilisation lui a donnée, un dévouement soutenu à la progéniture.

Grâce à la capacité de sacrifice, le champ de la conscience s'organise et s'élargit, puisque le sujet devient capable de laisser apparaître à la lumière de son conscient l'existence objective de choses contraires à son désir.

Au contraire, dès que les mécanismes indiqués au début de ce travail comme préposés à l'expulsion des désirs désavoués cesseront de suffire à cette expulsion, il y aura inadaptation sociale. Or, ces mécanismes ne peuvent devenir insuffisants que du fait que le sujet ne puisse plus faire le sacrifice des désirs en question; c'est donc bien le manque de résultante vitale qui est la véritable cause de l'inadaptation sociale. Le névrosé en est réduit à *scotomiser* les choses contraires à son désir. Le champ de sa conscience est ainsi rétréci.

Comme on le voit nous isolons sous le nom de scotomisation

un phénomène que l'on n'a pas jusqu'ici assez nettement distingué du refoulement. La scotomisation s'applique aux objets des désirs négatifs, le refoulement s'applique au contraire aux désirs eux-mêmes. Dans la *scotomisation*, l'on ne refoule pas le désir consciemment désavoué ; bien au contraire, on lui obéit en réalité, puisque ce désir est que les choses haïes n'existent pas, et que par la scotomisation on rend ces choses comme inexistantes.

Au contraire, dans le *refoulement* (que nous proposons de définir : le mode inconscient d'expulsion des désirs), ce que l'on refoule, ce sont les désirs non compatibles avec l'attitude mentale qu'on a choisie ou que votre névrose vous a forcé à adopter. Le refoulement, quelques suites graves qu'il puisse avoir dans certaines conditions, entrave donc moins le fonctionnement intellectuel que ne fait la scotomisation.

Selon que la résultante vitale sera plus ou moins diminuée, l'on aura diverses formes cliniques de la même entité nosologique, la *schizonoïa*, maladie de l'instinct, caractérisée essentiellement par la *discordance entre la conduite que les appétences inconscientes imposent au sujet et le but qu'il cherche consciemment*. Cette entité nosologique correspond en somme au groupe des folies discordantes de CHASLIN et à la schizophrénie de BLEULER mais nous y faisons en outre rentrer les névroses. L'on viendra certes nous dire que nous sommes bien audacieux de vouloir expliquer toutes les névroses par le manque d'oblativité efficiente : nous répondrons qu'une théorie scientifique n'est jamais qu'une hypothèse de travail.

Ces précautions liminaires une fois prises, revenons à l'exposé de la conception que nous nous faisons de la *schizonoïa*, maladie essentiellement caractérisée par l'insuffisance de la résultante vitale.

Quand la résultante vitale est nulle ou quasi-nulle, le malade arrive à la puberté sans avoir du tout développé d'oblativité ; il est dès l'origine versé dans le monde intérieur et son affectivité se comporte comme celle de l'enfant dans le sein maternel ; c'est la *schizophrénie d'emblée* qui englobe toutes les formes

vraiment précoces de la démence précoce de KRAEPELIN, notamment l'hébéphrénie. Dans ces formes, les désirs ne se satisfont guère que suivant les lois du psychisme le plus infantile.

Si au contraire, la résultante vitale, quoique insuffisante, est plus grande, le sujet a assez d'oblativité pour participer à la vie sociale ; il n'en a pourtant pas pour accepter véritablement les conséquences de cette vie. Il exagère le rôle d'ailleurs normal de l'autisme comme refuge contre la vie réelle. Et il lui vient des symptômes névrotiques.

Tant, cependant, qu'il reste capable (avec plus ou moins de perfection) de vie sociale, ce n'est que la *névrose simple* ; le malade tient.

Mais qu'à un moment donné il ne soit plus en état de tenir, nous le voyons verser dans le monde intérieur et devenir un véritable aliéné. Les cas méritent le nom de *schizophrénie à retardement* ; c'est parmi eux que viennent se ranger les faits décrits par CLAUDE, BOREL et ROBIN sous le nom de schizomanie.

C'est au même groupe de faits que se rattachent les *délires de rêverie* dont HEUYER et BOREL ont fait une remarquable étude clinique. Il y a en effet dans ces cas, selon les auteurs eux-mêmes « un mécanisme imaginatif qui a déjà commencé à jouer « dans l'enfance comme compensation de la réalité et qui a « fini par envahir toute la personnalité » (1).

A partir du moment où le malade a ainsi versé délibérément dans le monde intérieur, l'oblativité déjà insuffisante qu'il possédait, étant désormais inemployée, régresse ; et finalement il devint aussi dissocié, aussi incapable de tension consciente qu'un schizophrène du type d'emblée.

A vrai dire, la conception que nous présentons ici n'a été rendue possible que grâce aux beaux travaux de nos devanciers : un CHASLIN, un SOLLIER, un HARTENBERG. Déjà BLEULER, JUNG, CLAUDE (en 1907) avaient pressenti que les mêmes lois régissaient et les névroses et les folies discordantes, mais il

1. G. HEUYER et A. BOREL, *Délire de rêverie*, Société de Psychiatrie de Paris, 15 juin 1922.

nous semble que les notions d'oblativité et de résultante vitale font saisir le mécanisme de cette analogie.

Une importante conséquence de la conception unitaire de l'entité nosologique « névroses + folies discordantes », c'est qu'elle amène à penser qu'une psychanalyse pratiquée, à temps pourra, en détruisant la névrose, détruire du même coup la possibilité de l'évolution vers la schizophrénie retardée. Ce que, d'ailleurs, il y a de capital dans le traitement psychanalytique de ces malades, c'est la lutte contre leurs résistances, parce qu'au cours de cette lutte le malade est contraint d'accepter l'aperception pleinement consciente de choses désagréables pour lui : ce qui exige le déploiement, et partant la formation, d'une bonne dose d'oblativité.

CHAPITRE VIII

RÊVE ET SCHIZONOÏA

par le D^r R. LAFORGUE

Dans ce chapitre, nous nous proposons de soumettre au lecteur une série de rêves de névrosés, dans lesquels se reflète l'état infantile de l'affectivité du sujet rêvant. Nous chercherons, autant qu'il est possible de le faire, à rattacher ces rêves aux symptômes du malade.

Mais nous dirons, tout de suite, que ces rêves se sont produits au cours d'un traitement psychanalytique, suivi par les malades, et que, par conséquent, ils expriment souvent la résistance opposée par le malade au travail du psychanalyste. A ce sujet, nous nous permettons de rappeler au lecteur ce que nous avons exposé dans le chapitre VI : le médecin entre pendant le traitement, dans le rôle des parents du schizonoïaque et c'est dans cette situation que doit s'opérer le sevrage du sujet, sevrage qui ne s'est pas fait normalement pendant son enfance, au contact des parents. A ce travail de sevrage, le malade oppose des résistances bien plus considérables que l'enfant puisqu'il dispose de bien plus de ressources physiques et psychiques que ce dernier. Mais ce n'est qu'après avoir subi le sacrifice du sevrage aussi entièrement que possible que le sujet deviendra capable de se passer de l'équivalence autistique et masturbatoire remplaçant la mère, partant de ses symptômes (RANK, Trauma der Geburt). Pour arriver à ce résultat il nous faut analyser tous les mécanismes de résistance qu'inconsciemment le malade oppose au sevrage, mécanismes

qu'il a acquis au contact du sein familial et qui, jouant automatiquement, l'empêchent, malgré ses efforts conscients, de se dégager de sa mère, de ses impulsions inconscientes. Nous avons déjà dit que la reproduction de ces mécanismes de défense ramène souvent le souvenir de la situation qui les a créés, situation qui se reflète également dans le rêve.

On pourrait nous objecter que le rêve tel qu'il se présente est le résultat de suggestions que le médecin aurait données au malade. Or, il est facile de voir, en observant les rêves d'un malade, sans lui faire subir de psychanalyse, que le jeu de l'affectivité est le même avec la seule différence qu'au lieu de se dérouler au contact du médecin il se déroule au contact des autres éléments de l'entourage qui ont pu déterminer des réactions affectives chez le sujet.

Voilà pourquoi nous trouvons si souvent exprimé dans les rêves du névrosé le conflit fondamental, qu'il soit réveillé par un tremblement de terre forçant le sujet à subir une volonté supérieure à la sienne, par l'obligation de se soumettre à la sévère autorité d'un chef ou d'un médecin ou par le fait d'avoir à céder la place à un autobus ou à un tramway. Dans toutes ces situations il faut céder et accepter. La réaction d'un individu incapable de céder en quoi que ce soit est la même dans tous ces cas. Pendant le traitement toutes ces réactions se font simplement au contact du médecin, ce sont les acteurs qui changent ; le jeu est le même.

Il y a des types de rêve qui se répètent très souvent chez les différents individus dont la situation affective est la même. Car, en somme, le clavier affectif ne dispose que de relativement peu de tonalités, et il est fréquent de voir un état affectif névrotique s'exprimer chez des personnes différentes d'une façon analogue. Cela est vrai également pour les symptômes qui sont, en somme, au même titre que le rêve, l'expression de l'inconscient du malade. Ainsi il nous est arrivé de traiter trois cas de névrose d'angoisse qui présentaient parmi les symptômes dominant le tableau de leur état, la peur d'entendre frapper les morts dans leur cercueil. Dans les trois cas les

symptômes étaient déterminés par l'impossibilité où était le sujet de se séparer de quoi que ce fût, de céder à autrui, d'admettre qu'une volonté supérieure comme celle de la nature pût imposer la séparation éternelle de ce qui devrait rester vivant, à leur portée, et faire partie du monde substitué à la mère. Fréquents sont les rêves où le sujet est le dernier en classe et où, malgré son incapacité à suivre le cours du professeur tout s'arrange à merveille. Ou bien encore les rêves d'examen où le sujet questionné par le professeur témoigne de la plus profonde ignorance, tout en passant avec une bonne note.

Le thème fondamental de la plupart de ces rêves est représenté par la tendance à éliminer le professeur-père, et à faire de lui une mère indulgente. Ainsi nous voyons souvent le père, dont le caractère essentiel est la virilité, subir au cours de ces rêves une sorte de castration physique ou morale, pour être transformé en femme-mère dont on dispose comme d'une chose nourriture. Les rêves suivant nous en donneront un exemple :

RÊVE. — *Mme Z.* — Je suis au lit et j'ai des rapports avec mon mari, seulement avec la main. Mon mari n'a pas d'érection. Il a l'air très faible et très malade. Je me lève et lui fais du café au lait. Un étranger entre. Mon mari lui en offre du même verre. Je trouve cela dégoûtant et ne ferais jamais pareille chose.

ASSOCIATIONS. — *Les rapports avec la main ?* — Oui, vous savez, c'est seulement ainsi que j'obtiens la satisfaction. J'ai toujours senti qu'il y avait là quelque chose d'anormal. *Quand le désir me prend il est impérieux. Il faut qu'il soit immédiatement satisfait ou pas du tout.* Vous savez, mon mari n'est pas souvent à ma disposition, et moi, je n'aime pas demander. Je lui en veux, il n'y a aucun doute. *Mais on finit par être au-dessus de ces choses.*

Le mari n'a pas d'érection ? — Oui, que voulez-vous, c'est parfois ainsi chez lui. *Mais je préfère ce mal à celui de le voir courir avec d'autres femmes. Ainsi je le conserve pour moi seule.*

Il est faible, malade ? — Oui comme un enfant qui aurait besoin de sa mère. Vous savez, il a une mine de désespoir. Cela me fend le cœur de le voir ainsi. Le pauvre homme ! Qu'a-t-il eu de sa vie ? Pas grand'chose ! Une femme toujours malade qui lui mange ses

économies. C'est épouvantable quand je pense à cela. Je n'ai pas le droit de me plaindre. Il dépense tout ce qu'il a pour moi, et pour ma tante (La malade a sa tante (sœur de la mère) chez elle).

Quand je pense à ce que je lui ai coûté : seulement pour mes maux d'intestins ; puis les migraines. Il est vrai qu'il n'est pas toujours gentil avec moi. Il a profité de notre *voyage de noces pour faire des affaires*. Je n'oublierai jamais cela. Mais que voulez-vous on cherche à arranger les choses pour le mieux. Je m'efforce de ne pas lui faire voir mon véritable état d'esprit.

Le café au lait. — Encore un mélange. Le café noir et le lait blanc. Je sais bien que chez moi tout est mélangé. *Le bonhomme noir* en moi, vous m'avez appris à le voir. Ce n'est pas réjouissant. Je préfère l'image de la vierge blanche et innocente. Evidemment, j'ai toujours cherché à développer en moi les éléments les plus différents. Etre à la hauteur en tout, quoi de plus naturel avec *un sentiment d'infériorité comme le mien et la crainte continuelle qu'il pourrait vous manquer quelque chose*. Toute petite, je ne supportais pas les remontrances et rêvais toujours d'un destin extraordinaire. Puis j'ai commencé à me raconter des histoires pour m'embellir la vie. Sans cela la vie est triste et morose. Ça peut vous donner une de ces neurasthénies épouvantable. Oh, au fond j'ai toujours été triste. *Pensez : la crainte continuelle d'avoir fait du mal ou d'être la cause du mal qui pourrait arriver aux autres*. Toujours j'avais quelque chose à me reprocher, toujours quelque chose n'était pas en ordre. Puis c'était maman que je craignais de rudoyer. On doit de la reconnaissance à ses parents. *Une mère, c'est tout autre chose qu'un homme. On y trouve toujours un refuge*. Je vous dis cela à vous parce que vous n'êtes pas un homme comme les autres. Chez vous on est en sécurité. Mais vous n'êtes pas toujours de mon avis et cela alors ne va pas du tout.

Offrir un verre. — Un verre, c'est un verre, c'est-à-dire : pas tout à fait ordinaire. Il me paraissait avoir un *grand pied*. Mais c'est un verre. Oui, je le lui ai offert parce qu'il se sentait malade. Mais il me semble que je ne laisserais pas facilement boire quelqu'un dans mon verre. Dans mon rêve mon mari offre son verre à un étranger. Il était large et fort. Je ne le connais pas. Mon mari s'entretenait amicalement avec lui. L'étranger ne parlait guère. Oui, au fait, on dirait un ménage à trois. Dans mon rêve cet étranger est gênant. En somme il pénètre dans notre intimité, et puis à un mauvais moment (les

rapports). Mais je ne vois pas qui cela pourrait être. Un très bon ami, certainement pour que mon mari le reçoive ainsi, *le soir*. Mais qui, je ne sais pas. Mon mari connaît un tas de gens. Moi, je ne me livre pas aussi facilement que lui.

Notons d'abord la castration du mari, qui ne pouvait pas être exprimée plus clairement, et au point de vue physique (impuissance sexuelle), et au point de vue moral (elle lui a mangé sa puissance d'argent). Pour comprendre la situation qui s'exprime dans ce rêve, il faut tenir compte de deux choses. Le verre que le mari offre à l'ami représente la malade qui est « café au lait » et qui par conséquent se comporte en « café au lait » non seulement vis-à-vis du mari, mais également vis-à-vis de l'étranger. Ce « café au lait » est encore caractérisé par « le grand pied » du verre, ce qui ne veut pas seulement dire que notre malade aime vivre sur un grand pied (la personne puissante), mais ce qui exprime l'idée du « grand membre » qu'elle voudrait avoir, par opposition au petit membre du mari. Dans ce rêve il y a donc deux éléments qui entrent en ligne de compte : 1^o un élément général : le comportement affectif de la malade vis-à-vis du mari-père-étranger, suffisamment caractérisé par les associations concernant le « café au lait ». 2^o Un élément spécial : l'étranger au contact duquel se déroulent les mécanisme affectifs de notre sujet exactement de la même façon que vis-à-vis du mari-père. Cet étranger n'est autre que le symbole du monde extérieur sur lequel la malade fait au moment du rêve le transfert de toutes ses émotions affectives ; c'est le psychanalyste.

Le mari-père-médecin-monde extérieur est traité de femme-mère-nourriture devant être monde intérieur : ils est malade ; la malade elle-même, par contre, a « le grand pied » de l'homme, monde extérieur vers lequel doit converger toute l'affectivité d'un sujet. Nous rencontrons ici, de façon caractéristique, le renversement que nous avons défini dans le précédent chapitre à propos de l'inversion de l'activité psychique de l'individu.

Dans ce rêve, la malade renverse, en effet, toute la situation.

Non seulement c'est le mari qui est malade, au lieu d'elle, mais encore c'est lui qui est impuissant, au lieu d'elle (frigidité, anomalies au point de vue sexuel); c'est lui qui est un enfant ayant besoin de sa mère, au lieu d'elle; c'est lui qui est inverti (il offre son verre à ami qu'il admet dans l'intimité) au lieu d'elle (qui veut être homme auprès de la femme-mère); de plus, c'est elle qui lui reproche de ne connaître que son intérêt (voyage de noces), c'est elle qui lui donne à manger, qui joue le beau rôle de la femme pudique devant l'étranger; bref, c'est l'homme qui dans ce rêve a tous les défauts et elle, la malade, toutes les qualités (être au-dessus de ces choses).

On comprendra le sentiment d'infériorité qu'a cette malade dans la réalité puisque tout ce qu'elle veut avoir lui échappe et qu'elle ne peut satisfaire son rêve que dans l'illusion, qu'elle est toujours en lutte avec la réalité en fuite devant elle, craignant un réveil cruel. Car elle a toujours peur que le mal n'arrive, que quelque chose puisse lui échapper (la nourriture-mère). Aussi les symptômes de cette malade qui réagit principalement à la réalité par la crainte (quoiqu'elle ait également des réactions de violence) sont ceux que FREUD a désigné par le nom de névrose d'angoisse. Il est vrai que cette malade n'a pas mal d'obsessions quand elle réagit par la défense. Elle est forcée de se contrôler à chaque instant; le revolver pourrait tuer son mari, elle le décharge; la nourriture pourrait être empoisonnée par sa faute, elle la jette; une aiguille pourrait tuer son mari dans son lit, elle le défait; un mort pourrait ne pas être mort, elle alarme les gens; elle n'accepte par conséquent pas simplement, malgré ses angoisses, la perspective du mal (sevrage), elle se défend contre lui et cherche, par ses réactions, à se tranquilliser, du moins dans l'illusion (se satisfaire autistiquement). La résultante vitale n'est par conséquent pas assez forte pour lui permettre de se passer d'équivalents et de supporter tout simplement l'angoisse. Elle est en partie déjà engagée dans l'obsession. Nous dirons que, pour avoir plus de sécurité, elle a parfaitement su anéantir son mari du moins mentalement, qu'elle a déclaré une guerre acharnée au psychanalyste-père qui dans la

plupart de ses rêves est représenté par une bonne. Inutile d'ajouter que le doigt et le mari étaient pour cette malade des choses équivalentes, devant faire partie de son corps afin de les avoir toujours à sa portée en cas de besoin.

Dans le chapitre précédent, nous avons montré combien il est nécessaire que l'enfant arrive à partager son bien avec les autres membres de sa famille et à les laisser exister à côté de lui, pour que, plus tard, devenu adulte, il soit capable de nourrir sa progéniture. Or, le père, le sexe mâle, le petit frère ou tout simplement le petit se confondent en quelque sorte au point de vue affectif. Nous donnerons comme exemple le rêve suivant d'une malade ayant une névrose d'angoisse.

RÊVE. — Une chatte blanche écrase ses petits dans sa boîte. Je la prends par les pattes avec une main et je cherche à monter au grenier de mon poulailler. J'utilise pour cela une échelle très usée. Arrivée à mi-hauteur de l'échelle je rate un barreau et mes jambes sont prises entre les traverses de l'échelle. J'arrive à en sortir et me trouve ensuite seule au grenier.

ASSOCIATIONS : *La chatte blanche*. — Oui, c'était ma chatte favorite. Dans ce rêve elle était dans une boîte très étroite et écrasait ses petits.

Je ne comprenais pas pourquoi elle les écrasait. Peut-être parce qu'elle n'avait pas assez de place.

Prendre la chatte par les pattes. — Oui, je la prenais avec une main. J'avais un doigt entre ses pattes. Elle se laissait faire et cela ne lui déplaisait pas. Cette chatte je me la suis achetée un jour que j'étais furieuse parce que mon mari était parti pour affaires. Elle m'avait tellement plu, et puis c'était une revanche parce que je me sentais abandonnée par mon mari.

Le grenier du poulailler. — Les greniers, quoi, c'est au-dessus de tout ; il domine la maison. C'est dans le grenier que je jouais souvent seule, étant enfant, à la campagne.

L'échelle très usée. — J'ai une pareille échelle chez nous à la maison. Les poules s'en servent parfois. Mais dans mon rêve il m'est arrivé un accident. A mi-hauteur de l'échelle je rate un barreau et mes jambes sont prises entre les traverses de l'échelle. J'avais une drôle de sensation de chute.

Seule au grenier. — Cela me fait penser à ma solitude pendant mon enfance quand je me racontais des histoires pour me distraire. Ah je suis souvent seule, allez, même quand mon mari est là. Mais je ne m'ennuie jamais. Je trouve toujours quelque chose d'amusant à observer. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien c'est drôle de se raconter des histoires. Cela me distrait davantage que si je lisais. Du reste je n'aime pas la lecture. Souvent il m'arrive de renverser les mots ou de les lire à moitié. Alors je ne sais plus le sens de ce que je lis. Parfois je suis forcée de lire trois fois de suite la même phrase avant d'y comprendre quelque chose. Dernièrement au lieu de lire *porte-feuille* j'ai lu *feuille morte*. Je ne sais pas comment cela se fait. Il faut croire que je suis souvent distraite: cela m'étonne de n'avoir pas encore été écrasée dans la rue. Croyez-vous que je verrais venir une auto? Non, je ne m'en aperçois que quand elle me renverse presque. Tenez, rien que ce matin j'ai heurté un monsieur dans la rue. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais je ne l'avais pas vu avant.

Pour comprendre ce rêve il faut tenir compte du fait que la malade utilise la même échelle que les poules et que cette échelle la prend avec ses traverses « entre les jambes » exactement de la même façon que la main qui saisit la chatte par les pattes. Le tout se passe à mi-hauteur de l'échelle (et à mi-hauteur du corps); La chatte et la malade se superposent par conséquent. Nous voyons donc que ce rêve est un rêve de masturbation qui se termine dans la solitude du grenier. Mais la masturbation au point de vue génital avec les traverses de l'échelle qui correspondent au doigt entre les pattes n'est qu'un élément dans le comportement affectif de la malade. A tous les points de vue elle cherche à se satisfaire elle-même. Au doigt correspond la boîte (utérus) au point de vue affectif en général. Dans cette boîte, la chatte blanche (parfaite) que veut être la malade, écrase ses poussins pour avoir toute la place pour elle. Encore cela ne lui suffit-il pas. Il lui en faut toujours davantage, elle veut monter plus haut, toujours plus haut. Pour cela elle se sert de « l'échelle très usée » pour arriver à se « raconter des histoires amusantes » au grenier et pouvoir supprimer, dans sa solitude, l'univers.

Naturellement la situation est totalement invertie dans ce rêve ou du moins dans les associations qu'il a éveillées : C'est le mari qui abandonne la malade et non elle qui le fuit en s'isolant. C'est lui qui ne connaît que ses affaires et non elle qui le remplace par une chose ou objet qu'elle possède (l'échelle). Tout se passe à mi-hauteur « de l'échelle », au lieu que de la malade. C'est l'échelle qui provoque l'accident et non la malade. C'est la boîte qui est cause de la mort des petits (résultante vitale) et non la malade. Le manque de résultante vitale est caractérisée par la recherche de la compensation masturbatoire (chatte blanche, doigt) pendant l'absence du mari (chose, nourriture, objet : par conséquent, mère). Inutile de dire qu'en tenant compte du mécanisme de l'inversion, il faut comprendre non pas chatte blanche, mais chatte noire.

L'état d'esprit de cette malade se reflète d'une façon très caractéristique dans ses symptômes : la difficulté de lire, la tendance à renverser les mots et parfois (nous avons pu nous en rendre compte par la suite) les phrases. Rien ne pourrait mieux démontrer l'analogie qui existe entre les façons respectives qu'à la malade de se comporter vis-à-vis du monde extérieur, du mari (père, homme), des enfants (progéniture, poussin). Partout la réaction affective est la même. Elle scotomise le père d'une façon radicale et se rétracte sur la chatte blanche, autisme qui est l'équivalent masturbatoire, même au point de vue sexuel, de la mère-nourriture. L'affectivité infantile possessive, type tube digestif, anal, est nous le voyons, au premier plan. Elle se manifeste également par une tendance à la constipation rebelle.

* * *

Voici maintenant un rêve, ou plutôt plusieurs parties de rêves, où s'exprime le même conflit chez un homme : manque de résultante vitale, affectivité infantile possessive, conduisant le sujet à des équivalents masturbatoires au point de vue affectif en général et génital en particulier.

RÊVE. — Salle d'examen où je dois passer un examen. J'attends mon tour. On lit beaucoup de noms. Je n'entends pas le mien. On appelle quelqu'un, ce n'est pas moi mais j'y vais quand même, *las d'attendre*. Je passe devant le jury et tout va bien malgré mon ignorance.

Puis je vois une fête foraine. Je cherche quelqu'un ; un jeune homme que j'ai beaucoup aimé. Je ne le trouve pas. Je rentre par la porte d'une maison. J'y trouve un jeune homme que je ne connais pas. Je m'adresse à lui et lui fais des propositions et je renonce à chercher mon ami.

Puis je vois une rivière avec des barques. Dans ces barques il y a des religieuses avec des jeunes filles. Je les vois de loin. Cela me gêne et je suis agacé. Je me cache, et ne sais pas *dans quel sens* me tourner. Heureusement je vois une voiture ronde avec des enfants dessus. Je m'appuie sur cette voiture et parle à un petit garçon. Ainsi j'ai l'air d'être occupé. Cela me donne de l'importance.

Ces trois parties de rêve présentent une analogie : *l'attente* : avant l'examen, avant de trouver l'ami aimé et à la vue des barques avec les religieuses. Dans les trois cas la réaction est la même. Le rêveur n'attend pas mais se présente, il ne sait comment, à l'examen ; il prend de même le premier venu à la place de son ami, et s'adresse à un petit garçon pour avoir l'air *important et occupé* devant les religieuses (mère). Dans les trois cas, le sujet cherche à échapper à l'inassouvissement par n'importe quel moyen. Il lui faut tout à la fois, il ne peut pas languir et supporter un sacrifice.

Cela précisé, voyons ce que nous trouvons dans les associations du rêve.

La salle d'examen, l'examen, l'attente. — Un examen est quelque chose de pénible. On se trouve dans l'incertitude quant au résultat, Vous savez que je ne supporte pas l'incertitude. Plutôt une certitude désagréable que l'incertitude. Quand il faut languir pour avoir une chose, je préfère ne pas l'avoir du tout ; au moins je sais à quoi m'en tenir. Ou bien je me contente d'une illusion. Que voulez-vous, c'est bien vrai ce que vous me dites : je ne supporte pas que quelque chose m'échappe. C'est même tout à fait paradoxal et cela contraste avec mon ignorance au point de vue instruction.

Je n'ai jamais eu la patience nécessaire pour me mettre à la page des choses. Pourtant je paraissais toujours occupé et affairé. Les professeurs étaient persuadés que je travaillais. Mes camarades me disaient que j'étais roublard. Dans cette salle, je n'entendais pas prononcer mon nom. N'empêche, je faisais comme si c'était mon tour et les professeurs n'avaient pas l'air de s'en apercevoir.

La fête foraine. — Les fêtes foraines m'ont toujours attiré, je ne sais pourquoi. Les jeux, les plaisirs faciles; enfant, je rêvais d'être forain. Traverser les pays, voir toujours du nouveau.

L'ami du rêve. — C'est un jeune homme que j'ai beaucoup aimé mais que je n'ai jamais pu avoir. J'étais peut-être un peu timide et bête. Quand j'y pense, je suis furieux. Pensez à toutes les occasions qui vous échappent et desquelles on pourrait profiter. Quand je marche dans la rue et que je vois tous ces jeunes gens, quand je pense à leurs plaisirs auxquels je ne puis participer et qui m'échappent par conséquent, je me mets en rage. Ou bien je cherche à m'imaginer comment chacun d'entre eux pourrait s'y prendre en présence d'une femme, et de la sorte, moyennant l'imagination, je tiens tout à ma disposition. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime tellement Paris et sa vie fiévreuse. Que voulez-vous, je n'en ai jamais assez. Exactement comme pendant la guerre où je ne pouvais jamais me résigner à sacrifier quelque chose d'inutile. J'avais dans mon sac je ne sais pas combien de choses pour ne pas en manquer au cas d'un besoin qui, naturellement ne se présentait jamais. Ainsi je me traînais d'un endroit à un autre, surchargé de bagages, sans jamais pouvoir me résoudre à quitter un objet de ma collection. Vous allez dire maintenant que me voilà encore à parler de mes collections : mes collections de pain sec, de papier, desquelles je vous ai parlé, ma façon de me comporter vis-à-vis de l'argent duquel je n'arrive pas à me séparer craignant toujours qu'un jour quelque chose ne vienne à me manquer. Oh que la vie est dure pour moi ! Parfois je me dis que c'est dans une chambre, enfermé, seul comme dans un cloître ou une prison, que je serais le plus heureux. Et puis je m'imagine que dans cette prison, cloîtré, je trouverais des camarades de cellule. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est cette vie errante, toujours inquiète, toujours affairée comme celle d'un forain, rien à quoi s'attacher, rien que soi-même.

Le jeune homme auquel vous faites des propositions. — Je ne le connais pas. Oh combien de fois ai-je vu des jeunes gens pareils !

Un petit contact superficiel et puis on ne s'est pas revu. Et débarrassé de mes besoins sexuels je croyais avoir la paix, mais dix minutes après l'assouvissement, je recommençais de plus belle, me forçant à marcher pendant des heures dehors pour trouver quelqu'un, n'importe qui. Et si ce n'est pas cela, c'est la masturbation, trois, quatre, cinq fois par jour, et parfois davantage.

Les barques de la rivière. — Une rivière comme chez nous. Je n'osais pas me baigner dans cette rivière, car je ne voulais pas me montrer nu. Dans ces barques, il y avait des religieuses et des jeunes filles. Cela me fait penser à une religieuse qui venait souvent me voir. J'ai eu l'idée qu'elle aimerait à ce qu'on lui fit la cour. Une barque n'avance pas aussi facilement qu'une voiture. Je n'aime pas la sensation d'être sur l'eau. Je préfère le sol stable de la terre.

Votre embarras à la vue des barques. — Oui, un embarras curieux. Je ne savais pas quoi faire. Que voulez-vous c'est significatif. La femme ne me dit rien. Elle me fait tout de suite penser à des choses dégoûtantes, à des excréments par exemple. Pourtant je ne sais du tout à quoi cela tient. La bonne qui m'a élevé avait l'habitude de lâcher des vents en ma présence. Cela me dégoûtait d'elle. J'ai horreur de penser à l'acte de défécation. Et plus une personne est haut placée, plus j'y pense facilement. A la maison, enfant encore, j'allais contempler les excréments de mon père quand il avait été aux cabinets. Parfois je pense à ceux d'un président, d'un évêque, d'un pape. Et il n'y a pas moyen de me détacher de cette idée qui me fait mal et que j'exècre.

Vous parlez à un petit garçon pour avoir l'air occupé. — Oui, à un petit gosse comme je les aime, jeune, la peau blanche, un peu efféminé. Cela me donne l'air important en présence des femmes. J'avais le sentiment d'être quelqu'un, d'être plus que les autres. Il me fallait ce sentiment dans mon rêve car j'étais vraiment désemparé.

INTERPRÉTATION. — Pour bien comprendre ce rêve il faut tenir compte de l'analogie qui existe entre ses trois parties, analogie que nous avons eu soin de mettre en évidence avant d'aborder les associations du rêve. Mais cette analogie exprime encore autre chose : elle superpose le professeur, l'ami et la

mère. Autrement dit le professeur et l'ami sont pris pour des équivalents de la mère. Il ressort clairement des associations de notre malade qu'au point de vue sexuel il est inverti. Mais comment se fait-il qu'il prenne les hommes pour équivalent de la mère (le petit garçon de la troisième partie du rêve). Les associations de notre malade contiennent quelques passages qui montrent, d'une part, jusqu'à quel point la masturbation mentale est chez lui au premier plan et, d'autre part, combien il a toujours peur que *quelque chose puisse lui manquer, lui échapper*. Or, la femme est surtout caractérisée pour l'enfant par le fait que quelque chose lui manque. Nous avons vu comment, par la masturbation mentale, le sujet peut se substituer à la mère défaillante et diriger ainsi vers le substitut, c'est-à-dire vers lui-même, toute son affectivité dont il devient l'idéal. Quand il s'agit d'un homme habitué à trouver sa mère, son refuge en lui-même, il fera plus facilement le transfert de cette tendance sur ce qu'il peut mettre en analogie avec lui-même, par conséquent, les hommes. La résultante vitale faible, conséquence de la masturbation mentale, comme nous l'avons vu, ne lui permet pas d'envisager l'idée du moindre sacrifice. Il a peur que quelque chose puisse venir à lui manquer, il est lâche, craint le risque et, dans son activité instinctive cet état d'esprit se reflète sous la forme de peur de la castration. Or, là encore, une interprétation infantile lui fait considérer la femme comme étant châtrée. Dans le rêve, la femme n'a pas d'importance, par opposition à celui qui s'appuie sur la voiture stable des garçons, qui par conséquent a un petit garçon (un petit membre autrement dit). Ainsi se constitue le transfert homosexuel de l'affectivité d'un sujet qui, devant la femme, pense aux choses les plus horribles (détachement des excréments), se sent embarrassé et qui, craignant le sacrifice, ne peut pas accepter autre chose dans le monde que sa propre façon d'être, aux points de vue physique et moral. Aussi les hommes peuvent-ils devenir des substituts à ce que la mère est pour l'enfant, partant la chose-nourriture (biberon), qu'on collectionne comme le pain, le papier, etc... C'est cet état de choses qui explique pourquoi

les névrosés s'associent si facilement à leurs semblables, comme nous avons si souvent l'occasion de le voir quand ils se marient. On a souvent l'impression que la nature les associe l'un à l'autre parce qu'ils s'entretiennent mutuellement et disparaissent du corps de la société humaine. Il ne faudrait pas croire que tous les invertis psychiques qui présentent le comportement affectif que nous venons de décrire, s'adressent résolument à l'homme. Beaucoup d'entre eux se contentent de la masturbation, d'autres encore s'adressent à la femme (pour faire comme tout le monde), mais ils ont toujours l'impression que quelque chose leur manque ; ils considèrent la femme comme inférieure et la méprisent. Dans les relations sexuelles avec elle, ils cherchent à la faire jouir de toutes les façons, voulant à tout prix réaliser chez elle une jouissance, un comportement sexuel analogue au leur, et ils s'efforcent de jouir mentalement avec la femme. En ce qui concerne les pratiques, ces hommes ont tendance à préférer les manipulations masturbatoires, comme si la femme était tout simplement un substitut aux camarades avec lesquels ils avaient l'habitude de se masturber lorsqu'ils étaient encore jeunes gens. Le coït normal déclenche des résistances chez eux. Les symptômes peuvent naturellement varier à l'infini ainsi que le témoigne la diversité dans les pratiques sexuelles de ces sujets ; ces variations sont d'autant plus nombreuses que, toujours inassouvis, ne supportant pas le sevrage, ces individus ne peuvent pas se contenter de ce que la vie leur offre.

Le rêve suivant est du même malade. Il est peut-être encore plus caractéristiques que le premier pour la résistance non contre la femme-mère telle qu'elle lui apparaissait lorsqu'il était petit, mais contre la femme-épouse à laquelle il faudrait pouvoir faire des sacrifices (donner, féconder).

RÊVE. — Je rentre avec ma mère dans un restaurant. On nous dit qu'il n'y a que du poisson. Je suis furieux car sur la carte il y a encore d'autres plats. Nous ne pouvons pas les avoir.

Ensuite je me trouve dans un hôpital. Je vois des hommes sur leur lit avec des verges bandées (en érection). Ces verges sont bles-

sées. On parle de chancre. Je m'étends sur un lit. Il y a des hommes qui veulent me jeter par terre. Je les entends dire : Il a couché avec une actrice. Je suis content parce qu'ils ne connaissent pas mon penchant homosexuel.

ASSOCIATIONS DU RÊVE. — *La mère.* — Oh ! elle me gâtait beaucoup, je l'aimais certainement par-dessus tout. Vous n'avez aucune idée combien de sucreries elle me donnait. Cela m'est resté, j'adore encore aujourd'hui les douceurs comme un enfant. Dans ce rêve nous sommes au restaurant. Nous avons naturellement faim et désirons déjeuner. Je n'aime pas trop le poisson. Cela me fait penser que dans mon enfance, un cousin m'avait raconté que les enfants sortaient par l'anus. Le poisson me fait penser que Jonas a été avalé et rendu par une baleine. Puis à une anguille que ma mère voulait me forcer à manger lorsque j'étais petit. Je ne pouvais pas. Je l'ai rendue. De même je ne peux pas encore manger de leur fromage qui me fait toujours penser aux excréments. Rien d'étonnant avec son odeur forte. Je me demande toujours comment font les gens pour manger des cochonneries pareilles.

Je suis furieux de ce que je ne puis pas avoir les autres plats. — Cela me fait penser à une histoire de mon enfance. Je partageai longtemps la chambre de mes parents et je crois qu'à sept ans, j'avais souvent des cauchemars pendant la nuit. Alors je me réveillais en criant et mes parents avaient longtemps à faire avant que je puisse me rendormir. Une nuit, — j'avais complètement oublié cette scène, — mon père furieux se leva en m'entendant crier et m'administra une fessée exemplaire. J'en fus terriblement malheureux et à partir de ce moment je ne réveillai plus mes parents la nuit. Mais je crois que cette scène m'a profondément troublé. Je ne sais pas comment je suis arrivé à retrouver le souvenir de cette histoire. Ah, à propos des autres plats que nous ne pouvions pas avoir, eh bien, ça m'arrive assez souvent d'être furieux quand je ne peux pas tout avoir. Tenez, ce matin même, dans le métro, il y a eu une panne et à un moment donné j'ai cru que j'allais arriver en retard chez vous. Alors, croyant que j'allais perdre quelques minutes de ma séance, je me suis mis en fureur, je crois que je tremblais.

Un hôpital. — Oui, un hôpital comme celui où j'ai été malade pendant la guerre. Cela me fait penser à un sergent qui était avec moi à cet hôpital. Il avait les mêmes goûts que moi et nous nous sommes bien entendus.

Les hommes avec une verge bandée. — Bandée: en érection je veux dire; mais il y avait également un pansement dessus. Cela paraissait dégoûtant à voir. Une mutilation pareille, c'est affreux.

Chancre. — Evacuation de pus et de saleté. Cela me fait naturellement de nouveau penser aux excréments, à l'évacuation des matières.

Les hommes qui veulent vous jeter par terre. — On ne sait jamais, il faut se méfier. Un de nos voisins a presque assommé un jour un ivrogne. Mon père était souvent très sévère avec mon frère. Cela me faisait peur.

Ils disent : il a couché avec une actrice. — L'actrice, c'est moi, sans aucun doute. Les mille comédies que je joue pour tromper les autres. Et dans mon imagination quand je me laisse aller j'invente des romans, des véritables pièces de théâtre. J'ai raté ma vocation. J'aurais dû devenir acteur.

Ce rêve montre d'abord le malade avec sa mère-nourriture au restaurant. Le poisson, pour lui, est le symbole du membre masculin. Mais dans son affectivité infantile il est non seulement mis en analogie avec l'enfant mais également avec les excréments, ce qui ne s'explique pas seulement par le récit fait à notre malade par son cousin, mais ce qui est surtout le résultat de son comportement affectif : manger tout ce qu'il convoite. Or le fait d'être obligé de manger du poisson, c'est-à-dire de voir disparaître le poisson-anguille, le met précisément en rage. D'autre part, il n'y a plus d'autre plat possible pour lui (homosexualité).

Pour bien comprendre cette rage et l'incapacité où se trouve notre sujet d'accepter un plat sans poisson (femme), il faut se rendre compte de ce qu'il nous dit à la fin de son rêve, où nous voyons qu'il est lui même l'actrice qu'il substitue à la mère (masturbation, autisme). Ne pouvant rien sacrifier de ce qui doit faire partie de son idéal masturbatoire, ayant un dégoût pour le détachement des membres (excréments), craignant le chancre de la castration, notre sujet fuit tout ce qui lui rappelle la femme. Partout où le poisson manque, partout où la verge est blessée, le dégoût se déclenche chez lui. Cette phobie devant la femme est encore accentuée par le souvenir d'une

punition (fessée, castration) que son père lui a infligée quand enfant, il avait pris l'habitude de se mettre au centre de l'attention générale pendant la nuit et de vouloir dominer la situation par des cris de cauchemars.

La seconde partie du rêve est tout entière consacrée au dégoût que provoque le chancre, mis en analogie avec le vagin considéré comme blessure après la castration du membre imaginaire que le sujet avait prêté à la femme-mère.

Le rêve suivant déroule entièrement devant nous le problème du sevrage.

RÊVE. — Je suis dans une maison de santé que vous m'avez indiquée, docteur. Elle est propre, j'y suis seule dans un grand lit. Puis je deviens lentement plus petite, le lit également. D'autres malades viennent, des femmes et des enfants. Je me dis : « ce n'est plus bien, cela. Le docteur m'avait assurée que je resterais seule ». Puis je pense qu'on me demanderait partout ailleurs un prix bien inférieur à celui qui a été fixé. Je vous cherche, docteur, et j'aperçois un homme, un facteur. Je m'imagine que c'est vous. Mais non, je me trompe ; c'est un facteur qui veut apporter un colis à madame D... Je lui réponds : « Tiens quelle chance, je suis madame D..., quel hasard que vous tombiez juste sur moi, parmi toutes ces malades.

Puis nous allons à la chapelle. Vous, docteur, vous officiez là, mais vous étiez quand même docteur. Il y avait beaucoup de *gens pauvres* qui s'adressaient à vous (pitié). Ma mère était près de vous et vous parlait de moi. Vous aviez l'air impatient et vouliez la renvoyer.

IMPRESSION GÉNÉRALE DU RÊVE. — La situation de ce rêve est très nette. D'abord la malade se voit seule dans la maison du docteur (mère). Elle est au centre de l'attention générale ; puis surgit le conflit du sevrage, laisser exister les rivales (les sœurs : la malade en a deux) et les enfants (la sexualité progéniture) à côté d'elle. Cette situation ne lui va plus. Déjà elle ne veut plus se mettre en frais, pour peu qu'elle soit obligée de partager la mère (docteur) avec le monde extérieur (père). Aussi cherche-t-elle à retrouver son ancienne place auprès du docteur-mère et fait de lui un facteur, un employé (une chose) et qui doit lui donner un colis. Elle se remet au

centre de la gravitation du facteur en évitant que celui-ci ne s'adresse aux autres personnes présentes.

Puis l'on se trouve dans la chapelle qui est encore un symbole du refuge. Le docteur (mère) fait (l'offrande). Aussi est-il dédoublé et caractérisé comme mère du fait que la mère de la malade est placée à côté de lui. On lui demande de s'occuper de personnes pauvres, c'est-à-dire de leur témoigner la pitié qu'on témoigne aux faibles et aux enfants, pitié qui consiste à donner de l'amour sans en demander en retour. Naturellement, c'est le docteur qui est impatient et qui veut renvoyer la mère qui parle de sa fille, ce n'est pas la malade qui veut renvoyer son médecin pour peu qu'il lui demande un sacrifice.

Voyons maintenant les associations de ce rêve :

La maison de santé. — Vous savez lorsque j'avais mes crises et tellement envie de tuer les gens, vous avez parlé d'une maison de santé où l'on pourrait m'interner. Or, il me semble que c'était justement celle-là dont il était question dans mon rêve. Cela ne me fait pas peur d'être internée. Au contraire je me sentirais à l'abri, seule, loin de tout le monde, près de vous. Souvent je me dis qu'il serait préférable qu'on m'internât. Que voulez-vous, ma vérité n'est pas celle des autres. J'ai nettement la sensation que l'état de folie est la vérité, et la vérité de tout le monde la folie. Quand je dis aux gens que je suis Dieu, que je sens mon père en moi, personne ne me croit. Et pourtant c'est une vérité pour moi, de même que le sentiment d'être plus parfaite, plus belle que les autres femmes, bref, d'être au-dessus d'elles, d'avoir une intelligence si subtile que personne ne peut me suivre. Vous êtes notamment le premier qui puissiez jusqu'à un certain point me comprendre. Aussi je trouve cela merveilleux de votre part d'être arrivé à ce résultat. Si vous saviez combien je les ai fait marcher, les autres médecins. Pour peu que je fusse aimable avec eux ils croyaient me tenir et ensuite quand je me mettais à hurler, à tout casser ils étaient au bout de leur latin. Oh qu'ils paraissaient ignorants, ces gens qui font semblant de comprendre quelque chose à votre cas : pour peu que vous leur donniez du fil à tordre c'est vous qui êtes le dément au lieu d'eux. Il n'y a que le Dr X... qui était un peu dans la vérité. Aussi s'est-il donné tant de peine avec moi ; j'étais sa malade préférée. Il venait me voir tous les jours, d'abord une demi-heure, puis une heure et davantage. Aussi je suis devenue sa ma-

lade. Et quand j'avais des bobos, il me soignait comme si j'étais son enfant. Et si vous aviez vu comment le Dr X... admirait mes belles toilettes, mon corps superbe. Je pouvais m'admirer dans la glace pendant des heures et, me dire : Ainsi il faudra braver la nature, ne pas vieillir, ne pas accepter les rides, rester éternellement belle, ou bien se suicider si cela ne marche pas. Vous toussiez, docteur, c'est que cela vous impressionne quand je vous parle de ma beauté. Si vous saviez combien de personnes l'ont admirée et jamais, jamais je n'ai pu en profiter. Dire que tout cela est inutile, que je vis en dehors du monde, seule dans mon univers, avec très peu de contact avec les autres. Que je suis une machine qui fait tout automatiquement et que je ne sens pas la vie. Tenez, hier, je me suis coupée, là, à la main, le voyez-vous ? Vous dirais-je que je n'ai rien senti ! Je ne sens pas la vie ! C'est-à-dire maintenant, je retrouve de nouveau la forme des choses, je vois comment cette chambre est meublée, je vois ma petite lampe ; mais il y avait des moments où il y avait à la place de cette chambre autre chose et où je ne pouvais pas percevoir la véritable forme des choses. Vous n'avez aucune idée combien cela est horrible. Ne pas pouvoir supporter que quelque chose vous échappe et voir tout vous échapper. Je me demande comment j'ai pu tenir, comment je ne me suis pas tuée. Il a fallu que le Dr X... soit là pour que je tiens encore, il n'y a aucun doute... Non, je ne veux pas vous laisser parler, hein, vous voulez parler, non je ne veux pas que vous parliez. Attendez jusqu'à ce que vous n'existiez plus pour moi, alors vous pourrez parler autant que vous voudrez. Maintenant je suis redevenue « moulin à café » comme vous dites.

Le lit devient petit, la malade également. — Naturellement il me faut de la place à moi. Ma terre, je veux dire tête, est trop fragile. Dans le rêve je suis furieuse parce qu'on ne me laisse pas seule comme on me l'avait promis. Si vous saviez combien j'exècre parfois la présence d'autres personnes, combien j'ai besoin de me jeter sur elles et de les tuer, combien je suis parfois prête à le faire, même vis-à-vis de vous, vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il me faut de courage et de bonne volonté pour ne pas le faire !

Et quand je pense aux morts, à la pourriture, au cadavre de mon père, et que ces pensées ne veulent plus sortir de ma tête... Moi qui ne peux pas faire le moindre mal à une mouche, vous me voyez avec des impulsions meurtrières et des pensées macabres. Quand je me rappelle la révolte que j'ai sentie en moi le jour où j'ai constaté que

la vie n'est possible que parce qu'on se mange mutuellement, c'est horrible, cette vie; et ce Dieu tout-puissant est un criminel d'avoir permis pareille chose. Et vous avec votre sale science, qu'elle soit boche ou française, vous n'avez pas encore pu changer le monde avec ses tendances criminelles qui animent toute l'humanité. Voilà pourquoi j'ai les hommes en horreur : ils mangent ; ce sont des bêtes féroces ! et vous voulez me guérir, moi ; allez, adressez-vous aux autres ! Vous avez un fameux toupet avec votre façon de vouloir me traiter. Vous voyez, j'avais envie de vous prendre à la gorge et de serrer, de serrer jusqu'à ce que les yeux vous sortent de la tête. Ne vous imaginez pas que j'aie besoin de vous, de votre science de Boche. Quoiqu'on dise, vous êtes Alsacien et cela ne doit pas faire une grande différence avec les Allemands. Cela me fait penser que j'ai vu pendant la guerre des femmes conspuer des prisonniers allemands ; les troupes qui les escortaient avaient toutes les peines du monde à les protéger contre la fureur de la population. Quelqu'un à côté de moi disait qu'on devrait leur couper la tête et ch... sur leur tombe. Et quoi, m... ; vous m'embêtez, entendez-vous ?

Vous pensez qu'on vous demanderait moins que le prix convenu ?
— Vous croyez que c'est à cause de l'argent. Oh de l'argent je m'en fous comme de la m... ! Mais vous avez du toupet pour oser demander à ce qu'on vous paye si cher pour vos visites ! Naturellement pour ce que vous faites, ce n'est pas trop cher, mais le Dr X... me sacrifiait bien plus de temps qu'il n'avait l'intention de le faire et me demandait pas un sou de plus. Mais vous, avec vos autres malades, jamais vous ne voulez me consacrer une minute de plus que convenu. Vous êtes là avec votre montre et après une heure tapant vous partez. Voilà la raison pour laquelle je vous déteste. Je sais bien que vous avez raison d'agir ainsi ; je sais bien que c'est à moi d'apprendre à me mettre en frais pour la vie, je sais tout cela, mais je ne vous en déteste pas moins pour cela. Vous devriez vous occuper de moi comme le faisait le Dr X... La guérison je m'en fiche ! Pour le moment je ne vous demande rien qu'un cœur humain. Je puis me débattre dans des crises, dans des douleurs, je puis vous montrer ma belle main, défaire mes cheveux et vous êtes là comme un morceau de bois.

Le facteur avec son colis. — Naturellement c'est vous ce facteur, du reste dans le réveil vous ressemblait. C'est toujours agréable

un colis, c'est peut-être une surprise. On ne sait jamais. Colis me fait penser à colon, ce qui à son tour me fait penser à ma constipation. Vous savez c'est terrible. Lorsque j'avais seize ans cela m'a rendue malade, je vous l'ai déjà dit ; en ce moment c'est un peu moins, mais existe quand même. Exactement comme avec mes règles. Elles se mettent en train, mais n'arrivent pas à sortir. Voilà pourquoi on voulait m'opérer. Quand je pense à ces idiots de chirurgiens qui ont voulu faire cela, des idiots comme vous, tenez, (rire) oh cela vous met en rage, je le sais bien, mais n'empêche, ces chirurgiens, n'auraient-ils pas dû voir que tout cela était en rapport avec mon état moral ? Ils n'y entendent rien vous dis-je ; pourvu qu'il puissent opérer et encaisser l'argent ! Je sais bien maintenant que tout cela est moral, que je ne peux rien donner, mais je ne suis pas beaucoup plus avancée pour cela. Si, un peu moins constipée, j'arrive à sortir maintenant dans la rue, à *faire quelques* petites commissions. Dernièrement le concierge me disait que j'avais une tout autre mine, que mes yeux n'étaient plus tellement hagards, c'est possible. Mon mari le dit également, mais moi je ne me rends pas encore tellement compte de tout cela. Si, quand je suis forcée d'attendre chez quelqu'un, cela va mieux. Mais je ne peux toujours pas encore me décider pour une nouvelle robe. Je voudrais garder l'ancienne. Vous connaissez mon principe : une robe qui me sert pour tout. La même chose pour les chaussures. Je les veux aussi solides que possible. Tenez, celles que j'ai aux pieds. C'est de la peau d'antilope. Je les ai depuis six ans. Je préfère mettre le prix une fois mais pour de bon et que cela dure. Je n'aime pas me séparer de mes affaires.

La phrase : Quelle chance que vous tombiez juste sur moi parmi tous ces malades. — Mais croyez-vous que vos autres malades existent pour moi ? Dans mon idée vous ne vous occupez que de moi. A votre femme je n'y pense jamais. A la femme du docteur X. non plus. Mon mari quand il en veut à ma mère n'existe pas non plus pour moi. Je ne puis supporter qu'on touche à ma famille. Surtout pas à ma mère. Oh si vous saviez combien elle est bonne ! Et mon mari a souvent l'air de l'accuser de ne pas lui avoir dit que j'ai des troubles dans la tête. C'est insensé quand on pense à ce que fait ma mère pour nous. Il a peut-être raison, mon mari, c'est possible et ce n'est pas moi qui suis tellement susceptible à ce sujet, mais que voulez-vous c'est plus fort que moi. Comment ne devrait-il pas

être heureux d'avoir une femme aussi intelligente que moi !

La chapelle. — Oui la chapelle évoque toute une époque de ma vie. Que j'étais alors pieuse ! C'est comme si j'avais voulu forcer le Christ à être à moi. Parfois il me semble que c'est moi la divinité, tenez dernièrement j'ai rêvé que je portais l'ostensoir. Seulement il n'y avait pas d'hostie dedans. J'avais encore supprimé la divinité, la virilité pour me mettre à sa place. Et pourtant mon père est tellement bon pour nous, tellement bon. Il est vrai qu'on dit qu'il faisait la noce. Je me rappelle que lorsque j'étais petite il ne rentrait que très tard le soir et je me rappelle que maman était souvent très triste. Mais mon père est tellement généreux.

Officier à l'autel. — C'était vous le prêtre, docteur. Mais j'étais séparée de vous par beaucoup de personnes, même par ma mère. Un prêtre c'est tellement au-dessus de vous, c'est comme un petit Père Éternel. Pourtant vous aviez l'air de vouloir renvoyer toutes les personnes qui nous séparaient. Moi, j'étais dans mon coin, et me sentais terriblement isolée.

INTERPRÉTATION DU RÊVE. — Avant d'aborder le contenu des associations nous avons dégagé les grandes lignes générales. Les associations, à leur tour, nous apportent un matériel très riche sur la vie affective de la malade : certains symptômes y sont en partie expliqués. Nous ne saurions insister sur tous les détails de ces associations. Nous ne voulons nous arrêter qu'à certains points particulièrement importants. Rappelons que c'est le père qui, dans la normale, demande à l'enfant de lui faire le sacrifice de la mère. Or, dans ce rêve il est question de sacrifice, il est question d'admettre la mère à côté du père (prêtre) dans la chapelle. Du coup le médecin se trouve placé dans ce rêve exactement dans la même situation que le père de la malade et c'est à ce nouveau contact que vont se mettre en jeu les vieilles réactions contre le père, c'est-à-dire contre le sacrifice.

La malade désire que ce père ne soit pour elle pas autre chose qu'une mère-nourriture, dont on dispose comme d'un employé (facteur) et qu'on s'intériorise. En tant qu'il faut partager ce père-mère avec d'autres personnes, la malade se trouve séparée de lui, car elle n'admet qu'une seule possibi-

lité de contact, comme nous l'avons déjà vu, celui avec la mère, dont elle est le centre de gravitation. Pour peu que la mère se confonde avec le père-monde extérieur, elle est en danger d'être scotomisée et tuée d'une façon violente et haineuse par la malade. Inutile d'insister sur ses impulsions au meurtre, sur les associations : cadavre, pourriture. Mais scotomisé, le père n'est pas moins nécessaire à la malade ; elle le remplace par conséquent, après se l'être interiorisé moralement, d'une façon masturbatoire par « Dieu le père » en elle. Cette malade a cherché à imiter son père par tous les moyens pour l'avoir à sa disposition, à la manière d'une propriété faisant partie de son corps. Elle se sent, dans sa façon de se comporter, tellement homme qu'il lui est arrivé de parler de son sexe masculin. Elle a de même tendance à employer le masculin quand elle parle d'elle. Seulement ce père, cette puissance intellectuelle en elle, elle n'arrive pas à la réaliser, à la manifester. Elle la garde soigneusement pour elle. Tout ce qu'elle a dans le cerveau, elle le garde pour elle, analogiquement avec tout ce qu'elle a dans le ventre. Elle tient à l'un et à l'autre ; elle admire l'un et l'autre : le cerveau d'une façon plus franche, les excréments d'une façon censurée : en n'arrivant pas à détacher ses pensées de la représentation de la mort, des cadavres, de la pourriture.

Mais ce rêve nous permet de jeter un peu de lumière sur un autre conflit qui tourmente notre malade. Inutile de parler de l'inversion qui est très nette quand la malade dans son rêve devient petite au lieu de grandir, quand elle réclame le colis au facteur au lieu que ce soit elle qui le lui donne (colon, constipation), etc... Arrêtons-nous pendant un moment au problème de la nourriture. Nous voyons d'après ses résistances d'argent, etc., jusqu'à quel point la malade voudrait tout manger et ne rien donner aux autres. Elle arrive à identifier sa tête avec la terre. Il faut que le Dr X. lui appartienne complètement. Elle n'admet aucune autre malade à côté d'elle. Ensuite il y a le mécanisme de renversement qui a comme conséquence que jugeant « le monde » (puisque c'est elle) d'après sa façon d'être,

et ne pouvant admettre autre chose, elle attribue ses propres tendances à autrui. Dans le chapitre précédent, nous avons expliqué comment on trouvait à la base du mécanisme des hallucinations ce même comportement. Mais il en résulte encore un autre conflit, qui chez cette malade est très net. D'une part elle voudrait tout prendre aux autres, d'autre part elle ne peut pas (du moins consciemment) faire le moindre mal, même à une mouche. Elle voudrait demander tous les sacrifices à autrui, mais elle est incapable de formuler la moindre prière. (Dans le rêve c'est la mère qui demande de la pitié au docteur à la place de la malade). Nous voyons qu'ainsi l'élément social représenté par le sacrifice qu'on fait aux autres et celui qu'on leur demande est anéanti chez cette malade, aussi a-t-elle presque complètement perdu le contact avec le monde extérieur et la sensation de son existence objective. Comment se fait-il que la malade ne puisse rien demander aux autres ? C'est que son égoïsme finit par se tourner contre elle-même. D'une part elle voudrait que tout lui appartînt sans qu'elle eût besoin de rien demander (se mettre en frais) ; d'autre part elle ne peut demander à autrui un sacrifice qu'elle ne serait elle-même pas capable de faire pour les autres. S'identifiant avec le monde extérieur, elle fuit le sacrifice quand il s'agit d'elle ou du monde extérieur. Il en résulte que, consciemment, cette malade ne pouvait plus réaliser aucune de ses aspirations. Elle n'avait plus que la voie inconsciente et archaïque à sa disposition pour la saturation de ses désirs.

Aussi était-elle sujette à des crises de rage où elle pouvait détruire tout ce qui se trouvait dans son entourage. Ces crises lui permettaient également de satisfaire tous ses désirs sexuels, où, telle un homme, elle s'emparait d'un fantôme imaginaire (mère), pour trouver à son contact tous les spasmes de la volupté, sans prendre la moindre conscience de ce qui se passait en elle. Consciemment elle voulait être belle, parfaite et pure. Il est vrai qu'une autre influence est encore venue déclencher son incapacité de faire consciemment « ses besoins ». La constipation était encore déterminée par la peur instinctive

de faire ce qu'elle aurait eu besoin de faire. Lorsque notre malade avait deux ans, sa mère eut beaucoup de peine à la rendre propre elle lui reprochait à chaque instant son « caca » ; si bien que l'enfant eut bientôt peur de faire quoi que ce soit et que toute sa capacité de production devint paralysée par une gêne continuelle et par le désir de ne pas faire de choses sales, pour ne pas « déplaire à maman ». Ainsi la voie de la production s'obstruait, tant au point de vue physique que psychique, et la résultante vitale ne pouvait pas non plus se développer, car pour sacrifier il faut pouvoir donner, produire.

Voici un autre rêve également très caractéristique de l'incapacité au sacrifice chez une névrosée.

RÊVE. — Je suis avec ma mère à l'hôtel. Elle fouille dans mon armoire et met tout sans dessus dessous. Mes affaires se trouvent surtout dans une cassette du haut de l'armoire. Puis je sors avec le petit Alfred ; nous nous perdons. Il dit : « C'est par là ». Je lui réponds : « Non, c'est par là ». Tout à fait perdus, nous arrivons sur un champ plein de semence. Là nous rencontrons une petite fille qui nous conduit vers le bon chemin. Elle nous dit de marcher dans les sentiers et de ne pas écraser la semence. Je ne vois pas de sentier et quoi que je fasse, je marche sur la semence.

LIGNES GÉNÉRALES DU RÊVE. — Dans ce rêve il est question de semence, partant de sexualité. La malade ayant gardé l'habitude de s'adresser pour tous ses besoins à sa mère s'adresse également à elle en ce qui concerne la sexualité. Elle ne se laisse pas guider par le garçon, mais par la fillette. Le sexe masculin (semence) de même que les sentiers (directives) sont scotomisés. Le médecin qui fouille dans la cassette du haut de l'armoire ne doit pas être homme, mais mère.

ASSOCIATIONS DU RÊVE. — *La malade est avec sa mère à l'hôtel.* — Oui, l'hôtel me fait toujours penser à la transparence des cloisons qui séparent une chambre de l'autre. Transparence au figuré, naturellement. Je veux dire que quand je suis à l'hôtel je m'imagine toujours voir tout ce qui se passe dans les autres pièces ; rapports sexuels, etc... Cela me fait penser que, jeune fille, j'étais au bord

de la mer ; et à l'hôtel il y avait un homme marié qui me faisait la cour. Je n'avais pas l'air de m'en apercevoir. Et je crois que consciemment je m'en apercevais à peine. Et pourtant je sens encore aujourd'hui combien cette histoire a dû m'exciter. Cet homme avait une jeune fille de mon âge. Cela me fait penser que ma mère dans mon rêve met tout sans dessus dessous dans mon armoire au lieu que ce soit un homme. La cassette supérieure, évidemment il s'agit de ma tête substituée à mon ventre. Vous voyez tout, est en effet, sens dessus-dessous ou, comme vous me le dites, « inversé ». C'est même vrai jusque pour ma mère, à laquelle je m'adresse au lieu de m'adresser à un homme. Avec ces idées-là vous arrivez encore à me rendre plus folle que je ne le suis. Et pourtant je sens en moi que vous avez raison, je ne sais pourquoi.

Le petit Alfred. — C'est le fils de ma sœur. Je le considère presque comme mon enfant. Il a été élevé par ma mère. Un jour que je l'ai mené en pension, j'ai eu une crise épouvantable où j'ai failli tout casser. Dans le rêve, je l'entends dire distinctement : « c'est par là ». Naturellement, moi je prétends le contraire : « c'est par là » et en même temps je l'imité et dis les mêmes paroles que lui. Aussi nous sommes-nous perdus dans la campagne. Ce mot perdu me rappelle les visions les plus horribles de l'enfer. Et puis j'y vois le cadavre de mon père. C'est dégoûtant, oh ! je ne voudrais pas de ces idées maintenant. Quand cela commence, alors je pense à la vermine qui mange les cadavres, aux hommes qui se mangent mutuellement dans la vie. Cela me rappelle l'horreur de la guerre, avec des corps déchiquetés, des têtes en bouillie. Puis je suis amenée à me demander si je ne me suis pas suicidée, si je vis encore, si je ne me suis pas jetée par la fenêtre. Et puis je me représente l'état dans lequel je pourrais être quand après m'être jetée par la fenêtre j'aurais le corps broyé sur le pavé de la cour. Alors ce sont les idées du néant qui reviennent, le néant qui m'attire, que je voudrais connaître, dans lequel je désire me plonger entièrement. Et tout à coup je vois, dressé devant moi, un sexe masculin que j'ai envie de détruire, et je ne sais plus si ma tête est à la place de mes pieds, et mes pieds à la place de ma tête. Quand je me réveille pendant la nuit et que je trouve tout renversé, que je crois apercevoir dans la chambre des fantômes lugubres, et que je sens une odeur de cadavre, j'ai une angoisse, une angoisse je crois que vous ne pouvez pas vous imaginer combien c'est horrible. C'est comme si on vivait dans un cercueil à côté d'un mort en

train de se décomposer. Oh ! c'est horrible tout cela ! Puis je vous vois nu, sale de la tête aux pieds. C'est affreux ! Et je me dis que je deviens laide moi-même, je m'étudie pendant des heures devant la glace pour voir comment je pourrais me débarrasser de mes rides. Il me semble que mes seins commencent à pendre, que je prends du ventre et qu'il devient flasque. C'est dégoûtant, des fesses flasques. Il faut que la chair soit dure, rebondissante. Pensez, être pendant des heures clouée devant la glace, ne rien pouvoir faire que de masser ses rides, masser, toujours masser jusqu'à ce que la peau s'en aille et que la blessure soit encore plus laide que les rides. N'être jamais contente de rien. Voir partout la saleté, être forcée de toujours récriminer, pouvez-vous vous imaginer ce que c'est qu'un pareil état ? Tenez, aujourd'hui, j'en ai après mes bonnes et ma femme de ménage, après mon mari, après tout le monde. J'ai envie de faire cirer le parquet pour la troisième fois cette semaine. Je sais que vous le trouvez propre, mais pour moi il est sale, terriblement sale. Tenez, la salamandre dans la pièce à côté, je l'ai fait nettoyer jusqu'à ce que l'émail soit parti et maintenant c'est plus laid qu'avant. Mais avec moi, j'agis de la même façon. J'ai lu quelque part qu'il fallait se mettre un peu d'ammoniaque sur la peau pour enlever les rides, j'en ai mis une quantité considérable, ce n'était jamais assez, ma peau a souffert cruellement. Je le savais, mais croyez-vous que je me serais arrêtée. Pas du tout, il a fallu que je continue, toujours dans l'espoir qu'un peu plus d'ammoniaque me donnerait le bonheur. Vous parlez, tout cela m'est un supplice affreux. Il me semble toujours que je ne m'exprime pas d'une façon assez précise et que quelque chose de la vérité m'échappe. Comment pourrais-je vous dire tout cela, mais c'est impossible ! Et du moment que je ne puis pas tout vous dire je préfère me taire... Tenez, pour le calcul, c'est exactement la même chose. Il faut que je m'occupe de problèmes compliqués pour trouver la solution exacte. Alors je suis contente. Mais qu'est-ce que les mathématiques ont à faire dans ma vie ? Qu'est-ce que j'ai besoin de savoir si A est plus grand que B. Non, il faut que je cherche et quand c'est exactement ce que j'ai cherché, alors j'ai un peu de repos. De même pour les sciences naturelles. Je m'en fiche, des animaux préhistoriques, sincèrement ; mais non, il faut que je pense à toute la chaîne des espèces, depuis le début jusqu'à la fin, aux évolutions, aux transformations successives, il faut que j'enregistre tout cela, que je me donne l'illusion de comprendre tous les mystères de la vie pour être

un peu tranquillisée. Le temps, cherchez à vous imaginer ce que c'est le temps ! L'arrêter pendant une minute, une seconde, rien à faire. Vous ne le saisissez pas. Et puis cherchez maintenant à vous représenter ce qui se passe à tous les endroits de Paris à cette seconde précisément. Ah ! vous sentez combien votre petite cervelle frémit. Eh bien moi, je pense continuellement à des choses pareilles.

La petite fille qui vous conduit. — Eh oui, je me fais conduire par une petite fille. Je la suis. Une petite fille, pourquoi pas ? (rire). Parfois je me demande si je pourrais faire des choses pareilles avec des enfants ! Non, nous avons toujours été très pures, mes sœurs et moi. J'ai été une vierge parfaite. C'est vous qui me mettez des pensées pareilles dans la tête. Oh je sais bien que ce n'est pas vous, puisque je les avais avant de vous connaître. Cela me fait penser à la petite fille avec laquelle je jouais dans la cave. Je crois qu'elle m'a touchée en jouant le rôle de la sage-femme. J'avais douze ans à cette époque. Mais je vous assure qu'à l'âge de dix-huit ans je ne savais pas encore comment j'étais faite. Je me suis imaginée qu'il y avait, devant, juste une petite ouverture pour laisser sortir l'urine. Non, je ne savais pas comment j'étais faite. Et je ne croyais pas que tout cela pût être en rapport avec la sexualité. Oh, la sexualité, en voilà encore un domaine qui me fait horreur. J'aimerais bien que tout se passe par une communion idéale des âmes et ne soit pas lié à ces sales besoins. C'est ce que je reproche à tout le monde. Pour les gens, l'amour n'est qu'un simple besoin, qu'on satisfait comme tel, et quand tout est passé alors on s'occupe d'autres choses. Ils ne savent pas ce que c'est de rêver à l'amour éternel, parfait, au-dessus de la terre, au-dessus de tout ce qui est humain.

La petite fille du rêve me fait également penser à ma petite nièce qui me ressemble beaucoup. Elle est très intelligente pour ses sept ans et, je crois, tout aussi maniaque que je l'ai été à cet âge.

Marcher sur les semences et ne pas voir les sentiers. — Même dans mon rêve je finis par tout écraser. Ma vie est stérile. Jamais rien n'a poussé sous mes pas. Jamais je n'ai pu faire comme les autres, me conformer aux lois communes. Je suis en dehors de la société. Je comprends qu'elle se défende contre moi. Je ne lui donne rien, et ne fais que prendre, écraser. Oh, oui, je comprends parfaitement bien qu'avec des natures comme moi la société humaine ne

serait pas possible. Je nie tout, le sentiment, le bonheur. Et quand je parle de cœur, c'est un automate qui parle, l'automate qui se met en mouvement et qui joue la comédie de la Sainte Vierge. Que voulez-vous : toujours moi, et quand j'entends marcher ces gens au-dessus de moi, je me mets en rage ; quand une goutte d'eau tombe, cela me met dans tous mes états ; je ne désire qu'une chose moi, c'est l'immutabilité du néant.

Les associations de ce rêve sont particulièrement intéressantes parce qu'elles nous révèlent le mécanisme de l'inversion, décrit dans le chapitre précédent, mécanisme qui domine le jeu des appétences de cette malade et qui fait que, sous le masque d'un extérieur brillant, nous trouvons la vermine, la pourriture et la mort. Pour bien comprendre le mécanisme de l'inversion, il faut nous rappeler la situation affective initiale de l'enfant vis-à-vis de la mère-nourriture, situation sur laquelle nous nous permettons d'insister. L'enfant et la mère forment un bloc au point de vue affectif. La mère fait pour ainsi dire partie du corps de l'enfant. Si le détachement, sevrage, se fait d'une façon normale, l'enfant accepte que la mère devienne monde-extérieur et se confonde avec l'entourage, le père. Sinon, jamais le sujet n'apprendra à supporter le sacrifice de sa mère ; le jour où cette dernière se retirera de lui par la force des choses, l'enfant substituera à la mère-nourriture, un élément autistique ; il scotomisera l'entourage, monde-extérieur, c'est-à-dire tout ce qui ne se laisse pas assimiler au « moi ». Par la scotomisation, le monde extérieur est mis en analogie avec les matières que le sujet a l'habitude de scotomiser ; par l'autisme, toute matière assimilée, qui, normalement, est en analogie affective avec le produit de la digestion, est mise en analogie avec la vie. Il en résulte un renversement des appétences : la passion du sujet au lieu de s'engager vers le monde extérieur le fuit et le traite analogiquement aux excréments ; le monde intérieur, en tant que représenté par la matière assimilée, ce que sont normalement les excréments dont on doit se détacher, représente pour l'inverti la vie.

Un symptôme physique nettement prononcé chez notre malade peut en être la conséquence : le dégoût des aliments,

la constipation rebelle. L'activité du tube digestif est, en quelque sorte, invertie. L'orifice devant s'adresser au monde extérieur, la bouche, réagit par le dégoût ; l'orifice qui devrait normalement réagir par le dégoût et se détacher du monde intérieur, l'anus, réagit par l'attachement. Cette inversion peut envahir toute l'activité psychique d'un individu, comme c'est le cas chez notre malade. Malgré son désir conscient d'être parfaite et vierge, d'être comme les autres, ses préférences inconscientes se fixent sur tout ce qui est sale, cadavre, cynisme, pourriture, destruction, c'est-à-dire sur tout ce qui est en analogie affective avec les excréments. Ce dualisme s'exprime nettement dans toutes ses associations. Toute chose chez notre malade s'engage du côté opposé au normal. Tout est mis symboliquement sans-dessus-dessous comme le dit le rêve. Avec cette façon de procéder, ce sont toujours les autres (la mère) qui commettent les méfaits et non elle ; c'est non pas l'homme (Alfred), se superposant avec le mari, qui est là pour la conduire, mais c'est elle (femme) qui se comporte comme un homme, en imitant sa façon de parler, d'agir ; c'est la fillette qui est le directeur, (père) et ce sont les sentiers qui doivent s'adapter aux pas de la malade, et non pas elle aux sentiers. La semence (monde extérieur, progéniture) doit se laisser piétiner par elle et non elle par sa progéniture. Nous voyons que tout est systématiquement inversé et que les appétences de notre malade ne peuvent pas la guider vers d'autres appréciations.

Il est curieux de voir quels sont les résultats de cette passion pour l'immuable, la précision rigoureuse de la non-vie ; la pensée limpide qui contrôle l'univers s'égale à une puissance divine où tout serait raison et où le cœur serait réduit à rien. Les préoccupations macabres, tout comme au point de vue social les goûts scientifiques, mathématiques sont des produits curieux de cette fixation paradoxale de l'affectivité.

D'autre part, nous voyons apparaître dans ce rêve un phénomène avec lequel nous sommes déjà familiarisés par le rêve d'une autre malade : celui de la « poule qui écrase ses poussins ». Ici c'est la semence qui est écrasée. Inutile d'insister sur le com-

portement analogue de ces deux malades qui se trouvent dans un état affectif semblable. *Car nous verrons toujours qu'à un même degré d'évolution instinctive, chez les individus les plus différents en apparence, les produits psychiques sont analogues entre eux.* C'est ce qui nous permet de classer ces individus, malgré la multiplicité des symptômes, d'après les degrés d'évolution affective, ou si l'on veut d'après l'intensité de la résultante vitale.

Le rêve suivant est celui d'un homme dont les phénomènes de dissociation de la personnalité surtout dans un sens paranoïde étaient très accentués.

RÊVE. — Je suis avec M. Lécrose dans une maison. Je l'admire ce monsieur. Il est professeur. Dans ses livres il y a beaucoup de bon sens. Il combat le romantisme, l'abbé Brémont. En sortant de la maison avec M. Lécrose, je vois un ciel magnifique avec beaucoup d'étoiles, les unes près des autres. Une boule rouge descend du ciel et se pose sur une cheminée. M. Lécrose dit: Si j'avais été là j'aurais été écrasé.

Lignes générales du rêve. — Le professeur, l'étoile admirée par notre malade est une boule (matrice) qui tombe sur la cheminée faisant un travail de digestion. En effet dans ce rêve le professeur est traité comme une mère digérée par l'enfant. La tendance à l'inversion est nette dans ce rêve. C'est le ciel qui doit venir vers la terre au lieu que ce soit la terre qui aille vers le ciel (le soleil Dieu-père-monde extérieur vers l'enfant au lieu de l'enfant vers le monde extérieur: sevrage).

ASSOCIATIONS DU RÊVE. — *Je suis avec M. Lécrose.* — M. Lécrose était dans le temps mon ami. Je l'ai beaucoup aimé. Il a eu une grande influence sur ma vie. Il est très réaliste avec un sens critique très sûr. Le romantisme ne trouve pas grâce devant ses yeux. Cet idéalisme obscur qui réalise tout en imagination ne fait pas son affaire. L'abbé Brémont est le type d'un littéraire superficiel de ce genre. Il raconte des histoires avec la volubilité d'un méridional. Cela plait; c'est suffisant pour devenir immortel. Pourtant je trouve que M. Lécrose le critique peut-être un peu trop sévèrement. Car on ne peut pas nier que le style de l'abbé Brémont ne soit prenant, enveloppant. Je me suis toujours dit que si j'avais développé mes facultés j'aurais écrit ainsi. Aussi, chaque fois que je traverse un pont, je prie Dieu

qu'il m'évite un accident pour que je puisse devenir membre de l'Académie. D'autre part, j'avoue franchement qu'il est préférable de cultiver le bon sens de Lécraze. Evidemment L, L,... c'est la première lettre de votre nom, Laforgue. Lécraze cela veut certainement dire quelque chose. Je ne sais pas quoi. Ecraser, vous me serrez de près, vous me brisez, est-ce cela ? Non, je ne trouve pas. Hum, je vois quand même vers quoi cela nous guide. Enfin je n'ai plus rien à dire (Silence).

La maison. — Il m'a semblé que c'était comme ici à Auteuil. Un ciel splendide, rien que des étoiles brillantes les unes à côté des autres. Et puis l'immutabilité de l'espace. Un sentiment bizarre s'empare de moi chaque fois que je vois un ciel pareil. Celui de notre petitesse et du mystère affreux du néant, qui nous échappe. Il y a là tout un côté de l'aspect des choses que je voudrais pouvoir pénétrer, pour y chercher des sensations qui nous échappent, des frissons inconnus de tout le monde. Il me semble que du côté du néant il y a quelque chose de palpable. Voyez une étoile. Qu'est-ce ? Un petit point, un rien pour nous. Et pourtant c'est un univers comme notre soleil. Chez nous, près du cimetière, quand, enfant encore, je me promenais avec la grande Suzanne, je me suis souvent demandé ce que c'était qu'une étoile. Maman me promettait toujours de me l'expliquer, mais elle n'a jamais tenu parole. C'est son grand défaut de ne pas tenir parole. Oh ce que cela m'a fait souffrir dans mon enfance ! quand elle me promettait des jouets et qu'elle ne s'exécutait pas ! J'allais voir ma tante qui, elle, m'aimait beaucoup... Oh ce petit lit dans cette petite chambre où j'ai été malade, que c'était triste cette solitude, et le soir, les étoiles. Et combien cette tristesse était bienfaisante. Dans le coin : le petit pot, — c'était une grande affaire que d'aller régulièrement à la selle. Pour être sur ce petit pot et se livrer tout entier à la satisfaction de se laisser aller à ses besoins... vous ne sauriez vous imaginer quelle nostalgie peut s'associer à cet acte vulgaire et banal. — Aujourd'hui, arrivé au haut de l'escalier devant votre porte il fallait que je pose le pied droit sur la dernière marche. Si je l'avais touchée avec le pied gauche un grand malheur me serait arrivé.

La cheminée. — Une grande cheminée d'usine par laquelle s'évacuent les produits de la combustion, la fumée. C'est tout noir comme des nuages devant le soleil. En somme il s'agit là d'une véritable digestion de l'usine.

M. Lécrase dit : Si j'avais été là j'aurais été écrasé. — Je ne comprends pas bien ces paroles : évidemment s'il avait été là à la place de la boule ou de la cheminée, que sais-je ! Hm, il a écrit un livre, c'est parfait, parfait, mais... que voulez-vous on peut à chaque hypothèse en opposer une autre. Vous savez, je continue à discuter avec mes contradicteurs imaginaires et vous n'avez aucune idée combien je peux me mettre en colère ainsi : vous me répondrez à cela que je vis encore ma vie dans mon autisme, parfait ; mais d'autre part ne faut-il pas toujours peser le pour et le contre d'une conception ? Je sais, vous me répondrez qu'ainsi on n'arrive jamais à agir. D'accord, mais l'action, qu'est-ce ? ce n'est que le résultat d'une longue réflexion. Les réflexions peuvent être multiples. Vous me direz que je cherche à me placer à trop de points de vue à la fois, que je ne puis pas tout embrasser ; qu'il y a toujours des points de vue qui m'échapperont. Qui trop embrasse, mal étreint. Je ne nie pas que vous puissiez avoir raison. Mais d'autre part il est bien permis d'approfondir une question ; on ne réfléchit jamais assez, et le malheur est vite arrivé. Je vous donne toutefois raison quand vous prétendez qu'ainsi on s'épuise dans les luttes stériles ; qu'on se trouve éternellement en contradiction avec soi-même, qu'on s'annihile. Mais il est dangereux d'être trop sûr d'une chose. Et si l'on se trompe ! Vous direz que je suis un âne en ne voulant pas avoir d'avis. Parfaitement, je suis un âne et je le reconnais. Au moins ne me suis-je pas fait d'illusions. Il faut pouvoir reconnaître ses faiblesses. Vous pourriez m'objecter qu'avec une théorie pareille je ne suis rien qu'un âne, que je resterai un âne, toujours un âne, et jamais autre chose. Mais si vous saviez avec combien de bonne grâce je me fiche de moi. Évidemment je suis tout à fait de l'avis des gens qui me trouvent bête. Il ne saurait en être autrement et vous ne pouvez pas vous figurer combien cela se voit que j'ai l'air abruti. J'ai dit à Mme T. que cela provenait de la masturbation. Il fallait bien que je lui dise quelque chose, que voulez-vous, il lui fallait une explication. Quand je suis au café, les gens, rien que de me voir se mettent à rire. Alors je ne puis regarder personne. Je suis là, les sourcils froncés et puis je mets à rire moi-même. Comment voulez-vous qu'on ne me prenne pas pour un idiot. Lorsqu'on me demande la moindre des choses je ne sais que répondre, etc...

INTERPRÉTATION DES ASSOCIATIONS. — Ce sont surtout les dernières qui sont intéressantes en ce qu'elles caractérisent la lutte

dans laquelle le malade se trouve avec lui-même. Il se met à la fois à la place de l'interlocuté et de l'interlocuteur. Il se sert des arguments du médecin et des siens sans avoir souci si les arguments qu'il prête au médecin sont réellement ceux que ce dernier choisirait. Ainsi il se substitue au médecin-mère et se lacère lui-même par sa critique acerbe. En réalité son affectivité vorace aurait voulu digérer la mère. Il s'est substitué à elle et subit la conséquence de cette lutte entre la cheminée intestine et la boule (son idéal).

Ainsi il est à la fois acteur et spectateur, et son affectivité invertie *cherche le succès dans la direction opposée à celle de la normale*. Il cherche, par tous les moyens, à nous convaincre qu'il est ridicule ; il raconte à une dame qu'il se masturbe et, au café, qu'il est un idiot. Quand il entre dans un local, il faut qu'il se fasse remarquer immédiatement, non par son élégance, mais par ce qu'il appelle son ânerie, qui saute aux yeux. La pensée de ce malade, dont l'élan est à chaque instant brisé par l'opposition, avait subi une dissociation déjà considérable, lorsqu'il vint nous consulter. Au début du traitement, le commencement des phrases était à peine ébauché, que le sujet se lançait déjà dans l'opposition. Inutile de dire combien cette masturbation mentale était en analogie avec une masturbation sexuelle effrénée.

On comprendra, après tout ce que nous venons de dire que les malades qui par leurs symptômes cherchent à se procurer l'équivalent de la mère-nourriture, c'est-à-dire, la satisfaction idéale de leur passion, ne se séparent pas volontiers de leur maladie et luttent contre la cure, c'est-à-dire le sevrage fait par le médecin. Il nous arrive couramment que les malades à la fin du traitement nous reprochent de leur avoir pris la « crise qui soulageait » ou même la maladie, tout court. Aussi n'est-il pas étonnant de voir que certains sujets cherchent systématiquement à nuire au médecin psychanalyste, en tant qu'il est l'incarnation du père-monde extérieur. Ils profitent alors de toutes les occasions qu'on leur donne pour mettre habilement en doute la sincérité du médecin, puis l'efficacité de la méthode et ils

exploitent adroitement l'ignorance de l'entourage, voire même des médecins, pour pouvoir opposer un front unique à celui qui leur impose ce sacrifice qu'est la guérison. Il arrive parfois qu'une personne complètement délivrée de ses symptômes nous dise : « Oui, en effet, je puis maintenant marcher, mais au fond je ne me crois pas guérie, cela peut recommencer. Il se peut que cela ne soit qu'une trêve. » Il est vrai qu'ensuite le sujet finit ordinairement pour rendre hommage au médecin qui l'a délivré de sa passion morbide, mais il peut mettre un an, parfois davantage pour y arriver. Cela explique pourquoi le jugement du malade sur son propre cas n'a aucune valeur scientifique et que le médecin qui s'y fie est bien mal inspiré de le faire. Ceci dit, nous voulons étudier quelques rêves qui mettent en évidence la difficulté qu'éprouve le sujet à se séparer de sa maladie et à suivre cette cure de désontoxication qu'est le traitement psychanalytique.

RÊVE. — Je suis dans l'asile d'aliénés de N., dans une grande pièce avec deux gardes, une jeune et une vieille femme. La princesse Metternich est là et dit : « Je suis vieille et démodée. Il faut que je parte. » Elle se met à pleurer. Les deux gardes pleurent également et toutes les trois finissent par s'embrasser. Je ne vois pas partir la princesse.

ASSOCIATIONS DU RÊVE : *L'asile d'aliénés*. — C'est un asile que j'ai visité il y a quelques années. Les cellules me paraissaient lugubres et à cette époque-là je me suis demandé si je ne finirais pas un jour dans un établissement pareil. En particulier j'ai été frappée par le cas d'une femme qui prétendait avoir été internée injustement. Sait-on jamais ? Tout est possible dans ce monde. Et, à vrai dire, le médecin de l'établissement ne m'inspirait pas une très grande confiance, quoi qu'en disent ses amis. Je crois qu'il y a des gens capables de tout faire pour de l'argent. Et je me suis toujours méfiée des médecins. Ainsi la plupart de ceux que j'ai consultés pour mon cas n'y ont rien compris du tout. Cela ne les a pas empêchés d'employer des mots savants qui auraient fait la joie de Molière, et de me donner les conseils les plus ridicules. L'un désirait que je me marie, l'autre proposait des moyens plus simples, etc.... (vient une statistique de tous les médecins consultés et de leur façon de procéder).

Les deux gardes, une jeune et une vieille. — Oui, la jeune était coiffée comme moi. Les deux gardes ne voulaient pas laisser partir

la princesse Metternich. Je lis en ce moment les Mémoires de cette princesse. C'est tout l'Empire, quoi. Mon père avait une collection empire merveilleuse. Un passé splendide de gloire et d'action. La princesse dit qu'elle est démodée qu'elle devrait partir. Je ne comprends pas bien ces paroles. Evidemment, elle n'est plus de notre temps. Elle appartient au passé. Moi aussi j'appartiens au passé. Tenez, mes affaires, depuis combien de temps n'ai-je plus rien acheté de neuf. Oh je m'en fiche complètement. Dans le temps j'ai minutieusement inscrit tous les détails de ma vie dans mon journal. Je ne le fais plus maintenant, c'est trop compliqué. J'aime pourtant la précision, les choses pratiques et tangibles, et il est intéressant de chercher à se rendre compte qu'on vit. La plupart du temps on vit bêtement. La princesse M. ressemble encore à un homme que j'ai connu dans le temps. Vous savez, celui qui a joué un si grand rôle dans ma vie. C'est surtout depuis sa mort que je suis malade, etc.

Nous ne pouvons pas donner, pour des raisons de discrétion, tous les détails fournis par les associations. Mais l'analyse a permis de préciser que la princesse Metternich représentait les symptômes de notre malade, partant l'équivalent autistique de la mère et de toutes les personnes sur lesquelles elle aurait bien voulu garder « de l'empire ». Elle représente en outre tout le passé de cette malade, passé qu'elle aurait bien voulu collectionner comme le faisait son père avec la collection empire. Mais le tout est démodé. Pour guérir il faudrait que la malade acceptât la naissance et la séparation d'avec la princesse. Mais elle ne le peut pas, dût-elle même invoquer l'asile d'aliénés, c'est-à-dire la folie. Elle ne peut pas se fier aux hommes (les médecins) qu'elle combat par tous les moyens en détruisant leur réputation. Cette malade préfère rester dans sa maladie et garder (garde) jusqu'à sa vieillesse la princesse-mère. Sacrifier sa mère, partant ses symptômes, lui est trop difficile.

Chose caractéristique, cette malade a interrompu son traitement huit jours après ce rêve. Elle tenait à tout prix à être inguérissable et à triompher du médecin-père.

Le rêve suivant exprime la même résistance contre le sevrage, avec la seule différence toutefois que la malade en question s'y soumet plus facilement. Il est vrai qu'elle avait absolument

besoin de guérir, ses moyens de fortune ne lui permettant pas le luxe d'une névrose.

RÊVE. — Je suis avec ma tante qui me demande de lui donner un collier de perles, mais je ne veux pas. Elle me le demande une seconde fois et cette fois-ci, pleine de colère, je lui jette la moitié d'un collier de perles à la figure. Je suis tellement furieuse que j'ai envie de tout casser.

Nous avons laissé la malade associer librement à ce rêve sans lui donner de mots inducteurs.

J'aime les perles à la folie. Elle sont comme si elles étaient vivantes. Dans la main on les sent toutes chaudes comme un corps animé. Une perle n'est pas froide comme un diamant. On l'arrache des entrailles de l'huître. Pour trouver une seule perle, on fait mourir des milliers d'organismes. Des centaines d'hommes sont à la recherche de ce trésor et risquent même leur vie. Ma tante dans ce rêve ne paraît pas très aimable, c'est la tante qui m'a élevée et auprès de laquelle j'habite actuellement. Elle est très autoritaire et j'ai toujours toutes les peines à plier. Quand je suis en colère, je ne puis sortir une seule parole. Alors je me monte toute seule la tête et j'arrive à être tellement en rage que l'envie me prend de tout casser. Ainsi, quand je veux quelque chose, ma tante désire toujours que je le lui demande. Mais croyez-vous que je demanderais ? jamais ! Il faut pouvoir deviner mes désirs, sinon je préfère me passer de tout, même de la vie. Je ne puis pas demander. Dans ce rêve c'est ma tante qui me demande quelque chose. Un collier de perles. J'en ai vu de pareils dernièrement dans un magasin. Puis ma sœur en a un. J'en ai déjà souvent été jalouse. Vous docteur, vous me demandez des sacrifices. J'ai pris régulièrement les médicaments contre la constipation que le Dr A. m'a ordonné de prendre. Qu'en pensez-vous ? Actuellement je suis de nouveau très constipée. Non en paroles, comme vous dites parfois. Je le suis réellement. Il est vrai que j'ai toujours de la peine à me dérider. Ma tante prétend que je suis fermée comme une coquille d'huître. Vous en savez quelque chose. Je n'arrive même pas à sortir la moitié de ce que je pense. Puis je suis continuellement en colère contre moi. Votre silence me pèse ; si vous savez combien, vous ne seriez pas aussi impitoyable.

Ces associations ont été données par la malade d'une façon très lente et très monotone. C'est du reste la raison pour laquelle

nous n'avons pas voulu l'interrompre par des mots inducteurs ; on peut très bien s'en passer.

La malade nous dit qu'elle est une coquille d'huître. Dans ses entrailles il y a des perles. Le tout est de les trouver. La malade y met de la bonne volonté. C'est de bonne grâce qu'elle prend les médicaments du Dr A. (le médecin de famille) contre la constipation. Elle essaie de même de dire toutes ses pensées au psychanalyste. Elle n'y arrive qu'à moitié, de même qu'elle ne donne que la moitié du collier de perles à sa tante. Il y a par conséquent analogie entre la tante (mère) et le psychanalyste. Elle n'arrive du reste à se détacher ni de l'une ni de l'autre, et les traite comme tout ce à quoi elle tient. Nous avons dû fixer un terme à son traitement pour la forcer à marcher plus vite ; sa tante se plaint de ce qu'elle a toutes les peines du monde pour faire sortir sa nièce de l'appartement pour une promenade, etc.

Mais, l'équivalence de cette mère-nourriture-excrément, la malade la trouve également dans les symptômes de sa névrose, principalement caractérisée par la difficulté de marcher dans la rue et de se détacher d'un point d'appui qu'elle a choisi. Elle colle partout.

Or, nous voyons dans le rêve la rage que provoque chez elle le sevrage, rage qu'elle ne peut pas plus sortir que le reste. Et pourtant elle arrive (il faut le lui demander deux fois) à extérioriser sa haine, mais au prix de quels efforts ! Et, finalement, elle arrive à se dégager par ses associations et à donner au psychanalyste le collier de perles qu'est la maladie. Inutile d'insister sur la valeur que la malade attribue aux perles.

Nous pensons que les exemples de ce chapitre ont permis au lecteur de se faire une idée concernant les rapports qui existent entre le rêve et les états schizonoïaques.

Ce sont les mêmes énergies qui s'incarnent et dans le rêve et dans les symptômes névrotiques. Ceux-ci, nous espérons l'avoir démontré, se laissent plus facilement comprendre quand on se sert de l'art qu'est l'analyse des rêves.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION. — <i>A. Hesnard</i>	v
A. — PARTIE HISTORIQUE	
CHAPITRE PREMIER. — <i>R. Allendy</i> .	
Conceptions antiques et populaires du rêve.....	I
CHAPITRE II. — <i>R. de Saussure</i> .	
La psychologie du rêve dans la tradition française.....	18
B. — PARTIE TECHNIQUE	
CHAPITRE III. — <i>R. Allendy</i> .	
Caractères généraux du rêve.....	60
CHAPITRE IV. — <i>R. de Saussure</i> .	
Les doctrines de Freud.....	70
CHAPITRE V. — <i>R. Allendy</i> .	
Signification et interprétation des rêves.....	86
CHAPITRE VI. — <i>R. Laforgue</i> .	
Le transfert.....	169
C. — PARTIE CLINIQUE	
CHAPITRE VII. — <i>Ed. Pichon et R. Laforgue</i> .	
La névrose et le rêve : la notion de Schizonoïa.....	173
CHAPITRE VIII. — <i>R. Laforgue</i> .	
Rêve et Schizonoïa.....	211

5781 -- Imprimerie JOUVE et Cie, 15, rue Racine, Paris -- 12-1925

GRANDE LIBRAIRIE MÉDICALE A. MALOINE
NORBERT MALOINE, ÉDITEUR

27, Rue de l'École-de-Médecine — PARIS

- DUPUY DE FRENELLE.** — Pour diminuer le risque opératoire. In-8, 1924, 51 figures. 15 fr.
- MARION.** — Technique chirurgicale. In-8, 1921, 1.327 fig. 53 planches en couleurs, broché 100 fr.
 Cartonné. 130 fr.
- SÉGARD.** — Consultaire : 100 Consultations de tous les jours. In-8, 1921. 25 fr.
- BALL.** — L'Enfant et son Médecin. Guide et Formulaire pratiques. In-8, 1922 22 fr.
 Cartonné. 26 fr.
- AIMES.** — La Pratique de l'Héliothérapie. In-8, 1925, avec figures. 16 fr.
- JOLLY.** — Traité technique d'Hématologie. 2 volumes 1923, 699 figures et 1 planche en couleurs. 90 fr.
- KOUIDJY.** — Précis de Kynésithérapie. In-8, 1922, 190 figures 18 fr.
- PRIVAT.** — L'Orthopédie en clientèle. In-8, 1923, 595 figures 25 fr.
- DE PARREL.** — O. R. L. (Oto-Rhino-Laryngologie). Documents pour les Praticiens. In-8, 86 figures. 20 fr.
- LAMBERT.** — La Pratique médicale rurale. In-8, 1924 10 fr.
- KERGROHEN.** — Radio et Curiethérapie en clientèle. In-8, 1924, 74 figures. 20 fr.
- CHARON.** — La Psychiatrie en clientèle. In-8, 1924 10 fr.
- LEGUEU & PAPIN.** — Précis d'urologie. In-8, 1921, 479 figures 50 fr.
- PAPIN.** — Endoscopie opératoire des Voies urinaires. In-8, 1923, 85 figures en noir et 48 en couleurs. 30 fr.
- HURRY.** — Les Cercles vicieux en pathologie. In-8, 24 planches, 1923 25 fr.